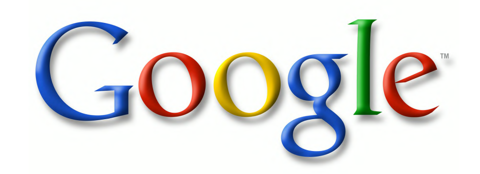
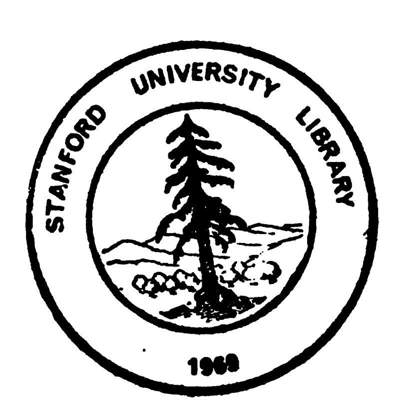
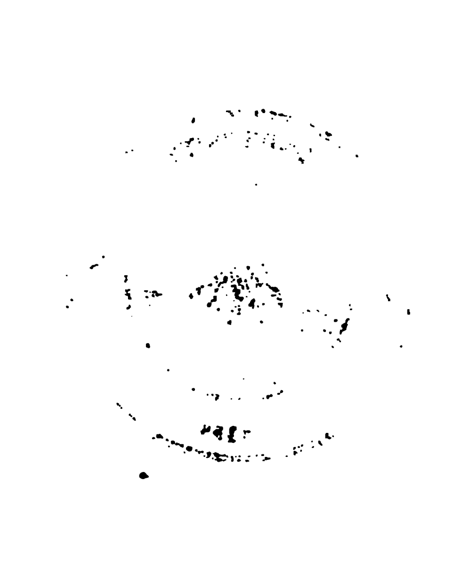


Neue allg. Dtsch. Bibl. Bd. 73. p. 327f
Neuer Dtsch. Merkur. Weimar. 1793. II. p. 160ff, 242ff.
... 54







# L'EMPIRE
# DES NAIRS.

Cet Ouvrage se trouve à

Francfort, chez J. D. Simon;
Leipsick, chez Grieshammer;
Hambourg, chez Perthes.

L'édition allemande se trouve chez Unger, à Berlin.

La seconde édition anglaise, chez Hookham, old Bond-street, Londres.

---

De l'Imp. de Cellot, rue des Grands-Augustins.

# L'EMPIRE DES NAIRS,

OU

# LE PARADIS DE L'AMOUR.

Par le Chevalier JAMES LAWRENCE.

> Genus huic materna superbum
> Nobilitas dabat, incertum de patre ferebat.
> VIRG. l. XI. 341.

## TOME PREMIER.

Imprimé en 1087
A PARIS;
Et se trouve chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.
1814.

MEH

# AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cet ouvrage étant allé en Allemagne, dans les premières années de la révolution, communiqua son Essai sur le système des Nairs, au célèbre Wiéland; et cet aimable poète, ce philosophe éclairé, que la variété de ses écrits a fait surnommer le Voltaire de l'Allemagne, lui fit l'honneur d'en publier une traduction dans le Mercure allemand de 1793, un des journaux les plus accrédités de l'Empire, et dont il était éditeur.

Le *Paradis* fut achevé en 1800. L'immortel Schiller, ce génie sublime, cet historien profond, à qui on a accordé de même les titres du Shakespeare et du Robertson de sa nation, ayant vu le manuscrit, en parla avec tant d'éloges, qu'un

Libraire de Berlin invita l'auteur à en essayer une traduction allemande, et l'engagea à différer la publication de l'original, pour ne pas nuire au succès de son entreprise.

Ce roman a été accueilli de la manière la plus flatteuse par le public, non-seulement en Allemagne, mais dans les autres pays du Nord. La plupart des journaux littéraires l'ont jugé favorablement; quelques-uns l'ont comblé d'éloges; mais l'auteur sentant qu'il en était moins redevable au mérite de son ouvrage, qu'à la bienveillance de quelques illustres littérateurs et au caractère hospitalier de la nation germanique, n'a cessé, depuis, de le revoir, et il espère l'avoir rendu, par plusieurs changemens, moins indigne des suffrages du public.

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

Cet Essai sur le système de galanterie et l'ordre de succession établis parmi les Nairs, qui développe ses avantages sur le mariage, puisqu'il assure aux enfans une naissance incontestable, favorise la population, consacre les droits des femmes, et laisse une libre carrière au génie entreprenant des hommes, parut pour la première fois, en 1793, dans le Mercure allemand publié à Weimar par le célèbre Wieland, auteur d'Oberon, d'Agathon, d'Aristippe, etc.

## LES NAIRS.

Les Nairs forment la noblesse de la côte de Malabar, et prétendent être la première du monde. Les plus anciens auteurs de l'Indostan parlent du privilége accordé aux Nairesses d'avoir plusieurs amans. Les maisons qu'elles habitent, sont isolées, et offrent, à chacun d'eux, une porte qui ne s'ouvre que pour lui. Lorsqu'il veut rendre une visite à sa dame, il fait le tour de la maison, et

frappant de son cimeterre sur son bouclier, il donne le signal de son arrivée. Si la dame n'est pas engagée, il laisse un domestique avec ses armes, dans une espèce de vestibule.

Un jour, dans certaines saisons, tous ces amans se rendent chez elle, où ils dînent ensemble. Le soin des enfans est exclusivement dévolu à la mère. Le Samorin lui-même et les autres princes n'ont d'autres héritiers que leurs neveux, afin que, libres des embarras d'une famille, ils soient toujours prêts à voler au-devant de l'ennemi. Le nom de père est inconnu à un enfant nair ; il parle des amis de sa mère, mais il ne parle jamais de son père.

---

Tels sont les Nairs. On les trouve aujourd'hui particulièrement sur la côte de Malabar. Le puissant empire qu'on leur a créé dans ce roman, semblable à Brobdenag et à Lilliput, ne se rencontrera sur aucune carte géographique.

L'Indostan est en effet sous le gouver-

nement de sultans, de subahs, de rajahs, de nababs, et n'est point divisé en principautés ni en baronies. On a donné à cette Utopie un régime féodal, parce que, si le système des Nairs est compatible avec une constitution politique, où toutes les distinctions et les priviléges attachés à la naissance sont en vigueur, il éprouverait moins de difficultés encore sous un gouvernement plus simple.

(1) Le berceau des Nairs n'est qu'une fiction ; mais quant aux usages et aux opinions qui règnent dans la Perse et chez les autres nations de l'Orient, on a consulté les écrivains les plus authentiques, et la plupart des anecdotes européennes sont fondées sur des faits. Le but de cet ouvrage est de montrer qu'il pourrait exister un peuple qui, sans mariage, s'élève au plus haut degré de civilisation : ce qui paraîtra sans doute un paradoxe : « Car on est convenu, dit » Mercier, d'appeler de ce nom toute » vérité nouvelle qui n'a pas encore ob- » tenu son passe-port ».

Malgré la divergence des idées sur les droits de l'homme, on a vu tous les suffrages se réunir en faveur d'une célèbre Anglaise, madame Wolstonecraft Godwin, qui a eu la hardiesse de défendre ceux de son sexe, et de protester contre l'infériorité qu'on lui a toujours attribuée.

Est-il bien certain que cette infériorité soit nécessaire; et en quoi consiste-t-elle? La nature l'a-t-elle voulue, ou n'est-elle que le résultat de l'éducation? Dans leur enfance, le frère et la sœur feront des progrès égaux en tout genre de connaissances; si le premier éclipse l'autre dans la suite, c'est parce qu'on les conduit différemment.

On envoie le garçon à une école publique où il est élevé avec des enfans de son âge, parmi lesquels il choisit ses amis, et trouve, dans ses petites querelles, des adversaires à combattre. Son corps se développe et se fortifie par l'exercice, et son courage ne doit pas être équivoque. On excite son émulation par

la variété des prix qu'on lui propose ; il est considéré par ses camarades à raison des talens qu'il montre. On lui met entre les mains les ouvrages les plus estimés de l'antiquité ; ce qui lui donne la faculté de comparer entr'eux les usages et les opinions de tous les siècles. Il vit avec les Scipion et les César, et déclame, devant une assemblée composée d'étrangers, une oraison de Cicéron ou une harangue de Démosthène. Pendant les vacances, on lui permet de courir toutes les rues de la capitale ; il voit, il entend tout ce que l'on peut voir et entendre. Tous les lieux lui présentent un libre accès : depuis le sénat, jusqu'au théâtre des marionnettes ; depuis les tribunaux, jusqu'aux cafés les plus obscurs. Il voit toutes les ruses qui président à une course de chevaux, et toutes les passions en mouvement dans un tripot de jeu ; et pour terminer ce tableau, viennent les avantages que produisent les voyages. Il est présenté à toutes les têtes couronnées, il étudie les mystères de la politi-

que, il s'instruit par la conversation des savans, assiste à la toilette des belles, se forme dans les cercles du grand monde, et apprend, à une table d'hôte, à connaître toutes les classes de la société. Ainsi, ses préjugés s'évanouissent; chaque jour lui apporte en tribut de nouvelles lumières, et perfectionne sa raison.

Quelle est au contraire l'éducation du sexe, soit au couvent, soit dans une pension? On surveille une demoiselle comme une sultane : si on lui permet des liaisons avec d'autres jeunes personnes de son âge, c'est toujours sous les yeux d'une gouvernante. La musique et la danse qui, pour un garçon, ne sont regardées que comme remplissant le vide d'une heure de loisir, ou une espèce de délassement, à la suite d'études plus graves, sont pour une fille des talens de la plus haute importance, et qui peuvent décider de sa fortune. Les divers ouvrages à l'aiguille, dont il est quelques-uns de vraiment utiles, ne feront

jamais prendre un grand essor à ses idées. Elle ne voit d'autres hommes que ses maîtres ou quelques vieux domestiques qu'elle doit séduire, si elle veut accorder à ses goûts innocens quelques friandises : car on visite ses habits quand elle revient de la maison paternelle, de même que l'on examine tous les livres qui composent sa petite bibliothèque. Tout exercice lui est interdit, pour ne pas compromettre la dignité de son rang, ni déranger l'économie de sa toilette. On lui persuade qu'une affectation de timidité donnera un nouveau prix à ses charmes. Si on lui permet de prendre l'air, il n'en résulte pas plus de plaisir pour elle que d'avantage pour sa santé; car ses promenades sont ordinairement circonscrites dans la lugubre enceinte d'un couvent, et se passent sous les yeux importuns d'une fâcheuse gouvernante.

Le moment arrive enfin où elle fait son entrée dans le monde; mais la liberté, si chère à tous les cœurs, fuit de-

vant elle comme une ombre : elle existe encore moins pour elle que pour un garçon de dix ans. Si elle a envie de faire quelque visite ou quelqu'emplette, elle n'ose pas sortir sans se faire suivre d'un laquais, et tous les jours, elle fait des vœux inutiles pour être de quelque partie de plaisir, à moins que quelque vieille ne consente à l'y accompagner en qualité de duègne.

Une telle éducation est-elle bien propre à former l'amie et la compagne d'un homme d'esprit ? L'homme a décidé en maître absolu que l'ignorance consoliderait son autorité. C'est ainsi que les bramines de l'Indostan condamnent à la mort tout individu d'une caste inférieure, de qui la profane curiosité oserait lire le sanscrit.

Puisque l'éducation des deux sexes se ressemble moins dans les premiers rangs de la société, on doit en attendre moins d'égalité en connaissances ; mais les dernières classes se rapprochent plus à cet égard du niveau, non-seulement parce

que les garçons n'y sont pas l'objet de tant de soins, mais parce que les filles y jouissent d'une plus grande liberté; et si l'on examinait un paysan et une paysanne qui ne fussent jamais sortis du village qui les a vus naître, on ne trouverait probablement pas plus d'intelligence à l'un qu'à l'autre.

Mais combien de femmes se sont illustrées par leur génie, et élevées au comble de la gloire littéraire par des talens que la plupart des hommes célèbres se feraient honneur d'égaler, et que très-peu sont en état d'éclipser (2)!

La France en a produit au nom desquelles est attachée la vénération publique, et qui, par la beauté de leurs ouvrages, ont contribué à rendre leur langue universelle. L'Allemagne et l'Angleterre s'enorgueillissent également des auteurs que leur a donnés le beau sexe, ce sexe dont on affecte sans cesse de proclamer la faiblesse.

Peut-être dira-t-on qu'elles ne se sont exercées principalement que dans le

genre romanesque : cela vient du vice de leur éducation. Si l'on ne favorise chez elles que la lecture de romans ou de ballades, comment pourront-elles écrire sur d'autres sujets ? Mais la composition de ces bagatelles, sans exiger autant de profondeur et d'érudition, demande autant de goût, de littérature et d'imagination, que les ouvrages d'un caractère plus grave; et leur sexe prouve tous les jours que ces trois qualités ne lui sont point étrangères.

Si on demande quel est le pays de l'Europe gouverné avec le plus de vigueur, on répondra : C'est la Russie, où une âme grande et forte a placé une femme sur un trône qui n'était accessible qu'au courage le plus intrépide, lui a mérité l'amour d'une nation dont le langage offrait tant de difficultés capables de lasser la persévérance la plus opiniâtre, et lui a fait discerner quand il fallait s'armer de la verge du despotisme, ou diriger avec douceur les hordes grossières et barbares d'un quart du globe.

Cependant, quoique l'on ait cité la Grande Catherine, on ne souhaite pas voir les femmes à la tête des armées ou montées sur le trône. L'on est convaincu, au contraire, que la vie sédentaire est la seule qui leur convienne. Mais lorsque de misérables sophistes soutiennent que les femmes ne sont faites que pour être traitées en enfans gâtés, ou accablées de chaînes comme de vils esclaves, il est heureux pour le triomphe des femmes, que plusieurs héroïnes aient, par leurs hauts faits, donné un démenti formel à leurs détracteurs : même entre ces femmes illustres, quelques-unes ont été forcées par la tyrannie des hommes à jouer un rôle viril, à déployer un caractère qui rapproche leur sexe de l'autre. Catherine fut réduite à choisir entre l'esclavage et l'empire, entre un couvent et un trône ; et, dans la fiction que l'on offre au Public, Sémiramis, quoiqu'elle n'ait aucune raison de se défier de ses talens politiques, et ait vaincu toutes les difficultés en établissant les

droits de son sexe, ordonne que, tandis que la dynastie continuera dans la personne de ses filles, ses fils auront seuls le droit de tenir en main les rênes du gouvernement.

Et peut-on douter qu'une éducation convenable ne rendît les femmes en état de remplir la carrière qu'on leur voudrait ouvrir, celle d'une mère de famille indépendante, lorsqu'une éducation extraordinaire a si souvent produit des femmes extraordinaires. L'on serait injuste envers les talens du sexe, si l'on disait que celles-ci ne sont que des phénomènes qui font exception à la règle générale. Si quelque philosophe, curieux de connaître les bornes des facultés du sexe, eût réuni un certain nombre de filles pour choisir celle qui donnerait les plus belles espérances, et lui prodiguer tous les soins d'une éducation particulière, alors on eût dû la regarder comme un phénomène; mais puisque chacune des femmes qui ont brillé dans les fastes de l'histoire n'a

dû son éducation virile qu'à des combinaisons de famille, on peut, avec raison, croire que d'autres, élevées comme elle, atteindraient à la même prééminence.

C'est ici le lieu d'observer qu'on doit attribuer à la mauvaise éducation des femmes, une grande partie des folies des hommes. Le monde littéraire recherche le commerce des savans ; les ignorans font société avec les sots ; une femme que sa toilette et la vanité absorbent toute entière, doit se dégoûter de toute occupation solide ; et le jeune homme en qui l'âge excite le plus vif désir de plaire, doit devenir un fat pour se rendre aimable. C'est ainsi qu'il consume, dans des poursuites frivoles, les années les plus précieuses de la vie ; tandis que, si les femmes recevaient une éducation convenable, le petit maître ne serait plus en état de rivaliser avec l'homme de mérite pour obtenir leurs suffrages.

Or, si elle naît avec autant d'esprit que lui, pourquoi la femme obéirait-

elle à l'homme, plutôt que l'homme à la femme? Il est vrai que, selon Moïse, elle ne fut regardée, durant les premiers siècles, que comme la servante de son orgueilleux associé (3) : mais si au lieu d'avoir été rédigée par un homme, la bible l'eût été par une femme, on aurait pû avoir une narration bien différente; et paraîtra-t-il extraordinaire qu'une opinion si mal fondée ait été avidement acceuillie par les patriarches, et ait pris faveur à la cour du roi David et du roi Salomon, qui entretenait, pour son propre usage et ses plaisirs, trois cents concubines et sept cents épouses?

Il a existé, et probablement il existe encore, des femmes qui ont assez d'empire sur elles-mêmes pour réprimer tous les désirs de l'amour, dont la nature a mis le germe dans tous les cœurs, afin de décliner un joug insupportable. A ce degré d'héroïsme s'est élevée Elisabeth d'Angleterre. Cette princesse, instruite par l'exemple de sa sœur, qui, au lieu d'un époux, n'avait rencontré, dans

Philippe II, qu'un tyran sombre et impérieux, eut la fermeté de rejeter les hommages des amans les plus séduisans, et fit taire l'ambition de transmettre à ses propres enfans le trône de ses aïeux.

Le mariage paraît n'avoir été institué que pour l'avantage de l'homme; on n'y a pas eu le moindre égard pour celui de la femme. Elle doit suivre aveuglément les impulsions de son mari, et n'a pas le droit de lui faire entendre la *moindre* observation; il faut qu'elle change de séjour, quand il le juge à propos; qu'elle renonce à toutes les amitiés de sa jeunesse, pour obéir à ses caprices, et que, sans se plaindre, elle supporte les ennuis de son absence, lorsqu'il lui plaît de la quitter. S'il lui a juré une éternelle fidélité, de quel droit prend-il donc du service sur terre ou sur mer sans son consentement? Qu'est-ce qui peut l'autoriser à courir tous les hasards d'une longue navigation, en l'abandonnant, peut-être au printemps de sa vie, à tous les tourmens

d'un veuvage anticipé? Peut-on espérer qu'elle jouera le rôle d'une Pénélope, tandis que son Ulysse dissipera sa fortune avec une danseuse de l'Orient, ou recevra la coupe de Circé des mains d'une rivale mulâtre?

Un mari serait fort étonné, s'il trouvait, un beau matin, que son épouse a pris la poste pour se rendre à quelque bal, tandis que lui-même il n'hésitera pas à s'éloigner d'elle pour une course de chevaux ou une partie de chasse.

On observera qu'aucun corps politique, aucune société littéraire, aucune assemblée, quelle qu'elle soit, ne peut se passer d'un président, et que le mariage exige qu'un des époux soit revêtu de l'autorité suprême; mais que l'on prouve donc d'abord qu'il est d'une justice ou d'une nécessité absolue. La réforme de cette odieuse institution serait la destruction de l'esclavage des femmes; le bonheur et la liberté des hommes y gagneraient aussi, et loin de nuire à la population, elle la rendrait plus florissante.

Le cœur humain est essentiellement ennemi de toute contrainte, et tout plaisir qui se montre sous l'apparence du devoir, cesse d'avoir pour lui de l'attrait. Que l'on prescrive le vin à un ivrogne, comme un remède, il ne lui paraîtra plus qu'une drogue amère ou insipide; et le jeune homme qui se moque des leçons de son gouverneur, s'abandonne docilement à la conduite de quelque camarade. La plus légère obligation, dès lors qu'elle n'est pas indispensable, n'est plus seulement une injustice, elle est encore, surtout ici, d'une impolitique absurde. Voyez la liberté illimitée dont jouissent les animaux dans leurs amours; et osez dire que le mariage ne soit pas le plus onéreux des établissemens qu'ait pu imaginer la sottise humaine!

Gens hominum damnis ingeniosa suis.

Dans le feu de la passion qui détermine deux amans à se lier par les nœuds de l'hymen, on peut espérer que des

enfans seront les précieux fruits de cette union; mais si l'indifférence ou le dégoût succèdent à leur première ardeur, ils deviendront bientôt, respectivement l'un pour l'autre, un fardeau accablant, et la société sera privée de deux membres qui pourraient lui être utiles, s'il leur était permis d'essayer un nouveau choix.

Des observations constantes ont confirmé qu'il y a peu de probabilité de voir naître des enfans d'un mariage qui n'en a point produit dans ses premières années. Tant de raisons graves militent en faveur du divorce, que la justice et la politique devraient, de concert, l'ériger en loi.

De toutes les grandes villes de l'Europe, Berlin est la seule où la population reçoive des accroissemens annuels, et on n'y regarde le mariage que comme un simple contrat que les parties peuvent annuller ou renouveler à leur gré. Leur union s'était formée sous les auspices de l'amour; or, la cause venant à cesser,

quels effets salutaires peut-on en attendre? Puisque le but de cette institution n'est pas moins manqué par l'indifférence des époux, qu'il ne le serait par la mort de l'un des deux, on les considère comme réintégrés dans leur liberté primitive, et ayant le droit de passer à de nouvelles noces.

En Allemagne, le divorce n'éprouve pas de grandes difficultés, non-seulement quand l'inconduite, l'incompatibilité des caractères, la passion du jeu ou le goût immodéré de la dépense autorisent l'un des époux à le solliciter, mais encore, à défaut d'accusation grave de part ou d'autre, un simple dégoût est censé en être une raison légitime et suffisante: et lors même que l'on pourrait prouver le crime d'adultère contre une épouse, on croit qu'il est plus conforme à l'honnêteté publique d'appuyer sur quelqu'autre motif sa demande en séparation. Le généreux Allemand se garde bien de déshonorer la femme à qui il avait donné son cœur.

Que la liberté si vantée des Anglais est ridicule, comparée à ce droit inestimable d'une nation qu'ils dédaignent comme réduite à l'esclavage ! Un sage Prussien, quoiqu'il ne soit représenté dans aucun parlement, ni protégé par aucun *habeas corpus*, voudrait-il échanger sa manière d'être contre celle de ces fiers insulaires, et renoncer à la faculté de renvoyer la compagne qu'il s'était choisie, pour jouir du droit frivole de publier une satire mordante et quelque caricature indécente, ou du plaisir suprême de brûler, en grand appareil, l'effigie d'un ministre d'état ?

Il est possible que deux amans se soient mutuellement promis une constance à toute épreuve (4) ; mais l'homme, cet être versatile, sur lequel il serait insensé de compter, dans les choses même les plus indifférentes, qui se dégoûte le soir des acquisitions qu'il a faites le matin, court sans cesse après de nouvelles jouissances, abandonne ses amis et sa patrie,

et erre de pays en pays, pour se dérober à lui-même; l'homme, dont les caprices et les idées varient aussi souvent que sa coiffure et son habillement, ose-t-il bien promettre rien qui exige de la persévérance? L'homme, dont la raison est subordonnée à l'habitude, ou égarée par les préjugés, dont l'humeur éprouve toutes les vicissitudes de l'athmosphère, qui, malade, n'est plus ce qu'il était en pleine santé, et dont le caractère mobile, semblable au caméléon, peut demain déployer ses couleurs toutes différentes de celles d'hier, doit-il usurper le langage de l'infaillibilité, ou, comme le Jupiter d'Homère, confirmer par un serment irrévocable les engagemens que lui dicte sa présomption? L'expérience est le fruit des années, et chaque jour peut ajouter à notre sagesse; en conséquence, quel est l'être doué de raison qui dédaignera cet avantage, ou repoussera la conviction? Malgré sa sagacité actuelle, toute extension de connaissances peut mettre ses actions

dans un jour si différent, qu'il pourrait douter de leur propriété : qu'aucun mortel ne se charge donc de chaînes éternelles.

Avant le mariage, deux amans s'étudient tellement à se rendre aimables aux yeux l'un de l'autre, qu'il est difficile de saisir leur vrai caractère. Couverts d'un masque impénétrable, ils sont acteurs dans une comédie, où souvent le même rôle est à la fois le rôle d'une dupe et d'un fripon. Celui qui s'érige en tyran dans son intérieur, devient humble et soumis; l'égoïste, gonflé de vanité, oublie son propre mérite; le libertin cache ses débauches; l'homme habituellement sale et mal-propre se lave et s'adonise tous les jours; et le chasseur de renards préfère sa maîtresse à ses chevaux et à ses chiens. La belle, à son tour, n'offre pas une énigme moins pénible à deviner. La coquette joue le sentiment; et tandis qu'elle ne soupire qu'après les plaisirs du grand monde, elle promet d'être une excellente mère de famille, créée exprès

pour un époux qui aime la retraite et une vie paisible : mais peut-être manque-t-elle de caractère, ou bien il n'est pas formé ; elle ne s'est pas encore vue sa maîtresse. Parmi celles qui, avant le mariage, avaient promis de devenir des Cornélies, combien ne s'en est-il pas rencontré qui sont ensuite devenues d'autres Messalines ?

Mais le nœud fatal est à peine formé que le flambeau de la raison dissipe les prestiges de la passion, et montre, sous leurs vraies couleurs, les scènes que les fictions enchanteresses d'une imagination séduite avaient embellies. Lorsqu'il n'est plus possible de revenir sur ses pas, on frémit à la vue de l'abîme dans lequel on s'est précipité : mais quelle puissance en tirera les déplorables victimes de l'erreur ? On réfléchit trop tard, hélas ! sur l'indissolubilité de ses vœux ; un amour constant pour un objet qui ne mérite pas d'estime ! Un homme vertueux pourra-t-il chérir une femme immorale ? Une femme d'esprit voudra-

t-elle obéir à un sot? Heureux le cœur qui, par défaut de sensibilité, peut supporter les faiblesses de l'objet qui le captive, quand la main du temps aura arraché le bandeau de l'illusion! car, bientôt la femme pleine de délicatesse sera peut-être forcée de répondre aux caresses d'un mari dans l'ivresse, ou un époux ami de l'ordre et de la retraite n'apprendra le retour d'une épouse libertine que par le bruit de la porte cochère roulant avec fracas sur ses gonds. Ennuyés l'un de l'autre, chacun se forme une maison à part, sous le même toit, les plaisirs de la chasse entraînent le mari à la campagne, et la ville offre à sa chère moitié la dissipation qu'elle aime. Révolté contre un joug auquel il ne peut se soustraire, et une nouvelle union mieux assortie lui étant interdite, il cherche l'oubli de ses chagrins dans les bras de quelque maîtresse sans naissance et sans principes, et son épouse, à son tour, se venge en prenant un amant. C'est ainsi que les en-

fans d'un étranger envahissent le patrimoine des siens propres qui végètent dans la misère, et trouvent peut-être le terme d'une existence malheureuse, dans une mort infâme.

Quel sort que celui d'un époux qui, aveuglé par la passion, a fait le sacrifice de sa liberté à un objet incapable de tendresse et de reconnaissance, et vit ainsi sous l'empire de lois tyranniques qui ne lui permettent pas de chercher, dans un mariage moins odieux, toutes les qualités aimables! Est-il un législateur raisonnable qui puisse lui interdire le divorce, non plus qu'à l'unique rejeton d'une maison illustre, à qui une femme stérile ôte tout espoir d'avoir jamais des héritiers? Il n'y a qu'une fausse délicatesse qui veuille empêcher l'infortunée attachée vivante, dans son printemps, au cadavre d'un homme impuissant, de porter ses plaintes devant les tribunaux (5).

En supposant même que ni l'un ni l'autre des époux ne se soit trompé dans

son choix, que la nature leur ait accordé les qualités du corps et de l'esprit, et que l'éducation ait perfectionné leurs talens, tous ces avantages réunis dans l'un ne pourront quelquefois pas compenser, aux yeux de l'autre, l'absence du mérite le plus frivole. Un fat peut danser avec plus de grâce que lui, une cantatrice l'emportera sur elle par la beauté de sa voix; dès lors la paix du ménage est troublée sans retour. S'ils cèdent à leur nouveau penchant, leurs engagemens respectifs ne seront plus pour eux qu'une source intarissable de chagrins et d'amertume: si, au contraire, ils veulent y rester fidèles, chacun d'eux ne trouvera d'adoucissement à sa position, que dans l'espoir de survivre à l'autre, pendant que le but du mariage, la population, ne sera point rempli.

Quand même l'épouse éclipserait sa rivale, sous tous les rapports, cette supériorité n'en fatiguera pas moins son dédaigneux époux qui portera l'hommage de son cœur à la première Dul-

cinée qu'il rencontrera (6). L'homme franchirait les limites d'un paradis, dût-il se perdre ensuite dans les horreurs d'un désert.

On dira peut-être qu'il est du devoir d'un législateur de réprimer, et non de favoriser les défauts de l'humanité; mais qu'on prouve donc que cette inconstance est réellement un vice. Pourquoi un homme serait-il plus obligé d'aimer demain une femme, parce qu'il l'aime aujourd'hui, qu'il ne le serait de danser, au bal prochain, avec celle qui fut sa partnère au bal précédent ?

Voilà encore un argument que le mariage est nuisible à la population. Il serait plus facile à une femme de trouver un amant, et à un homme de faire une maîtresse, que ni à l'un ni à l'autre de s'unir pour la vie. Combien de filles, dans l'ordre actuel de la société, sont tristement condamnées à une virginité perpétuelle, et destinées à sortir de ce monde, sans avoir contribué à lui donner des habitans ! combien peuvent

compter trente hivers, avant d'avoir l'avantage de fixer un mari! tandis que si le commerce des deux sexes était libre, et qu'aucune institution humaine ne le contrariât, elle aurait pu, avant cette époque, se voir mère d'une famille nombreuse. Si cette liberté existait, il faudrait qu'une femme fût un monstre de difformité, pour ne pouvoir pas déterminer quelqu'homme désœuvré à goûter avec elle un moment de bonheur. Ne voit-on pas tous les jours, parmi les femmes publiques, des créatures qui, sans esprit, sans éducation, et souvent même sans appas extérieurs, sont cependant assaillies par des essaims de courtisans, gens de lettres et hommes de qualité? tandis que dans la classe qu'on appelle des vierges suranées, il en est tant qui ont brillé de tous les charmes, qui ont réuni tous les agrémens, et qui se sont distinguées par l'aménité de leur caractère et la bonté de leur cœur. Comment expliquer la préférence donnée à celles-là sur celles-ci? On serait étonné

de voir un jeune homme passionné pour la danse, aller prendre une danseuse dans la cuisine, lorsqu'il pourrait la choisir dans le salon; mais il est probable que si ce jeune homme, à son entrée dans le monde, devait se décider en faveur d'une demoiselle avec laquelle il serait obligé de danser toute la vie, la danse cesserait bientôt d'être l'amusement de la bonne compagnie, et l'on renoncerait aux bals. Un élégant préférerait de conduire quelque fille à la guinguette, tandis que, dans les assemblées, on verrait une demoiselle s'ennuyer mortellement, en attendant que madame sa mère ait fini sa partie.

Comment! s'écriera-t-on, ose-t-on proposer de convertir nos maisons en lieux de débauche, nos mères de famille en complaisantes, et nos filles en courtisanes? c'est précisément le contraire. Dans un pays où il n'y a point de femmes, il n'y aura point de prostituées: si un enfant n'est pas distingué d'un autre par la légitimité de sa nais-

sance, le nom flétrissant de bâtard ne pourra être appliqué à aucun; ils seront tous les enfans de l'amour. Tout le temps que le mariage sera une profession, l'amour sera un métier.

Mais on observera avec raison que, si l'on accordait aux femmes une liberté illimitée, il serait injuste d'exiger qu'un homme se chargeât d'un enfant dont il est possible, mais incertain, qu'il soit le père. Eh bien! que ce mot *père* soit rayé de nos institutions, et que marqué d'un signe de réforme, ainsi que ceux de *mari* et d'*époux*, il ne soit conservé dans nos dictionnaires que pour expliquer les usages et nous rappeler la simplicité des siècles passés. Que tout enfant soit laissé aux soins de sa mère, et qu'il n'ait d'autre héritage que celui qu'elle lui transmettra. Que toute femme soit affranchie sans restriction de la domination des hommes, et puisse exercer tous les droits dont ils ont exclusivement joui jusqu'ici. Qu'il lui soit permis de changer d'amans à son gré, et de les

prendre indistinctement dans toutes les classes de la société. Qu'à la mort d'une mère, toutes ses propriétés soient partagées entre ses enfans, et que l'héritage de ses filles passe de la même manière aux générations suivantes, tandis que la succession de ses fils sera dévolue à leurs sœurs ou aux enfans qu'elles auront laissés.

Un enfant vivrait avec sa mère qui ferait son éducation. Les filles, arrivées à l'âge mûr, auraient la même liberté de suivre leurs penchans, que leurs frères, qui prendraient un logement chez d'autres maîtresses de maison. L'amour ne serait plus ce spectre tremblant qui fuit la lumière du ciel, et enveloppe des voiles du plus profond mystère ses honteuses orgies. Non, il ferait revivre alors ce feu pur et sacré qui propagerait sur la terre les délices du paradis.

De quel bonheur jouiraient les hommes, si ce plan se réalisait! Leur prudence trop officieuse a versé un suc venimeux dans la coupe de la volupté

qui ne devrait offrir qu'un élixir vivifiant. Autour de ce rosier qui devrait exhaler les plus doux parfums, la main de la folie a placé des épines dont la piqûre est trop souvent mortelle. Que l'on cultive la plante avec soin, mais qu'on élague les ronces fatales qui l'étouffent.

Peut-on se dissimuler les malheurs dont la contrainte imposée à l'amour est la source? Que l'on parcoure le cercle de ses connaissances, que l'on réfléchisse sur le nombre d'enfans qu'on a vus déshérités autour de soi, de frères qui sont tombés sous le fer homicide, dans des combats singuliers, et de mères qui ont terminé leurs jours dans le désespoir; on trouvera que chaque pays a eu sa Clarisse. Voilà le sujet le plus intéressant à traiter pour la poésie, le sujet qui fait couler nos larmes au théâtre, le sujet qui a produit tant de romans.

Si ces ouvrages, consacrés à peindre les tourmens d'un amant dans l'ordre actuel de la société, sont des tableaux

fidèles de la vie humaine, la plus grande partie de nos maux ne doit-elle pas émaner de la même source? Mais si l'on adoptait ce nouveau système, l'amour serait suivi d'une félicité si constante, que les romanciers ne pourraient plus se flatter d'aucuns succès (7); car alors on ne verrait plus de ces liaisons formées uniquement par le caprice ou le hasard; plus de maîtresses arrachées des bras de leurs amans; plus de victimes de l'obéissance filiale, livrées aux caresses impuissantes de la rebutante vieillesse; plus d'avares dont les appâts d'une riche dot font taire la répugnance à se ranger sous le joug conjugal; plus de jeunes inutiles, charmés de gagner leur pain à la sueur de leur front, en épousant de vieilles douairières; plus de vieux podagres qui ne cherchent à l'autel de l'hymen qu'une garde-malade; plus d'apprentis qui s'unissent aux veuves de leurs maîtres, pour succéder à leur crédit et s'assurer leurs pratiques; enfin, plus de princesses dont la main

sollicitée par un ambassadeur, met le sceau à un traité de paix ou de commerce.

Qu'il soit permis d'observer ici qu'en général la faiblesse et le défaut de fermeté dans les femmes dérivent de la contrainte que leur impose le soin de leur réputation; mais si on leur laissait le libre exercice de leurs droits naturels, cette contrainte serait sans objet : livrées à elles-mêmes, après avoir reçu une meilleure éducation, elles sauraient se montrer dignes de ces droits. Le jeune homme élevé dans une école publique, se tirerait-il aussi habilement des circonstances les plus difficiles, s'il fût toujours resté sous les yeux de son gouverneur? D'ailleurs, une demoiselle n'aurait plus besoin de duègne, puisque son cœur serait son seul guide, et le mariage cessant d'avoir lieu, les mésalliances ne seraient plus à craindre.

Que l'on ne prétende pas que les femmes abuseraient de cette liberté, ou que les intérêts de la population seraient

compromis par le nombre de leurs amans. Une nation qui vient de briser ses fers, peut se livrer d'abord à la licence et tomber dans l'anarchie; mais bientôt la liberté prendra des formes plus douces, se réglera sur les conseils de la prudence, et sera docile à la voix de l'humanité. Celui qui est né libre, sera un citoyen paisible, tandis qu'un affranchi ne voudra peut-être reconnaître ni ordre ni frein. Il est possible que les femmes usent mal d'une liberté nouvellement conquise; mais cela n'est ni certain ni même probable. Qu'aucun joug ne pèse sur elles, et elles ne s'écarteront jamais de la route tracée par la nature. « J'aime » à penser, dit un écrivain allemand, » que rien de ce qui est naturel ne peut » être nuisible; je laisse tout aller au » gré de la bonne dame nature, et ne » permets jamais à la serpe d'approcher » de mes arbres ».

Il est vrai que les courtisanes sont rarement fécondes, et que des amours clandestins produisent rarement du fruit.

Peut-être le premier inconvénient est-il le résultat d'un trop grand nombre d'amans; mais n'est-il pas permis de douter que, si l'enfantement était toujours aussi honteux et aussi fâcheux que dans ces deux cas, les femmes mariées devinssent souvent mères de familles nombreuses?

Dans ce nouveau système, au contraire, si cependant il peut être appelé nouveau, qui, par son rapprochement de celui de toutes les autres créatures, est probablement aussi le système originel de notre espèce; dans ce système, la femme de qualité éprouverait plus de sollicitude pour la conservation de ses enfans, puisqu'ils porteraient le nom, et succéderaient aux dignités de sa famille; tandis que dans l'ordre actuel, ils n'ont d'autre nom et d'autre héritage que celui de son mari, ce qui ne peut pas lui inspirer un intérêt aussi vif. Elle aurait, à la vue de ses enfans, le même orgueil que fit éclater cette illustre Romaine, qui, après avoir considéré avec la plus grande indifférence les bijoux et

les ornemens que lui montrait une dame de sa connaissance, répondit à ses questions sur ce qu'elle possédait de plus précieux, en lui présentant ses enfans, en ces termes : Voilà mes trésors les plus chers. Et puisque la population fait la richesse d'un état, toute mère pauvre devrait jouir, sur le gouvernement, d'une pension proportionnée à la quantité de ses enfans.

Quand le libertinage de quelques femmes entraînerait après soi la stérilité, qu'est-ce que leur nombre comparé à celui des malheureuses filles qui vieillissent actuellement dans le célibat (8) ? Une prostituée peut bien mériter de la patrie, en lui donnant un enfant ; une religieuse n'a pas cet avantage. La reine Elisabeth mourut sans postérité ; Cléopâtre, au contraire, eut l'honneur d'être mère. Une race de héros se glorifie de tirer son origine de Vénus ; c'est bien dommage qu'aucun philosophe ne puisse faire remonter la sienne jusqu'à Minerve.

Quoique les liaisons d'une maîtresse avec celui qui l'entretient soient rarement de longue durée, il serait injuste d'en rien conclure contre celle d'une union qui pourrait être rompue au gré des parties intéressées. D'abord des liaisons de cette nature sont réprouvées par la décence, et les amis de l'amant font tous leurs efforts pour l'arracher à un genre de vie qui lui ferait perdre l'estime générale; d'ailleurs, le commerce d'un libertin et d'une courtisane n'est fondé que sur l'aveugle passion de l'un, et la basse cupidité de l'autre: mais parce qu'un débauché se dégoûte bientôt d'une fille sans délicatesse, sans mœurs et sans éducation, s'ensuit-il que des amans plus honnêtes ne seraient pas constans? Une femme qui, sans rien devoir à une bague, peut réunir toutes les vertus et les meilleures qualités, ne doit-elle pas plaire à un homme sensible? et si une constance spontanée ne les fixe pas l'un pour l'autre, une constance forcée violerait tous les droits de

la nature, et par conséquent ne produirait que des maux.

En Espagne, les dames ont la liberté de changer de sigisbé, et cependant leur fidélité à celui qu'elles ont une fois choisi, persévère ordinairement jusqu'à la mort. On y voit des cavaliers septuagénaires rendre à des divinités surannées les mêmes hommages qu'ils leur rendaient, quarante ans auparavant. D'ailleurs, si on avait le droit de se quitter à volonté, on serait respectivement plus obligeant et plus aux petits soins; tandis qu'aujourd'hui, s'il est, dans une société, deux personnes qui se traitent avec grossièreté et indifférence, on peut en conclure que ce sont des époux.

Un amant érige sa maîtresse en divinité, et se fait gloire de lui rendre une espèce de culte. Quel goût exquis dans toute sa parure! Quelle expression céleste dans tous ses traits! elle réunit les charmes de Vénus, la majesté de Junon, l'esprit de Minerve. Son image l'accompagne dans ses promenades solitaires,

son sourire embellit ses songes, sa présence fait toutes ses délices. Il n'est point de courtisan plus humble ni plus soumis que lui; elle règne en souveraine sur son âme, elle est son idole. Enfin le charme commence à opérer, sa tête est trop faible pour soutenir la vapeur enivrante de l'encens qui fume à ses pieds; touchée des soins empressés de son adorateur, elle l'épouse; dès lors son empire est fini, la déesse n'est plus qu'une mortelle vulgaire, et cette reine se trouve réduite à l'esclavage : triste sort, hélas! des femmes mariées.

Si on réfléchit sur les maux qu'une mésalliance peut verser sur une maison toute entière, on applaudira nécessairement à un système qui, en détruisant cette source de querelles et d'animosité dans les familles, en assurerait à jamais la paix. L'homme de qualité doit s'indigner, lorsqu'il voit quelque parent conduire une roturière à l'autel, et le financier, malgré les protestations de ses nouveaux alliés, obtenir la main flétrie de quel-

qu'antique demoiselle : aussi long-temps que le commerce pourra rivaliser d'opulence avec la noblesse, et la grisette avec la fille de condition, en appas ; aussi long-temps que l'on trouvera des talens et du mérite dans les classes inférieures, on verra se multiplier les mésalliances ; le père sera forcé de déployer toute son autorité pour contrarier les vœux de son enfant, et l'enfant hâtera, par l'impatience de ses désirs, le moment de fermer les yeux à celui de qui il tient le jour.

Dans une démocratie même où régnerait la plus rigoureuse égalité de rangs, le riche s'opposera au mariage de sa fille avec un amant peu favorisé de la fortune ; mais, dans ce nouveau système, le cœur, sans se laisser dominer ni par l'avarice, ni par l'orgueil de la naissance, s'attacherait toujours à la vertu, à la beauté, aux talens, ou à quelque qualité soit réelle, soit imaginaire ; et un attachement inspiré par l'amour, est plus favorable à la population qu'un mariage

de convenance ou d'ambition. On ne verrait plus de Paméla porter le trouble et la confusion dans une famille, ni d'Inès de Castro devenir pour une nation le flambeau de la guerre civile.

Sous un gouvernement qui ne reconnaît point d'honneurs héréditaires, point de priviléges, point de noblesse, point de distinctions héraldiques, quel attrait aurait le mariage, en voyant sans cesse des exemples de maris ruinés par les extravagances de leurs épouses, et d'épouses malheureuses par les folies de leurs maris? à qui la prudence permettrait-elle d'embrasser un état qui exposerait à des maux incalculables, sans aucun dédommagement? Les classes inférieures se marient, parce que les classes supérieures se sont mariées, et les gens de qualité ont courbé la tête sous le joug fatal, pour transmettre leurs dignités à leurs descendans : mais si la tendresse paternelle, où cette vanité naturelle est légitimée par les avantages qui en résul-

tent, n'existait pas, dès lors où est le but, où est l'utilité du mariage?

Ce système ne convient pas moins à un gouvernement monarchique ou aristocratique. Si l'amour attachait un prince à une femme de distinction, les enfans de cette dame ne seraient pas princes; mais en portant le nom et les armes de leurs mères, ils appartiendraient à l'ordre de la noblesse. Si ce prince fixait son choix sur une femme du peuple, les fruits de ce commerce seraient roturiers. Si, au contraire, une princesse ou une dame de qualité se donnait à un individu de la plus basse condition, les enfans, sans examiner quel est leur père, succéderaient aux dignités et aux priviléges héréditaires, dans la famille de leur mère.

Si la noblesse, un poste éminent, ou quelqu'autre distinction étaient conférés à quelqu'un, sa mère en jouirait avec lui, et les transmettrait à ses héritiers naturels, c'est-à-dire, aux frères, aux sœurs, et aux enfans des sœurs de

l'anobli. Ainsi la mère qui aurait pris soin de l'édncation de son fils, serait, par une juste reconnaissance, associée à ses honneurs : le même ordre de succession pourrait avoir lieu pour le trône; il serait occupé par le frère ou le fils de la sœur du dernier monarque.

Le prince et le peuple trouveraient également les plus grands avantages dans l'adoption de ce plan. Le prince pourrait suivre, en amour, tous ses goûts. On n'irait plus chercher, dans les cours étrangères, des princesses élevées dans des usages étrangers, qu'accompagnerait un essaim de courtisans étrangers, et soupirant peut-être en secret après leur pays natal. Ces mariages de souverains ne formant ni liaisons, ni rapports entre une nation et les autres peuples, elle serait moins souvent entraînée dans des guerres sans intérêts pour elle, et moins exposée à être contrariée dans son gouvernement intérieur par l'intervention des cabinets étrangers.

Que l'on considère le bien par excel-

lence qui résulterait de ce système. *Partus sequitur ventrem*. Il est plus juste et plus raisonnable que l'enfant porte le nom de sa mère que celui de son père, puisque sa corrélation avec elle est certaine, tandis que personne ne peut prouver de quel père il est précisément le fils (9). — Le meilleur gentilhomme qui prétendrait que Charlemagne est la tige de sa maison, trouverait bien des incrédules, et le doute, à cet égard, serait légitime : mais si quelqu'autre pouvait prouver sa descendance, de fille en fille, de la sœur de ce héros, alors on ne pourrait pas se refuser à le reconnaître comme petit-neveu de l'auguste restaurateur de l'empire d'Occident.

Il est probable qu'aucune classe de la société n'a produit plus d'épouses chastes que la noblesse, par la raison que les femmes de qualité sont moins exposées aux tentations du besoin : la crainte de l'opprobre et le point d'honneur agissent plus vivement sur elles; mais si la justice doit aux dames ce tribut d'hommages

respectueux, la vérité s'afflige de l'impossibilité de constater que les femmes des héros ayent toujours été aussi exemptes de reproche, que leurs époux l'ont été de la peur. Les hauts faits du roi Arthur ne sont pas plus célèbres dans les fastes de la chevalerie, que les galanteries de la reine son épouse, et les lauriers ne sont pas les seuls ornemens qui ayent décoré le front de maint César. Une chaîne généalogique ne doit pas manquer d'un seul anneau. On peut sans partialité présumer qu'une femme de qualité a eu des sentimens aussi élevés que son mari, et qu'elle n'a pas moins respecté le nœud conjugal, qu'il n'a été lui-même fidèle à ses devoirs de chevalier. L'honneur est la religion de la noblesse, et l'orgueil est souvent une vertu. L'âme d'une femme est capable du plus généreux enthousiasme, et on en a vu plusieurs du plus haut rang immoler à l'honneur les plus chères affections de leur cœur. Cependant le généalogiste doit convenir que le plus illustre gentilhomme peut

être fils d'un roturier, et que tel seigneur est monté dans les carrosses du roi, pendant que son père inconnu se trouvait derrière.

Mais quoique la fidélité des dames ait en général mérité tous les éloges, il n'est pas moins certain qu'elle leur a coûté très-cher. Le sentier du devoir a été, pour elles, parsemé d'épines. Leur courage a pu être exemplaire; mais leurs tourmens n'en ont pas été moins injustes: honnis soient les barbares persécuteurs qui les ont réduites à mériter la couronne du martyre. Que les hommes se hâtent donc de leur faire toutes les réparations qui sont en leur pouvoir, en adoptant un système qui détruirait la tyrannie d'un sexe, et mettrait un terme aux sacrifices de l'autre.

Fut-il jamais rien de plus absurde que l'orgueil qu'inspire la naissance dans un pays où le sigisbéisme est généralement consacré? Le fier Italien, trop sage pour renoncer à sa liberté personnelle, et trop juste pour attenter à celle de son épouse,

s'intéresse cependant à ce que son nom ne s'éteigne pas, et il cède l'honneur de le suppléer à quelque gentille Donna qui se charge de lui procurer un héritier de ses titres. Dans plusieurs parties de l'Europe, cet usage est si bien établi qu'on ne peut présumer de personne qu'il est fils de son père putatif.

Nulle part on ne trouve des femmes plus chastes que dans la Grande-Bretagne; mais il n'y a que l'Angleterre qui bannisse de la société, des dames sur lesquelles plane le plus léger soupçon d'intrigue, qui soumette une adultère, quel que soit son rang, à la honte d'une procédure publique, et où, pour une seule faiblesse, une malheureuse fille chassée de la maison paternelle, se voit réduite, pour vivre, à l'unique ressource de la prostitution. En vertu de cette chasteté qu'une femme honnête et surtout une épouse doit garder, il ne reste plus à un jeune Anglais que des liaisons basses à former, ou à se jeter dans la crapule. Il fuit la bonne com-

pagnie où il est dans un état habituel de gêne et de contrainte; la table n'a pour lui aucun agrément que les dames ne se soient retirées. Du sein de la débauche des clubs ou des tabagies, il dirige ses pas chancelans vers quelque mauvais lieu. Il ne comprend rien à la galanterie délicate qui règne sur le continent. Quel contraste entre Tom-Jones et le chevalier de Faublas! Quand les Anglaises seront moins sages, les Anglais seront plus aimables. Partout où les femmes sont prudes, les hommes sont ivrognes.

Qu'un mari est à plaindre, si sa femme est infidèle! A-t-il dans ses affaires de l'ordre et de l'économie? il ne sait pas s'il est le père de ses héritiers. A-t-il augmenté ses revenus et amélioré son patrimoine? pour qui sera cet accroissement de fortune! A-t-il planté un gland? aucun de ses vrais descendans, peut-être, n'ira se reposer à l'ombre du chêne majestueux. Si le prince a récompensé son zèle et son dévoûment par quelque di-

gnité héréditaire, l'enfant d'une adultère jouira donc du glorieux prix de ses services! Cette humiliante idée paralyse toute sa vigueur; les affaires de l'état, celles de sa propre famille lui deviennent également indifférentes; cette cruelle incertitude le tourmente jusqu'au tombeau, et à ses derniers momens, il ne voit, dans les attentions de celui qu'il est obligé de reconnaître pour son héritier, que l'hypocrisie d'un avide étranger qui aspire impatiemment à son dernier souffle, pour envahir ses trésors.

Qu'une épouse ait commerce avec un valet, leurs enfans ne seront pas les enfans du mari; mais si une sœur s'oublie jusqu'à passer dans les bras d'un pareil amant, leurs enfans, malgré l'avilissement du père, seront nécessairement les neveux de l'oncle. En réalisant ce système et en changeant l'ordre actuel de succession, chacun serait certain que son nom et ses biens passeraient à ses véritables parens, dussent-ils se perpétuer jusqu'à la fin du monde. Si on

donne la préférence au système opposé, on échange contre une simple possibilité, la plus évidente certitude; c'est rejeter une preuve pour adopter une supposition.

Que l'on considère maintenant l'état respectif des deux sexes; quoiqu'ils soient égaux, il ne s'ensuit pas que leurs devoirs et leurs occupations seraient les mêmes : deux personnes peuvent suivre deux professions différentes, sans que l'une soit subordonnée à l'autre. Une vie active convient à l'homme; une vie sédentaire à la femme. Qu'il soit son maître et dirige les affaires de l'état; qu'elle soit sa maîtresse et s'occupe des soins de sa famille. Une armée composée de femmes arrêterait les progrès de la population; car si on menait ces héroïnes au combat durant leur grossesse, un boulet terminerait deux vies à la fois; et il serait du dernier ridicule de voir les affaires publiques en stagnation, par l'accouchement de son excellence la première ministre.

Mais quoique la nature n'ait formé les femmes, ni pour les camps, ni pour le sénat, ni pour le barreau, qu'elles reçoivent du moins une éducation qui les mette à même de surveiller l'instruction du futur jurisconsulte, du général et de l'homme d'état; car la même incertitude qui détruit toutes les prétentions d'un enfant à la fortune du père, dégage le père de toute obligation envers l'enfant, dont le soin et la direction doivent, par conséquent, être exclusivement dévolus à la mère. Il serait donc indispensable de lui donner des principes propres à lui faire tenir une conduite ferme et vigoureuse dans les cas embarrassans. Quelle glorieuse révolution s'opérerait par-là dans le caractère des femmes, qui alors perdraient toute leur frivolité, pour prendre, si on ose s'exprimer ainsi, une consistance mâle (10) !

Eh! pourquoi la femme serait-elle incapable de présider à l'éducation de ses enfans? C'est à Cornélie, leur mère, que les Gracques dûrent la considération

dont ils jouirent à Rome. Les dispositions des deux sexes se déclarent de bonne heure; tandis que le garçon monte à cheval sur un bâton, ou s'anime au son du tambour, sa sœur se forme à l'économie domestique par les soins qu'elle donne à sa poupée, qu'elle aime avec une tendresse maternelle. Combien de traités sur l'éducation ne devons-nous pas aux femmes?

La dame de qualité, au souvenir des héros, la gloire de sa race, aurait honte de trembler à la nouvelle d'une déclaration de guerre, et s'indignerait à l'idée de soustraire son fils aux dangers qui l'attendent dans la carrière de l'honneur. Elle s'empresserait plutôt à lui citer les noms de ceux qui, parmi ses oncles, occupent, dans les fastes de l'histoire, la place la plus brillante; et puisant dans sa naissance l'enthousiasme d'un orgueil aussi utile que noble, l'exhorterait à voler sur leurs traces et à imiter leurs vertus.

Semblable aux dames qui, dans les

beaux siècles de la chevalerie, présentaient aux champions triomphans les lauriers de la victoire, elle deviendrait la principale instigatrice du mérite et des qualités héroïques. Elle rougirait au nom d'un fils sans courage; le lâche n'oserait aspirer aux faveurs d'une femme généreuse; et lorsqu'un fils ou un amant serait tombé sur le champ de bataille, sa mère ou son amante demanderait, avec la fermeté d'une Spartiate, à ses frères d'armes : Est-il mort d'une blessure honorable?

Tandis que telles seraient les occupations des femmes, les talens et le génie des hommes s'exerceraient dans une sphère d'activité plus étendue. L'illustre Bacon observe que la plupart des grands hommes ont vécu dans le célibat. Quelle foule de généraux, de politiques et de philosophes ne pourrait-on pas attendre d'une nation où une âme grande et élevée ne rencontrerait aucun obstacle aux plus sublimes méditations, ni dans l'union conjugale, ni dans les soins

qu'entraîne le gouvernement d'une famille! Ces liens ont arrêté l'essor de la valeur guerrière dans les combats, amorti la curiosité investigatrice du philosophe, et paralysé l'énergie du patriote. Combien de fois les veilles d'un savant ont-elles été interrompues par les criailleries d'une Xantippe (11)? Combien de Hambdens se seraient élevés contre l'injustice d'un tyran? combien de Sidney auraient bravé l'échafaud, s'ils n'eussent pas craint de laisser des orphelins sans appui, exposés à tout le ressentiment d'une cour offensée?

Sans les embarras du mariage, l'amateur de la botanique se plairait à visiter les forêts les plus éloignées. Le minéralogue parcourrait avidement les pays étrangers, pour y sonder les entrailles de la terre, et le physicien volerait sur-le-champ pour voir l'éruption d'un volcan nouveau. Combien de navigateurs entreprendraient le tour du monde, sans être intimidés par le sort de l'infortuné La Peyrouse? Combien de voyageurs,

semblables à Bruce, chercheraient la gloire en pénétrant, malgré les dangers, au milieu des nations les plus barbares? A quel degré de perfection seraient portés les arts et toutes les sciences! Quelles lumières se répandraient sur les sujets spéculatifs les plus abstraits! Quelle vigueur dans le gouvernement! Quel courage héroïque dans la profession des armes! Quel empressement à marcher à l'ennemi! Un peuple de célibataires serait bientôt le maître du monde.

Lorsqu'à l'époque de la révolution, les armées combinées s'ébranlaient pour envahir la France, n'a-t-on pas vu tous les individus non mariés accourir à l'envi sous les étendards de la nouvelle république, et des villages entiers, à l'exception des infirmes et des époux, voler aux frontières? Pour le détacher de tous les intérêts particuliers, et pour le rendre plus actif, la politique du Vatican a interdit le mariage au clergé romain; et même pour le service domestique, on

préfère une personne libre à celle qui est mariée.

Quel bonheur est comparable à celui que procure l'amour ! La vie doit être un Élysée pour des amans, dont les cœurs sont dans une parfaite harmonie; mais pourquoi seraient-ils restreints, par le mariage, à un lien quelconque dont les charmes peuvent s'évanouir, comme ceux du jardin d'Eden, et les y laisser semblables à des serfs attachés à un désert? L'amour sans l'hymen doit être aussi heureux que l'amour avec l'hymen; mais le mariage sans l'amour ne doit être qu'un état d'indifférence et de peines.

On peut comparer un amant qui vient de se marier, à un jeune coursier entravé dans un gras pâturage: de quels plaisirs ils jouissent l'un et l'autre, dans leur charmante position! Mais on serait aussi bien fondé à faire dépendre le bonheur de l'animal de la corde qui le retient dans un endroit déterminé, qu'à attribuer le bonheur de l'amant à son mariage. Si l'un cessait d'avoir faim, et l'autre

d'être amoureux, ils sentiraient à l'instant le poids de leurs chaînes.

La vie humaine n'est-elle pas semée d'assez de maux? Les faibles mortels ne trouvent-ils pas sans cesse de l'illusion dans leurs plus douces espérances? Ne sont-ils pas successivement affligés par la perte de tout ce qui leur est cher; et leur santé n'est-elle pas en proie à une complication infinie de maladies? Faut-il que le législateur aggrave encore ce lourd fardeau de misères! Loin d'user, dans son indulgence même, de la rigueur d'un intendant égyptien, il devrait accorder tout ce qui ne peut avoir d'effet nuisible (12). Toute liberté innocente est un droit. Sa prudence et ses lumières devraient-elles favoriser une institution qui met des entraves au génie et à l'activité de l'homme, et sa justice tolérer un état qui fait de la femme une esclave? Quel homme généreux ne préférerait pas la tendresse de la fière et spirituelle Héloïse, à l'obéissance passive de Sara envers Abraham, son seigneur et maître?

L'auteur des droits de la femme propose d'établir des écoles publiques, où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe recevrait une éducation commune; mais le mariage, et les idées actuelles sur la décence (13), relèguent ce projet dans la classe des choses impraticables, au lieu que, sous ce nouveau système, il en résulterait les plus grands avantages. Le penchant mutuel de deux étrangers ne donnerait pas l'espoir d'une constance égale à celle de deux condisciples qui auraient eu toutes les occasions de se bien connaître. L'amitié, l'habitude et le doux souvenir des beaux jours de leur enfance ne les uniraient-ils pas naturellement, et ne formeraient-ils pas entr'eux, des nœuds presqu'indissolubles? Les liaisons commencées à l'école ou au collége, acquièrent ordinairement avec l'âge une force indestructible.

Tels sont les avantages qu'on verrait éclore des nouvelles institutions que préconise cet ouvrage. O vous donc, qui proclamez votre sensibilité; vous, dont

la philanthropie voudrait briser les fers du noir Africain, pourquoi cherchez-vous, loin du monde civilisé, les objets de votre bienveillance? Arrachez plutôt le bandeau des préjugés qui vous aveugle; affranchissez vos sœurs et vos épouses d'un joug accablant, et propagez de tous vos moyens, un système digne de toute l'attention de l'homme d'état, par les progrès rapides qu'il ferait faire à la population; qui réclame les suffrages de l'aristocrate, puisqu'il assurerait à la noblesse une naissance incontestable, et qui, enfin, a des droits à l'appui du philanthrope, puisqu'il accélérerait le bonheur et la liberté du genre humain.

---

# NOTES.

(1) Les Crétois nommèrent leur pays natal *Matrie*, d'un mot qui signifie mère. — *Platon*, de rep. lib. 9, t. 2, p. 575; *Anacharsis*, cap. 78, etc. Et puisque les Nairs ne reconnaissent point de père, on s'est servi, dans l'édition allemande de ce roman, du mot *Mutterland.* Mais comme la délicatesse de la langue française s'oppose aux innovations, il a fallu substituer les locutions de *pays natal*, de *loyauté*, de *concitoyen*, à celles de patrie, de patriotisme et de compatriote, etc.

(2) De ce qu'aucune femme n'ait atteint dans les sciences le même degré de perfection que les hommes les plus célèbres, il ne faut pas en conclure que la nature ait rendu les facultés intellectuelles de ce sexe inférieures à celles de l'autre. Dans le petit nombre des femmes qui se sont livrées à l'étude, il en est quelques-unes qui se sont illustrées : et parce que, dans la foule immense des hommes avec lesquels elles ont rivalisé, il y en a plusieurs dont elles n'ont pu égaler les talens, s'ensuit - il qu'elles ont moins de capacité? Il serait injuste

de prétendre que précisément les femmes les plus privilégiées du côté de l'esprit, ayent consulté leur inclination particulière dans leur application à une science quelconque : aucun motif ne peut leur inspirer un goût semblable ; le hasard seul a décidé de celui qu'elles ont suivi. Peu de femmes peuvent choisir pour objet de leurs travaux, la science pour laquelle elles sentent le plus d'attraits ; elles doivent cultiver de préférence celles que les circonstances mettent le plus à leur portée. La plupart ont appris ce que savaient leurs pères, ou ce que leurs pères leur donnaient occasion d'apprendre. Mais s'il en est qui ayent conçu d'elles-mêmes de l'inclination pour un genre d'études, contre quelle foule d'obstacles n'ont-elles pas eu à lutter, tandis qu'à la moindre étincelle de goût ou de génie que les hommes laissent échapper, ils peuvent se promettre toutes sortes d'encouragemens ? Dans l'ordre actuel des choses, il est étonnant que les femmes ayent fait autant de progrès, et leurs succès les mettent tellement au niveau des hommes dont la réputation littéraire est la plus brillante, qu'on peut presqu'en inférer que la nature, dans la distribution des dons de l'esprit et du génie, s'est montrée également libérale envers les deux sexes. *Mann. und. Weib.* Leipsick, 1791.

(3) On prétend que la femme a été créée uniquement pour l'usage de l'homme; mais on peut répondre avec l'auteur de *Mann. und. Weib.*, que le planteur des Indes occidentales aurait la même raison de vouloir que le bon Dieu eût fait exprès pour lui naître le Nègre en Afrique.

(4) Le premier serment que se firent deux êtres de chair, fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent, de leur constance, un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfans! toujours enfans! — *Diderot*, Jacques et son Maître.

(5) N'est-il pas déplorable que le jeune homme (et comment, dans l'état présent de la société, pourrait-il agir autrement?) verse le premier verre à une prostituée, et ne garde que la lie pour une fille honnête? Peut-on trouver mauvais qu'elle regarde autour d'elle pour chercher une nouvelle bouteille?— *Ueber die the.* Berlin.

(6) Qu'il est rare que la séductrice soit une autre Laïs, qui tourna la tête à tous les philosophes, et captiva le cœur de tous les héros de son temps! — *Ueber die the.*

(7) Si Agalva ne fût point sortie de son pays natal, jamais elle n'eût été héroïne d'un roman. Elle ne pouvait obtenir cet honneur, qui lui coûta si cher, que par ses disgrâces chez des peuples étrangers. Parmi les Nairs, aucun événement ne l'eût rendue un objet de curiosité. Il a fallu la faire voyager pour qu'elle devînt malheureuse et intéressante.

(8) Y a-t-il, en effet, des femmes qui ne connaissent, de l'amour, que les jouissances physiques auxquelles elles se livrent avec aussi peu de contrainte que bien des hommes? cela est probable. Mais d'après leur petit nombre, qui se perd dans la foule des hommes, en qui règnent les mêmes dispositions, on peut les regarder comme les monstres de leur sexe; et si on voulait réunir à celles-ci les malheureuses qui font commerce de leur corps, non-seulement il y aurait de l'injustice, car la séduction, la paresse, la misère et d'autres causes précipitent la plupart des courtisanes dans l'abîme; mais il ne serait pas possible de produire un nombre égal. Cette assertion peut être aisément portée au plus haut degré de certitude et d'évidence. L'existence de ces créatures dépend des hommes, qui ne recherchent auprès d'elles qu'une jouissance physique. Tout le temps qu'elles ont la vogue, elles

vivent dans l'aisance; or, plusieurs hommes doivent concourir au soutien d'une seule femme. Ainsi on peut faire de ces prostituées un dénombrement aussi exagéré qu'on voudra; il est évident que le nombre des hommes avides des mêmes jouissances, doit être vingt fois plus grand. *Mann. und. Weib.*

(9) Dans quelques hordes sauvages de l'Amérique septentrionale, l'enfant appartient à la mère, parce que, disent-elles, il doit être incertain quel en est le père. (*Voyage de Carver.*) L'homme policé serait-il inférieur en jugement au sauvage?

(10) Ovide appelle Lucrèce *Matrona virilis;* et si le mépris de la mort signale une âme héroïque, sans doute elle mérite cet éloge: mais si elle eût été plus éclairée, elle ne se fût jamais tuée pour avoir cédé involontairement à la loi du plus fort. Sa mort glorieuse était digne d'une meilleure cause.

(11) Héloïse épuisa toutes les raisons pour détourner Abailard du lien conjugal. Quelle gloire, lui écrivait-elle, tirerai-je d'être votre femme, puisque je vous perdrais de réputation? Quelles malédictions n'ai-je point à craindre, si je dérobe au monde une si grande

lumière ? quels torts ne ferai-je point à l'église ? quels regrets ne causerai-je point à la philosophie ? quelle honte et quel dommage ne sera-ce point, si vous, que la nature a créé pour le bien public, vous vous consacrez tout entier à une femme ? Songez à ces paroles de saint Paul : « Es-tu libre du joug nuptial, ne cherche point de femme ». Et si le conseil de ce grand apôtre, ni les exhortations des saints pères ne peuvent vous inspirer l'aversion de ce fardeau, considérez au moins ce qu'en ont dit les philosophes : Théophraste, qui a prouvé par tant de raisons que le sage ne doit pas se marier ; Cicéron qui, ayant répudié Terentia, répondit à Hirtius qui lui proposait sa sœur en mariage, qu'il le remerciait, parce qu'il ne pouvait pas se partager entre l'étude de la philosophie et les soins qu'exige une épouse. D'ailleurs, quels rapports peut-il y avoir entre des servantes et des écoliers, des livres et des quenouilles, des plumes et des fuseaux ? Comment soutenir, au milieu de méditations théologiques et philosophiques, les cris des enfans, les chansons des nourrices, et le tumulte d'un ménage ? Prenez garde à la conduite des anciens sages du paganisme et de la synagogue : or, si des païens et des laïques ont préféré le célibat au mariage, sachez également conserver le caractère d'un chanoine et la

dignité d'un philosophe. — *Dictionnaire de Bayle.*

(12) Les Sauvages de l'Amérique septentrionale se moquent des Européens, de ce qu'ils n'ont qu'une femme pour la vie, parce qu'ils s'imaginent que le grand esprit nous a formés pour être heureux, et non pour rester ensemble si nos humeurs et nos dispositions ne sont pas assorties. — *Voyage d'un Interprète*, 1791.

(13) On s'efforcera, dans le cours de ce roman, de démontrer la possibilité d'élever les deux sexes ensemble dans la même école, sans avoir à craindre qu'ils n'anticipent sur les jouissances de l'amour avant l'époque déterminée par les lois. Qu'on n'imagine pas que la continence soit impraticable à des condisciples de différens sexes, tandis qu'elle est observée par deux amans réunis dans le même lit, non-seulement en Amérique, mais dans le centre même de l'empire britannique.

Dans le pays de Galles, l'usage autorise à se mettre au lit avec sa maîtresse, pour lui faire sa cour et parler d'amour, et elle quitte son vigoureux berger aussi pure et aussi intacte que si elle sortait des bras d'un évêque de la primitive église, jaloux de remporter une victoire sur le diable, en mortifiant sa chair;

et il est au moins aussi probable qu'une fiancée galloise, après de fréquentes entrevues préliminaires au lit avec son fiancé, porte sa virginité à l'autel, qu'on pourrait l'attendre d'une Française élevée au couvent, ou d'une Anglaise qui, en franchissant une barrière, a peur de laisser entrevoir sa jambe à un homme.

Un voyageur parle ainsi de cette coutume : « La servante d'une famille que je visitais dans » le Carnanvonshire, avait captivé le cœur d'un » jeune paysan, qui faisait à pied plusieurs » lieues, tous les dimanches, pour coucher » avec sa belle, et s'en retournait régulière- » ment le soir pour reprendre ses travaux du » lendemain. Il arrivait ordinairement pour le » prêche, auquel il ne manquait jamais; en- » suite il ramenait chez elle sa Dulcinée, dont » le maître leur permettait de passer ensemble » une heure au lit, selon l'usage du pays. Ces » tendres préliminaires duraient depuis à peu » près deux ans, lorsqu'enfin on mit le sceau » à leur alliance ».

Mon ami m'assura que pendant trente-six ans qu'il avait habité le pays, il avait vu si peu d'abus résulter de cette coutume, qu'il l'estimait aussi innocente que toute autre. On sent bien que les parties intéressées la regardent elles-mêmes ainsi : on ne leur voit pas la moindre apparence d'embarras ni de confusion;

les jeunes filles les plus honnêtes y souscrivent sans rougir, et les Galloises ne manquent ni de modestie ni de réserve.

---

L'EMIPRI

# L'EMPIRE DES NAIRS.

## LIVRE PREMIER.

### ARGUMENT.

Walter Degrey est présenté à la cour du Samorin par la comtesse de Raldabar. Un barde chante l'origine de l'empire fondé par Sémiramis. Usages de la cour d'Indostan. L'empereur confie à Degrey les mémoires de sa sœur Agalva, contenant les amours de cette princesse avec Lacy.

DEGREY hâtait de tous ses vœux le moment de son arrivée à la capitale de l'Empire. La beauté des lieux où il voyageait n'eut point le pouvoir de ralentir sa marche. Son cheval, parvenu au sommet d'une des montagnes les plus élevées du Malabar, s'arrêta hors

L'EMIPRE

# L'EMPIRE

# DES NAIRS.

## LIVRE PREMIER.

### ARGUMENT.

Walter Degrey est présenté à la cour du Samorin par la comtesse de Laidaber. Un barde chante l'origine de l'empire fondé par Sémiramis. Usages de la cour d'Incostan. L'empereur confie à Degrey les mémoires de sa sœur Agalva, contenant les amours de cette princesse avec Lucy.

---

DEGREY hâtait de tous ses vœux le moment de son arrivée à la capitale de l'Empire. La beauté des lieux où il voyageait n'eut point le pouvoir de ralentir sa marche. Son cheval, parvenu au sommet d'une des montagnes les plus élevées du Malabar, s'arrêta hors

d'haleine. Degrey, ayant tourné la tête, s'aperçut que ses domestiques étaient restés en arrière : il mit pied à terre, et s'assit sur le gazon. Il espérait entrer à Calicut le lendemain.

Une des vues les plus magnifiques du monde le dédommagea bien de ce retard. Le pays du Samorin l'emporte sur tout l'Indostan par sa variété. Ici, un mont qui porte jusque dans les nues son front altier, et d'où se précipite, en flots écumans, un torrent impétueux; là, des maisons qui inspirent la vénération, asyles sacrés de l'antique hospitalité, et des chaumières paisibles, isolées au milieu d'un paysage pittoresque, dont la perspective se diversifie à l'infini.

Degrey ne sait sur quel point arrêter ses regards : tantôt il s'imagine être en Suisse, tantôt en France; toujours quelqu'objet rappelle l'Angleterre à ses souvenirs, et il soupire profondément. La vue du soleil, prêt à se plonger

dans l'océan indien, excite surtout son admiration. Ah ! si Emma, si ma chère sœur était ici, pour jouir de ce majestueux spectacle, elle qui était si passionnée pour les charmes de la nature ! fille infortunée ! déplorable victime immolée à ma fierté et à la superstition la plus aveugle ! Il dit, et tomba dans une rêverie mélancolique ; car les objets les plus indifférens peuvent non-seulement rouvrir les blessures de l'amour, mais encore réveiller le ver rongeur du remords.

La cloche d'un village voisin ayant sonné, il tressaillit et chercha en vain ses gens. Tout à coup il entendit un bruit de chevaux, et vit paraître une dame d'une figure élégante, qui s'avançait, montée, à la manière des Amazones, sur un superbe coursier qu'elle gouvernait avec habileté. Elle était accompagnée d'un jeune homme de quinze ans, et d'une demoiselle de quatorze à peu près, et suivie de

trois palfreniers en livrées magnifiques.

Degrey, l'ayant saluée, lui demanda si, par hasard, elle n'aurait pas rencontré ses valets? Sa réponse fut négative. Après avoir traversé l'Indus, il avait déchiré son habit persan avec la même indignation qu'un esclave rompt ses fers, et avait pris le costume nair; mais, à son accent, la dame le reconnut pour étranger. Il lui apprit qu'il allait à Calicut. « Vous avez sans doute » des lettres de recommandation »? lui dit-elle. — « Je n'y connais aucun fils de » femme (cette expression qui, pour la première fois, avait frappé son oreille dans l'Indostan, lui avait paru si juste, qu'il s'en servait à chaque instant); je » n'ai qu'un passe-port ».

« Vous avez un passe-port »? reprit la dame, avec un regard qui exprimait un intérêt que les principes de son éducation ne lui permettaient pas de rendre autrement. Degrey lui mon-

tra ce passe-port, adressé par le gouverneur de la ville frontière de l'Indus, à tous les princes de l'empire, au grand-maître et aux chevaliers du Phénix, cet ordre, le fléau des mahométans et le protecteur-né des droits du beau sexe ; à tous les Nairs, neveux de héros, et à tout fils de femme dans ledit empire, recommandant à leur bienveillance et à leur protection, le noble Walter Degrey qui se rendait à Calicut ; et promettant en échange le même traitement à tous ceux de leurs sujets qui viendraient dans son gouvernement.

« Pardonnez ma question, lui dit » cette dame ; elle ne part pas d'une » impertinente curiosité, mais du désir » de rendre à un homme de qualité, » tous les services dont il peut avoir » besoin dans un pays étranger. Vos » valets se sont, sans doute, écartés de » la grande route ; quelque paysan leur » aura indiqué un chemin plus court ;

» mais la ville la plus prochaine est en-
» core bien éloignée. Je suis la com-
» tesse de Raldabar, dame du palais de
» la Samorina, mère de l'empereur.
» Son auguste fils est maintenant à
» Virnapore, où il est allé passer la
» saison de la chasse, et je suis de la
» société qu'il y a invitée; si vous vou-
» lez bien nous honorer de votre pré-
» sence, ce soir, l'hospitalité de notre
» souverain et l'empressement général
» à vous faire les honneurs du château
» vous détermineront, j'espère, à y
» faire quelque séjour ».

Après les complimens d'usage, Degrey accepta la proposition; c'était une si heureuse occasion de connaître les mœurs du pays! « Permettez-moi,
» ajouta la comtesse, de vous présen-
» ter mes enfans, Zaros, mon fils aîné,
» et ma fille aînée Ona ». — « Ah! dites
» plutôt votre sœur cadette », repartit Degrey. Mais la comtesse de Raldabar ne comprit rien à cette galanterie, car

la qualité de mère est le titre le plus honorable qu'une femme puisse porter dans l'Indostan.

Le jeune homme lui fit une inclination, mais Ona lui inspira plus d'intérêt : c'était un enfant dont les traits n'étaient pas encore formés; cependant elle avait des yeux dont l'éclat, dans un pays assujetti aux lois de l'hymen, aurait pu allumer une guerre de dix ans, mais qui, semblables au soleil, dont les rayons sont l'âme et les délices de l'univers, promettaient de la rendre, en peu de temps, le plus bel astre de la cour de Calicut.

« Quelle heureuse contrée ! s'écria » Degrey, en continuant sa route; mais » tous les pays auraient des charmes » pour celui qui a vu cette partie du » globe qu'a dépeuplée le despotisme » des polygames mahométans. Pour » moi je préférerais la condition de » l'habitant le plus obscur du Mala» bar, à toute la splendeur du pre-

» mier Mirza de la cour d'Ispahan ».

« Oui, reprit la comtesse, tous les » sujets du Samorin sont heureux. » Quand vous serez arrivé à Calicut, » vous serez témoin du bonheur de nos » citoyens, qui, dans toutes les con- » jonctures, ont signalé leur courage » et leur fidélité envers leur prince, » et dont l'industrie ne connaît ni repos » ni obstacle; car la certitude de pou- » voir jouir avec sécurité des fruits de » leurs travaux, les porte à se livrer à » toutes les occupations utiles. Jetez les » yeux sur tout ce qui vous environne; » voyez les chaumières, les jardins, » les vergers de nos paysans; ils tra- » vaillent, ils se réjouissent, ils paient » exactement leurs redevances, et se- » raient humiliés qu'on vînt les leur » demander. Sur un empire si flo- » rissant, sur un peuple aussi estima- » ble, mérite de régner un prince tel » que celui qu'ils auraient eux-mêmes » élu pour leur souverain, si la Pro-

» vidence n'eût prévenu leur choix.
» Par les soins et l'attention que l'em-
» pereur donne à l'éducation de son
» aimable neveu, il espère transmettre
» à son pays un héritier de ses vertus
» personnelles. Legs précieux, dont la
» douce idée fait couler les larmes du
» regret des mêmes yeux qu'anime la
» plus vive reconnaissance; car, hélas!
» il ne reste plus de femme pour con-
» tinuer la dynastie impériale; et à la
» mort du prince héréditaire, qui fait
» actuellement ses études à l'université
» de Romaran, il n'y aura plus de suc-
» cesseur à un trône occupé d'oncles
» en neveux, par la même famille,
» depuis tant de siècles ».

Ici les voyageurs quittèrent le grand chemin pour traverser le parc impérial. Un fleuve qu'on y passe en bac, coule, en serpentant, dans ce nouvel Eden, monument du goût exquis des oncles du Samorin. Lorsqu'ils eurent mis pied à terre, tandis que les valets faisaient

entrer les chevaux dans le bateau, et que les bateliers disposaient leurs avirons, la jeune comtesse s'étant déshabillée, se précipita dans le fleuve. D'abord cette charmante naïade remonte avec la légéreté d'un cygne, en agitant ses beaux bras : les ondes paraissent s'élever, ambitieuses de baiser sa gorge d'albâtre. Tantôt elle suit à la nage le bateau, qui coupe le fil du fleuve; tantôt elle se retourne sur le dos, et ses bras reposent sans mouvement à ses côtés : elle flotte sur la surface unie des eaux paisibles; une de ses jambes lui sert de gouvernail. Mais, grand Dieu! ses forces paraissent épuisées, elle s'enfonce! Non, elle plonge, et bientôt un cercle léger s'étendant sur le miroir liquide, elle reparaît de l'autre côté du bateau. Son corps, d'une blancheur plus éclatante que celle de l'ivoire, fend les flots; elle frappe des mains l'humide élément, qui se couvre d'écume; et, cessant enfin ses jeux nautiques, elle

aborde à la rive opposée. Un palfrenier lui apporte ses vêtemens; et, rhabillée en un clin d'œil, elle s'élance sur son cheval, et vient rejoindre sa mère.

L'étonnement d'un Persan qui, en arrivant à Londres, trouve que les Anglaises ne portent pas sept voiles; l'étonnement d'un Anglais qui, en arrivant à Rome, est reçu par une gentille Donna encore au lit; l'étonnement d'un Bacha, en voyant le calme du baron de Tott, tandis que son épouse danse avec un autre; enfin l'étonnement du sentimental Yorick, lorsque la marquise le pria d'arrêter la voiture, uniquement pour satisfaire à un besoin physique, ne peuvent égaler la surprise dont Degrey fut frappé par cette conduite de la comtesse de Raldabar: mais quelqu'extraordinaire qu'elle pût paraître à un Européen, elle était si naturelle et si habituelle pour une dame de Calicut, que ni la mère, ni la

fille, ne firent pas la moindre attention à son étonnement.

Bientôt la lune paraît sur l'horizon, et découvre le superbe château de Virnapore, dont les tours crénelées d'une architecture syrienne, tantôt isolées, tantôt en groupe de six ou sept, se laissent apercevoir par une des allées du bois, et puis disparaissent à chaque sinuosité du chemin. Alors, ayant traversé une longue file de lampions, dont l'éclat aurait pu faire croire à un homme moins habitué à voyager que Degrey, que c'était une illumination en son honneur, on arriva dans la cour du palais.

Le Samorin, environné des dames de la cour, s'entretenait avec elles de la chasse qui venait de finir; la comtesse lui ayant présenté Degrey, ce prince lui fit l'accueil le plus gracieux, et, avec le ton et les manières de l'antique hospitalité, le félicita sur son arrivée dans son palais. La comtesse l'introduisit

ensuite dans le cercle. Degrey, avec son aisance ordinaire, salua les courtisans, et répondit à leurs complimens; mais il ne put cacher son émotion en s'adressant aux dames, dont la beauté le ravissait. Quels avantages elles tiraient de la simplicité noble de leur costume! Au retour de la chasse, elles s'étaient mises en négligé de campagne, une robe de mousseline avec une ceinture verte; leur chevelure tombant en boucles naturelles, flottait sur leur gorge éblouissante.

En ce moment le son de la trompette annonça le souper, car rien ne plaît tant aux Nairs que les usages de leurs oncles, dans les siècles de la chevalerie. On plaça Degrey vis-à-vis de l'empereur. Pendant son séjour en Allemagne, il avait été admis dans les cours des princes les plus distingués. Leur magnificence, leur goût et leur hospitalité héréditaire l'avaient pénétré de tous les sentimens du respect et

de la reconnaissance ; mais il n'avait jamais vu de gala aussi magnifique et aussi gai, à la fois, que celui-ci. Des pages, en livrées superbes, et fiers de la noblesse de leurs trisaïeules, servaient le souverain ; des heyduques et des coureurs attentifs prévenaient les besoins de tous les convives. Quels vins délicats ! quels mets appétissans ! quelle profusion d'argenterie ! Mais la joie et la liberté qui y régnaient donnaient à cette fête son premier mérite, et l'auguste présence de l'empereur n'imprimait ni réserve, ni contrainte à ses commensaux.

Cependant le Samorin remplit d'un vin généreux une coupe d'or, et avant qu'elle fît le tour de la table, s'adressant à l'étranger, il porta un toast à la santé de son roi, et ajouta : Puissent les fils de ses sœurs monter heureusement sur le trône de leurs oncles ! Degrey le remercia de la bienveillance exprimée dans ce souhait, mais il observa

que probablement ces princes n'hériteraient jamais du sceptre de leur oncle. Eh bien ! qui sera donc son successeur ? demanda le Samorin. — Les enfans du roi même, répondit Degrey.

Furosto, baron d'Istapatan, ayant eu ce jour-là l'honneur de monter dans le carrosse de l'empereur, avait été invité au souper. Ce gentillâtre s'imaginant à ces mots, que l'étranger mystifiait son souverain, se saisit d'une bouteille pour la lui jeter à la tête ; mais heureusement il se souvint qu'il était en présence de son prince. Comment, s'écria-t-il, un roi accoucherait ! peut-être aussi les coqs pondent-ils dans votre pays ? Non, repartit Degrey, c'est là, comme ailleurs, l'affaire des poules. — Sans doute, et la sœur aînée du roi donne un successeur au trône, à la mort de l'oncle ? — Pardon, en Europe tout enfant hérite de son père. — Son père ! reprit le baron, en riant aux éclats. — Son père ! répéta toute

l'assemblée, est-ce que vous seriez mahométan ? Je vous conjure, répliqua Degrey, de ne pas nous faire partager l'horreur et la haine que vous leur portez, car le beau sexe a infiniment plus à se plaindre d'eux que de nous, dans le traitement et les procédés qu'il éprouve : de grâce, plaignez-nous plùtôt, puisque nous sommes les victimes de nos propres préjugés. Notre religion aussi barbare, quoique plus impartiale dans son influence que celle des musulmans, tyrannise également les deux sexes ; elle ne renferme pas, à la vérité, dans les murs d'un harem, la plus aimable moitié du genre humain, mais elle les contrarie tous les deux dans la jouissance de la volupté, à laquelle se livrent en liberté toutes les autres créatures. Les oiseaux du ciel, les quadrupèdes et les reptiles peuvent, à leur gré, choisir et changer leurs compagnes : cette faculté est interdite à l'homme seul. Ce roi de la création

doit choisir une femme avec laquelle il est obligé de passer toute sa vie; et cette femme ayant une fois souscrit au contrat qui l'engage, tout commerce avec un autre homme devient pour elle le plus grand des crimes; la mort seule peut rompre ce nœud fatal. Et combien de fois ce moment suprême n'est-il pas hâté par les vœux respectifs de l'un et de l'autre! Puisqu'ils vivent ensemble, on suppose que les enfans de l'épouse sont les enfans de l'époux; en conséquence ils ont le droit d'être entretenus par lui, de porter son nom, d'hériter de ses titres et de succéder à tous ses biens.

Furosto, sans être homme de lettres, était le plus grand généalogiste de sa province : il pouvait non-seulement établir l'ordre immédiat de la succession de ses propres mères pendant des siècles; mais sa mémoire, en ce genre, était un dépositaire si fidèle, que tout fils de femme de l'empire

aurait pu, au besoin, y retrouver les traces perdues de son origine. Il désirait apprendre le système généalogique des Européens, mais il eût été incapable de s'en former même une idée, si Degrey, ayant pris un crayon, ne lui en eût esquissé le tableau sur un morceau de papier.

Une dame qui y avait donné toute son attention, s'adressant alors au Breton : « Permettez-moi, lui dit-elle, de
» vous proposer une objection contre
» votre système : la relation que vous
» établissez entre un père et un en-
» fant, n'est-elle pas bien équivoque,
» la mère ayant toujours la possibilité
» de tromper son mari : le fils putatif
» d'un gentilhomme peut être en effet
» le fils d'un roturier, et le prince
» qui, en Europe, monte sur le trône
» de ses pères, peut tirer son origine
» secrète d'un chambellan ou d'un
» page, sinon d'un heyduque ou d'un
» laquais ».

Le champion de la science héraldique goûta tellement cette objection, que, sans attendre la réponse, il fit éclater son triomphe. Il insulta grossièrement à la naissance de l'Anglais, et s'applaudit, par de longs éclats de rire, des brillantes plaisanteries qu'il croyait avoir faites. Le Samorin, qui craignait que Degrey ne s'irritât de tant d'impertinences, donna le signal aux instrumens.

Aussitôt régna le plus profond silence, et un barde, en s'accompagnant de la voix, célébra, sur la harpe, les louanges d'Anandor, fils de Larida. « Ce guerrier intrépide brava jadis » toutes les forces de la Perse, et s'é» tant ouvert un passage jusqu'au ha» rem d'un monstre polygame, mit en » liberté cinquante de ses concubines, » auxquelles il forma des établissemens » sur les domaines de sa mère, et qui » accrurent la population de ses vas» saux. A la paix, les jeunes héros

» dont elle laissait la valeur oisive,
» s'assemblèrent à Raldabar ; les jeunes
» persanes virent leurs libérateurs avec
» une admiration mêlée de reconnais-
» sance. Le courage s'unit à la beauté
» sous les auspices de l'amour, et les
» descendans de ces sultanes bénissent
» encore la mémoire d'Anandor. Fier
» des exploits de son vassal, le Samorin
» régnant alors éleva Anandor à la
» dignité de comte, qui s'est perpétuée
» dans la postérité de sa mère Larida ».

Tel fut le sujet héroïque que chanta le barde, en l'honneur de la comtesse de Raldabar, qui tirait son illustration de Larida : mais pour se dérober aux complimens de toute la cour sur l'antiquité de sa famille, elle pria le même chantre de célébrer les hauts faits de Samora et l'origine de l'empire des Nairs, ce qu'il exécuta ainsi :

« (1) Samora s'approcha de l'autel,

---

(1) Diodore de Sicile, sur Sémiramis.

» où la magnificence avait prodigué
» toutes les richesses ; mais le vif éclat
» des diamans s'évanouit à son appro-
» che, comme les astres s'éclipsent en
» présence du soleil. Le grand prêtre
» d'Ammon ayant salué la fondatrice
» de Babylone : O la première des fem-
» mes ! lui dit-il ; mais quelques larmes
» s'échappèrent sur sa longue barbe,
» aussi blanche que l'écume de la mer
» agitée. Ninus jouit de la gloire la
» plus éclatante, reprit bientôt l'inter-
» prète sacré des dieux, son sceptre
» s'étendait sur l'Egypte et sur la Perse,
» le Tigre venait briser l'orgueil de
» ses flots au pied de son trône ; et le
» Nil s'éleva pour être témoin de sa
» majesté : il bâtit une ville à laquelle
» il donna son nom impérial : la plus
» magnifique des villes fut Ninive, et
» la gloire de Ninus ne connut point
» de bornes. . . . . . . .

» A ces mots, le cœur de la fière Sa-
» mora se gonfla d'indignation, et fut

» en proie aux plus violens orages. Elle
» l'avait renversé celui dont la gloire
» avait été grande; et un prêtre aura-
» t-il l'insolence de lui reprocher son
» sort? Un air menaçant sillonne son
» auguste front, elle est remplie de l'or-
» gueil que lui inspirent ses premiers
» exploits. Sa fureur se communique
» aux braves qui forment son cortége :
» leurs âmes nobles s'enflamment au
» souvenir de leurs victoires, ils fré-
» missent de l'insulte faite à leur sou-
» veraine, et portent de concert la main
» sur la garde de leurs épées.

» Mais, continua le pontife, la gloire
» qui environnait Ninus, n'a pu préve-
» nir sa chute. Et toi, ô princesse supé-
» rieure encore à Ninus, plus que Baby-
» lone ne l'est à Ninive, quoique l'Asie
» entière épuise sa population pour l'é-
» rection de ce monument éternel de ta
» grandeur, quoique ses murs fendent
» le sein des nues, quoique ses jardins
» suspendus fassent l'admiration de l'u-

» nivers, et que son lac artificiel soit le
» rival de l'océan ; eependant, de même
» que Ninus est tombé, de même aussi
» tu peux tomber, ô Samora !

» Samora est l'idole de ses sujets, s'é-
» crièrent les grands de sa suite; Sa-
» mora est la terreur de ses ennemis.
» L'Asie et l'Afrique retentissent de sa
» renommée; elle n'a point d'égal, et
» le monde n'a qu'une Samora.

» Eh ! qui aurais-je à craindre? de-
» manda la reine ; j'ai élevé l'humble
» vallée, j'ai abaissé la montagne su-
» perbe; des peuples aussi nombreux
» que les feuilles des forêts se proster-
» nent devant moi.

» Tu as abaissé des montagnes, ré-
» pondit l'organe des dieux, mais peux-
» tu également réprimer l'ambition de
» ton fils? Ninias est impatient de mon-
» ter sur le trône de son père.

» Rêveuse, triste, abattue, la reine
» sortit du temple. Cet oracle venait de
» porter l'inquiétude dans son âme : la

» conscience du fils le fit trembler en
» présence de sa mère; il pâlit, sa voix
» s'éteignit; accusé par la première des
» femmes, sa honte le trahit et dévoila
» ses vues secrètes.

» Quels sont donc tes droits au trône?
» lui demanda la première des femmes.
» — C'était le trône de mon père. — A
» cette réponse, ses yeux roulèrent
» une prunelle enflammée. Qui fut ton
» père? reprit la reine d'une voix ter-
» rible. Ninus fut à la vérité l'époux de
» Samora, mais à qui Ninias doit-il le
» jour? Ma mère était une nymphe du
» lac, je n'ai jamais su qui était mon
» père, et comment aurais-je pu par-
» venir à cette connaissance? J'épousai
» un centurion, guerrier obscur, que
» sa stupidité rendait bien digne de la
» qualité de mari: mais je lui inspirai
» mon enthousiasme, je l'aidai de mes
» conseils, je versai mon âme dans la
» sienne; il s'éleva jusqu'au commande-
» ment des armées. Les fougueux en-

» fans de Mars admirèrent ses exploits ;
» le souffle de la victoire agita constamment ses bannières ondoyantes, les
» armes de la Syrie triomphèrent entre
» ses mains : mais dès qu'il eut la présomption de s'écarter de mes plans et
» de ne plus vouloir suivre mes conseils, de moi à qui il devait sa fortune, je l'abandonnai à son mauvais
» génie, je le livrai à son impuissance
» personnelle, et dès lors toutes ses entreprises échouèrent, et sa grandeur
» touchait à son terme, lorsque le suicide vint le soustraire à une décadence inévitable.

» Je donnai ma main à Ninus, et
» montai sur le trône impérial. J'avais
» fait de mon premier époux un héros, je fis du second un demi-dieu;
» alors Ninive s'éleva pour immortaliser son nom : elle devint bientôt la
» merveille du monde, et Ninive n'eut
» pas plus de rivale parmi les villes, que
» Ninus n'avait de rivaux parmi les

» rois. Mais ce prince n'était pas fait
» pour tant de gloire : l'élévation où je
» l'avais placé lui tourna la tête, il osa
» me donner des ordres. Samora n'é-
» tait pas née pour obéir, ma géné-
» reuse fierté s'en indigna ; ce ton im-
» périeux fut son arrêt, j'étendis la
» main, et la mort fit descendre le demi-
» dieu au rang des ombres.

» Les nations devaient rendre hom-
» mage à ma puissance, reconnaître
» que, semblable à la lune, Ninus n'a-
» vait brillé que d'une lumière em-
» pruntée, et que Samora était le soleil
» même. Ninive disparut, et à ma voix,
» Babylone succéda à toute sa splen-
» deur. Oseras-tu maintenant, jeune
» présomptueux, peux-tu disputer le
» trône à Samora ? Si une mère pouvait
» s'armer de sévérité contre le fruit de
» ses entrailles, une crainte mortelle ne
» devrait-elle pas faire pâlir l'orgueil de
» ton front ? Que j'ouvre la bouche, et
» ta prétendue grandeur s'évanouit, si

» cependant la gloire qui environne
» Samora peut cesser un instant de se
» réfléchir sur celui qui lui doit l'être.
» Oserais-tu t'enorgueillir de tirer ton
» origine de Ninus, toi, le fils de Sa-
» mora ? Tu gardes le silence ! Eh
» bien ! écoute, et que l'univers appré-
» cie tes rapports avec Ninus.

» Les Syriens avaient porté leurs ar-
» mes dans la Perse. Blessé par une
» flèche ennemie et transporté à Ni-
» nive, Ninus, depuis trois lunes, se
» voyait réduit à l'inaction. Je pris le
» commandement de ses légions, et
» l'ennemi fut mis en déroute. Après
» une poursuite de trois jours, une
» des plus belles soirées d'été m'invitant
» au repos, j'avais ouvert ma gorge-
» retté aux zéphyrs rafraîchissans, lors-
» que l'on amena dans ma tente un
» jeune prisonnier : il était droit com-
» me le peuplier qui croît sur le bord
» des fleuves, et son œil fier et plein de
» feu semblait me braver ; mais ses re-

» gards eurent des charmes pour moi : » d'un signe ayant éloigné ma garde, » je lui offris toutes les jouissances de » l'amour; il prit un air dédaigneux, » et secoua orgueilleusement ses chaî- » nes. Je les fis tomber d'un coup d'é- » pée, et alors la sérénité ayant reparu » sur son front, la reconnaissance plus » que le respect le rendit docile à mes » désirs. Le fruit de cette union, c'est » toi. Va donc, assemble les nations, » et proclame devant elles tes droits au » trône de ton père.

» A ces mots, Ninias déconcerté ne » put soutenir plus long-temps les re- » gards foudroyans de sa mère.

» Non, non, reprit-elle, je n'enva- » hirai pas ton héritage. Que Babylone » et Ninive soient le théâtre de tes fo- » lies. Que ton nom imprime sur la » royauté un opprobre ineffaçable. » Que je sois censée morte dans ton em- » pire, loin duquel je vais porter mon » influence : mais que tous ceux qui

» chérissent et respectent Samora, la
» suivent au-delà de l'Indus.
» Elle dit, et ses sujets se rassemblè-
» rent à l'envi sous sa bannière; c'était
» l'étendard du phénix. Ils sont en plus
» grand nombre que les astres du fir-
» mament ou les grains de sable de l'o-
» céan. En traversant la Perse, leur
» multitude s'accrut encore, semblable
» aux fleuves majestueux qui se grossis-
» sent des tributs que leur apportent
» les torrens des montagnes. Oui, on
» les voit s'avancer amoncelés comme
» les vagues de la mer agitée, lorsque
» les vents mutinés roulent et poussent
» devant eux ses vastes lames, vers le
» rivage.

» Arrivée sur les bords de l'Indus,
» Samora convoqua tous les époux, et
» leur ordonna de jeter dans le fleuve
» leur anneau nuptial. Nous entrons,
» leur dit-elle, dans un pays nouveau,
» nous n'y porterons pas les mar-
» ques de l'esclavage, les deux sexes

» jouiront d'une entière liberté dans
» l'empire de Samora. Que le mari qui
» ne souscrira point à cette loi, re-
» tourne dans son harem pour y être
» la dupe et le tyran de ses concu-
» bines.

» L'obéissance fut générale, et la
» quantité des anneaux si grande, que
» l'Indus n'a plus roulé, depuis, que
» sur un sable d'or.

» Un pont de bateau ayant réuni les
» deux rives, la première des femmes
» s'avança dans tout l'appareil de sa
» majesté. On voit l'Indostan s'élever
» au-dessus des ondes azurées; déjà on
» distingue ses forêts verdoyantes,
» qu'agite la douce haleine des vents (1);
» des canots s'élancent en foule sur la
» plaine liquide; et des sauvages, ac-
» courus en troupes, se groupent sur
» les côtés du pont : gais et légers

---

(1) Voy. la description de l'île Christine, dans les Incas de Marmontel.

» comme les zéphyrs du printemps, » leur beauté est le chef-d'œuvre de la » nature; ils sont nus, mais leur pu» reté leur tient lieu de vêtemens; ils » sont sans armes, car l'innocence ne » connaît pas la crainte; ils portent à » la main des branches où flotte un » voile blanc, symbole de la bienveil» lance et de la paix.

» Tant de candeur toucha la guer» rière Samora; elle, qu'on voyait » fondre avec l'impétuosité d'un tor» rent sur les oppresseurs de son sexe, » devint douce et gracieuse comme le » zéphyr qui caresse la rose. Ses hé» ros remettent dans le fourreau leurs » redoutables épées, et attachent à » leurs casques un rameau vert. Les » naturels du pays, enchantés, dansè» rent devant leurs hôtes, et les con» duisirent dans le village qui les a vu » naître, situé sur le bord d'un ruis» seau qui coulait avec abondance d'un » rocher voisin, et serpentait dans un

» vallon que la nature avait rendu un
» paradis terrestre; les élémens même
» favorisaient à l'envi ces lieux fortu-
» nés : là, l'industrie était un plaisir,
» et la simplicité empêchait qu'on y
» connût le besoin.

» Le déclin du jour ayant rassemblé
» les Indiens sous le frais ombrage d'un
» palmier majestueux, la reine fut in-
» vitée à honorer de son auguste pré-
» sence la fête de la joie. De jeunes
» filles, belles comme les nymphes, et
» comme elles à demi-nues, apportè-
» rent des corbeilles de fruits. On ser-
» vit le festin sur un tapis de verdure :
» les hôtes des forêts, abattus par la
» flèche ailée, et les habitans de l'onde
» séduits par le perfide hameçon, en
» firent tous les frais. La liqueur éla-
» borée par l'industrieuse abeille y fut
» présentée, et on ne dédaigna pas
» même l'eau pure des fontaines.

» Chaque objet ajoutait à la surprise
» des héros; cette aimable simplicité

» de la nature leur était inconnue. On » les invite à danser, et, sous les aus» pices de l'amour, s'ouvrit un bal » formé par la brillante jeunesse du » village : chacun choisit celle que son » cœur préfère. Jamais la fête de Vé» nus n'avait été célébrée, dans Baby» lone, avec tant d'allégresse. C'est ici » l'empire de la nature ; elle a orné de » toutes ses grâces ces filles sans parure » et sans voile : sorties des mains de » l'amour même, elles sont belles de » leurs simples attraits. Quelle légé» reté ! quelle vivacité dans leurs mou» vemens ! Animées par le plus vif » sentiment de la joie, elles se livrent » naïvement à toute leur ardeur pour » le plaisir. Quel charme dans leur » sourire ! quelle expression dans leur » regard enflammé ! Elles présentent » la main à leurs hôtes, et les appellent » à la danse la plus voluptueuse.

» Les Syriens sont dans une espèce » d'ivresse, leur ravissement est voisin

» du délire. Assises sur l'émail des » fleurs, leurs danseuses les enchaî- » nent avec des guirlandes de roses. » Cependant le disque argenté de la » lune brille sur l'horizon, et la nuit » triomphante déploie sa robe parse- » mée d'étoiles. Cette foule d'amans » passa, sans effort, de la joie à l'a- » mour, et du tumulte des plaisirs aux » douceurs du repos.

» L'aurore ayant ouvert au soleil » les portes de l'orient, les Syriens se » répandent dans la plaine; leurs for- » midables bataillons ressemblent à une » vaste forêt de sapins; l'éclat de leurs » armes se réfléchit au loin. Le char » de bataille, le char rapide de Samora » s'élance comme un tourbillon qui » porte la mort dans ses flancs. A la » vue de la reine, des acclamations s'é- » lèvent de toutes parts, et les épées » nues étincellent comme les météores » du ciel. Bientôt succède un profond » silence, jusqu'à ce que la trompette

» ait fait retentir le terrible signal des
» combats. Une bataille simulée s'en-
» gage, chef contre chef, guerrier
» contre guerrier; l'acier frappe, est
» frappé; on attaque, on repousse,
» on fuit, on poursuit; les boucliers et
» les épées se choquent, et leur ef-
» frayant cliquetis ressemble aux échos
» formés par mille torrens. La terre
» tremble sous les pieds de leurs gé-
» néreux coursiers; les montagnes d'a-
» lentour mugissent; d'épais nuages
» de poussière s'élèvent, et une grêle
» de flèches obscurcit l'astre radieux
» du jour. Pâles d'effroi, et frémissant
» d'horreur, les Indiens, comme un
» troupeau de daims timides, se reti-
» rent sur la colline. Combien leur pa-
» raît terrible ce combat de héros!

» Quelle puissance que celle de Sa-
» mora, mais quelle bonté que celle de
» cette princesse! La renommée porte
» la gloire de son nom jusqu'aux rives
» les plus éloignées du Gange, et tout

» l'Indostan accourt pour lui rendre
» hommage. Les Indiens se proster-
» nent à ses pieds, et la supplient d'être
» leur reine. Tu es un foudre de
» guerre, lui dirent-ils, et tu ne dois
» pas craindre le roi de l'Orient (1).
» Les brigands qu'il commande vien-
» nent avec le fer et le feu, lever le
» tribut de cent vierges qu'il nous a
» imposé ; ces malheureuses victimes
» s'arrachent des bras de leurs mères
» inconsolables ; pour aller languir
» dans les infâmes prisons où les ren-
» ferme sa jalousie. En vain elles lèvent
» vers le ciel leurs yeux noyés de
» larmes, et meurtrissent leur sein
» éblouissant ; elles doivent partir, ou
» nous verrons notre pays inondé de
» sang.

» Ah ! elles ne partiront plus, s'é-
» cria Samora, en agitant sa lance
» redoutable, et je serai vraiment votre

(1) Apparemment l'empereur de la Chine.

» reine. Son âme s'agrandissant au
» souvenir du passé, elle rassembla ses
» compagnons d'armes.

» Héros de la Syrie, leur dit la pre-
» mière des femmes, vous voyez de-
» vant vous l'empire que je vous ai
» promis, je vous ai amenés dans ces
» heureuses contrées pour y apprendre
» les lois et l'économie de la nature.
» Que le sauvage sans culture les en-
» seigne au Babylonien civilisé. De quel
» avantage sera pour nous la considé-
» ration des étrangers, si nous sommes
» esclaves dans nos propres foyers!
» de quel prix peut être à nos yeux
» la liberté publique, lorsqu'une moi-
» tié de l'espèce humaine est dans la
» dépendance la plus servile de l'autre!
» Mais ici, les fils de la nature ne sont
» pas les tyrans de la Beauté : elle y
» jouit de l'heureux privilége de varier
» et de prodiguer ses faveurs à son
» gré, elle n'exerce pas plus de despo-
» tisme qu'elle n'en souffre pour elle-

» même. Elle ne domine pas sur l'amant
» qu'elle favorise, elle ne contracte avec
» lui aucun engagement indissoluble;
» l'amour n'est pour elle qu'un attrait,
» et jamais une chaîne. Elle donne à
» plusieurs, et ne s'appauvrit pour au-
» cun. Sa bienveillance ne connaît point
» de bornes; comme le soleil, elle brille
» pour tout le monde. L'union de deux
» amans est, à leur gré, ou perma-
» nente ou éphémère; le goût, le dé-
» sir, les ont portés l'un vers l'autre;
» un simple caprice peut les séparer.
» Sans rougir on cesse d'aimer, on
» cesse de plaire sans se plaindre; l'in-
» constance n'a rien d'humiliant ni
» d'inhumain. Sûr de rencontrer, à
» chaque instant, un cœur sensible et
» mille attraits, l'amant délaissé n'a le
» temps ni de s'affliger de sa disgrâce,
» ni d'être jaloux de la préférence ac-
» cordée à un autre. Si tous les hom-
» mes, ici, étaient rivaux, tous les ri-
» vaux seraient amis. Une femme

» aimée peut dédaigner , sans faire
» d'affront ; une femme qui aime peut
» être dédaignée à son tour, sans en
» recevoir ; elle voit, sans ombrage,
» l'objet qu'elle chérit , chercher le
» bonheur auprès d'une rivale ; elle es-
» père pouvoir un jour le lui faire
» aussi goûter. La qualité de mère est
» donc la seule qui soit certaine ici, le
» mot *père* y est inconnu.

» Telle est la nation que je désirais
» vous faire connaître, et le système
» que je voudrais vous faire adopter.
» Formée sur ces principes, notre co-
» lonie aurait pu les transplanter dans
» quelque région inculte ; nous aurions
» pu soumettre le sauvage sans armes ;
» toutes les légions de ses ennemis n'ont
» jamais intimidé Samora , mais Sa-
» mora aurait craint d'être injuste. Le
» ciel nous favorise au-delà de nos
» vœux, les Indiens m'ont offert de ré-
» gner sur eux.

» Ces peuples, nouvellement si heu-

» reux, cherchent un asyle sous les
» ailes du Phénix; le roi de l'Orient
» vient, le fer et le feu à la main, lever
» le tribut de cent vierges qu'il leur a
» imposé. Ces innocentes victimes sont
» arrachées des bras de leurs mères
» éplorées, pour aller languir dans les
» prisons où il renferme les objets de
» sa jalousie. Elles doivent partir, ou
» leur pays se verra inondé de sang.

» Non, non, elles ne partiront plus,
» s'écrièrent les chefs ; nous venge-
» rons, nous protégerons les sujets de
» notre reine.

» Alors Samora monta sur le trône
» auquel elle était appelée; elle parta-
» gea l'Indostan entre ses généraux.
» Des rives de l'Indus jusqu'aux fron-
» tières de la Chine, tous les peuples
» se soumirent à son sceptre, et leur
» soumission fut volontaire, car ils
» l'aimaient et l'adoraient comme un
» ange tutélaire descendu du ciel pour
» les instruire dans les arts de la paix,

» et les soustraire aux ravages de la
» guerre. De toutes parts s'élevèrent,
» dans les provinces, des villes sans
» barrières et sans remparts, car l'a-
» mour et la félicité des sujets envi-
» ronnaient la reine d'une puissance
» invincible : mais pour mettre hors
» d'insulte les frontières de l'empire,
» elle institua l'ordre du Phénix, cet
» ordre destiné à défendre les droits
» du beau sexe. Elle conserva le Mala-
» bar pour sa postérité personnelle, et
» fonda la ville impériale de Calicut.

» Que son auguste maison soit à ja-
» mais florissante ! qu'une foule de hé-
» ros naisse des filles de ses filles !
» que le ciel détourne ses foudres loin
» du chêne impérial ! Depuis quatre
» mille ans il brave les injures du temps,
» et offre un asyle inviolable à tous les
» fils de femmes. Sous son ombre pro-
» tectrice, les faibles sont devenus puis-
» sans ; mais il paraît aujourd'hui offus-
» qué par un nuage. Ah ! le nuage

» sinistre se dissipera, et le soleil ne
» cessera de le féconder par ses rayons
» vivifians.

» Les Indiens, en s'initiant aux se-
» crets de tous les arts, restèrent fidè-
» les à la nature; et pour célébrer cette
» union de l'art et de la nature, Samora
» institua une fête à perpétuité; car,
» en entrant dans l'ordre social et en
» recevant les bienfaits de la civilisa-
» tion, ses sujets, libres comme les
» hôtes des forêts, ne renoncèrent pas
» aux plaisirs de l'amour ».

Ce chant héroïque fini, on enleva la harpe, et le silence qui succéda à ses sons harmonieux, fut bientôt interrompu par les violons, et les douces modulations de la flûte se firent entendre parmi les fanfares guerrières du cor et de la trompette, que multipliaient les échos formés par le dôme du salon. Le plaisir brillait dans les yeux des dames, et les cavaliers ayant mis leurs gants, choisirent leurs aimables danseuses.

Le bal commença par un menuet. Degrey n'en avait point vu encore où l'on déployât tant d'élégance et de grâces : hommes et femmes jouissaient de toute la souplesse naturelle de leurs membres. Il n'y avait rien, ni dans la matière, ni dans la façon de leurs habits, qui gênât leurs mouvemens. Le génie de la liberté, qui avait dicté les lois et formé les mœurs des Nairs, avait également présidé à leur toilette ; aucune ligature ne réprimait l'agilité des hommes; aucun corps de baleine n'emprisonnait la taille des femmes; d'énormes paniers ne contrariaient point leur sémillante légéreté ; de talons en échasse ne leur donnaient point une démarche incertaine et chancelante; tous leurs pas étaient libres et aisés, et l'exécution de leurs danses les rendait infiniment supérieures à toutes celles de l'Europe.

Alof, fils d'Alsa, donna la main à Oda Farnina, dont la mère, Farna,

avait reçu celle de Nafos, fils de Daliva. D'autres couples contribuèrent à former cette danse majestueuse. La joie fit encore palpiter le sein de la vénérable Anora, à la vue de sa fille et de sa petite-fille, qui vinrent figurer dans le même menuet; mais Degrey n'eut des yeux que pour la comtesse de Raldabar. Il portait envie à son partner, et ne pouvait assez admirer ses mouvemens pleins de grâces. Un vieux courtisan ayant remarqué ses transports : « La com-
» tesse de Raldabar, lui dit-il, est une
» belle femme, et depuis le départ de
» la princesse Agalva, elle est ici la
» beauté du jour; c'est ainsi que les
» planètes inférieures brillent en l'ab-
» sence du soleil.

» Planètes inférieures »! s'écria Degrey. « Sans doute, reprit le Nestor de
» la cour, une femme inférieure à
» Agalva, peut encore être une très-
» belle femme. Sous les glaces de l'âge,
» le souvenir seul de cette princesse

» ranime toujours en moi les feux de
» mon printemps. Quand elle dansait ou
» allait à la chasse, c'était Diane au mi-
» lieu de ses nymphes. Dans les beaux
» siècles de la chevalerie, il n'y aurait
» eu aucun de vos paladins qui n'eût
» mis pied à terre pour baiser respec-
» tueusement son étrier, ni aucun
» érudit qui, dans le langage d'Énée,
» ne l'eût nommée une déesse. Quoi-
» qu'elle possédât la beauté de Junon
» plutôt que celle de Vénus, Junon
» cependant n'eut jamais le sourire
» aussi aimable, surtout depuis que le
» mariage eut aigri son caractère ».

Ce menuet solennel fit place à des danses plus animées qui, par la complication de leurs pas et de leurs figures, demandaient de l'adresse et de la vivacité. On servit ensuite des rafraîchissemens, et deux parties de l'assemblée, celle qui était parvenue à la vieillesse et celle dont la jeunesse n'avait point encore acquis sa maturité, s'étant retirées,

les dames décorées de la ceinture verte restèrent seules avec leurs partners.

Alors commença une danse nationale. Son ouverture est lente, mesurée et pleine de dignité ; mais la musique, d'abord douce et tendre, s'anime insensiblement, et ses accords acquièrent une vivacité progressive, jusqu'à ce que les danseurs soient en mouvement. Le plaisir et la joie respirent dans tous les yeux, et dilatent tous les cœurs. De même que la lune tourne autour de la terre, et ces deux planètes autour du soleil qui occupe le centre, ainsi chaque cavalier, passant les bras autour de sa dame, la fait tourner, et tous les deux, sein contre sein, visage contre visage, décrivent un vaste cercle dont le centre est Degrey, qui se trouve au milieu du salon.

L'Angleterre ne lui avait jamais offert de semblables danses, mais celle-ci lui rappela les valses qu'il avait vues en Allemagne et en Suisse. De ces valses,

son esprit se reporte, en voltigeant, sur les autres événemens qui lui sont arrivés dans ces deux pays, et rien n'égale la vélocité de la pensée d'un voyageur. Une image succédait à l'autre dans sa mémoire, et il s'était égaré dans le labyrinthe de ses idées, lorsque le silence de la musique le rappela à lui-même. La compagnie s'étant retirée, il se trouva seul, au milieu des domestiques du palais.

Un page ayant remarqué son embarras : « Noble étranger, lui dit-il, un de » nos usages vous est peut-être encore » inconnu; c'est qu'un cavalier et une » dame qui ont valsé ensemble, se sé» parent rarement pour la nuit : quand » vous aurez fait quelques connaissan» ces parmi nos belles, cet usage sans » doute ne vous déplaira pas ; et dai» gnez m'en croire, ajouta-t-il, avec » une révérence de cour, les dames du » palais n'ont pas vu, d'un œil indiffé» rent, votre arrivée à Virnapore ».

Un heyduque les précédant avec des bougies, le page conduisit Degrey à son appartement.

Il était tard, avant qu'il s'endormît, et plus tard encore le lendemain, quand il s'éveilla. Il n'avait été occupé, dans ses songes, que des merveilles dont il venait d'être témoin. Un instant suffit à sa toilette et à son déjeûner, par l'impatience qu'il éprouvait de voir le château.

Il parcourut les longues galeries où étaient rangés par ordre les portraits des mères et des oncles du Samorin. Sous le portrait de chaque princesse, était inscrit le nom et le nombre de ses enfans, et sous celui de chaque prince, la liste de ses victoires et une notice de son règne. Quelle jouissance pour un voyageur aussi romanesque que Degrey ! Il admire le regard intrépide de chaque guerrier qui, tout couvert d'acier et l'air menaçant, porte, d'une main robuste, son bec-à-corbin teint du sang

des musulmans, ou attache à sa lance les turbans des morts.

De là il passe dans des appartemens contigus, dont les murs sont décorés de peintures qui représentent les événemens les plus glorieux, consignés dans les fastes de l'empire. L'une montre les Persans en pleine déroute; l'autre, une bataille gagnée en Chine. Ici, c'est un chevalier du Phénix qui combat, seul, une troupe entière de polygames, pendant que les sultanes timides offrent au ciel leurs vœux les plus ardens, pour qu'il accorde la victoire à leur généreux champion. Là, c'est la liberté qui ouvre les portes d'un sérail, en brise les grilles et les verroux, ou met en pièces des voiles de femmes, ces marques humiliantes de leur esclavage; et les victimes du barbare et jaloux despotisme contemplent, pour la première fois, le visage d'un étranger. Ailleurs enfin, c'est un émir, orgueilleux enfant de Mahomet, qui, forcené de fureur, s'arrache la

barbe et foule aux pieds son turban vert, en voyant passer ses concubines dans les bras de leurs libérateurs.

Degrey s'éloigne à regret de chaque tableau, mais son avide curiosité l'entraîne vers le suivant, jusqu'à ce qu'il arrive à la grande salle de Samora. C'était la salle la plus vaste et la plus magnifique qu'il eut jamais vue. Une galerie destinée à contenir un nombreux orchestre, est appuyée sur les épaules de quatre statues de marbre noir, qui figurent quatre eunuques tués dans un harem de Perse, par un des anciens Samorins. Un dais de parade, élevé sur des degrés de marbre blanc, est suspendu au-dessus du portrait de Samora, auguste tige de la famille impériale. Elle monte, à la manière des Amazones, un superbe étalon, et, d'un coup de javelot, elle blesse un léopard (1). Une infinité de bannières, mo-

(1) Diodore de Sicile, sur Sémiramis.

numens d'anciennes victoires, flottent sous la voûte, dont le plafond est blasoné d'écussons et d'armoiries ; et sur les murs, on a gravé l'arbre généalogique des Samorins, à dater de quatre mille ans.

La généalogie avait été une des études favorites de Degrey ; mais depuis son arrivée dans l'Indostan, toutes les tables généalogiques de l'Europe lui étaient devenues suspectes. Quelques mois auparavant, il se glorifiait de tirer son origine d'un oncle de Guillaume le Conquérant : car la mère de ce prince était Artella Degrey : mais maintenant il se défiait même de ses rapports avec son père, et il ne pouvait se défendre d'une certaine honte, en présence des fils de femme, quand il était question de naissance.

Cette intéressante généalogie l'occupait encore, lorsqu'un chambellan vint l'inviter à faire sa cour à l'empereur. Après les complimens d'usage, Sémira-

mis devint l'objet de la conversation. « Oui, dit le Samorin, je descends » d'une des plus grandes femmes qui » ayent jamais existé; mais hélas! notre » famille, quelle que soit son illustra- » tion, s'éteindra avec le prince héré- » ditaire, mon neveu, car la Samo- » rina, ma mère, est trop âgée pour » avoir encore des enfans, et Agalva, » ma sœur, a quitté son pays natal il y » a dix-sept ans, par une fatale curio- » sité de voir l'Angleterre, et depuis » cette époque, on n'a reçu aucune » lumière sur son sort. Jugez donc » quelle dut être ma satisfaction, lors- » qu'hier soir j'appris que vous étiez » Anglais. Je me flattai d'abord que » vous pourriez nous aider à percer » l'obscurité répandue sur l'existence » de l'infortunée Agalva. Oh! si vous » l'aviez connue! Nos femmes sont tou- » tes élégantes, aimables et belles; la » comtesse de Raldabar brille éminem- » ment au milieu d'elles, mais cette

» comtesse et toutes les autres, si
» Agalva était ici, combien elle les
» éclipserait sous tous les rapports !
» Héritière de l'âme de Samora, elle
» en était le plus digne rejeton. Mon
» auguste mère est inconsolable de sa
» perte. O étranger ! vous ne pouvez
» pas vous former une idée de notre
» affliction ; vous n'avez peut-être ja-
» mais perdu de sœur » ?

A ces mots, Degrey put à peine contenir son émotion : il pensait à sa sœur Emma.

« Je voudrais, continua le Samorin
» vous raconter toutes les circonstan-
» ces de son départ ; mais Agalva,
» d'après les conseils de sa mère, rédi-
» gea un journal de son voyage, ou
» plutôt elle écrivit ses mémoires, que
» nous conservons comme un dépôt
» sacré ; cependant je n'hésiterai point
» à vous les confier, et quand vous les
» aurez lus, nous consulterons ensem-
» ble sur les recherches dont elle pour-

» rait encore être l'objet, soit en An-
» gleterre, soit dans les autres parties
» de l'Europe. Jusqu'ici nos émissaires
» n'ont eu aucun succès ».

Alors le Samorin tira de son sein ce précieux manuscrit; mais, malgré sa curiosité, Degrey fut obligé d'en remettre la lecture à la fin du jour, car les trompettes annoncèrent, par une fanfare, que le dîner était servi.

## MÉMOIRES D'AGALVA,

### FILLE DE ROFA, ISSUE DE SAMORA.

J'avais atteint ma dixième année, lorsque la princesse, ma mère, m'envoya au collége de Romaran, où l'on comptait huit cents étudians de l'un et de l'autre sexe. Je puis dire, sans vanité, que j'y excellai dans tous les exercices du corps, et que j'étais ordinairement la première de ma classe. Trois thèses de ma composition remportèrent le prix, et furent lues en public.

A l'âge de dix-sept ans, et le jour anniversaire de ma naissance, je reçus la ceinture verte des mains de mon oncle le Samorin. Cette cérémonie donna lieu à une fête magnifique. Les états du Malabar y furent invités, et les ambassadeurs de plusieurs princes vinrent m'apporter leurs complimens de félicitation.

Je retournai à Romaran; l'été qui suivit, symptômes de grossesse. Dans la crainte de m'y être trompée, je ne voulus pas en prévenir ma mère, jusqu'à ce que mes doutes eussent fait place à la certitude. Rappelée à Virnapore, j'y donnai le jour à Firnos.

Après avoir sevré cet enfant, je fis le tour de l'empire, dont tous les princes me rendirent, à l'envi, tous les honneurs dus à ma naissance impériale.

A mon retour à Calicut, j'y trouvai un Anglais; il s'appelait Hugues Lacy, et avait fait naufrage sur la côte de Malabar. Comme il était homme de qualité

dans sa patrie, le Samorin lui fit l'accueil le plus gracieux, et on prenait le plus grand plaisir à l'entendre parler des usages de sa nation. Il me parut rempli d'agrémens, et je m'entretenais avec lui des heures entières. Il me fit l'histoire de ses amours dans les différentes parties de l'Europe; et j'avais lu dans ses yeux que je ne lui étais pas indifférente, long-temps avant qu'il eût osé me déclarer ses sentimens; mais ma liaison avec le baron de Naldor, fils de Rolida, et neveu du grand maréchal de la cour, était un obstacle à ses vœux. Cet illustre chevalier du Phénix n'était pas un rival à dédaigner.

Quoique je ne prétende pas faire ici le tableau de mes amours, cependant la conduite de cet Européen mérite une mention honorable dans ces mémoires. Naldor, qui lui-même a écrit tant de jolies bagatelles, m'assure qu'un peu d'ornement, sans altérer les faits, donnera à mon ouvrage l'air d'un roman.

Lacy faisait ordinairement, tous les matins, partie de ma cour; il passait des heures entières, assis, les yeux fixés sur moi, pendant que la Samorina, ma mère, donnait des leçons à ma sœur cadette, et que le petit Firnos jouait à mes pieds. Il semblait n'avoir de plaisir qu'avec moi, et j'étais constamment sa partner dans le menuet ou la contre-danse; mais lorsqu'on passait à la valse, il eut toujours la mortification de me trouver engagée avec le baron. Plein de dépit, il se retirait alors à sa chambre, sans y être appelé par le sommeil; là, il se jetait tout habillé sur une chaise, et soupirait amèrement lorsqu'il entendait Naldor qui m'accompagnait, par le long corridor, à mon appartement. L'espérance est la vie de l'amour, et l'amour a besoin d'aliment. Enfin, cet état pénible l'ennuya; et, désespérant de posséder la femme que son cœur avait choisie, il résolut de porter ses vues sur une autre, qui pût ré-

pondre à ses désirs, et de s'adresser à la première dame qu'il trouverait sans engagement. Il avait entendu lire, ou il avait lu dans quelque recueil, que le plus puissant remède de l'amour, c'est l'amour même, comme on peut guérir une brûlure au doigt en l'approchant du feu.

L'occasion qu'il cherchait se présenta bientôt. Le jeune comte de Fritzabad, chambellan du Samorin, et un des plus grands fats de la cour, était l'amant de la baronne de Madura, qui avait reçu la ceinture verte depuis deux ans. Ils s'aimaient autant que le permettait le contraste de leurs caractères. Le comte était un égoïste rempli de prétentions; la baronne, une étourdie qui n'aurait jamais connu l'amour, si jamais elle n'en eût entendu parler. Le jour ayant été fixé pour une partie de chasse donnée par l'empereur à quelques princes de l'empire, et à laquelle étaient invités tous les gentilshommes qui pouvaient prouver la noblesse de leurs trisaïeules,

le comte avait donné ses ordres à Calicut pour lui faire un habit de chasse. Qu'il se trouvait bien sous ce costume! qu'il était content de lui-même! L'un et l'autre étaient si charmans, qu'il en était extasié. Il courut sur-le-champ à l'appartement de la baronne pour s'en faire admirer. Elle était au bain; son penchant pervers à l'espiéglerie ne put résister à la tentation; elle éclaboussa l'Adonis de pied en cap, et le brillant habit fut entièrement gâté. Le comte sortit furieux; et ne pouvant soutenir les plaisanteries de nos dames, il quitta la cour, et la baronne déclara hautement qu'il n'était qu'une bête. Il ne fut pas le premier amant qu'elle perdît par son persifflage.

En Europe, selon la peinture que Lacy m'en a faite, leur liaison se serait terminée d'une manière sérieuse: s'étant crus tous les deux amoureux, ils se seraient épousés, et auraient, trop tard, ouvert les yeux sur une erreur irrépa-

rable. Ils auraient peut-être habité sous le même toit, étrangers l'un à l'autre, et mangé à la même table sans daigner se dire un mot. Les tristes nuages de l'indifférence auraient éclipsé pour eux le flambeau de l'amour; ou un silence maussade, avant-coureur des orages, lui aurait succédé. Peut-être aussi que leur unique ressource eût été de se chagriner et de se tourmenter mutuellement par tous les moyens que peut inspirer la discorde; ou qu'enfin un duel ou un procès pour cause d'adultère y aurait éteint d'une manière tragique ce penchant qui, à Calicut, a eu le dénouement d'une comédie.

Le soir, Lacy eut le bonheur de trouver la baronne sans engagement pour la valse. Il lui offrit la main, et osa même presser celle de sa danseuse, persuadé que c'était assez entreprendre dans un début. Cependant ses attentions étaient bien reçues de la baronne, qui

se flattait de voir l'amour-propre du comte piqué, lorsqu'il apprendrait qu'il avait été remplacé la nuit même qui avait suivi son départ; mais hélas! vaines espérances. Lacy était formé à la galanterie européenne, selon laquelle le cœur d'une femme doit être attaqué d'une manière régulière, tandis qu'une Nairesse se rendra, ou jamais, à la première invitation. La valse finie, elle lui donna le bras pour retourner chez elle, mais il la salua respectueusement et se retira.

A leur seconde entrevue, mêmes désirs de part et d'autre, même timidité dans Lacy, même mortification pour la baronne, qui s'ennuya enfin de tant de pusillanimité, tandis qu'il s'étonnait de sa propre audace, car du serrement de main du soir précédent, il était allé jusqu'au baiser.

Elle était résolue, dans leur prochaine réunion, de l'inviter à se rendre dans son appartement; mais, au souper,

il peignit ses compatriotes comme une espèce si extraordinaire, si remplie de préjugés, et voyant tout sous un jour si faux, qu'entièrement déconcertée, elle hésita, sans doute pour la première fois de sa vie, de lui déclarer son amour.

Une sorte d'instinct, ou plutôt la vanité, car l'instinct se trompe rarement, lui dit qu'elle était aimée, tandis qu'elle n'inspirait que des *désirs*, expression dont on devrait se servir neuf fois sur dix. Les regards de Lacy lui exprimaient ce que sa langue n'osait avouer, et ses petits soins ne se ralentissaient pas, quoique souvent elle n'y donnât aucune attention, ou même les interprétât mal. Toujours placé derrière sa chaise, il regardait ses cartes, sans cependant connaître les premiers élémens du jeu. Il s'élançait d'un bout à l'autre du salon pour ramasser son gant, et tous les soirs, avant même que le bal fût ouvert, il ne manquait pas de

l'engager pour la valse, ensuite il s'éloignait et la laissait dans le plus triste abandon.

Un jour, la baronne lui ayant donné une rose, il la porta jusqu'à ce qu'elle fût réduite en poussière. Une autre fois, elle avait perdu son éventail, on le retrouva dans sa commode; et s'il ne l'eût pas remplacé par un plus beau, on aurait pu l'accuser de vol. Enfin, ayant laissé tomber un ruban, il l'attacha à sa boutonnière, et on le prit pour un fou.

Une femme aussi frivole que la baronne pouvait-elle exercer un si grand empire sur un homme tel que Lacy, un homme qui avait tant voyagé, qui se glorifiait d'avoir obtenu les faveurs des dames dans toutes les parties de l'Europe, qui se piquait de n'être pas moins le juste appréciateur que le constant adorateur de notre sexe? était-il une de ces dupes de leurs propres illusions, dont l'imagination transformant

une femme ordinaire en une déesse, la trouve digne de leur encens; qui l'aiment, non telle qu'elle est, mais à raison des qualités et des attraits que lui prête leur délire; qui, nouveaux idolâtres, adorent les images qu'ils se sont formées, et, comme les menteurs, se persuadent que leurs propres mensonges sont autant de vérités? Non, son cœur était à l'épreuve du danger, il était tout entier dans sa tête; le dieu de l'amour ne l'avait point forcé de se soumettre à ses lois, il ne le servait qu'en qualité de volontaire. Sa passion était un système, une affaire d'étiquette, et non un sentiment. Il ne s'était pas dit, je suis amoureux; mais, je ferai l'amour. Il conservait le plus grand calme en poussant les plus profonds soupirs; sa gaîté ni son appétit n'éprouvaient aucune altération; il étudiait ses expressions, toutes étaient justes et bien choisies, lorsqu'il peignait le bonheur de deux amans, et il était résolu de déclarer, à la pre-

mière occasion, ses prétentions à une félicité semblable.

Ayant appris, par hasard, qu'un cavalier avait donné une sérénade à sa dame, il voulut faire la même galanterie à la sienne; mais les idées de son modèle étaient plus dans le caractère des Nairs. Il avait ramené sa belle chez elle, où le concert, ordonné antérieurement, vint le réveiller entre ses bras, et lui fit goûter les plus vives étreintes de sa reconnaissance. Lacy, au contraire, en amant espagnol, resta, malgré la rigueur du froid, sous les fenêtres de sa maîtresse.

La baronne, ne pouvant plus douter de son penchant, perdit toute patience; elle résolut de faire le premier pas, et envoya un page le prier de monter; mais le drôle, espérant peut-être mettre pour lui-même son absence à profit, se garda bien de le trouver.

Le lendemain, Lacy se promenait dans le jardin du palais, où il arran-

geait de sang froid, dans sa tête, une déclaration d'amour, lorsque la baronne en personne, vint l'interrompre. Quelle charmante occasion de donner l'essor à son éloquence! il ne voulut pas la laisser échapper, et voici à peu près un échantillon de la harangue amoureuse qu'il lui fit :

« Est-ce à mon étoile ou à votre
» seule bienveillance que je dois le bon-
» heur de vous rencontrer en ces lieux,
» incomparable idole de mon âme; vous,
» à qui mes soupirs ont depuis si long-
» temps dévoilé un mystère dont la timi-
» dité d'une passion modeste m'ôtait le
» courage de faire l'aveu? Je vous adore,
» ne détournez pas ces beaux yeux,
» n'anéantissez pas, par vos dédains,
» mon trop présomptueux amour; ces
» belles formes, le chef-d'œuvre de la
» nature, ne doivent pas renfermer
» un cœur insensible et barbare. Oh!
» non, vous souriez, et ce sourire
» m'annonce que je dois me féliciter

» d'être né, et célébrer le jour où je
» fus ébloui de vos charmes. Quand on
» réunit toutes vos perfections, l'amour
» que vous inspirez est un crime in-
» volontaire, et vous-même vous êtes
» criminelle en raison de vos charmes.
» Je n'ose pas, en présence d'un mérite
» aussi supérieur que le vôtre, faire
» entendre le nom de justice; mais du
» moins laissez-moi le doux espoir de
» vous toucher. Ah! je vous en con-
» jure par les tourmens de l'amour,
» par toutes les grâces qui vous embel-
» lissent, par ces yeux dont le vif éclat
» efface celui des étoiles, par ces lèvres
» de rose plus vermeilles que le rubis,
» par cette main dont la blancheur fait
» honte à la neige même : le plus hum-
» ble des esclaves implore votre pitié
» dans la posture d'un suppliant qui
» sent son indignité, et attend à genoux
» l'arrêt qui décidera de sa vie ou de sa
» mort ».

La baronne, d'abord incertaine s'il

parlait sérieusement ou s'il plaisantait, se persuada enfin qu'il la mystifiait; mais lorsqu'elle le vit à ses genoux, elle fut frappée de l'idée qu'il était dans un accès de folie, et elle prit la fuite à toutes jambes.

A dîner, toute la cour tourna les yeux sur Lacy : étonnée de l'entendre parler aussi sensément qu'à l'ordinaire, elle était tentée de croire que la baronne avait un peu brodé son récit. « Non,
» non, ma belle nièce, dit un des gen-
» tilshommes du Samorin, en secouant
» la tête; l'Anglais n'est pas plus fou
» que tous ses compatriotes. Je rends
» justice au pouvoir de vos charmes;
» mais les hommes, en Europe, il en
» convient lui-même, se regardent
» comme les seigneurs et maîtres des
» femmes, qu'ils traitent en esclaves,
» et vous ne me ferez pas croire qu'il
» soit tombé à vos genoux ».

La baronne fit, contre son oncle, le pari qu'elle montrerait Lacy dans

cette posture avant la fin de la nuit.

La première danse terminée, elle quitta le salon : Lacy, qui ne l'avait pas perdue de vue, se hâta de la suivre dans un appartement voisin. Penchée sur un sofa, dans l'attitude d'une personne qui médite, la tête appuyée sur la main, et le coude sur le genou, elle feignit de tressaillir lorsque Lacy parut.

Cet Anglais n'était pas un de ces êtres insignifians que les caprices d'une belle peuvent impunément lui faire traiter avec aussi peu d'égards que son bichon. L'hommage qu'il rendit à la baronne n'était pas dicté par la faiblesse, mais par sa fidélité à l'étiquette européenne. Il sentit l'absurdité de ses complimens outrés, saisit la vraie trempe de ce caractère, auquel sa galanterie attribuait toutes les perfections, et se flatta de ne trouver qu'une simple femme dans celle à qui il voulait persuader qu'elle était une divinité ; mais ici il fut la dupe de sa propre sagesse : il oublia que l'amour,

à Calicut, n'est pas une preuve de faiblesse; et quoique sa vanité eût un peu souffert du mauvais succès de sa dernière tentative, il résolut, non sans quelque répugnance, d'en hasarder une nouvelle. Le voilà donc encore une fois aux genoux de la baronne; il colle ses lèvres sur sa main, et la porte sur son cœur en poussant un profond soupir; il répète à peu près dans les mêmes termes, les argumens dont il s'était servi le matin, et qu'il avait probablement tirés de quelque roman ou de quelque comédie, grâces à son heureuse mémoire plutôt qu'à sa sensibilité. Elle était toujours une déesse aux yeux du plus soumis des esclaves. Quelle céleste bonté, si elle daignait lui permettre de brûler un grain d'encens sur ses autels! Mortel présomptueux, il osait aspirer à pomper le nectar de ses lèvres!

Son succès était presque certain; le demi-jour qui régnait dans l'appartement, la musique voluptueuse qui se

faisait entendre dans l'éloignement, l'exercice de la danse, qui avait mis le sang de la baronne dans une plus vive circulation, tout se réunissait pour faire triompher les instances d'un bel homme qui pressait sa main d'une manière si tendre, et embrassait ses genoux avec tant d'ardeur. Déjà elle se sentait touchée du sort cruel qui l'arrêtait aux portes du paradis sans qu'il osât y entrer.

Elle oublia le tour qu'elle voulait lui jouer; et, quoiqu'elle eût quitté le bal plutôt pour mystifier que pour couronner un amant, elle allait combler ses vœux, lorsque des éclats de rire se firent entendre derrière un paravent, et que son oncle, des dames et plusieurs cavaliers accoururent de tous les points de la salle pour la féliciter d'avoir gagné la gageure.

Ah! que le diable l'emporte, s'écria la baronne, avec l'accent de la plus vive impatience.

Lacy, couvert de honte, se retira profondément humilié d'avoir été le jouet d'une étourdie. Il se promène à pas précipités dans sa chambre, il se jette tantôt sur un sofa, tantôt sur son lit; il renvoie son valet, qui se présente pour le déshabiller; peu disposé à se livrer au doux sommeil, il ouvre ses fenêtres, les referme, les rouvre encore, et promène ses regards sur la terrasse.

Cependant l'assemblée a fini, et un groupe de musiciens donne une sérénade à une de ses belles voisines. Ce concert, qui l'eût charmé en tout autre temps, aigrissait encore sa mauvaise humeur actuelle: il sort de sa chambre et passe au jardin; il court çà et là sans aucun bruit; il franchit les barrières, et va errer sur le rivage du vaste océan.

Un calme profond règne sur les vagues azurées. Si, d'aventure, le zéphyr fait rider la surface unie des eaux, ces rides brillent du même éclat que le

diamant au clair de la lune ; mais la plaine liquide reprend bientôt son immobilité ; cet immense miroir réfléchit la reine des nuits et les nuages légers qui flottent devant son trône argenté, comme pour lui rendre hommage. Quelle scène délicieuse pour un amant heureux, qui donnerait le bras à sa bien-aimée ! Mais, quoique les caprices d'une femme n'eussent jamais pu faire le malheur d'un homme aussi inconstant que Lacy, l'affront qu'il s'imaginait avoir reçu, avait si vivement blessé sa vanité, que son âme eût été plus en harmonie avec les horreurs d'un orage qui, accompagné d'éclairs et des éclats de la foudre, aurait soulevé les flots écumans jusqu'aux cieux pour y éteindre les astres.

L'aurore éclairait déjà le sommet des montagnes lorsqu'il rentra chez lui. O malheureux Lacy, tu ne connais pas toute l'étendue de tes pertes ! Plusieurs fois la baronne est venue frapper à ta

porte, elle a même pénétré jusqu'à ton lit, et ne t'y trouvant pas, elle est rentrée très-mécontente dans le sien. Elle te cherchait pour réparer ses torts et pour te faire goûter le bonheur suprême au moment même où tu l'accusais de méchanceté. Indécis si tu l'abandonneras ou non, tu fermes les yeux, tandis qu'elle embrasse son chevet, et rêve que tu es entre ses bras.

Le jour était déjà très-avancé, lorsque son valet vint le lendemain l'éveiller et lui annoncer ma visite. M'étant assise à côté de son lit, j'ouvris la conversation en ces termes : « Malgré que notre amitié soit d'une date toute récente, j'espère qu'elle est sincère, et vous fera excuser la franchise avec laquelle je vais discuter votre conduite qu'on a peut-être exagérée ou mal interprétée : c'est sans doute à l'ignorance de nos usages qu'il faut attribuer les procédés par lesquels vous avez étonné tout le monde. Je ne puis vous croire

capable de faire à une dame de qualité une insulte préméditée; cependant votre manière d'agir envers la baronne de Madura ne donne pas une haute idée de votre politesse. Vous aviez valsé avec elle, et au lieu de la conduire chez elle, vous la laissez là; cela peut arriver une fois sans conséquence : mais vous l'engagez de nouveau à être votre partner; elle est en droit de croire que vous voulez réparer vos premiers torts, et elle essuie le même affront ! Je vous avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment elle a pu déroger à sa dignité, au point de valser avec vous une troisième fois; ce qu'elle a depuis, à ce que l'on m'assure, répété constamment tous les soirs. C'est une étourdie; sa mère n'est pas à Virnapore, et son oncle apparemment n'en a pas été instruit. Réfléchissez à l'injure que vous lui avez faite, devant tous les domestiques du palais, et cependant elle prétend que vous l'aimez toujours. J'ai remarqué à

la vérité que vous vous placiez ordinairement à côté d'elle, que vous paraissiez rechercher sa conversation, que vous lui pressiez, que vous lui baisiez les mains; mais assurément, vous ne pouvez pas prétendre qu'on voie dans la comédie que vous jouâtes hier, une preuve de votre amour. Alors, comme la baronne m'a priée de vous le dire, il faut, pardonnez l'expression, ou que vous la preniez pour une folle, ou que vous-même vous soyez un fou.

LACY.

Cependant, madame, je me suis conduit avec la plus grande délicatesse, et je ne suis pas coupable de lui avoir manqué. Je lui ai rendu les hommages que tout homme galant doit à une dame de qualité; je suis tombé à ses genoux.

AGALVA.

Oui, fort bien; et voilà le second point que j'ai à toucher. Le maréchal du palais s'est présenté ce matin chez

moi. Il a été témoin de cette scène : il vous a vu à genoux, et prétend que vous vous êtes déclaré esclave. Maintenant il est au désespoir d'avoir introduit à la cour impériale un homme d'une condition servile. Tout ce qu'il peut alléguer pour se disculper, est que votre passe-port vous donnait la qualité de noble. Je vous conjure d'éclaircir l'équivoque de votre conduite envers la baronne, et d'avouer si vous êtes réellement un esclave.

LACY.

Moi, esclave ! moi, qui appartiens à l'une des maisons les plus anciennes et les plus distinguées de l'Europe ! Mais pourquoi m'échauffer ? Je conçois votre méprise ; elle a sa source dans nos idées sur la galanterie : l'explication de ma conduite avec la baronne va dissiper tous vos doutes sur ma naissance. Cette dame me plaît, je l'avoue ; mais si je lui ai parlé d'amour, ce n'est

pas qu'elle m'ait paru la femme la plus aimable, mais parce que celle que je lui aurais préférée, était engagée (à ces mots, Lacy me regarda d'une manière que je compris à merveille) : elle accepta mon invitation à valser, mais assurément cette légère complaisance ne pouvait m'autoriser à solliciter de suite de plus grandes faveurs. Je différai donc la déclaration de mon amour, jusqu'au moment où je pourrais me flatter de mériter qu'elle fût accueillie. Hier enfin, je la fis dans les règles et avec les complimens d'usage. Une femme est libre de rejeter les vœux d'un amant, mais elle doit refuser avec politesse un hommage qui lui est offert avec respect.

AGALVA.

Mais pourquoi vous mettre à genoux? pourquoi vous dire esclave?

LACY.

Esclave! En Europe, c'est le mot technique pour désigner un amant, et

l'étiquette exige ces génuflexions : car nos Européennes n'exercent pas seulement une espèce de despotisme, elles sont encore des déesses, pendant la courte période où leurs amans leur font la cour.

AGALVA.

La cour ! Vos compatriotes regardent et traitent les femmes comme des esclaves, et tout à coup, changeant de condition avec elles, ils leur font la cour ! Ici, les femmes sont libres, et cependant aucun Nair ne s'est encore dégradé, jusqu'à employer cette expression. J'expliquerai ce mal-entendu au grand maréchal. Mais permettez-moi de vous faire observer que, si pendant votre séjour parmi nous, vous avez du goût pour quelque femme, depuis la suprême Samorina, jusqu'à celle de la plus basse extraction, vous pouvez hardiment lui déclarer votre passion, et espérer qu'elle agréera vos propositions avec plaisir, ou s'y refusera avec ménagement. Et pour-

quoi ne serait-il pas aussi simple de solliciter l'amour d'une femme, que de l'inviter à danser avec vous? Quoiqu'elle n'éprouve aucun penchant pour le galant homme qui la recherche; si elle a de l'esprit ou un bon cœur, elle ne saurait lui faire un crime de son empressement et de son estime.

LACY.

Mais lui conviendrait-il de s'offrir à une dame, avant qu'elle ait eu des occasions de le connaître?

AGALVA.

Je ne conteste pas qu'en Europe, la prudence n'impose aux femmes la loi de connaître l'état et le caractère des hommes, avant de s'unir à eux pour la vie: mais ici, si une femme s'est trompée dans son choix, elle quitte son amant avec autant de liberté qu'elle refuserait la main d'un partner maladroit qui voudrait danser avec elle une seconde fois. Mais à propos, n'oubliez

plus qu'un engagement pour la dernière valse, est un engagement pour le reste de la nuit.

En ce moment on annonça le baron de Naldor : « Ma chère princesse, me » dit-il, je vous ai cherchée partout, » j'ai à vous apprendre une mauvaise » nouvelle ; il faut que je vous quitte. » Le grand maître du Phénix a convo- » qué tous ses chevaliers sur les bords » de l'Indus, pour une expédition con- » tre les Perses : j'aurais dû recevoir » mon bref, il y a quelques jours ; je » n'ai pas un instant à perdre, mes che- » vaux m'attendent : adieu.

» Allez, mon bien-aimé, lui répon- » dis-je, allez. Revenez couronné de » lauriers, et avec de nouveaux droits » à mon amour ».

La cour, dis-je à Lacy, dès que le baron fut parti, vient de perdre le plus aimable de ses cavaliers, et moi le plus tendre de mes amis. Nous avons fait nos études ensemble, et l'amour nous a

unis à plusieurs reprises. Nos liaisons n'ont jamais été interrompues que quand nos affaires respectives nous ont séparés. Voilà sans doute un attachement fondé sur l'estime et réglé par la raison. Combien je serais heureuse, si je pouvais un jour le voir promu à la dignité de grand maître du Phénix! Le schal que je porte constamment est un de ses présens; c'est le turban d'un émir qu'il a tué dans un combat.

LACY.

Malheureuse princesse, d'être ainsi réduite à faire l'éloge funèbre d'un amant qui vous est ravi!

AGALVA.

Malheureuse! quelle idée! A son retour, je le recevrai à bras ouverts; pendant son absence, je ferai de mon mieux pour ne pas m'ennuyer.

Lacy me conduisant le soir au salon du bal : « Ma chère princesse, me dit-il, » ce matin vous m'avez fait l'observa-

» tion qu'un engagement pour la der-
» nière valse était un engagement pour
» le reste de la nuit ».

AGALVA.

Assurément.

LACY.

Puis-je donc, madame, avoir l'honneur de danser cette dernière valse avec vous?

AGALVA.

Vous pouvez en avoir le plaisir.—Un Européen ne saurait-il jamais donner aux choses leur véritable nom? Gardez-vous de profaner le mot *honneur* dans une occasion si peu importante.

---

Pendant plusieurs semaines, Lacy sollicita, tous les soirs, la répétition de ce plaisir. C'est un bel homme que ce Lacy, poli, étourdi, toujours gai, et n'ayant que des idées couleur de rose.

Il a parcouru toute l'Europe, il est amusant; mais combien il est inférieur à Naldor!

---

Naldor est revenu couronné de lauriers et plus digne de mon amour. Adieu, Lacy.

---

Lacy et moi, nous sommes les meilleurs amis du monde. Je m'attendais d'abord qu'un Européen se donnerait quelque ridicule dans cette circonstance; mais Lacy est philosophe, sans s'en douter, et il y a assez de femmes à Calicut pour le consoler de mon attachement à Naldor. La baronne de Madura et son amant actuel ne seront pas long-temps sans une brouillerie.

---

Le capitaine d'un vaisseau anglais est arrivé à Calicut. Ces deux Européens m'ont fait un tableau si piquant de l'Occident, que j'ai résolu d'y faire

un voyage avec eux. Ils m'assurent que, quoique mon sexe ne soit rien moins que libre en Angleterre, ma liberté personnelle n'y courra aucun risque, comme en Turquie ou en Chine. Ma mère a enfin donné son consentement à mon départ, mais elle insiste pour que je confie à sa tendresse mon enfant. Mon cher Firnos, que le ciel veille sur tes jours et te protége en mon absence! Quelle consolation pour moi, de te laisser aux soins d'une aïeule qui reportera sur toi tout l'amour qu'elle a pour sa fille!

---

Naldor m'accompagne en qualité d'écuyer, et Lacy sera notre interprète. Demain nous mettons à la voile.

AGALVA ROFINA SAMORINA.

---

# LIVRE II.

## ARGUMENT.

Degrey accompagne la comtesse de Raldabar à Calicut, capitale de l'empire. Il y assiste à la fête du Bain, fondée par Sémiramis. Il est présenté à la Samorina, mère de l'empereur. Cette princesse lui raconte le départ d'Agalva pour l'Angleterre, avec Lacy. Degrey s'embarque avec Firnos, qui va à la recherche de sa mère. Description d'une Académie où les deux sexes sont élevés en commun.

QUELQUES jours s'étaient à peine écoulés, que Degrey se vit parfaitement établi au palais. L'empereur se plaisait dans sa société; la conformité de leurs peines fit naître entr'eux la sympathie: l'un et l'autre, ils avaient perdu une sœur chérie. Ils passaient des heures entières à délibérer sur les recherches à faire de l'infortunée Agalva. Pour bannir Emma de ses tristes souvenirs, Degrey s'appliqua à l'étude de l'histoi

et de la constitution de l'empire. La comtesse continua d'être son amie ; et comme les usages du pays étaient si différens des usages de l'Europe, qu'il lui semblait être transplanté dans un monde nouveau, il craignit de s'exposer, aux yeux de toute la cour, à quelqu'un des ridicules que s'était attirés son compatriote Lacy : en conséquence il pria la comtesse de lui accorder sa protection. Elle fut flattée du désir qu'il montra d'assister aux leçons de politique qu'elle donnait à ses enfans ; car son fils et sa fille suivaient le même cours d'étude, dont l'objet était de former le premier à toutes les qualités d'un grand homme d'état, et de rendre la petite Ona capable de surveiller avec succès, dans la suite, l'éducation de ses propres enfans. Dans l'Indostan, tout citoyen, en naissant, appartient à l'état, qui a droit à ses talens et à ses services ; il est membre d'une grande république ; mais toute femme,

comme l'abeille-reine d'une ruche, est souveraine d'une petite monarchie.

Degrey apprit que la constitution indienne était la même que celle de l'empire fondé par Charlemagne; que le trône n'était pas électif, mais héréditaire dans la famille de Sémiramis dont le chef portait le titre de Samorin, ainsi que la première princesse, soit qu'elle fût sa mère ou sa sœur, sa nièce ou sa tante, était désignée par celui de Samorina, en l'honneur de leur divine aïeule; que chaque enfant ajoutait au sien le nom de sa mère, de manière qu'Anandor Rofin et Cona Rofina étaient fils et fille de Rofa; que l'empire se divisait en provinces gouvernées par des princes qui composaient la haute noblesse; que ces provinces se partageaient en seigneuries appartenant aux comtes et aux barons qui formaient l'ordre équestre; et que depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, les biens de chacun étaient, à sa mort, dé-

volus au fils de sa sœur. Ainsi deux familles ne pouvaient être alliées; et quand une race s'éteignait, son fief revenait au seigneur qui devait le transmettre à une famille nouvelle. De cette manière il n'y en avait aucune qui pût devenir trop puissante pour le rang que lui assignait la politique de l'état; et quand on conférait à quelqu'un une dignité héréditaire, elle devenait la succession de sa mère, au lieu d'être, comme en Europe, le patrimoine de ses propres enfans, ou pour parler d'une manière plus exacte, des enfans de son épouse.

Degrey était loin d'être l'ennemi du plaisir, surtout dans un pays où l'amour ne contrariait pas l'ambition, qui était sa passion dominante : il se félicita d'avoir trouvé plus qu'une amie ou une institutrice dans l'aimable comtesse. Le hasard lui avait procuré sa connaissance; mais il aurait eu à choisir parmi les beautés de la cour, que probablement il l'eût encore préférée à toutes les au-



tres. Une femme uniquement douée des charmes négatifs de la santé et de la bonne humeur, n'aurait jamais obtenu d'empire sur son cœur; jamais elle n'eût dissipé ses chagrins ou appaisé les remords de sa conscience : mais, quoiqu'inférieure à Agalva à qui la renommée donnait la majesté de Didon, l'esprit d'Aspasie et toutes les qualités dont un poëte aurait pu embellir une déesse, la comtesse de Raldabar était toujours élégante et spirituelle; et sa tendresse porta son amant à un degré de bonheur qu'il s'était imaginé ne pouvoir jamais atteindre. Les semaines s'écoulaient dans sa société avec la rapidité des jours; il se promenait, montait à cheval et se baignait avec elle; ils faisaient les mêmes lectures, et se livraient aux mêmes études.

Cependant le souvenir de sa sœur se retraçant quelquefois à son esprit, versait des flots d'amertume sur ses plus douces jouissances; et quoiqu'un re-

gard, un sourire de sa bien-aimée eût le pouvoir de charmer sa tristesse pour un moment, souvent elle le surprenait, le matin à son réveil, fondant en larmes à ses côtés.

La solitude avait beaucoup d'attraits pour Degrey; il n'était jamais plus content, que lorsque seul, dans les jardins du palais, il combinait les plans les plus extravagans que puissent former l'ambition et l'amour de la gloire. Il errait des heures entières dans ces lieux délicieux, où la nature rassemblait avec profusion tout ce qui peut enchanter les yeux et captiver les sens. Ici, des arbres de mille couleurs et des plantes qui réunissaient les propriétés les plus utiles, variaient la scène, et les fleurs que faisait éclore un printemps perpétuel, émaillaient de magnifiques tapis de verdure qui se prolongeaient sous l'ombre protectrice du chêne majestueux. Là, un bosquet d'orangers pliant sous le poids de leurs pommes

d'or, répandait au loin les plus doux parfums. Quel théâtre d'amusement et d'instruction à la fois pour un botaniste, ou un amant de Flore ! Degrey n'était ni l'un ni l'autre, et cependant ce lieu l'aurait charmé, si l'image de sa sœur Emma, qui goûtait tant de plaisir dans son jardin, ne se fût sans cesse reproduite à son imagination, et par le souvenir accablant de sa malheureuse destinée, n'eût empoisonné toutes les jouissances que lui offrait ce paradis terrestre. Il soupira, et s'assit sous un berceau de jasmin et de chèvrefeuille; un saule pleureur ombrageant sa tête, plongeait ses branches dans un lac aussi limpide que le cristal. En vain un essaim de poissons aux écailles dorées, que le perfide hameçon et le filet destructeur n'ont jamais effarouché, vient caresser l'image de l'étranger, réfléchie par le miroir liquide, et s'approche avec confiance du rivage pour recevoir de sa main bienfaisante quelques morceaux

de pain ; il n'y fait pas plus d'attention qu'aux vagues folâtres qui paraissent s'élever pour lui baiser les pieds. Il est insensible aux beautés de l'art et de la nature, qui, ici, à l'exemple de deux génies bienfaisans, se sont donné la main pour orner à l'envi ce jardin enchanteur. Les illusions magiques de l'ambition se sont évanouies. Il tressaille, il court comme un insensé, et son approche précipitée fait fuir les oiseaux si rarement effrayés, dans ces bocages hospitaliers.

Un jour qu'il était livré à un de ces accès, la comtesse l'ayant rencontré, lui communiqua la lettre suivante, qu'elle venait de recevoir :

« *Pitana Medusina, baronne*
» *d'Arcot, à Zulma Mirina,*
» *comtesse de Raldabar, sa-*
» *lut, bonheur et postérité*
» *nombreuse.*

» La fille de Mira partagera la joie

» de son amie, et ne se plaindra pas » du désagrément d'accélérer son re- » tour à Calicut; la malédiction de la » stérilité a cessé pour moi, et ne me » dévoue plus à l'humiliation. J'espère » accoucher la semaine prochaine, et » vous êtes priée de faire, pendant mes » couches, mon service de dame du » palais auprès de la Samorina. Quelle » agréable nouvelle pour mon frère, » qui, dans son impatient désir d'avoir » un héritier, n'a cessé de m'accabler » de reproches! A son retour de l'expé- » dition contre les Perses, il sera » charmé de voir suspendu à mon sein » un nouveau candidat pour l'ordre du » Phénix. Ma tendre mère, qui s'oc- » cupe déjà d'une layette pour l'en- » fant, salue la fille de Mira. Que tous » ses fils soient des héros, et que ses » filles parviennent aux honneurs de » la maternité ».

Ah! si je n'avais pas été un monstre, s'écria Degrey, en se frappant le front,

ma sœur aussi m'eût donné un héritier.

La comtesse fixa son départ au lendemain, et Degrey consentit à l'accompagner à Calicut. Il renouvela ses promesses à l'empereur de le seconder de tous ses moyens dans les recherches qu'il se proposait de faire d'Agalva. Le monarque lui donna une lettre de recommandation auprès de la Samorina sa mère, et Degrey prit place dans la voiture de voyage de la comtesse.

Bientôt le pavé de la capitale retentit de la marche rapide de leur équipage. Quoique l'Anglais eût parcouru plusieurs parties et visité les premières villes du monde, il fut frappé de la magnificence de cette métropole, et vit avec étonnement que la place de Louis XV à Paris, était très-inférieure à celle qu à Calicut, porte le nom et est décoré de la statue d'or de Sémiramis, et q la fameuse porte de Brandebourg Berlin, était éclipsée par l'arc

triomphe érigé à la gloire du Phénix. La grandeur des Nairs est sans bornes, et leur capitale est digne de la nation. C'est un peuple de héros, qui ont orné la résidence de leur souverain des trophées remportés sur toutes les contrées de l'Orient, devenues leurs tributaires; mais ce qui fit éprouver à Degrey le plus grand plaisir, fut de remarquer le contentement et l'aisance de tous les habitans, la gaîté générale, la propreté et l'activité qui régnaient dans les boutiques, l'élégance des équipages, les grâces et la bonne mine des jeunes cavaliers, à la suite des dames, qui, comme autant d'Amazones, gouvernaient avec une adresse admirable leurs fougueux coursiers, et saluèrent la comtesse dans sa voiture; elle descendit à son hôtel, sur la place de Samora, où elle avait fait préparer des appartemens pour son amant. Ma chère Ona, dit-elle à sa fille, courez chez la baronne d'Arcot, présentez mes amitiés à la mère

et à la fille, et informez-vous si Pitana est accouchée.

DEGREY.

Ne conviendrait-il pas d'y envoyer plutôt le jeune comte?

LA COMTESSE.

Pourquoi! ma fille peut bien faire cette commission.

DEGREY.

Je n'en doute pas; mais serait-il décent qu'une demoiselle allât seule dans les rues?

LA COMTESSE.

Quelle inconvenance y voyez-vous? Proposez-moi vos objections: je parierais dix contre un, qu'à cet égard, vous raisonnez encore d'après quelque bizarre préjugé de votre Europe.

DEGREY.

Vous avez raison, comtesse, j'ai parlé sans réflexion. Une Européenne

est esclave de sa réputation sur l'article de la chasteté ; en conséquence une mère ne permet jamais à sa fille de s'écarter de sa présence ; elle la garde comme une sultane dans un harem, même lorsqu'elle a fait son entrée dans le monde. Telle est l'expression consacrée : la liberté fuit devant elle comme une ombre, et à trente ans elle en a moins que son frère à dix. Si elle veut faire quelque visite où quelqu'emplette, elle n'ose pas sortir sans être suivie d'un laquais, et elle fait des vœux inutiles pour être admise à quelque partie de plaisir, si quelque vieille femme ne consent à lui servir de duègne. (Ici Degrey expliqua le sens de ce mot.)

LA COMTESSE.

Il me semble que vos Européens prennent à tâche de rendre leurs femmes bêtes.

DEGREY.

Cela est vrai, et leurs efforts so



ordinairement couronnés du succès. On dit que les anciennes Amazones étaient dans l'usage d'estropier leurs enfans mâles pour les rendre incapables du service militaire, et la politique des hommes, parmi nous, est également injuste; ils fondent leur empire sur la faiblesse et l'ignorance des femmes.

LA COMTESSE.

Ici, grâces au ciel, un sexe n'est pas jaloux des qualités de l'autre. Les perfections de l'un sont utiles à tous les deux; de même qu'un gouvernement sage, loin de chercher à la détruire, tournera à son avantage l'industrie de ses voisins.

Le lendemain, pendant que la comtesse faisait sa cour à la Samorina, Degrey alla se promener par la ville avec ses enfans. A dîner, elle lui conta combien la princesse était impatiente de le voir. Quel plaisir, dit-elle, brilla dans les yeux de la bonne dame, à l'idée de

voir un Européen ! Elle se flatta sur-le-champ de pouvoir en tirer quelques lumières sur le sort de sa fille infortunée ; mais hélas! que ses espérances sont illusoires !

Degrey consentit à être présenté à sa majesté impériale le jour suivant, et la promenade qu'il avait faite devint le sujet de la conversation.

DEGREY.

Ayez la bonté, ma chère comtesse, de me satisfaire sur un point : en passant devant une belle maison ou un hôtel magnifique, Ona ou son frère ne manquait jamais de me dire le nom de la propriétaire. Cette maison appartient à telle comtesse, cet hôtel à telle baronne, celui-ci à une autre dame, et ainsi de suite ; je ne me rappelle pas d'en avoir vu une seule qui appartînt à un homme. Pourquoi donc toutes vos maisons sont-elles exclusivement aux femmes ? Les hommes habitent peut-être un autre quartier de la ville ?

LA COMTESSE.

Point du tout; mais ni à Calicut, ni dans les autres parties de l'empire, l'usage ne permet aux hommes de posséder des maisons. Si une guerre venait à éclater, nos héros seraient donc obligés d'entrer en campagne comme les escargots et les tortues, emportant leurs habitations sur le dos?

DEGREY.

Eh bien ! où demeurent-ils donc?

LA COMTESSE.

Chez une mère, une sœur, une tante, ou chez quelqu'autre parente; ils prennent un appartement chez une amante, ou en louent de quelque femme qui en a à sa disposition. Il est vrai que l'empereur, les princes de l'empire, les gouverneurs des villes et des provinces ont leurs palais; mais ce sont des palais attachés à leur diguité, et où chaque titulaire succède à son prédécesseur.

Toutes les autres maisons appartiennent à des femmes : moi, par exemple, j'ai hérité de celle que j'habite de ma mère, qui l'avait reçue de sa tante, morte sans enfans; et notre seigneurie, depuis quelques siècles, a passé des mères aux filles, et à ma mort, elle sera l'héritage d'Ona et de ses sœurs.

DEGREY.

Et le jeune comte et ses frères ?

LA COMTESSE.

Ils auront une rente constituée, et logeront probablement chez leurs sœurs, ainsi que mes frères; quand ils sont en ville et libres de toute affaire de cœur, ils logent chez moi. En ce moment, mon frère aîné est à l'armée, et le cadet demeure depuis quelques années avec sa bien-aimée.

DEGREY.

S'il survient quelque brouillerie

entre le frère et la sœur, peut-elle le congédier?

LA COMTESSE.

Elle pourrait le prier de s'en aller; et en Europe, où la maison appartient au frère, ne peut-il pas en faire sortir sa sœur? Mais un homme, avec une rente convenable, n'est-il pas plus en état de trouver un asyle quelconque, qu'une faible Européenne qui, comme vous me l'avez dit, n'ose pas se montrer en public sans avoir avec elle un domestique, et cependant peut être abandonnée dans le tourbillon du monde avec toutes ses infirmités de corps et d'esprit, et surtout avec une réputation susceptible de mille atteintes?

Heureusement la comtesse, en prononçant ces derniers mots, ne fixa pas Degrey, car elle aurait surpris une larme que lui arrachait le remords au souvenir de sa sœur Emma. La comtesse continua:

Mais je dois à l'honneur de mon pays de déclarer que l'on ne voit nulle part la concorde et l'harmonie qui règnent ici entre les parens. Si je dois juger de votre patrie par le tableau que vous m'en avez fait, lorsque la désunion s'introduit dans une famille, il y a mille à parier contre un que c'est à l'amour ou à l'hymen qu'il faut s'en prendre. Un enfant se marie sans le consentement de ses parens, un autre refuse de se marier à leur gré ; tantôt une mésalliance ternit le lustre d'une ancienne maison, tantôt un père avare abandonne sa fille, devenue la proie de quelqu'aventurier. Ces événemens ne doivent pas être rares chez vous ; mais parmi nous, cette source de querelles n'existe pas. Un mariage intéresse une famille entière, et par cela même elle a le droit de le favoriser ou de s'y opposer ; mais l'amour est absolument personnel, et il est indifférent à une mère noble que sa fille préfère un co

cher au plus illustre chevalier du Phénix. Ajoutez encore une cause d'harmonie parmi tous les membres des mêmes familles, c'est qu'elles ne s'allient point entr'elles : en Europe, une famille peut, par un seul mariage, s'allier à cent autres. Ces relations sont si étendues, et ces liens d'affinité se multiplient au point qu'ils perdent bientôt toute leur force ; mais ici l'empereur n'a point de parens hors de la dynastie impériale : il en est de même de toutes les autres maisons souveraines, nobles ou roturières. Tous mes parens prennent le nom de notre seigneurie commune de Raldabar. Ainsi la consanguinité étant chez nous plus resserrée, et tous les individus du même sang portant le même nom, ils sont plus unis et plus attachés les uns aux autres. Au défaut d'amour ou d'estime, l'orgueil et la vanité cimentent leur union ; et comme les occasions de rupture sont plus rares, et les motifs de vivre en

bonne intelligence plus puissans, vous ne devez pas être étonné de voir tant de Nairs demeurer chez leurs parentes.

Je n'ai parlé que des avantages qui dérivent, pour les individus, de notre système de succession ; considérons-le maintenant sous un point de vue politique. Il est à la fois le foyer et le gage de notre puissance nationale ; nos armées sont invincibles ; depuis la fondation de l'empire par Samora, chaque guerre a reculé ses frontières. La trompette sonne, et tout guerrier, ou si le salut public l'exige, tout citoyen vole aux armes, et accourt se ranger sous les étendards du Phénix. Le Phénix est un oiseau fabuleux, des cendres duquel on a feint que s'élevait son successeur. C'est ce qui l'a fait choisir pour décorer l'écusson de notre empereur, et pour être le symbole de la nation. L'embarras des enfans n'arrête point ici les hommes dans la carrière de la gloire ; mais à leur mort, les neveux sortent,

pour ainsi dire, des cendres de leurs oncles, pour porter leur nom et perpétuer l'honneur de leur famille. L'empire est ordinairement en paix avec les mahométans, mais un ordre de chevaliers a juré de faire une guerre constante aux polygames, tout le temps qu'une seule femme gémirait dans les ennuis d'un harem ; et l'empereur leur ayant accordé ce symbole favori, on les appelle les chevaliers du Phénix. Le célibat des hommes est le principe vivifiant de notre grandeur. Si la guerre se déclare, nous avons des régimens entiers sous les armes avant que nos ennemis ayent formé autant de compagnies. Les malheurs qui peuvent menacer des veuves ou des orphelins, ne donnent aucune inquiétude à nos guerriers, et ne paralysent point leur noble audace ; ils n'ont ni affaires à arranger, ni testament à rédiger. Aujourd'hui à Calicut, on les voit demain sur les rives de l'Indus ou sur les frontières de la

Chine ; ils volent partout où l'honneur les appelle. Leur équipage est très-borné ; une valise contient toute leur garde-robe : ils ont peu d'habits, car chaque province est distinguée par son uniforme. Ceux qui cultivent les lettres n'ont pas besoin de se charger de livres, ils trouvent une bibliothèque publique dans toutes les villes. Deux chevaux et un valet forment tout le train d'un homme de qualité. Une rente viagère fournit à toutes ses dépenses ; il n'a à soutenir ni le poids ni les soucis d'une famille, il appartient tout entier à l'état.

DEGREY.

Cette rente est prise sur le bien de la mère, et une dame de qualité peut fort bien ne pas être embarrassée pour la payer à ses enfans ; mais une femme pauvre, ou qui n'a qu'une fortune modique, ne serait-elle pas réduite à l'indigence par une famille nombreuse ?

LA COMTESSE.

Au contraire, une femme riche en enfans ne peut être pauvre. En Europe, peut-être, une mère sera obligée de se restreindre en leur faveur; mais ici, chaque mère reçoit du trésor public une gratification proportionnée au nombre de ses enfans. Nous regardons la maternité comme le premier devoir des femmes, et la citoyenne qui a augmenté sa population, et le citoyen qui a fait triompher ses armes, ont également bien mérité de leur pays.

Cette même après-midi, Degrey eut une occasion de remarquer les encouragemens donnés à la population, et les honneurs rendus à la grossesse. L'heureuse Pitana vint chercher la comtesse pour faire une promenade dans le parc. Degrey les accompagna. En sortant de la ville, la sentinelle qui était de garde à la porte, leur présenta les armes. Comment, dit Degrey, ai-je donc l'air

si guerrier, qu'un soldat puisse me prendre pour un militaire? Il est vrai que je fus autrefois colonel, lors d'une levée en masse.

Pardon, répondit la comtesse, ce salut ne s'adresse qu'à l'heureuse taille de mon amie. Une femme enceinte est regardée comme étant en faction; en conséquence cette sentinelle la salue comme elle saluerait une patrouille qui passerait devant son poste.

DEGREY.

Je sais maintenant à quoi attribuer l'étonnante population de votre empire, où on ne voit aucune terre en friche, et où, jusqu'au sommet le plus aride des montagnes, tout est cultivé. Il ne m'est plus difficile de concevoir comment vos femmes font tant d'enfans.

LA COMTESSE.

Et demain la Samorina éplorée vous convaincra que non-seulement elles

savent en faire, mais qu'elles savent encore mieux les aimer.

Le lendemain, à son réveil, Degrey, frappé du bruit qu'il entendit dans les rues, courut à sa fenêtre. Une foule immense se portait vers le palais; on ne voyait que des habits neufs. Le carillon des cloches annonçait une solennité : c'était la grande fête du Bain.

La comtesse parut bientôt; il ne l'avait jamais vue parée d'une manière ni plus riche ni plus élégante à la fois, quoique dans le costume de la cour. Quelle différence entr'elle et ces figures que présente Saint-James, emprisonnées dans un corps de baleine, torturées par un énorme panier qui accroche tous les meubles, et qui peut à peine passer par une porte à double battant ! Sa belle tête était rayonnante sous une couronne de diamans, ses cheveux noirs tombant négligemment, mais avec grâce, en boucles naturelles sur son cou d'albâtre, relevaient l'éclat de sa



gorge éblouissante, et une agrafe de pierres précieuses retenait sur la ceinture la pourpre de sa robe longue et flottante.

L'admiration de l'Anglais, à son aspect, alla jusqu'à l'extase. Ah ! s'écria-t-il, si le vieux Nestor de la cour vous voit aujourd'hui, il fera une éclatante réparation d'honneur à votre beauté. Telle fut Vénus parée de sa ceinture. Oui, répondit la comtesse, avec un sourire gracieux; mais Junon l'emporta sur elle lorsqu'elle la lui eut empruntée; et si vous voyiez la princesse Agalva dans ce costume de fête, si elle était de retour, je craindrais, mon ami, que vous ne devinssiez inconstant aussi rapidement que votre compatriote Lacy le fut pour la baronne de Madura.

Alors la comtesse lui fit la description de la cérémonie, et lui expliqua l'événement dont elle était destinée à perpétuer la mémoire. Samora (1), l'au-

(1) Voyez Diodore de Sicile.

guste fondatrice de notre empire, avait quelque chose de si imposant dans toute sa personne, que sa présence seule eut le pouvoir de réprimer une sédition. Un jour, étant au bain, le capitaine de sa garde vint lui annoncer la révolte des prisonniers perses. La princesse, quoique nue, vole vers eux; le courage les abandonne, ils se prosternent à ses pieds et implorent leur grâce. Samora voulut que l'anniversaire de ce grand jour fût à jamais célébré, et que l'aînée de ses descendantes se baignât publiquement dans cette fête. La singularité de cette institution, si opposée à vos idées européennes, doit vous étonner; mais n'accusez pas cette femme illustre de la vanité puérile d'avoir uniquement prétendu consacrer le souvenir de son audace. Non, un motif plus noble la détermina. Elle avait vu l'esclavage dans lequel les nations voisines tenaient leurs femmes, en les forçant de se voiler de la tête aux pieds, et en

les regardant comme une propriété exclusive des maris, qui peuvent les soustraire aux regards du public, comme l'avare cache ses trésors. Samora trouva qu'une fausse modestie était le premier pas vers l'humiliation de notre sexe, et, révérée comme une prophétesse, elle voulut mettre à nos libertés le sceau de la religion. Dans cette vue elle extirpa le mal jusque dans sa racine, en ordonnant que la première femme de l'empire se montrerait nue aux yeux de toute la nation.

L'affluence du peuple était si grande, que la voiture de la comtesse avait peine à avancer. C'était une nation enivrée de sa gloire, et qui avait la conscience de son bonheur. Toutes les rues par où le cortége impérial devait passer, avaient été magnifiquement décorées. Ce luxe était digne d'une ville que sa renommée avait rendue la capitale de l'Orient. Différens emblèmes, tels que les improvise un peuple spirituel, atti-



raient tous les regards. Après avoir passé devant le palais de la Samorina, dont l'étendue et la somptuosité égalaient celles de Versailles, on arriva au temple de Samora, qui rivalise en grandeur colossale avec l'église de S. Pierre de Rome. La comtesse ayant conduit Degrey à la tribune destinée aux étrangers, le quitta pour aller prendre sa place dans le cortége de son auguste maîtresse.

Les yeux de l'Européen se portaient successivement sur tous les objets; il admirait ce sublime monument de l'architecture syrienne.

Mille instrumens et mille voix annoncent l'arrivée de la Samorina. Elle paraît environnée de princes souverains, des ministres d'état, et suivie des grands officiers de sa cour. Parmi ses dames du palais, on distingue à sa beauté la comtesse de Raldabar.

Le grand-prêtre, l'encensoir à la main, parfume les airs des odeurs les plus exquises; et, au milieu du plus

respectueux silence, la Samorina s'avance vers le bain placé au-dessous du grand autel. Les chambellans lui aident à ôter sa robe de pourpre ; sa chemise tombe, et elle se montre nue, en jetant un regard majestueux sur la statue de sa divine aïeule. Tous les yeux se réunissent sur elle avec un noble orgueil mêlé d'attendrissement et de respect. Elle descend les degrés de marbre, et malgré les ans, dédaigne de s'appuyer sur la balustrade d'or.

Cependant une flûte accompagne la voix la plus mélodieuse qui ait jamais chanté un hymne lydien en l'honneur de l'amour. La princesse, arrivée au milieu du bain, la voix se tait, et les tendres accords de la flûte se perdent dans les bruyantes fanfares de la trompette guerrière. Le fifre fait entendre les airs qui animent au combat, et le tambour bat aux champs. Ce concert doit représenter la commotion qui menaça de renverser le trône de Samora.

La princesse sort du bain avec un front calme et serein, et remonte par les degrés opposés. La musique cesse, comme frappée de terreur à son approche, et le plus profond silence renaît. Les ambassadeurs de la Perse et de la Chine, selon un usage immémorial, se prosternent à ses pieds, c'est l'anniversaire d'un triomphe national; enfin elle leur fait signe de se relever. Chacun d'eux, malgré sa répugnance, porte une serviette de soie (celle du Persan doit être verte, couleur adoptée par Mahomet), avec laquelle ils sont obligés de l'essuyer en présence de tous les Nairs. Ensuite un chevalier du Phénix, député par le grand maître, reçoit ces serviettes, qui, converties en drapeaux, doivent être portées à la tête de l'ordre dans ses expéditions contre les polygames, et lui inspirer l'enthousiasme de la gloire et le mépris de l'ennemi.

Peut-être un sybarite qui se serait

attendu à voir sortir des eaux une nouvelle Vénus, aurait-il été mécontent de ce spectacle ; car la vénérable Samorina était assez âgée pour être bisaïeule, et conséquemment, malgré l'air de dignité répandu sur toute sa personne, n'était pas un objet propre à exciter les désirs; mais Degrey, en bon observateur des hommes, se félicita d'être témoin d'une cérémonie que les Nairs regardaient moins comme un sujet de vaine curiosité que comme un acte solennel de religion, qui attirait en foule les dévots de toutes les parties de l'empire. Il savait que la superstition est la mère des plus grandes absurdités ; il avait vu à Rome des princesses laver les pieds à des drôles sous le costume de pélerins ; et pendant son séjour en Egypte, ce même pays où les femmes autrefois levaient leurs jupes dans le temple de Memphis pour faire hommage de leurs charmes les plus secrets au *bœuf* Apis, il avait vu les Coptes

célébrer la mémoire du baptême du Christ, en se plongeant tout nus dans une cuve d'eau bénite. Il s'étonna donc moins de la simplicité des femmes du Malabar, qui trempaient le doigt dans l'eau consacrée par leur divine princesse, et s'en faisaient quelque signe mystique sur le front : c'était un remède infaillible contre la stérilité (1).

Cependant on vit s'avancer deux bandes, l'une de jeunes hommes, et l'autre de tendres vierges : c'était l'espoir de l'empire. La santé, dans toute sa fleur, brillait sur leurs joues fraîches et vermeilles ; le plaisir animait tous les yeux. Ce jour devait leur ouvrir une carrière nouvelle, qu'ils avaient si sou-

(1) Les femmes stériles allèrent au temple de Junon pour recevoir d'un prêtre lupercal le don de la fécondité. La femme se dépouille de ses vêtemens, se couche par terre, et le prêtre lui applique des coups de fouet sur le dos, avec des lanières de peau de bouc.

ANTENOR, I, 103.

vent anticipée dans leurs songes, et qui, depuis si long-temps, était l'aliment de leur curiosité. Le sein de la mère palpite de joie à la vue de sa fille ornée de tous ses charmes, qui lui rappellent les beaux jours de son printemps, et lui présentent sa propre image, embellie de toutes les grâces de la jeunesse. L'oncle s'enorgueillit de voir entre les mains de son neveu la même épée qu'il a portée lui-même dans une fête semblable; mais, par la valeur du jeune héros, elle sera désormais le salut de l'état, et moissonnera des lauriers qui perpétueront l'honneur de sa famille.

Alors la Samorina et l'empereur son fils montèrent par les degrés du grand autel, sous l'image de leur divine aïeule. Ils étaient revêtus de leurs robes impériales, et environnés de hérauts en habits de cérémonie. Le Phénix, roi d'armes, proclame les candidats, et les invite par leurs noms à s'approcher. Chaque jeune homme s'avance une épée, à

la main ; en la lui ceignant, la Samorina lui dit : « Neveu de héros, protége » avec cette épée les droits du beau » sexe ». Chaque vierge, parée d'une ceinture blanche, symbole de la pureté, tient à la main une ceinture verte, symbole de l'espérance ; le Samorin détache la première, et lui substitue la seconde, en prononçant cette formule : « Fille de femme libre, deviens à ton » tour mère de héros ». Les trompettes annoncent par des fanfares cette heureuse émancipation ; leur majorité est reconnue. On les a solennellement déclarés maître et maîtresse de leur personne, droit si naturel et si raisonnable, mais, hélas ! droit méconnu dans presque tous les pays du monde.

Cette fête de la Majorité fut instituée par Sémiramis même. Pour que les jouissances prématurées de l'amour n'altérassent point la santé de ses sujets, cette sainte prophétesse ordonna que tout homme et toute vierge parvenus à

leur maturité, seraient, dans une fête nationale, l'un ceint d'une épée, l'autre décorée d'une ceinture verte, et qu'avant cette cérémonie, il leur serait défendu d'aimer; que deux jeunes gens qui, avant cette époque, auraient enfreint cette loi, recevraient une punition légère, telle qu'on en doit infliger à des enfans; mais que tout individu de l'un et de l'autre sexe, convaincu d'avoir débauché un enfant, serait déclaré à jamais infâme. Telle est la loi de la nature et celle de Samora.

La cérémonie terminée, l'assemblée se retire. Ceux qui viennent d'échanger les noms de damoiseau et de damoiselle contre des titres de seigneur et de dame, sont félicités à l'envi par leurs amis. La Samorina s'appuyant sur le bras de son auguste fils, retourne, sous un dais surmonté du Phénix impérial, son carrosse attelé de huit chevaux plus blancs que la neige, et la cavalcade se met en marche pour se rendre

au palais, au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, que répètent les montagnes d'alentour.

La comtesse vint reprendre Degrey pour le conduire chez la Samorina. Cette princesse le reçut dans son cabinet, elle le dispensa des formalités de l'étiquette, ou plutôt les oublia tout à fait. Elle était si émue à la vue d'un Anglais ! Une larme brilla sous sa paupière; elle le fit asseoir près d'elle. Degrey n'avait jamais vu ni tant de bonté réunie à tant de dignité dans la même personne, ni tant de grâces et d'amabilité sous les rides de la vieillesse; car si l'éducation avait inspiré à la princesse les plus hautes idées de son rang, la générosité de son cœur lui faisait prendre à tous les hommes le plus vif intérêt.

LA SAMORINA.

Je pense que la comtesse vous aura avantageusement placé pour voir la cérémonie du Bain; vos voyages vous ont

amené ici bien à propos pour être témoin de la dernière célébration de cette fête remarquable. Depuis quatre mille ans, une princesse de ma famille a pris, chaque année, ce bain en public; mais hélas ! je suis aujourd'hui la seule descendante de Samora. Déjà je sens mes forces qui diminuent; bientôt sonnera ma dernière heure, et je retournerai dans le sein de mon aïeule. Le ciel sait de quels maux la nation est menacée ! Toutes les idées populaires s'accordent sur les calamités qu'entraînera après soi la cessation de cette cérémonie. Je me suis vue quelque temps si heureuse ! j'étais mère de quatre enfans, famille peu nombreuse à la vérité, mais elle donnait de si belles espérances ! J'en ai perdu trois. Etes-vous depuis assez long-temps dans cet empire pour sentir tout le poids de mon affliction? Vous savez combien, parmi nous, une femme est flattée de la qualité de mère. Je n'ai plus qu'un fils et un

au palais, au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, que répètent les montagnes d'alentour.

La comtesse vint reprendre Degrey pour le conduire chez la Samorina. Cette princesse le reçut dans son cabinet, elle le dispensa des formalités de l'étiquette, ou plutôt les oublia tout à fait. Elle était si émue à la vue d'un Anglais ! Une larme brilla sous sa paupière; elle le fit asseoir près d'elle. Degrey n'avait jamais vu ni tant de bonté réunie à tant de dignité dans la même personne, ni tant de grâces et d'amabilité sous les rides de la vieillesse; car si l'éducation avait inspiré à la princesse les plus hautes idées de son rang, la générosité de son cœur lui faisait prendre à tous les hommes le plus vif intérêt.

LA SAMORINA.

Je pense que la comtesse vous aura avantageusement placé pour voir la cérémonie du Bain; vos voyages vous ont

amené ici bien à propos pour être témoin de la dernière célébration de cette fête remarquable. Depuis quatre mille ans, une princesse de ma famille a pris, chaque année, ce bain en public; mais hélas ! je suis aujourd'hui la seule descendante de Samora. Déjà je sens mes forces qui diminuent; bientôt sonnera ma dernière heure, et je retournerai dans le sein de mon aïeule. Le ciel sait de quels maux la nation est menacée ! Toutes les idées populaires s'accordent sur les calamités qu'entraînera après soi la cessation de cette cérémonie. Je me suis vue quelque temps si heureuse ! j'étais mère de quatre enfans, famille peu nombreuse à la vérité, mais elle donnait de si belles espérances ! J'en ai perdu trois. Etes-vous depuis assez long-temps dans cet empire pour sentir tout le poids de mon affliction ? Vous savez combien, parmi nous, une femme est flattée de la qualité de mère. Je n'ai plus qu'un fils et un

au palais, au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, que répètent les montagnes d'alentour.

La comtesse vint reprendre Degrey pour le conduire chez la Samorina. Cette princesse le reçut dans son cabinet, elle le dispensa des formalités de l'étiquette, ou plutôt les oublia tout à fait. Elle était si émue à la vue d'un Anglais ! Une larme brilla sous sa paupière; elle le fit asseoir près d'elle. Degrey n'avait jamais vu ni tant de bonté réunie à tant de dignité dans la même personne, ni tant de grâces et d'amabilité sous les rides de la vieillesse; car si l'éducation avait inspiré à la princesse les plus hautes idées de son rang, la générosité de son cœur lui faisait prendre à tous les hommes le plus vif intérêt.

LA SAMORINA.

Je pense que la comtesse vous aura avantageusement placé pour voir la cérémonie du Bain; vos voyages vous ont

amené ici bien à propos pour être témoin de la dernière célébration de cette fête remarquable. Depuis quatre mille ans, une princesse de ma famille a pris, chaque année, ce bain en public; mais hélas! je suis aujourd'hui la seule descendante de Samora. Déjà je sens mes forces qui diminuent; bientôt sonnera ma dernière heure, et je retournerai dans le sein de mon aïeule. Le ciel sait de quels maux la nation est menacée! Toutes les idées populaires s'accordent sur les calamités qu'entraînera après soi la cessation de cette cérémonie. Je me suis vue quelque temps si heureuse! j'étais mère de quatre enfans, famille peu nombreuse à la vérité, mais elle donnait de si belles espérances! J'en ai perdu trois. Etes-vous depuis assez long-temps dans cet empire pour sentir tout le poids de mon affliction? Vous savez combien, parmi nous, une femme est flattée de la qualité de mère. Je n'ai plus qu'un fils et un

au palais, au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, que répètent les montagnes d'alentour.

La comtesse vint reprendre Degrey pour le conduire chez la Samorina. Cette princesse le reçut dans son cabinet, elle le dispensa des formalités de l'étiquette, ou plutôt les oublia tout à fait. Elle était si émue à la vue d'un Anglais ! Une larme brilla sous sa paupière; elle le fit asseoir près d'elle. Degrey n'avait jamais vu ni tant de bonté réunie à tant de dignité dans la même personne, ni tant de grâces et d'amabilité sous les rides de la vieillesse; car si l'éducation avait inspiré à la princesse les plus hautes idées de son rang, la générosité de son cœur lui faisait prendre à tous les hommes le plus vif intérêt.

LA SAMORINA.

Je pense que la comtesse vous aura avantageusement placé pour voir la cérémonie du Bain; vos voyages vous ont

amené ici bien à propos pour être témoin de la dernière célébration de cette fête remarquable. Depuis quatre mille ans, une princesse de ma famille a pris, chaque année, ce bain en public; mais hélas ! je suis aujourd'hui la seule descendante de Samora. Déjà je sens mes forces qui diminuent; bientôt sonnera ma dernière heure, et je retournerai dans le sein de mon aïeule. Le ciel sait de quels maux la nation est menacée ! Toutes les idées populaires s'accordent sur les calamités qu'entraînera après soi la cessation de cette cérémonie. Je me suis vue quelque temps si heureuse ! j'étais mère de quatre enfans, famille peu nombreuse à la vérité, mais elle donnait de si belles espérances ! J'en ai perdu trois. Etes-vous depuis assez long-temps dans cet empire pour sentir tout le poids de mon affliction? Vous savez combien, parmi nous, une femme est flattée de la qualité de mère. Je n'ai plus qu'un fils et un

au palais, au son de toutes les cloches et au bruit de l'artillerie, que répètent les montagnes d'alentour.

La comtesse vint reprendre Degrey pour le conduire chez la Samorina. Cette princesse le reçut dans son cabinet, elle le dispensa des formalités de l'étiquette, ou plutôt les oublia tout à fait. Elle était si émue à la vue d'un Anglais ! Une larme brilla sous sa paupière; elle le fit asseoir près d'elle. Degrey n'avait jamais vu ni tant de bonté réunie à tant de dignité dans la même personne, ni tant de grâces et d'amabilité sous les rides de la vieillesse; car si l'éducation avait inspiré à la princesse les plus hautes idées de son rang, la générosité de son cœur lui faisait prendre à tous les hommes le plus vif intérêt.

LA SAMORINA.

Je pense que la comtesse vous aura avantageusement placé pour voir la cérémonie du Bain; vos voyages vous ont

amené ici bien à propos pour être témoin de la dernière célébration de cette fête remarquable. Depuis quatre mille ans, une princesse de ma famille a pris, chaque année, ce bain en public; mais hélas! je suis aujourd'hui la seule descendante de Samora. Déjà je sens mes forces qui diminuent; bientôt sonnera ma dernière heure, et je retournerai dans le sein de mon aïeule. Le ciel sait de quels maux la nation est menacée! Toutes les idées populaires s'accordent sur les calamités qu'entraînera après soi la cessation de cette cérémonie. Je me suis vue quelque temps si heureuse! j'étais mère de quatre enfans, famille peu nombreuse à la vérité, mais elle donnait de si belles espérances! J'en ai perdu trois. Etes-vous depuis assez long-temps dans cet empire pour sentir tout le poids de mon affliction? Vous savez combien, parmi nous, une femme est flattée de la qualité de mère. Je n'ai plus qu'un fils et un

petit-fils, qui seuls me rendront les honneurs funèbres. Avec eux doit s'éteindre notre race : aucune postérité ne viendra jeter des fleurs sur notre tombe.

La plus pure félicité fut autrefois mon partage. J'avais une fille : ah ! comtesse, c'est à vous de peindre Agalva à votre ami, il pourrait soupçonner une mère de partialité. Voyez les portraits de mes quatre enfans. Telle était Agalva : voilà son œil d'azur, les boucles flottantes de ses beaux cheveux, son sourire enchanteur ; mais les grâces qui accompagnaient tous ses mouvemens, quel artiste assez habile pourrait les exprimer ! quelle toile pourra jamais les reproduire aussi fidèlement qu'elles sont gravées dans la mémoire d'une mère ? Je n'aperçois jamais un cheval dans la cour du palais, sans me rappeler avec quelle agilité elle santait sur son fougueux coursier. Je la vois dans tous les bals ; à quel degré de perfection elle

possédait l'art de la danse! Mais je la cherche en vain partout ; je démêle, je saisis bien quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens parmi les personnes les plus intéressantes de son sexe; mais où est Agalva, celle qui les réunissait tous? O Dieu, qui épuisas tes dons sur elle, ne l'as-tu donc formée que pour l'exposer un instant à l'admiration du monde, et pour en être à jamais regrettée?

Telle était sa figure, telles étaient ses brillantes qualités. Je la fis élever dans une de nos premières académies; elle s'y distingua parmi les enfans qui montraient les plus excellentes dispositions et qui avaient le plus de talens. J'ai souvent lu à toute la cour des thèses de sa composition qui avaient remporté le prix. Enfin elle m'écrivit un jour qu'elle était enceinte. Cette lettre, que je garde encore, est tous les jours arrosée de mes larmes. Elle revint chez moi, où elle accoucha de Firnos, mon petit-fils. Lorsqu'elle fut rétablie, elle fit le

tour de l'empire; que la cour de Malabar, la ville de Calicut et les sujets de sa propre famille la trouvassent un prodige, je n'en étais pas surprise; mais quelles douces émotions, quelle joie je ressentais lorsque j'entendais son éloge retentir du fond des provinces les plus éloignées! Elle était l'objet de l'admiration des cours de tous les princes indépendans. Toutes les mères de l'Indostan enviaient le sort de l'heureuse mère d'Agalva. Alors on était jaloux de son bonheur. Ah! quelle funeste révolution a succédé à ces temps prospères! Tristement isolée dans l'univers, je ne suis plus qu'une tige flétrie et dépouillée de ses rameaux. L'arbre a fleuri pendant quarante siècles, mais le moindre souffle le menace aujourd'hui d'une chute prochaine.

Le terme des voyages de ma fille nous l'avait rendue, lorsque deux de vos compatriotes se firent présenter à la cour du feu Samorin mon frère. Agalva,

avide de toutes les occasions qui pouvaient étendre le cercle de ses connaissances, rechercha leur société et les engagea à lui donner une idée des mœurs et des usages de l'Angleterre. Ils l'instruisirent des singularités, et, pardonnez l'expression, des absurdités de votre pays; mais ce tableau ne fit que lui inspirer la plus forte curiosité de voir une nation aussi bizarre, et elle résolut de les suivre en Europe. Je fis de vains efforts pour l'en détourner; mais lorsqu'ils m'eurent assuré que, quoique les Anglaises ne fussent rien moins que libres, sa liberté personnelle ne courrait aucun des dangers qui menacent les femmes dans la Perse ou en Chine, et qu'on ne la forcerait pas à se marier, je donnai enfin mon consentement à son départ. Heureusement j'obtins d'elle qu'elle confierait son fils à ma tendresse. Elle s'embarqua donc pour l'Angleterre, en promettant solennellement de revenir à Calicut après

un an de séjour. Mais je frémis au souvenir des nombreuses années qui se sont écoulées depuis que nous n'avons reçu de ses nouvelles. Imaginez l'affliction profonde où la cruelle incertitude de son sort doit réduire une mère. Tantôt je me la représente engloutie dans les abîmes de l'océan, tantôt je tremble à la déchirante idée que peut-être elle languit dans les fers, qu'elle a été assassinée, ou même qu'elle est mariée. Depuis long-temps je n'ai pas goûté un instant de calme.

Telles ont été mes peines personnelles; mais les suites de sa perte n'auraient pas été si désastreuses dans l'ordre politique, car il me restait encore une fille qui devait continuer la dynastie impériale, si cette dernière aussi ne m'eût été enlevée. Elle, l'idole de Calicut, l'unique espoir de sa mère et de l'empire, enlevée dans la fleur de sa jeunesse, que sa destinée est déplorable! Voilà son image près celle d'Aigrof,

le favori de son cœur. Voyez comme elle était belle ! Elle avait autant de beauté qu'Agalva sa sœur, mais dans un genre différent. Douce et tendre, naturellement mélancolique, une larme lui échappa lorsqu'Aigrof partit pour rejoindre les chevaliers du Phénix.

Aigrof, dont son siècle n'était pas digne, semblait né quelques siècles trop tard ; il eût fait la gloire des beaux jours de la chevalerie. Il n'estimait la vie que comme le prix dont il pourrait acquérir l'immortalité. Lorsque dans son enfance il parcourait les portraits de ses oncles dans les longues galeries du palais, son cœur palpitait, une larme brûlante roulait sur ses joues enflammées ; il portait sur son front les poings serrés, avec l'expression du dépit, et s'indignait de n'avoir point encore égalé leur gloire. J'observai son impatience avec l'inquiétude d'une mère, je remarquai ses larmes, et j'en tirai d'heureux augures. C'est à ces précieuses émana-

tions qu'on reconnaît les êtres privilégiés par la nature. Ah ! qui aurait prévu que cette soif de la renommée opérerait l'extinction de la race de Samora ? A peine un tendre duvet cotonnait-il ses joues de rose, que déjà il s'était élevé aux premières dignités de l'empire, et qu'on lui avait confié la défense des rives de l'Indus contre les incursions des Perses.

Ces barbares ayant un jour passé le fleuve, évitaient les villes fortifiées, et n'attaquaient que les villages. Ils mettaient le feu aux chaumières isolées, immolaient les enfans sur le sein de leurs mères, et chassaient les femmes devant eux comme un troupeau de daims timides. Le tocsin sonna bientôt l'alarme. Il était minuit, mais Aigrof veillait encore. Retiré dans sa chambre, qu'il avait ornée des bustes des héros, il lisait l'histoire des siècles passés. Il tressaille au bruit des armes, et son impatience ne lui permettant pas d'attendre son

cheval, il vole, à pied, au secours des campagnes désolées, il en trouve les habitans consternés, il les anime du feu de son courage, il les mène au combat : ils poursuivent l'ennemi à la lueur des flammes qui réduisaient en cendres leurs asyles.

Des flots de sang signalaient le passage d'Aigrof, les coups que portait son épée étaient autant de coups mortels ; mais les musulmans l'ayant reconnu au phénix brodé sur sa poitrine, pour un de leurs implacables ennemis, une flèche part et l'atteint ; insensible à sa blessure, Aigrof n'en continue pas moins sa poursuite ; il les repousse jusque sur les bords du fleuve, les force de regagner précipitamment leurs bateaux, et couvre le rivage de leurs morts.

L'air retentit au loin des cris de joie. Les vainqueurs se hâtent de briser les fers d'une sœur ou d'une amante, que le jeune héros vient de délivrer. Aigrof, témoin de ce touchant spectacle, se

félicite de leur bonheur. Ils embrassent ses genoux, ils baignent ses mains des larmes de la reconnaissance; mais quelle terreur suspend tout à coup les effusions de leur cœur! ils sont teints du sang qui coule du flanc généreux de leur sauveur; il a reçu le coup de la mort.

Cependant la trompette du Phénix se fait entendre, la garde du château accourt vers le rivage, mais ses frères d'armes le trouvent sans vie; il venait d'exhaler son dernier soupir. Ainsi périt Aigrof. Est-il une fin plus glorieuse? Je ne sais si j'en ressentis plus de douleur qu'elle ne m'inspira de fierté; mais, hélas! cette perte devait entraîner après soi des suites bien plus funestes encore.

Aigrof, cette même nuit, s'était occupé de la lecture d'un auteur favori; charmé du passage suivant, il le trouva si analogue à sa manière de penser, qu'il le transcrivit sur ses tablettes.

« O mort! oui, guidé par l'honneur, » je volerai sans crainte au-devant de » toi. Oh! que ne puis-je t'invoquer bril» lant de l'éclat qui environne les con» quérans ! Que mes derniers re» gards se portent sur un ennemi en » déroute ! que l'hymne de la victoire » soit le chant qui accompagne mes fu» nérailles! Puisse mon tombeau être » visité par les héros ! Demain, oui, » demain, sois la bien venue ! Le prix » de la vie dépend de la manière de la » perdre. La mort seule ouvre les por» tes de l'immortalité ».

L'ordre du Phénix lui érigea, sur le champ même de son triomphe, un monument en marbre blanc, et y fit graver cette héroïque invocation. L'Indus, dont les ondes se teignirent de son sang, arrose maintenant les lauriers qui ombragent sa tombe, cette tombe que sa sœur, hélas! partage avec lui.

Peu de temps après, cette sœur bien-aimée ayant quitté l'académie, faisait

le tour de l'empire, et désirait ardemment de visiter les lieux où reposait son frère chéri. Elle arrive, et fait signe à sa suite de s'éloigner pendant qu'elle donnerait un libre cours à sa douleur. Les illusions de sa tendresse ne lui permettaient pas de s'apercevoir que déjà plusieurs heures s'étaient écoulées. Cependant la lune se réfléchissait dans le cristal des eaux, et un orgueilleux Mirza remarqua de la rive opposée la robe blanche de ma fille, penchée sur les degrés du mausolée. Ce voluptueux Persan venait de faire une partie de chasse. Mollement assis les jambes croisées sur un coussin, il fumait sa pipe, en soupirant de l'éloignement de son harem. Son imagination s'était peut-être enflammée à l'idée des houris et des plaisirs célestes promis aux vrais croyans, lorsque ma malheureuse fille s'offrit à ses regards. L'amour est inconnu à ces infâmes. Il désirait une femme, et celle-ci lui plaisait autant qu'une autre. Trop

lâche pour s'exposer lui-même, il ordonna à quelques-uns de ses esclaves d'aller l'enlever. Un bateau traverse rapidement le fleuve. Les cris de leur victime réveillent ses gens, on vole à son secours, mais elle est déjà au pouvoir des ravisseurs; déjà le bateau qui l'entraîne est loin du rivage.

D'autres bâtimens s'élancent sur le fleuve pour la délivrer; les efforts des nautonniers couvrent l'eau d'écume, et font retentir les montagnes voisines. Chaque coup de rame les approche du bateau du Mirza; les forces de ses esclaves sont épuisées; les avirons leur tombent des mains; l'eunuque qui les commande élève la voix pour les encourager; en vain il mêle les promesses aux menaces; déjà un chevalier, amant de ma fille, est sur son bord, lorsque cet eunuque atroce plonge son poignard dans le cœur de la princesse, et se précipite dans le fleuve. Les cendres de l'in-

fortunée ont été réunies à celles de son frère.

L'assassinat d'une princesse du sang impérial déploya toutes les fureurs de la guerre ; il a été vengé sur la Perse, par le fer et par le feu : mais quand Shiraz aurait été inondée du sang de ses habitans, quand la charrue aurait passé sur les murs d'Ispahan, ces désastres ne rappelleraient pas mes enfans à la vie. Le destin écrase de son sceptre de fer la postérité de Samora.

Quelquefois cependant, un rayon d'espoir vient luire au milieu de nos sombres perspectives ; nous nous attachons avidement à tout ce qui est dans l'ordre des possibles ; nous aimons à nous flatter qu'Agalva vit encore, que quelqu'accident imprévu, et la vie des faibles mortels est sujette à tant de vicissitudes, la retient dans votre patrie ; et c'est sur vous, généreux Breton, que nous réunissons toutes nos espérances. Ah ! sans doute, vous ne nous

refuserez pas votre secours. Mais quoique cet état d'une cruelle incertitude nous aceable, quoiqu'il remplace pour moi les douceurs du repos par les épines les plus aiguës, et qu'il menace de rompre bientôt le fil de mes jours, il ne nous conviendrait pas d'exiger de vous que nos intérêts vous fissent accélérer votre retour en Angleterre. Vous permettrez seulement à quelqu'un des plus zélés serviteurs de l'empereur mon fils, de vous accompagner, et vous voudrez bien le guider par vos conseils, dans les recherches qu'il fera de ma fille.

Degrey assura la princesse de son empressement à répondre à ses vœux, et prit congé d'elle avec sa belle amie. Mais rien ne peut égaler la joie que ressentit la Samorina, lorsque, le lendemain, la comtesse vint lui apprendre que l'Anglais était résolu de s'établir à Calicut; qu'il se proposait, en retournant en Angleterre, d'y mettre ordre à ses affaires, de revoir ses parens et ses

amis, et de déterminer une sœur chérie, qu'il espérait y retrouver, à le suivre dans l'Indostan, car elle n'hésiterait sans doute point à échanger la contrainte imposée en Europe à son sexe, contre les droits précieux que les femmes du Malabar héritaient de leurs mères; qu'il serait donc en état de prendre par lui-même des informations sur le sort d'Agalva, ce qu'un naturel du pays pouvait faire avec beaucoup plus de succès qu'un étranger.

Un vaisseau qui était en rade devait mettre à la voile sous peu de jours, Degrey consentit à s'y embarquer.

Mais la Samorina désira qu'il vît, avant son départ, le prince héréditaire son petit-fils, pour être à même d'instruire Agalva, s'il avait le bonheur de la découvrir en Angleterre, des brillantes qualités et des belles espérances que donnait son fils. Degrey partit donc sur-le-champ, avec la comtesse, pour l'institut de Romaran.

En peu d'heures se dessinèrent, dans le lointain, les tours antiques de cet édifice, monument florissant de la munificence impériale. Du pont jeté sur la rivière qui baigne le théâtre de leurs jeux, on aperçut les écoliers qui jouaient à la balle; on met pied à terre, et Degrey donnant le bras à la belle comtesse, s'avance vers cette brillante jeunesse. En ce moment un cri de triomphe attire leur attention; un jeune homme avait porté à une hauteur étonnante la balle que suivaient des yeux tous les spectateurs; un autre, d'une figure d'Apollon, vole à sa rencontre, la reçoit, la lance de nouveau dans les airs, et la ressaisit au bond avec une adresse admirable. Vive Firnos! s'écrièrent mille voix. Plusieurs dames qui, à l'ombre de quelques châtaigniers, étaient les témoins de cet exercice, s'avancèrent pour féliciter le prince, et les acclamations de son parti annoncèrent sa victoire.

Firnos est agréablement surpris de recevoir les complimens de la comtesse de Raldabar, qui lui présente Degrey. En apprenant qu'il est Anglais, il lui prend la main avec transport, il se flatte d'abord que sa mère est de retour; mais hélas ! l'étranger n'a que des services à lui offrir pour la retrouver.

Degrey fut plus enchanté des manières polies et gracieuses du prince, que frappé de sa beauté, car le sang impérial étant le plus beau de l'Indostan, Firnos devait être le plus parfait modèle que l'art eût pu choisir pour représenter Adonis ou le jeune Alcibiade. Quoiqu'environné d'une foule de jeunes gens les plus accomplis, l'espoir du Malabar ne voyait point de rival. Orné de toutes les grâces, et doué de toute l'expression que l'esprit peut donner à la figure, il ressemblait trait pour trait à l'empereur peint avant son avénement au trône. L'exercice l'avait encore embelli des riantes couleurs de la santé, et les

zéphyrs qui rafraîchissaient ses joues vermeilles, se jouaient dans ses cheveux châtains.

Une fête champêtre avait été préparée dans une tente pour les combattans. Les écolières y ayant été invitées, Firnos se plaça entre Degrey et sa belle compagne. Le prince et le vieux précepteur de la comtesse, car elle avait été élevée à Romaran, allèrent ensuite souper avec elle à son auberge. On parla du voyage que Degrey se disposait à faire en Angleterre. Firnos saisit sa main, et la serrant contre son cœur, le remercia par des regards plus expressifs que toutes les paroles, de ses généreuses intentions en faveur de sa mère.

Degrey étant entré en conversation avec le précepteur, qui lui développa le système d'éducation suivi à Romaran, apprit que les deux sexes s'occupaient en commun, pendant quelques heures, des sciences analogues aux différentes classes qu'ils formaient, selon les progrès

qu'ils avaient faits, et qu'ensuite ils se séparaient, les garçons pour se livrer aux exercices du corps, et les filles à l'étude de l'économie domestique.

DEGREY.

Je ne doute pas que cette association des deux sexes ne favorise infiniment leurs progrès dans les lettres. Tout concourt à y enflammer l'émulation d'un jeune homme, dont le mérite doit être couronné en présence de celle qu'il aime; mais je craindrais pour la santé d'un garçon élevé dans une école de filles, car la ceinture blanche ne serait qu'une bien faible barrière contre les entreprises des jeunes joueurs de balle que nous venons de quitter.

LE PRÉCEPTEUR.

Parlez plus bas, ou vous allez rassembler toute l'école autour de vous, comme un essaim de frelons. Vous oubliez donc que la ceinture blanche est sacrée, et qu'un jeune homme majeur

qui la profanerait, serait déclaré infâme et honteusement chassé de la société de ses camarades. Pour les classes des enfans, les professeurs les gardent à vue, et si quelquefois l'époque de l'émancipation est anticipée, cet incident est très-rare, et il est plus rare encore dans le sein d'une école publique, que dans une éducation domestique. Un collége est une petite république. Un enfant sait que tous ses condisciples ont les yeux ouverts sur lui; il peut bien briser des fenêtres, faire des scènes ou du tapage dans les rues, s'éloigner de quelques lieues de l'institut, préférer la comédie à l'étude, une course de chevaux à une lecture; mais lorsqu'il s'agira de son honneur, il saura le respecter et se conduire avec toute la dignité que lui impose un caractère public. Mais permettez-moi de vous demander si les deux sexes, dans votre pays, sont élevés séparément, et quels sont les résultats de ce genre d'éducation?

Degrey éluda la question ; il ne voulut point dévoiler les basses intrigues et la honteuse crapule qui règnent dans une université européenne, où le jeune étudiant, éloigné de la société de toutes les femmes qui ont de la naissance, de l'instruction et de la délicatesse, s'avilit dans les bras d'une infâme prostituée ; et comme il ne pouvait pas garantir la vérité de son assertion, il évita de nommer les plaisirs qui sont censés dédommager les demoiselles, dans leurs pensions, de l'absence de l'autre sexe ; il garda donc le silence, et le précepteur continua :

Pour moi, je bénirai toujours le moment où ma mère me fit entrer dans cette école. Je n'avais alors que huit ans; bientôt je fis connaissance avec une petite fille à peu près de mon âge ; nous jouions ensemble aux heures de récréation, nous suivions le même cours d'études, et nous partagions le même banc. Inséparables l'un de l'autre, nous

vîmes arriver l'époque de la majorité, et, le jour fixé pour notre émancipation, nous nous présentâmes, les mains entrelacées, devant l'image de Samora. A quel degré s'éleva mon orgueil, lorsque la Samorina me ceignit l'épée! Mais mon cœur palpita d'un plaisir plus vif encore, en voyant l'empereur détacher la ceinture blanche de mon amie, et la décorer de la ceinture verte. Mon émotion n'échappa point à l'œil pénétrant du Samorin, qui dit, en souriant, à ma bien-aimée : « Prends garde que » ton amant ne perde son épée, car » toute son attention est fixée sur ta » ceinture ». L'impatience d'un nouvel époux égala-t-elle jamais la mienne en ce jour fortuné? non, sans doute, pas même en Perse ni en Arabie, où la jeune épouse ne paraît devant lui à visage découvert, qu'après l'irrévocable cérémonie; il se fait illusion en confondant la curiosité avec l'amour; mais ce dieu enflammait nos cœurs de tous ses feux,

et quarante années l'ont vu toujours aussi pur, aussi tendre, répandre sur tous les instans de notre vie ses plaisirs et ses charmes.

DEGREY.

Quarante ans! quel rare exemple de fidélité! surtout dans un pays où le changement n'est pas défendu.

LE PRÉCEPTEUR.

Constance serait une expression plus juste, car la fidélité emporte avec soi le sacrifice des inclinations au devoir. Ce mot ne se trouve pas dans notre vocabulaire amoureux. L'amour est une flamme dont l'âme est le foyer; si vous voulez lui imposer des lois, il vous échappe, et comme l'ombre d'Anchise, se dérobe à tous vos efforts pour le retenir. Mais n'imaginez pas que la liberté de changer nous rende moins constans qu'on ne l'est chez les autres nations; effacez de la nomenclature des couples

constans de votre Angleterre ou de toute autre contrée où le mariage est en vigueur, tous ceux qui ne le sont que par intérêt, par avarice, par la crainte de la honte ou de la mort même, par ignorance; car il est des pays où les femmes n'ont jamais vu d'autres hommes que leurs maris, par superstition, et enfin par mille autres raisons; calculez ensuite combien il en reste chez qui la constance naisse de l'inclination, et vous trouverez que le nombre de ceux-ci sera plus grand à Calicut que dans aucune ville du monde; ce qui est d'autant plus vraisemblable, qu'ici les deux sexes ont les occasions les plus favorables de connaître respectivement leurs dispositions et leur caractère. D'ailleurs, l'aimable souvenir de tous les petits événemens arrivés dans les beaux jours de leur enfance, qu'ils ont passés ensemble, prête souvent à leurs qualités mutuelles un charme de plus, et forme entre les

deux condisciples un lien que la mort seule peut rompre.

Alors le précepteur fit la description d'une fête qui, malheureusement pour Degrey, ne devait avoir lieu qu'après son départ.

Le jour anniversaire de la fondation du collége, tous les individus, sans distinction de sexe ni de rang, élevés à Romaran, font ensemble un dîner splendide dans l'une des premières auberges de Calicut. Ce jour, selon l'honnête précepteur, était pour lui le plus agréable des jours de l'année, lorsqu'il menait en ville, dans son cabriolet, sa vieille condisciple, maintenant aïeule vénérable, mais toujours aussi aimable à ses yeux que lorsqu'elle reçut la ceinture verte des mains du Samorin; anecdote qu'il ne manquait jamais de raconter à chaque anniversaire, de même que l'incident mémorable de son héroïsme, en subissant une punition méritée par sa bien-

aimée, pour avoir mis quelques épingles à la place où s'asseyait leur maître d'écriture,

Degrey employa le lendemain à visiter les salles, les classes et les lieux d'exercices. Firnos lui fit remarquer le nom d'Agalva Rofina, qu'elle-même avait gravé sur une boiserie. On lisait plus bas ceux de ses amis, le baron de Naldor et le prince de Cambaya. La fille de Rofa excellait en tout; son nom était infiniment mieux formé que celui de ses condisciples.

Lorsque la voiture de la comtesse se fit entendre devant la porte, le prince se mit en devoir de la suivre dans sa chaise: Je n'ai point d'adieux à vous faire, dit-il à Degrey, je vais vous accompagner à Calicut.

Le jour suivant, la Samorina informa l'Européen que Firnos était résolu de s'embarquer avec lui pour l'Angleterre; tous les argumens n'avaient pu détourner l'unique héritier de l'em-

pire d'une entreprise aussi périlleuse : en conséquence elle le recommanda solennellement à ses soins.

Les deux voyageurs prirent congé de la famille impériale de la manière la plus touchante. Les rides qui sillonnaient l'auguste visage de la Samorina se couvrirent de larmes. Hélas ! elle avait perdu tant d'enfans ; elle désespérait de revoir jamais Agalva ; un noir pressentiment qu'elle voyait même pour la dernière fois son petit-fils, oppressait son cœur ; c'était l'unique espoir de sa famille, elle le pressait contre son sein avec la plus vive tendresse.

« Revenez, dit le Samorin à Degrey, » hâtez - vous de revenir avec votre » sœur et la mienne, et ma reconnais- » sance..... ». Mais la délicatesse ne lui permit pas d'achever. « Emma et Agalva, » continua-t-il ; ramenez-nous Emma » et Agalva » ; et il lui présenta la main.

« Emma et Agalva », répondit Degrey, en la lui pressant avec respect.

La comtesse les accompagna jusqu'au hâvre, suivit leur vaisseau des yeux, et agita son mouchoir en le voyant sortir du port.

---

# LIVRE III.

## ARGUMENT.

Histoire de Degrey. Quelques désordres le font renoncer au mariage. Il tue le séducteur de sa sœur Emma, et est obligé de s'expatrier. Emma se fait religieuse. Ses malheurs au couvent. Degrey et sa sœur sont pris par un corsaire barbaresque, et emmenés à Maroc. Ils sont séparés l'un de l'autre. Degrey est vendu comme esclave. Mis en liberté. Ses voyages en Afrique et en Asie pour retrouver sa sœur. Son arrivée à la cour du Samorin, où a commencé l'ouvrage.

---

FIRNOS avait reçu de la nature un caractère si doux, un air si prévenant; il avait tant d'aménité dans les manières, qu'il devint bientôt l'idole de tout l'équipage : Degrey l'aimait comme un frère. Ils eurent ensemble de longs entretiens sur les démarches à faire pour découvrir l'infortunée Agalva. La sensibilité avec laquelle le jeune prince

exprimait ses inquiétudes sur la destinée de sa mère, le rendait tous les jours plus cher à son nouvel ami.

Degrey lui fit le tableau des usages et des mœurs de l'Europe, des devoirs des époux, des pères et des enfans; des diverses opinions sur l'amour et le mariage, sur la chasteté et la fidélité : mais après avoir discuté ces points des heures entières, le prince l'interrompait ordinairement, en lui demandant avec impatience : « La femme n'est-elle donc » pas aussi libre que l'homme? Com- » ment sait-il qu'il est ce que vous ap- » pelez *père?* La chasteté peut-elle » être érigée en vertu? Supposé que » tous les hommes la pratiquent, alors » cette vertu deviendra, dans ses ré- » sultats, plus funeste que la famine, » le fer et le feu, et l'espèce humaine » disparaîtrait bientôt de dessus la terre, » à force d'être vertueuse ».

Quelques mois s'écoulèrent dans ces conversations. Degrey ne voulait pas

faire du prince un prosélyte, il était lui-même trop convaincu de l'absurdité des idées européennes; il désirait seulement lui faire sentir qu'un étranger ne devait pas heurter de front de semblables préjugés. Mais Firnos répondait sans cesse : « En supposant que j'aime » une femme et qu'elle me paie de re» tour, quel intérêt un tiers peut-il y » prendre » ?

L'Angleterre n'était plus éloignée que de quelques jours de navigation, lorsque Firnos se tournant brusquement vers Degrey : « Vous êtes, lui dit» il, plus raisonnable que vos compa» triotes, et vous avez une jolie sœur; » m'accorderez-vous votre recomman» dation pour parvenir à ses bonnes » grâces » ?

Oui, j'ai une sœur, répondit Degrey en soupirant, une sœur dont le caractère aimable, les rares qualités, les talens, l'esprit et la beauté, auraient mérité toute votre ardeur; mais hélas! je

ne l'ai plus ; vous n'apprendrez pas son histoire sans donner des larmes à son sort. Ah ! pourrai-je vous en instruire sans réveiller tous mes remords ! Cependant, sur le point de vous présenter à ma famille, il ne sera pas inutile, mon prince, de vous développer les circonstances les plus importantes de ma vie.

Je ne vous vanterai pas la noblesse de mon extraction ; déjà je vois le sourire errer sur vos lèvres. Votre assertion constante, qu'aucun enfant ne connaît son père, pousserait à bout tous les généalogistes de l'Europe ; autrement je vous dirais que les Degrey sont chevaliers depuis plus de sept siècles. Je vous citerais des évêques, des archevêques, des cardinaux, des ministres, des héros templiers et des croisés, de ma maison ; et comme vous ne pouvez pas contester les rapports intimes qui existent entre une mère et son fils, je ne risque pas d'affaiblir votre respect

pour mon nom, en vous apprenant que la mère de Guillaume le Conquérant s'appelait Harlotta Degrey.

Ma mère resta veuve à la fleur de l'âge, avec trois enfans, une fille et deux garçons, dont je suis l'aîné. Vous ne verrez peut-être pas en elle un grand mérite de s'être constamment refusée à rentrer sous les lois de l'amour ou de l'hymen ; vous croyez qu'elle aurait pu concilier ses devoirs de mère avec ceux de citoyenne, qui sont de donner des enfans à la patrie ; mais comme elle obéissait aux impulsions de sa conscience, si elle se trompa, son erreur même fut l'erreur de la vertu. C'est aux tendres soins de cette digne mère que je suis redevable d'une éducation peu commune, dont les fruits furent plusieurs talens trop souvent négligés. Elle m'inspira une noblesse et un enthousiasme de sentiment qui auraient tourné à l'avantage de mon pays et à ma gloire personnelle, si un événement désas-

treux n'eût pas fait évanouir ces flatteuses espérances, en me condamnant à errer malheureux sur la surface du globe.

Ayant fini mes exercices académiques, je me destinai à la robe; l'étude des lois est chez nous, de toutes les professions, la plus honorable, et celle qui conduit le plus sûrement aux dignités les plus éminentes. Un de mes oncles était grand chancelier d'Angleterre. Quel aiguillon pour mon ambition naissante! quelle brillante carrière s'ouvrait à mes efforts! par son influence je pouvais un jour lui succéder dans sa place. Ma mère me présentait sans cesse cette glorieuse perspective, qui soutenait ma persévérance dans une étude ennuyeuse.

J'étais le favori du chancelier, dont les invitations m'appelaient continuellement à sa maison de campagne. Un matin, me promenant dans les jardins, j'entendis rire et parler à voix basse. Ma tante, qui avait des prétentions au

bon goût et à la sensibilité, avait fait construire un petit hermitage, et l'avait orné d'inscriptions tirées de nos poètes les plus moraux. Je m'en approchai, et regardant par la porte, j'aperçus madame la chancelière dans les bras de l'aumônier de milord, son époux. Un Nair ne peut se former une idée de mon indignation à ce spectacle; il vous serait fort indifférent, à vous, que votre tante prodiguât ses faveurs à un rustre ou à un prince, mais je ne pus soutenir l'idée que le fils du jardinier de la famille, un roturier enfin, déshonorât l'une des plus anciennes maisons d'Angleterre. Mon respectable oncle avait sacrifié sa santé et toutes ses jouissances à la fortune et à l'honneur; la pairie avait été la juste récompense de ses services patriotiques: hélas! une race équivoque devait donc recueillir les fruits de son activité et de ses travaux! Je tombai dans une espèce d'abattement qui me fit négliger mes études; la vue

des portraits de ma famille ne m'inspira plus ni intérêt ni plaisir ; je plaignis tous les maris d'être autant de dupes ; un fils ne me parut plus qu'un intrus dans la maison d'un père imaginaire. Auparavant je faisais mes délices de contempler une généalogie sans tache et sans mésalliance ; j'étais consumé du désir de m'élever aussi à la pairie, d'épouser une femme dont le nom ne le céderait pas au mien, de devenir le père d'un jeune Degrey, à qui je transmettrais les dignités dont déjà me revêtait mon imagination. Tout à coup ces illusions se dissipèrent comme une vapeur légère ; je résolus de ne jamais me marier ; et pourquoi, en effet, courir péniblement après des honneurs qui devaient s'évanouir avec moi ?

La vue de ma tante m'étant devenue odieuse, je pris congé de mon oncle, et revins à la maison. Ma mère, qui désirait ardemment de me voir marié, me pressa de rechercher la main d'une

héritière du voisinage. Elle fut vivement affligée en apprenant ma haine déclarée contre le mariage. Enfin je lui fis connaître la honte du chancelier. « Mon cher Walter, me dit-elle, il ne » faut pas que la conduite d'une femme » sans mœurs détruise votre confiance » dans la vertu du sexe ; votre autre » oncle, par exemple, a choisi une » épouse qui jouit de l'estime géné- » rale ; la médisance n'a jamais osé met- » tre aucun amant sur son compte ; » leur union se forma sous les auspices » les plus favorables. Il vous a souvent » invité d'aller chez lui, et si vous ne » trouvez pas que la félicité ait fixé » son séjour dans cette maison, elle » n'existe nulle part ».

Les prières de ma mère m'engagèrent à passer aussi quelques semaines au château de cet oncle ; je n'avais jamais vu, entre deux époux, une harmonie plus parfaite ; mon oncle et ma tante paraissaient d'accord en tout, ou

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les



preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-



si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes ; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée ; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur ; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

si quelque différence d'opinion se manifestait entr'eux, c'était à qui céderait à l'autre : l'un était aussi élégant dans ses manières, que l'autre était aimable dans les siennes; et les dix ans qu'ils avaient déjà vécu ensemble, avaient ajouté à leur confiance mutuelle, sans rien ôter à leur tendresse. Je fus reçu par le mari à bras ouverts, et cela seul suffisait pour m'obtenir de l'épouse le meilleur accueil. Quoique je ne l'eusse pas vue depuis plusieurs années, je cessai d'être étranger dans la maison, dès le moment même de mon arrivée; je me proposais de n'y faire qu'un court séjour, mais leurs instances réunies me déterminèrent à le prolonger. Je goûtais un charme inexprimable à être témoin de leur bonheur, j'étais tout à fait réconcilié avec le mariage. Ma tante avait l'esprit très-orné, son commerce était enchanteur; je passais avec elle des heures entières en tête à tête, et elle n'avait pas cessé de me donner toutes les

preuves possibles de son estime, lorsqu'un jour je la trouvai fondant en larmes ; je lui en demandai la cause, mais un redoublement de pleurs fut son unique réponse.

Dès ce moment sa conduite changea entièrement à mon égard ; elle avait toujours quelqu'excuse pour me refuser l'entrée de son appartement; elle ne satisfit plus à mes questions les plus simples qu'avec humeur; elle, si polie envers tout le monde, devint presque grossière envers moi. Ne pouvant m'expliquer cette bizarre révolution, je résolus de quitter cette maison.

J'annonçai mon intention à mon oncle, qui voulut que je différasse mon départ jusqu'après la célébration du jour de la naissance de ma tante, fête à laquelle il ne manquait jamais d'inviter les amis et les parens de son épouse. Dès le matin le château fut rempli de monde ; il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer, et nous pas-

sâmes dans un cabinet contigu à la chambre de ma tante.

Vous avouerez, me dit-il, que je suis le plus heureux de tous les maris; ma femme m'aime comme si notre union ne datait que d'hier; et quel hommage digne d'elle puis-je rendre à son mérite? Je me suis décidé à doubler son douaire. Le ciel seul connaît l'instant fatal où je serai arraché d'entre ses bras. Je vous ai prié de me suivre ici pour figurer, comme témoin, dans l'acte que je viens de faire rédiger. Pourrais-je mieux choisir, pour le consommer, que l'anniversaire de sa naissance? Que les autres maris fassent des présens à leurs femmes pour en recevoir des remercîmens, je veux, moi, que le mien reste couvert des voiles du mystère; quand je ne serai plus, elle verra qu'elle était sans cesse l'objet chéri de mes plus douces pensées.

Nous parcourions l'acte testamentaire, lorsque nous entendîmes deux

voix dans la chambre de ma tante. Elle venait de recevoir sa mère qui arrivait pour la fête, et en se précipitant dans ses bras, il lui échappa des sanglots que nous distinguâmes aisément. Nous ne pouvions nous retirer sans être aperçus ; il fallut donc suivre à peu près leur conversation.

« Ma fille, dit la vieille dame, votre
» femme-de-chambre m'a prévenue que
» vous passiez des heures entières dans
» les larmes ; seriez-vous malheureuse ?
» à qui mieux qu'à une mère pourriez-
» vous confier vos chagrins ? Votre
» sœur Louise a épousé un ivrogne,
» la pauvre Lucie a été sacrifiée à un
» joueur, je doute qu'elles soient heu-
» reuses ; mais vous, qui donnâtes vo-
» tre main et votre cœur, du moins je
» le crois ainsi, à un homme qui les
» méritait, à un homme plein d'es-
» time et de complaisance pour vous,
» qui ne respire que pour vous ché-
» rir et vous adorer, quelle raison

» avez - vous de vous affliger » ?

Je ne puis, mon cher Firnos, vous répéter cet entretien, que la douleur de ma tante interrompait à chaque instant; nous ne pouvions en recueillir que des phrases sans liaison. Cependant elle rendit justice au mérite de son mari; mais ce mérite, disait-elle, ne faisait qu'aggraver son crime. Un cœur flétri par la honte et brisé par le repentir, tourmenté à la fois de vains regrets et de vains désirs, sans pouvoir jamais satisfaire ni l'amour ni la vertu, n'était plus digne d'un homme comme lui. Sa conduite envers moi, continua-t-elle, ne s'est jamais démentie, et la mienne envers lui sera toujours la même; mon cœur seul est changé, mais il ne s'apercevra pas de l'altération de ses sentimens. Quand l'image étrangère qui l'a séduit, vient m'obséder, j'expie ce crime involontaire, je redouble de soins et d'attentions pour lui plaire; je lui prodigue toutes les caresses, lorsque,

dans l'exaltation de mon imagination, il me semble sentir sur mes lèvres les baisers de feu de son rival, et à mon dernier soupir personne ne counaîtra le mal qui aura terminé mes jours.

Chacune de ses expressions était, pour son époux, un coup de poignard. Sa mère la conjura de lui apprendre quel était l'auteur de cette révolution soudaine dans ses sentimens; elle tomba à ses genoux : Oh! permettez, lui dit-elle, que je cache ma honte dans votre sein, que mes yeux ne le revoient jamais, que je n'entende même plus prononcer son nom, que son souvenir ne revienne plus déchirer mon cœur : que ne puis-je y détruire jusqu'au dernier trait de son image adorée! mais hélas! elle s'y fortifie par mes efforts même pour l'en arracher. Il est innocent, il ne soupçonne pas qu'il a brisé le lien le plus doux et le plus sacré qui ait jamais uni deux cœurs.

Mais enfin qui est-il? répéta la mère.

Après avoir hésité quelque temps, ma tante me nomma ; j'étais, sans m'en douter, l'auteur de son égarement. Mon oncle, sur le point de s'évanouir, tressaillit involontairement. Je le soutins par le bras, mais il me repoussa comme si j'eusse été un serpent qui menaçât ses jours.

Cependant j'eus la présence d'esprit de prévenir sa chute ; il s'assit dans le plus grand accablement, et garda un morne silence. Bientôt une voiture qui amenait quelques convives s'étant fait entendre, ma tante essuya ses pleurs et se hâta d'aller faire les honneurs de la maison. Mon oncle et moi, nous sortîmes du cabinet sans avoir été découverts.

Imaginez avec quelle tristesse il célébra ce jour de fête, marqué jusque là, dans son calendrier, des couleurs de la félicité. Le lendemain, il feignit que quelques affaires l'appelaient à Londres, et partit sans faire d'adieux à sa

femme Dois-je la serrer dans mes bras, dit-il, lorsque son cœur me repousse ?

Je l'accompagnai, quoique ma présence pût lui être devenue odieuse. Je craignais de le livrer à lui-même, car il était souvent dans un état qui tenait de la démence. Il ne tarda pas à se faire nommer gouverneur d'une île dans les Indes occidentales : il eut la délicatesse de quitter l'Angleterre sans laisser soupçonner à sa femme qu'il eût surpris son secret, et la générosité, avant son départ, de consommer l'acte dont j'ai parlé, relatif à son douaire. « Je suis, » disait-il en soupirant, la cause de ses » maux ! le mérite de son innocence » est entièrement à elle » !

Mais j'espère, s'écria le prince de Calicut en interrompant Degrey, que votre oncle vous aura chargé de la consoler pendant son absence ?

Un Nair, reprit-il, n'aurait rempli qu'un devoir en me donnant cette commission, mais il ne fallait pas attendre

tant de magnanimité d'un Européen. D'ailleurs, si j'avais été épris d'elle, jamais je n'aurais eu le courage de me l'avouer à moi-même, elle était ma tante; mais ne nous écartons point de mon sujet.

Le triste sort de ces deux époux augmenta mon aversion pour le mariage. L'amour avait présidé à leur hyménée, et si l'union de deux personnes aimables, spirituelles et vertueuses, avait des suites si funestes, à quoi devaient donc s'attendre d'autres époux qui auraient manqué en tout ou en partie de ces précieuses qualités? Le nœud conjugal avait rendu mes deux tantes, l'une criminelle et l'autre malheureuse; je ne voulais être ni la dupe ni le tyran d'une femme, et je renouvelai ma résolution de vivre dans le célibat.

Mais, mon prince, quelle présomption dans un être aussi inconstant que l'homme, de prendre des engagemens

quelconques, et de faire vœu de ne jamais se marier! il y a en cela autant d'absurdité qu'à promettre aux pieds des autels d'aimer toujours. Les appas d'une fille de dix-sept ans avaient fait écrouler mon système, lorsque son père, le jour même fixé pour la signature du contrat, me fit remarquer un portrait. « Vous connaissez l'original » ? me dit-il. Non, répondis-je, cette dame ne peut appartenir à votre famille, car j'en connais tous les individus. « Cependant, » reprit-il, c'est une très-proche parente, quoique depuis plusieurs années son portrait ait été relégué » parmi les araignées du grenier; c'est » ma mère »; et ayant essuyé une larme que lui arrachait ce souvenir, il continua :

« Elle avait seize ans, lorsque mon » père, à peine majeur, l'épousa; on » vit en eux le modèle des plus tendres » époux. Ma vieille bonne m'a sou» vent raconté combien ma mère ver-

» sait de larmes quand mon père la
» quittait pour quelque partie de chas-
» se, et qu'elle était vraiment incon-
» solable lorsque ses devoirs de mem-
» bre du parlement exigeaient son ab-
» sence pour quelques semaines. Tout
» à coup la fantaisie lui vint d'entrer
» dans la carrière militaire ; elle fit
» l'impossible pour l'en détourner. Son
» régiment ayant reçu l'ordre de s'em-
» barquer pour l'Inde, ma mère, qui
» était grosse, ne put le suivre, et son
» cœur se brisa au moment du départ.
» Le temps, qui guérit tous les maux,
» calma insensiblement sa douleur. Un
» galant se présenta, vous m'enten-
» dez ! elle n'était pas une Pénélope.
» On lui intenta un procès pour cause
» d'adultère ; sa réputation en fut flé-
» trie sans retour, et elle mourut vic-
» time du désespoir, sans recevoir de
» ce monde aucune consolation, ni
» emporter pour l'autre aucun motif
» de sécurité. Telle fut la fin déplorable

» de ma mère. J'ai fait remettre son
» portrait à la place qui lui convient ;
» et ne soyez pas surpris, ajouta-t-il ;
» si je veux prévenir pour ma fille un
» sort semblable. Il faut que son époux
» souscrive à l'engagement de ne ja-
» mais entrer au service ni de terre ni
» de mer, sans son aveu, ou s'il s'é-
» loigne d'elle, de ne jamais la citer
» pardevant les tribunaux pour y ren-
» dre compte de sa conduite durant son
» absence ».

Cette proposition, j'en conviens à présent, n'était pas déraisonnable ; mais alors je la regardai comme une infraction peu naturelle des droits de mon sexe. Je m'y refusai donc d'un ton dédaigneux ; et sans me permettre un soupir, je rompis les accords.

C'est la seule fois que je me sois vu exposé au danger du mariage. L'observation d'un philosophe célèbre, que la plupart des grands hommes ont été célibataires, fit renaître ma résolution

de les imiter; mais l'année suivante, ma mère eut la satisfaction de voir mon frère cadet recevoir la main de l'héritière qu'elle m'avait destinée.

Dès ce moment, je me remis à l'étude des lois avec plus d'ardeur et de persévérance que jamais; je fus élu chevalier représentant notre province au parlement; enfin je réunissais tout ce qui pouvait me promettre une carrière brillante, naissance, alliances, crédit, application, et peut-être quelques talens, lorsqu'un événement désastreux vint détruire toutes mes belles perspectives, et faire évanouir mes espérances naissantes.

J'avais une sœur que sa beauté rendait l'ornement du voisinage, et dont les rares qualités égalaient les charmes; c'était une fille accomplie. Ah! Firnos, si j'avais à solliciter du ciel quelque bénédiction pour vous, ce serait une sœur semblable; mais hélas! cette sœur, nous l'avons perdue.

Il était naturel qu'une jeune personne aussi charmante fût toujours environnée d'un essaim d'admirateurs. Le major d'un régiment en garnison dans une ville voisine, nous fit de fréquentes visites à notre campagne; il possédait tout ce qui pouvait le faire désirer en qualité de mari. Sa figure avait le don de plaire partout où il se présentait, et une fille plus vaine que la tendre Emma l'eût distingué, ne fût-ce que pour jouir de la jalousie de ses compagnes. Je les regardais déjà comme époux, quoique ma sœur m'assurât qu'elle n'avait encore reçu aucune déclaration de ses sentimens. Malheureusement je ne croyais pas à la vérité de cette assertion, que j'attribuais à la fausse délicatesse de nos Européennes. Je leur ménageais toutes les occasions d'être en tête à tête; l'amitié d'un homme que tout le monde chérissait, faisait mon bonheur, et ma sœur elle-même ne pouvait pas faire pour son union avec

lui, des vœux plus ardens que les miens.

Tout à coup le caractère du major changea ; une sombre mélancolie succéda à la gaîté et à l'enjoûment habituel de son humenr. A table, il tenait les yeux constamment baissés sur son assiette, et si on le plaisantait sur sa taciturnité, un sourire forcé venait contraster sur ses lèvres avec les nuages qui obscurcissaient son front ; il faisait des absences de plusieurs jours, et, à son retour, il regardait ma sœur en soupirant et en silence; ou s'il lui adressait quelques mots, il se hâtait d'aller au jardin pour y cacher son émotion ; il semblait être dévoré de quelque chagrin secret, et qu'il voulût se dérober à ses propres pensées. Exempt de remords, je ne connaissais pas alors les symptômes qui annoncent une conscience criminelle. Ma sœur était devenue, à son tour, triste et rêveuse ; je craignis que tout n'allât mal. En vain je la conjurai de

me confier la cause de ses chagrins. Ma mère, désolée, s'imagina que sa fille était enceinte.

Le lendemain, ayant vu le major entrer au parc, et l'ayant suivi, je le trouvai assis sur le bord d'un ruisseau. Je m'approchai sans être aperçu ; il tourna la tête ; son visage, inondé de larmes, fit évanouir toute ma colère. Je l'accusai, et il ne se disculpa point. Je lui présentai la main, et le pressai de réparer ses torts en épousant ma sœur. « Je » suis déjà marié, je suis un monstre », me dit-il, en se frappant le front dans un transport de désespoir. « Monstre » en effet, m'écriai-je, oui, tu as violé » toutes les lois les plus sacrées de l'hos» pitalité, de l'honneur et de l'amitié. » Ah! pourquoi suis-je ici sans armes ? » — En voilà », reprit-il, d'une voix ferme et calme, qui aurait dû me rappeler à la pitié ; et il me montra une paire de pistolets. Nous étions sans seconds ; mais ayant pris chacun le bout

d'un mouchoir, nous tirâmes au même instant, et je le fis tomber à mes pieds baigné dans son sang.

Je restai, sans mouvement, penché sur son corps palpitant, et je manquai de la présence d'esprit nécessaire pour le secourir; cependant il ouvrit les yeux. « Vous êtes en sûreté, me dit-il, et » vous n'avez pas besoin de prendre la » fuite; rapportez que vous m'avez » trouvé dans cet état, et que c'est moi-» même qui ai attenté à mes jours. » Pardonnez-moi, ô Emma, et vous » aussi, Degrey, pardonnez-moi ». La parole expira sur ses lèvres. Il ne put lever la main en signe de réconciliation, ses forces épuisées l'abandonnèrent; elle retomba inanimée à ses côtés, et il mourut en emportant avec lui toute la paix et la sécurité de mon âme.

O Firnos, quelle idée avez-vous d'un homme capable de tuer son semblable pour avoir aimé sa sœur! Quels tour-

mens peuvent expier un crime qui est plutôt celui de ma patrie que le mien ! L'honneur aurait commandé la même chose dans toute l'Europe. Mais c'est en vain que je ne cesse de me le redire ; je ne puis triompher de ma mélancolie; au milieu des cercles les plus gais, les dernières paroles de mon ami expirant retentissent à mes oreilles ; tous mes songes me le représentent noyé dans son sang. Et si tels ont été mes remords dans le temps que j'étais le favori de la fortune, jugez de leur amertume et de la violence de mes peines, lorsque je devins le triste jouet de ses caprices durant une longue et pénible captivité! Mais ce n'est pas tout encore, c'est moi, ô chère et malheureuse Emma, c'est moi qui suis la cause de toutes vos infortunes.

Je n'étais pas encore sorti de mon accablement, lorsqu'un cri perçant me rendit à moi-même. Emma, les cheveux en désordre, le regard égaré, se fit

jour à travers les broussailles. « Etes-
» vous arrivé trop tard pour le sau-
» ver » ? s'écria-t-elle ; et elle se jeta
sur le cadavre, qu'elle couvrit de bai-
sers, en s'efforçant d'arrêter le sang
qui coulait encore de sa blessure. « Le
» sauver ! moi ! Eh ! je suis son assas-
» sin ». Les domestiques qui l'avaient
suivie l'arrachèrent à ce spectacle dé-
chirant, et l'emportèrent malgré sa ré-
sistance. Oui, prince, il n'y a que trop
de vérité dans votre observation, que
la plupart de nos malheurs, en Eu-
rope, prennent leur source ou dans le
mariage, ou dans nos idées sur l'amour.
Sans ces absurdes préjugés, ma sœur
et mon ami auraient connu le bonheur,
et moi je ne serais devenu ni un cruel
homicide, ni un malheureux proscrit.
Mais écoutez l'histoire du major.

A peine sorti de l'enfance, n'ayant
encore reçu aucune leçon de l'expé-
rience, et dépourvu de la plus légère
connaissance du monde, il devint amou-

reux d'une jeune fille si indigne de lui sous tous les rapports, que sa famille se souleva toute entière contre une inclination aussi déplacée; j'en ai moi-même vu l'objet, et je ne puis concevoir comment une créature aussi dénuée de qualités, avait pu faire une passion. Mais l'amour est aveugle ; il l'épousa en secret, parce qu'il dépendait absolument d'un oncle dont il importait à sa fortune de conserver les bontés. Cependant son épouse, en acceptant sa main, avait moins consulté son penchant que sa vanité ; il était héritier d'un pair de la Grande-Bretagne, et sa chère moitié se flattait de pouvoir se montrer avec éclat dans les fêtes du premier couronnement, lorsqu'elle se brouilla, dans un bal, avec une autre demoiselle qui devait danser la première, et dans la chaleur de son emportement, elle lui dit qu'un jour viendrait où elle se trouverait fort honorée de pouvoir danser avec elle sur la même

ligne. Celle-ci était sa rivale, et conservait contre elle un ressentiment qui datait du temps qu'elles avaient passé, dans leur enfance, à la même pension. Elle avait quelques soupçons de son mariage clandestin, ils se convertirent bientôt en certitude par l'indiscrétion d'une femme-de-chambre qu'elle parvint à corrompre. Alors, dévorée de tous les désirs de la vengeance, elle mit en œuvre toutes les ressources d'une méchanceté vraiment infernale pour captiver l'attention du vieux lord, dont elle ne tarda pas à saisir le faible; elle feignit la plus grande admiration pour ses rares qualités, et trop flatté des éloges d'une fille dont il était assez âgé pour être le père, il l'épousa, et la pairie devint l'héritage des enfans nés de cette folle union. Ce revers de fortune fit perdre l'esprit à la femme du major, et on la renferma dans un hôpital de fous. Le lord, instruit du mariage de son neveu, le menaça de lui

retirer sa protection s'il le rendait jamais public ; en conséquence, lorsqu'il parut dans notre province, personne ne savait qu'il se fût déjà rangé sous les lois de l'hymen.

Quelle monstrueuse institution que votre saint sacrement de mariage ! s'écria le prince nair : voilà donc deux hommes qui se marient par faiblesse, et des deux épouses, l'une ne l'est devenue que par vanité, et l'autre qu'à force de scélératesse.

DEGREY.

Le major vit ma sœur; ils furent enchantés l'un de l'autre. L'amour s'insinua dans leurs cœurs sous le voile de l'amitié. J'ouvris les yeux à Emma sur ses propres sentimens, et la félicitai sur sa conquête. J'encourageai l'espoir qu'elle conçut de posséder un homme aussi aimable, qui, en s'examinant lui-même, tremblait de l'impossibilité d'épouser ma sœur.

FIRNOS.

Impossibilité ! comment ? était-il donc impossible de faire prononcer le divorce avec une femme détenue aux petites - maisons ?

DEGREY.

Malheureusement il n'était pas en Prusse, mais en Angleterre ; ce prétendu pays de la liberté, où la loi autorise deux personnes à se tourmenter toute la vie, où on refuse le divorce à ceux qui n'ont pas eu la hardiesse de violer la foi conjugale, où il faut se rendre criminel pour devenir libre, où enfin, un jeune homme qui, après avoir fait des sottises, rentre en lui-même, ne peut tirer aucun fruit de sa guérison. Mais continuons : Le major avait résolu d'éviter ma sœur, de ne plus paraître à la maison, et il eut en effet la fermeté de ne pas la voir pendant quelques jours ; il était honnête homme ; mais il était faible, il revenait sans cesse, malgré les reproches de sa

conscience, et c'est ce combat intérieur qui fit naître nos inquiétudes. Il eût pu triompher de sa passion, si je ne l'eusse pas exposé à un danger au-dessus de ses forces.

Ayant été élu membre du parlement, je donnai une fête à mes commettans dans la ville voisine. Ma sœur, après en avoir fait les honneurs, voulut retourner au château. Ma présence était nécessaire pour faire circuler les toasts parmi les gentillâtres du canton; en conséquence je priai le major de la reconduire chez elle. Il s'en excusa d'abord, au lieu de montrer l'empressement d'un amant passionné; mais cet incident ne me frappa point dans le moment. Tout se réunit pour faire succomber le major; peut-être sa vertu conspira-t-elle contre elle-même. Quoiqu'il eût été autrefois d'une retenue et d'une modération à toute épreuve, il avait depuis peu pris du goût pour le vin, sans doute afin de s'étourdir sur sa fatale passion, et cette

nuit il avait bu sans ménagement; enfin il oublia ses résolutions, et ma sœur.... le soin de son honneur.

La veille de notre malheureuse rencontre, elle lui avait écrit pour lui apprendre l'état critique où elle se trouvait, et le conjurer de légitimer par le mariage, le gage de leur amour, qui, sans cela, devait bientôt rendre sa honte publique. Sa réponse fut touchante; il lui peignit les horreurs de sa position, implora son pardon, s'accusa d'être un misérable, indigne de sa présence, et déclara l'intention où il était de chercher un asyle dans les pays étrangers. Le style de cette lettre était obscur et mystérieux; mais revenue d'un long évanouissement, ma sœur en pénétra le sens et découvrit qu'il se proposait de mettre un terme à ses jours. Toute sa tendresse se ranima à l'idée des dangers qui menaçaient son amant: elle oublia ses torts et vola à son secours; mais déjà j'étais devenu l'instrument choisi par

la Providence pour lui épargner un crime. Sa conscience était déchargée aux dépens de la mienne, de celui qu'il avait médité. Les pistolets dont il s'était armé, prouvent que le suicide était son projet.

Tel fut le sort de ce galant homme. Jugez de l'amertume de mes sentimens, lorsqu'on m'apprit quelque temps après, que par un testament rédigé la veille de sa mort, il avait légué à ma sœur et à moi, tous les biens à sa disposition.

Mais je n'avais pas un moment à perdre. Les officiers de la police allaient m'arrêter. Les lois anglaises n'admettent aucune distinction à cet égard, malgré leur absurdité à tant d'autres. Quoique neveu du premier chancelier, un meurtrier n'avait aucune sûreté à se promettre. Je fis donc monter ma malheureuse sœur, plus morte que vive, dans une chaise de poste, car je voulais sauver l'honneur de ma famille, même au péril de sa vie, et en vingt-quatre heures nous nous embarquâmes à Douvres.

Mon impitoyable dureté faillit la tuer. Pendant tout le voyage j'étais trop exaspéré pour lui adresser un mot. Elle avait besoin de consolation, et tous mes regards étaient pour elle des reproches foudroyans. A Calais elle tomba malade, et accoucha d'un enfant mort. Sans ma barbarie, cet enfant serait devenu mon héritier à Calicut. Aussitôt que sa santé put soutenir les fatigues de la route, je l'emmenai dans la France méridionale, et la laissai à Avignon, sous la protection d'une vieille tante, malgré qu'elle fût de la religion romaine, car, en Europe, une jeune personne a toujours besoin d'un surveillant.

Cependant je parcourais le continent. Le plaisir n'avait jamais été à mes yeux qu'une jouissance du second ordre, je regrettais tous les momens perdus pour mon ambition; mais maintenant toutes mes brillantes perspectives d'élévation et de fortune dans ma pa-

trie, avaient disparu ; et lorsque toutes les difficultés de ma profession s'aplanissaient devant moi, lorsque je me voyais sur le point de recueillir le fruit de mes travaux et de mon activité, je me vis menacé de tomber dans le néant de l'obscurité, ou réduit, sans liaisons et sans moyens, à lutter avec succès contre le crédit et les intrigues des familles, à recommencer, dans un pays étranger, une nouvelle carrière parmi des nationaux jaloux de tout mérite étranger. J'errais de cour en cour, de capitale en capitale. L'indépendance de mon caractère ne pouvait supporter l'idée de la subordination militaire : le temple de l'honneur m'avait fermé ses portes, le plaisir me tendit ses bras, et m'offrit le seul asyle qui me restât. Lorsque, dans les gazettes anglaises, je rencontrais le nom de quelqu'un de mes camarades d'études qui s'était distingué dans le parlement ou au barreau, le souvenir de ma patrie, dont

j'étais pour jamais exilé, me jetait dans l'accablement ; je dédaignais le suicide passager de l'ivresse; je volais de boudoir en boudoir pour me dérober à moi-même. Mon ambition désespérée me rendit frivole, mais ne me plongea pas dans la crapule, car je résidais habituellement dans une cour d'Allemagne, où, heureusement, la galanterie raffinée des dames avait épuré le ton et les habitudes de leurs cavaliers.

A cette époque, ma mère mourut; je n'eus pas la satisfaction d'adoucir l'amertume de ses derniers momens; mais, moi-même, j'avais infiniment plus qu'elle besoin de consolation. Sa vie avait été le modèle de toutes les vertus; le cœur de cette meilleure des mères n'avait jamais formé de vœux que pour le bonheur de ses enfans, et pour exhaler dans leurs bras son dernier soupir. Hélas ! le sort trompa ses plus douces espérances. Moi, exilé, dévoré de remords et mécontent de l'univers; ma

sœur déshonorée et bannie de la société. Combien notre absence dut aggraver ses souffrances ! Je m'étais rendu en toute diligence à Calais pour recevoir de ses nouvelles avec plus de célérité ; tous les courriers m'apportaient le bulletin de sa maladie, et me promettaient son prochain rétablissement : elle m'avait absolument défendu d'exposer ma personne en Angleterre, où j'aurais bravé la mort pour recevoir sa bénédiction ; et si elle ne fût pas morte alors, les malheurs que nous avons essuyés dans la suite l'auraient infailliblement fait descendre au tombeau.

Le sort de ma sœur me tira de ma léthargie. Ma mère, sur son lit de douleur, lui avait pardonné sa faiblesse en la recommandant à mes plus tendres soins. La révolution française venait d'éclater ; et, comme en quittant Emma, j'avais eu la dureté de lui défendre de m'écrire, j'ignorais, à mon retour à Avignon, que ma tante n'était plus.

Après quelques recherches, je découvris enfin l'asyle où ma sœur s'était retirée. Malheureuse fille ! le cœur brisé, sa réputation flétrie, sans aucun espoir de bonheur en ce monde, les papistes zélés qui l'entouraient lui peignirent, des couleurs les plus effrayantes, les tourmens qui l'attendaient dans l'autre. Le pape seul, d'après leurs dogmes, pouvait lui donner l'absolution, et lui ouvrir les portes du salut. Elle se rendit, en conséquence, prosélyte de leur religion. Le confesseur de la bonne tante, qui s'était flatté qu'elle léguerait tous ses biens à son ordre, ayant été trompé dans son attente, car elle avait déclaré Emma son héritière, résolut de ne pas laisser échapper le prix de tous ses soins; il fit croire à cette fille crédule que l'unique moyen de mettre son âme à l'abri des rechutes, était de se faire religieuse. L'année suivante elle prit le voile.

Ici, Degrey fit au prince le tableau

des institutions monastiques. Le jeune Nair ne put décider si leur barbarie était plus déplorable que leur absurdité ne devait inspirer d'étonnement. L'Anglais continua son histoire.

Mais le désir de faire sa cour à ses supérieurs ne fut pas la seule considération qui motivât la conduite du moine. L'amour, ou plutôt le libertinage, était un des plus grands mobiles de son caractère, et le couvent des augustines était son sérail. L'abbesse régnait despotiquement sur sa communauté, et, après avoir été son amant, il était devenu son tyran, et disposait de tout sous son nom. Toutes les religieuses avaient successivement succombé à ses entreprises, jusqu'à ce que ma sœur opposât à ses vœux et à ses soupirs les dogmes de l'église et les devoirs de son état. Il était bel homme, avait l'œil vif et plein de feu, et ses manières insinuantes pouvaient prendre à son gré toutes les nuances. Il avait déjà captivé

le cœur de ma sœur, et arraché d'elle l'aveu que ses principes religieux étaient les seuls obstacles à leur bonheur mutuel. Cet intrigant était fécond en expédiens. Croiriez-vous qu'il produisit une jarretière consacrée et appuyée d'un certificat en latin, qui attestait qu'un ancien pape l'avait remise à une dame romaine avec le privilége d'absoudre toute fille en Jésus-Christ de ses péchés, commis tout le temps qu'elle la porterait? Le confesseur la mit à ma sœur; les droits de la nature et ceux de la conscience étant ainsi conciliés, le bonheur des deux amans s'accomplit.

Mais qu'il s'éclipsa promptement! L'abbesse mourut, et fut remplacée par une religieuse d'une figure rebutante, la seule peut-être qui n'eût jamais partagé les bonnes grâces du confesseur, et qui, en conséquence, le haïssait mortellement. Une révolution totale s'opéra dans le couvent. Un essaim de jeunes filles, à peine sorties de l'enfance,

devinrent les favorites déclarées de la nouvelle supérieure, et eurent la permission illimitée de tourmenter les autres et de leur jouer des tours. On ne faisait que folâtrer du matin au soir, et on eût dit qu'on voulait jeter le couvent par les fenêtres.

Ma sœur, pour n'avoir pas montré à la vieille none cette complaisance que les anciennes exigent des novices pour toutes leurs volontés, devint aussi l'objet de sa haine ; et, après son exaltation, elle saisit toutes les occasions de sévir contre elle. Oh! que ne m'est-il possible de retracer tous les moyens qu'elle imagina pour satisfaire son animosité! moyens tels qu'il n'y a que le cœur endurci d'une abbesse qui puisse les concevoir ou ne pas en avoir horreur. Elle avait appris, par la voie de la confession, comment ma sœur avait été séduite en Angleterre ; et sous le prétexte de mortifier la chair, elle la soumit à toutes les espèces de duretés

et d'humiliations. Elle devait se prosterner devant toutes les sœurs. Le noble sang des Degrey coulait dans ses veines, et elle fut réduite à ce point d'avilissement : cette idée seule fait bouillonner mon sang. Condamnée au jeûne le plus rigoureux, elle était obligée de servir les autres à table, et de voir les favorites exclusives de l'abbesse, objets innocens de ma pitié plus que de ma haine, de les voir, dis-je, se rassasier de friandises, tandis qu'elle n'avait en partage qu'un morceau de pain grossier détrempé de ses larmes. On la forçait tantôt à marcher avec des pois dans ses bas, qui lui écorchaient les pieds ; tantôt à prier des heures entières les bras étendus en croix. Chargée, le plus souvent, des travaux les plus vils, combien de fois n'a-t-il pas fallu qu'elle coupât et portât du bois sur ses épaules encore meurtries des coups de fouet qu'elle avait reçus ! et pour l'exposer au mépris de ses compagnes, on avait

orné sa cellule des portraits de trois saints dont l'extravagante piété devait, aux yeux de ces dévotes imbéciles, accroître la honte de leur victime. On y voyait saint Nicétas qui, après s'être arraché la langue, la jetait au visage d'une fille qui venait le solliciter; saint Clerc, qui se rendait propre à chanter sur le théâtre de quelque prince ou dans la chapelle de quelque pape, pour triompher de pareilles tentations; et enfin sainte Clélie, qui se servait de son aiguille pour se mettre dans l'impuissance de céder aux désirs d'un chevalier castillan qui la recherchait en mariage.

Emma ayant un jour reçu l'ordre de se prosterner devant ces images, et de passer la nuit la tête collée sur le pavé de sa cellule, vint le lendemain, dans l'appartement bien échauffé de l'abbesse, lui baiser la main et la remercier des tendres soins qu'elle prenait de son salut; le passage subit du froid au chaud

lui causa un évanouissement. Les religieuses volent à son secours, on la déshabille, on découvre sa grossesse : son séducteur prend la fuite.

A peine eut-elle repris ses sens, que le son de la cloche rassembla la communauté pour la juger. Alors, sans montrer ni terreur ni faiblesse, elle produisit la jarretière et le certificat qui l'accompagnait. L'abbesse, prête à prononcer la sentence, ne put dissimuler son dépit. L'assemblée, en vertu de la soumission due au Saint Père, allait absoudre la coupable ; mais une des plus anciennes sœurs s'étant levée, montra une jarretière, et demanda la permission d'aller chercher un certificat semblable. Elle espéra que le tribunal lui rendrait justice et aurait de l'indulgence pour une faute qui n'avait été commise que sous la sauve-garde de cette jarretière sacrée ; mais si son authenticité n'était pas reconnue, il y allait pour elle, non-seulement de cette vie,

mais encore de son salut éternel.

On compare les deux jarretières, on examine les certificats; les opinions se partagent; l'importance du cas exige la plus rigoureuse impartialité; il leur semble que le pontife souverain fait retentir à leurs oreilles les clefs de saint Pierre. Deux mois se sont écoulés, et l'affaire est encore indécise. Enfin l'abbesse ayant découvert que son ennemi mortel a été le corrupteur de ma sœur, parvient facilement à convaincre son sénat que la véritable jarretière, celle même que dona Vanotia reçut du pape Alexandre VI (1), est la jarretière de la vieille religieuse. La sentence est prononcée, et ma sœur condamnée à être enterrée toute vive. Mais les yeux de la nation étant ouverts, et la haine publique s'étendant à toutes les institutions monastiques, le peuple n'aurait

(1) Voyage dans la France méridionale, par le baron de Thümmel.

jamais souffert une si monstrueuse atrocité. Les religieuses se firent donc apporter le saint sacrement, et jurèrent, par le corps et le sang de Jésus-Christ, de couvrir d'un voile impénétrable le sort de leur victime.

Daus ces circonstances je revins à Avignon, et m'étant présenté au couvent, je demandai à voir ma sœur : la portière parut déconcertée, et ne sut que me répondre. Enfin l'abbesse vint au parloir, et m'assura que ma sœur était morte d'une fièvre putride. Son air de bonté et de piété, et un certain je ne sais quoi qui semblait l'élever au-dessus des choses de ce bas monde, m'inspirèrent la confiance et le respect. Elle me parla d'Emma dans les termes les plus favorables, fit le plus bel éloge de toutes ses bonnes qualités, la nomma comme sa première favorite et sa meilleure amie. « Elle est morte avec une si
» grande résignation entre mes bras,
» dit-elle, que je ne doute pas qu'elle

» ne reçoive dans le ciel le prix dû à
» la sainteté, et la récompense de ce
» qu'elle a dû souffrir sur la terre ».
Pouvait-on pousser plus loin l'hypocrisie ?

Je me retirai, vivement affecté, à mon auberge, en me reprochant d'avoir sans doute contribué à la fin prématurée de ma sœur ; je l'avais abandonnée à la merci des étrangers, je lui avais renvoyé toutes ses lettres sans daigner les ouvrir : Dieu seul sait quel en était le contenu. Maintenant je me la représentais luttant contre la mort, dans les angoisses d'une maladie putride ; le changement d'air l'aurait peut-être sauvée, mais aucune religieuse ne peut quitter les murs de son couvent. Je me retraçais tout ce qu'elle avait d'aimable, les beaux jours de notre innocence, et tous les événemens de notre jeunesse.

Ces souvenirs me réduisirent presque à un état de démence ; il était minuit,

et je me promenais encore dans ma chambre sans éprouver la moindre disposition à me livrer au sommeil. Tout à coup j'entendis sonner le tocsin ; toute la ville parut dans la plus violente agitation; une foule tumultueuse, armée de flambeaux, de piques, de fourches et d'autres instrumens de destruction, se pressait dans les rues et vomissait d'horribles malédictions. J'aurais envoyé mes domestiques demander la cause de cette rumeur populaire, mais ils étaient sortis : je descendis donc moi-même, et suivis les insurgés.

Quelques pêcheurs ayant trouvé dans leurs filets un enfant mort à l'endroit où la rivière baigne les murs de la maison des augustines, toutes les apparences se réunirent et s'élevèrent pour les accuser. Le peuple souverain est très-expéditif dans l'exercice de sa justice : sans approfondir les circonstances, il jugea toutes les religieuses complices de l'infanticide. Déjà il en avait

sacrifié quelques-unes à ses soupçons, leurs têtes étaient portées au bout des piques, et leurs cadavres en butte à toutes sortes d'indignités.

En m'approchant, j'en vis une des plus vénérables, la corde au cou. Imaginez de quelle horreur je fus saisi; c'était la mère abbesse, dont j'aurais soutenu l'innocence aux dépens même de mon salut. Revenu de ma surprise, je voulais m'intéresser en sa faveur et la sauver de la fureur du peuple, dût-il m'en coûter une vie à laquelle je n'attachais plus aucun prix; je la regardais comme l'amie et la protectrice de ma malheureuse sœur; enfin j'étais déterminé à périr pour une cause aussi juste, lorsqu'elle fit signe qu'elle avait à faire quelque révélation; et, au milieu d'un silence profond, elle avoua qu'elle avait fait elle-même jeter dans la rivière cet enfant, qui n'était mort que parce qu'on lui avait refusé les soins nécessaires: mais sauvez, sauvez la mère,

s'écria-t-elle. De violens murmures m'empêchèrent d'en entendre davantage. Emporté par la foule, elle m'entraîne jusqu'à l'église ; on brise les portes ; déjà on a forcé l'entrée du caveau ; et au milieu des cris, *place, place,* on en retire une figure décharnée, couverte encore du costume de religieuse. Elle ne donne d'abord que des signes équivoques de vie ; on s'empresse de la saigner ; son sein commence à palpiter ; ses yeux s'ouvrent et se referment alternativement ; enfin peu à peu elle reprend ses esprits. « Où suis-je » ? dit-elle. « Elle parle anglais », s'écrie un des spectateurs. Je fends les flots de la multitude, mes efforts heureux me conduisent près d'elle : c'était ma sœur.

Mais elle n'avait point encore épuisé la coupe de l'infortune ; elle était destinée à de nouveaux malheurs. Sa santé se rétablit à la vérité, mais elle avait perdu sa gaîté et son aimable vivacité. Cette tendre mère était toujours incon-

solable de la perte de son enfant. En vain la nation française la couvrait d'applaudissemens partout où elle paraissait, comme une victime arrachée à la superstition; en vain les citoyens les plus distingués de la ville nous comblèrent de politesses; en vain la municipalité nous invita à toutes ses fêtes civiques, tous ces égards ne firent qu'exaspérer ses regrets. Dans l'espoir qu'un changement de scène pourrait ramener dans son âme le calme et la sérénité, je l'emmenai à Nice.

Mais ce que vous aurez peine à croire, les Anglaises qui se trouvaient en cette ville, ses compatriotes même refusèrent de la recevoir, à raison de sa chute en Angleterre. Toutes ses infortunes ne suffisaient pas pour expier son crime aux yeux de quelques bégueules qui n'étaient peut-être redevables de leur impitoyable vertu, qu'à leur manque de charmes, ou aux glaces de leur tempérament. Dans tous les lieux où elles se rencontraient,

ces femmes orgueilleuses lui tournaient le dos et saisissaient toutes les occasions de l'insulter. Il est vrai que j'aurais pu demander raison de ces procédés à leurs maris : car, en Europe, les femmes sont réduites à un tel état de dépendance, que leurs époux sont, et autorisés à réprimer leurs écarts, et responsables de leurs impertinences ; mais je ne voulus pas m'exposer à devenir coupable d'un second meurtre. Ma conscience me reprochait trop amèrement le sang que j'avais déjà versé. D'ailleurs, j'avais assez vécu sur le continent et parmi les peuples libres des préjugés anglais, pour voir dans l'accident arrivé à ma sœur, moins un crime qu'une faiblesse ; et la Providence, en la délivrant du tombeau lui avait accordé une protection si manifeste, que je m'étais parfaitement réconcilié avec elle. En conséquence, je renonçai à la société de mes compatriotes, et résolu de visiter l'Italie, je pris des lettres de recommandation pour

les premières familles de cette contrée, avec lesquelles je me proposais de former des liaisons intimes. Ma sœur devait y faire les honneurs de ma maison. Nous nous embarquâmes donc à Nice, pour nous rendre par mer à Gênes.

Un jour qu'on célébrait une fête de l'église romaine, nos matelots s'étant enivrés, une bourasque s'éleva et nous emporta au large, fort loin de la côte. Notre frêle bateau devint le jouet des vagues irritées; nous voguions au hasard et sans pilote. Cependant le danger rappela notre équipage à lui-même; mais dépourvu des connaissances étendues de la navigation, il ne savait que côtoyer. Alors, comptant que la foi viendrait au secours de son ignorance, il délibéra s'il ne fallait pas, pour se sauver, nous jeter à la mer. La mort de deux hérétiques devait, dans son opinion, appaiser le courroux de leurs saints qu'ils avaient offensés en se laissant entraîner par nous à manger du bœuf salé, le vendredi pré-

cédent. Le pilote voua sa fille à la Vierge, et promit de lui faire prendre le voile, s'il était assez heureux pour regagner la terre. Il est aisé de concevoir la vive frayeur d'Emma, qui malheureusement entendait fort bien l'italien, lorsqu'à la satisfaction générale, nous découvrîmes un vaisseau : c'était un marchand portugais qui allait à Livourne, et qui nous prit sur son bord.

A peine nous étions-nous mutuellement félicités de notre salut inespéré, qu'un bâtiment beaucoup plus grand que le nôtre, se mit à notre poursuite, en déployant toutes ses voiles. Quelle fut notre consternation, en le reconnaissant pour un corsaire barbaresque! Nous nous préparâmes au combat, les femmes étaient tremblantes et éperdues, ma sœur s'évanouit.

Permettez que je vous cite encore un exemple de la bizarrerie de nos idées : c'est la dernière anecdote que j'ai à vous raconter sur l'absurdité qui

caractérise les Européens. Une jeune Anglaise qui était allée en Portugal pour le rétablissement de sa santé, se trouvait au nombre des passagers. Sa vieille gouvernante se jeta à genoux, et la pria, en lui présentant un couteau, d'assurer sa vertu en se défigurant, et de mettre ainsi son salut éternel hors de tout danger. J'éprouvai quelque difficulté à détourner la jeune enthousiaste de ce projet insensé. Je lui rappelai comment, mille ans auparavant, les religieuses de Coldingham, s'étant balafré le visage pour se soustraire à la brutalité des Danois, avaient été impitoyablement égorgées par ces barbares.

« Eh! croyez-moi, dit un matelot » qui avait prêté une oreille attentive » à mes argumens, les Maures vous jetteront à la mer, si vous attentez ainsi » sur vous-même; commence donc par » donner l'exemple, toi, vieille sor- » cière, ajouta-t-il, en s'adressant à la » gouvernante, si tu préfères ta chas-

» teté à la vie. Quant à moi, je ne don-
» nerais pas une prise de tabac ni de
» l'une ni de l'autre. J'ai été une fois
» prisonnier en Syrie, où j'ai vu, dans
» la ville d'Acre, les ruines d'un cou-
» vent; l'abbesse, aussi folle que toi,
» avait persuadé à ses nones de se cou-
» per le nez. Les Turcs respectèrent en
» elles ce qu'il vous plaît de nommer
» vertu; mais ils firent main basse sur
» toute la communauté, qu'ils taillè-
» rent en pièces, et Dieu me damne si
» je souffre cet excès de bigotisme,
» dont tout l'équipage pourrait se trou-
» ver fort mal » !

Je vous répète ce discours pour vous faire voir combien nos Européens ont été insensés dans tous les siècles. L'amour est une faveur libre, une preuve de bienveillance qui ne doit être arrachée de personne. Toute la rigueur des lois devrait être appliquée au viol; mais, assurément, il vaudrait mieux en être la victime que de perdre le nez.

Cependant le pirate, arrivé à la portée du canon, nous fit le signal de nous rendre ; nous ne lui répondîmes que par des boulets, et le combat s'étant engagé, nous nous battîmes en désespérés. Notre nombre diminua bientôt ; nous nagions dans le sang, mais nous refusâmes d'amener notre pavillon. Enfin on nous aborda l'épée à la main ; on précipita sans pitié, dans la mer, tous les hommes de l'équipage qui étaient grièvement blessés ; on attacha aux autres, du nombre desquels je me trouvais, la main au pied, et nous fûmes dispersés en différentes parties du navire ; ensuite on examina les femmes sans aucun ménagement. La jeune demoiselle étant encore vierge, on la mit à part ; car les pirates, qui regardent les femmes comme un effet de commerce, ont la plus grande attention à leur conserver tout le prix qu'elles peuvent valoir au marché prochain. Pour la gouvernante, qui n'avait rien à per-

dre, elle passa de main en main, et subit chaque opération avec une patience et une résignation vraiment chrétiennes ; mais le capitaine se réserva ma sœur, et jugez de ma situation alors, moi qui avais immolé un amant digne d'elle, moi qui l'avais forcée de quitter son pays natal, moi enfin, la cause de tous ses malheurs; je la vis traîner avec violence dans la cabine pour assouvir la brutalité d'un pirate; j'entendis ses cris en secouant ma chaîne avec fureur et en grinçant les dents de rage; c'était, hélas ! tout ce que je pouvais faire pour la secourir.

Enfin nous entrâmes dans le port de Tétouan; l'empereur de Maroc étant à Méquinez, on devait y conduire tous les esclaves mâles, pour qu'il fît son choix. Un odieux Maure vint, en agitant son gourdin, nous ordonner de quitter le navire. Il fallut me séparer de ma sœur, et la laisser au pouvoir de ces barbares. En vain j'épuisai toutes

les instances et les plus humbles prières pour qu'on ne nous arrachât point l'un à l'autre, pour qu'il me fût du moins permis de lui dire le dernier adieu en présence d'un interprète renégat; on ne daigna pas même m'accorder cette faible consolation « Quoi! s'écria le capi-
» taine, tu voudrais me tromper comme
» un scélérat d'Italien qui plongea le
» poignard dans le cœur de sa fille, et
» me fit perdre ainsi une vierge qui,
» même sans l'embonpoint que je me
» proposais de lui faire prendre, m'aurait
» valu trois cents sequins» ? Ma sœur, cependant, ayant trompé ses gardes, s'élança sur le tillac; mais en me voyant enchaîné dans le bateau, elle poussa un cri douloureux, et tomba sans connaissance. Ah! sœur infortunée, ai-je pu être forcé de t'abandonner dans cet état déplorable? Depuis ce fatal instant mes yeux ne l'ont point revue: le ciel seul sait quel a été son sort.

Je ne vous peindrai pas tout ce que

nous eûmes à souffrir dans notre marche ; un pays stérile, un soleil vertical et brûlant, point d'ombrage, aucun rafraîchissement ; enchaînés deux à deux comme des criminels, insultés dans tous les villages que nous traversions, les enfans nous jetaient des pierres ou nous couvraient d'ordures, et excitaient leurs chiens contre nous, en nous appelant chiens de chrétiens.

Arrivés à Méquinez, on nous fit paraître le lendemain en présence de l'empereur ; son air rebarbatif glaçait d'épouvante tous ses courtisans; il était assis sur une natte, et semblait ne donner aucune attention aux tambours et aux cornemuses, qui composaient un concert digne d'un Maure, ou d'un ours que l'on fait danser. Nous attendions ses ordres, mais son premier ministre, lui-même, n'osa pas interrompre sa rêverie.

Tout à coup un grand bruit qui se fit entendre dans la cour du palais,

l'attira à la fenêtre : on allait décapiter trois esclaves surpris dans les jardins du harem. Dans un pays comme celui de Maroc, où les femmes sont réduites au plus dur esclavage, s'ils eussent tué un frère ou empoisonné leur propre mère, ou enfin commis les crimes les plus atroces contre Dieu et l'humanité, leur condition n'eût pas été aussi désespérée ; ils auraient pu entrevoir quelque possibilité d'obtenir leur grâce : mais après avoir profané le sanctuaire d'un harem, les Maures admirèrent la clémence de leur souverain, de ne pas les avoir condamnés à périr par les tourmens les plus recherchés. Déjà le bourreau en avait exécuté un : « Voyez, » s'écria sa majesté marocaine, combien ce maraud est maladroit ! il ne » sait pas seulement couper une tête ». Elle lui fit signe de suspendre son opération. Les deux coupables qui restaient, s'attendant qu'on allait leur donner la vie, laissaient éclater leur joie,

lorsque l'empereur, s'avançant, leur coupa la tête de sa propre main, et rentra tout couvert de sang dans la salle des audiences, où les courtisans le félicitèrent à l'envi de son adresse.

Ce prince nous ayant examinés, choisit, pour son partage, deux capucins et un bénédictin. « Vils frocards, leur » dit-il, vous ne valez pas la nourriture » qu'il faudra vous donner, mais du » moins on peut compter sur votre » rançon ».

Le jour suivant on conduisit le reste des prisonniers au balistan, ou marché des esclaves. On nous fit ôter les vêtemens qu'on avait substitués aux nôtres en nous dépouillant ; tous les acheteurs qui se présentèrent eurent la liberté de nous questionner sur notre pays, notre qualité, notre profession et nos talens, de s'assurer de l'état de notre santé, et si nous n'avions pas quelque défaut qui pût nous rendre incapables de travailler. Enfin on nous examina comme on

examine un cheval; on nous fit marcher, courir, sauter; je n'oublierai jamais ces humiliations. Après une contestation si la somme serait payée en or ou en argent, je devins la propriété d'un Maure.

Mon nouveau maître habitant la campagne, m'employa à la culture de son jardin. Je ne vous parlerai pas du traitement que j'essuyai; vous savez comment les Persans se conduisent envers leurs esclaves, et toutes les nations mahométanes se ressemblent à cet égard, comme si elles eussent été formées sur le même modèle.

La décence m'interdit de vous peindre les amours des musulmans; il est aisé de concevoir les suites horribles de la séparation que la nature réprouve entre les deux sexes. Représentez-vous dix, vingt, et jusqu'à cent femmes renfermées sous les verroux d'un harem, et destinées aux plaisirs d'un seul individu, qui souvent n'est qu'un vieil-

lard imbécille ou impuissant; autour de ce tombeau des amours où on ensevelit la jeunesse et la beauté, sont les dortoirs d'une foule d'esclaves, de malheureux sans consolation, sans espoir, sans principes et sans pudeur. Voyez-les couchés ensemble sous un climat qui ne respire que la volupté, privés de tout commerce avec la plus intéressante moitié du genre humain, passant des mois entiers sans voir, et toute leur vie, peut-être, sans trouver l'occasion de s'entretenir avec aucune femme. Doit-on s'étonner s'ils outragent la nature, eux qui semblent oubliés de l'univers; eux, habitans d'un pays dont le législateur et le prophète a rivé leurs chaînes et légalisé leurs privations?

Un renégat napolitain était l'intendant des esclaves de mon maître, et nous gouvernait avec une verge de fer; ses mignons, cependant, vivaient non-seulement en paix, mais avec agrément, et il sembla d'abord disposé à

m'honorer de sa faveur à mon tour, mais ne m'ayant pas trouvé autant de complaisance qu'il s'en était flatté, il me jura une haine mortelle. Lorsque nous avions terminé les travaux de la journée, on nous accordait une heure de relâche avant le coucher du soleil; je fuyais alors ses persécutions pour aller gémir en liberté sur la rigueur de mon sort, et penser à celui de ma sœur.

« Sans les préjugés que j'ai pris en » Europe, m'écriai-je, tu aurais été » heureuse dans les bras de ton amant, » ô Emma! de cet amant dont j'ai été » l'assassin; nous aurions tous joui du » bonheur en Angleterre ». Je passais, dans les larmes, cette heure de repos, après laquelle une cloche nous donnait le signal de nous renfermer dans notre dortoir jusqu'à ce que l'aurore nous rappelât au travail. On ne nous laissait jamais de lumière, dans la crainte que nous ne missions le feu à la prison. Une

foule d'hommes livrés aux appétits les plus grossiers et aux goûts les plus dépravés, se trouvaient séparés, par un simple mur, des femmes de leur maître; cette proximité exaltait l'ardente activité de leur imagination déréglée. Mais je ne dois pas vous dévoiler ces orgies ténébreuses. Que les abus de la polygamie sont révoltans et affreux ! Dans un pays où un Muley-Ismaël peut avoir trois mille femmes et cinq mille concubines, huit mille hommes en manqueront absolument.

Mon maître était presque sexagénaire ; et parce que sa première femme ne lui avait pas donné d'enfans, sans en rechercher la cause qu'il aurait pu trouver dans son inconduite personnelle et les excès de sa jeunesse, il s'en prit à elle, et en conséquence il venait de s'unir à une seconde femme de dix-sept ans. J'étais depuis quelque temps à son service, lorsque j'appris ces particularités. Il avait aussi quelques jolies

esclaves, mais je n'ai jamais vu leur visage.

Un soir, étant allé me promener dans la partie la plus solitaire du jardin, je trouvai un fifre; et ayant appris en Allemagne à jouer de la flûte, je m'emparai de ce malheureux instrument, et m'en servais souvent pour essayer d'adoucir mes chagrins. Bientôt ses sons funestes furent entendus et remarqués par ma jeune maîtresse, qui voulut me faire jouer en sa présence. Son mari l'aimait avec passion; cette proposition alarma sa jalousie; tous les usages du pays s'opposaient à l'introduction d'un homme dans l'intérieur du harem. Il fit part de son embarras au Napolitain, qui jouissait de toute sa confiance. Ce scélérat, pour satisfaire sa haine contre moi, imagina un expédient propre à lever tous les obstacles. Oh! comment vous l'expliquer! puis-je révéler l'opprobre dont je fus menacé? Walter Degrey devait perdre sa virilité.

Est-il des expressions capables de rendre ma fureur et mon indignation, lorsqu'on m'annonça le sort qui m'était destiné ? Si quelques esclaves ne se fussent jetés entre nous, j'aurais étranglé l'intendant de mes propres mains. J'étais au désespoir ; et si l'on n'eût éloigné de moi tout instrument de mort, j'aurais mis, sans hésiter, un terme à ma déplorable existence. Je fus garrotté ; mais heureusement le chirurgien de la maison était allé à quelque distance panser une esclave qui s'était coupé la gorge en voyant empaler son amant, dont les tentatives, pour lui rendre la liberté, avaient échoué. Son absence fit différer l'opération, et une de ces révolutions, si fréquentes en Barbarie, me sauva.

Abdalla, l'aîné des princes, ayant découvert que son père méditait de l'immoler à sa passion pour une de ses femmes dont il voulait faire monter le fils sur le trône, avait débauché l'armée

par l'appât d'une double solde ; il fit égorger son père et dix de ses frères ; et ayant dépouillé de leur or et de leurs bijoux les huit cents femmes du harem, il en fit la récompense de ses soldats mercenaires, et fut proclamé empereur. Tel est, fréquemment, le sort d'un despote mahométan.

Le chirurgien venait d'arriver, et préparait ses instrumens; le Napolitain, mon ennemi, triomphait de ma détresse ; on n'attendait plus que le retour de mon maître, que ses fonctions avaient appelé à la cour : il était commandant de la garde impériale ; mais resté seul fidèle à son souverain, il avait eu l'honneur d'être assassiné de la main même de l'usurpateur. Le nouvel empereur donna ses maisons et ses terres, ses troupeaux et ses esclaves, à un de ses favoris, qui vendit les femmes comme un vil bétail, et envoya les hommes cultiver ses domaines; mais ayant appris que j'é-

tais anglais, il me retint près de sa personne.

A peine étais-je entré à son service, qu'il m'informa que son fils était ambassadeur de Maroc en Angleterre. « Je lui » ai acheté, me dit-il, une jeune Cir» cassienne que j'ai nourrie, depuis » quelques mois, de riz, et mainte» nant elle est d'un embonpoint qui » enchante. Je plains mon fils : tes com» patriotes n'ont point de goût. Il m'as» sure, dans sa correspondance, que » les Anglaises ne sont qu'un composé » d'os et de peau. Je me propose donc » de lui envoyer cette nymphe, qui » égale au moins deux de tes Euro» péennes en pesanteur. Je lui don» nerai quatre esclaves et quatre eunu» ques pour la servir, et à toi la liberté, » si tu veux les conduire sains et saufs » en Angleterre ».

On embarqua la Circassienne enfermée dans une boîte, ses femmes voilées

de la tête aux pieds, et les eunuques qui, armés de gros bâtons, tenaient la populace à une distance respectueuse.

Nous étions à peine dans l'Atlantique, que les matelots anglais, ayant enivré ces malheureux, se trouvèrent dans la meilleure intelligence avec les quatre esclaves. Nos chrétiennes ne sont pas plus libres qu'elles à certains égards; mais elles ne plient que sous le joug du préjugé et du point d'honneur; elles éprouvent quelques remords à trahir un mari, elles ont quelques principes; au lieu qu'une mahométane qui manque de délicatesse, et qui n'a point de réputation à ménager, volera dans les bras du premier venu avec aussi peu de scrupule qu'un petit garçon en met à tromper son maître d'école, ou un criminel à prendre la fuite s'il voit la porte de sa prison ouverte. Ainsi tout l'équipage était en faveur auprès de ces quatre filles, et lorsque nous débarquâmes en Angleterre, elles trouvèrent

considérant les murs du sérail, je vis accourir une foule de peuple; on se précipitait vers le lieu d'une exécution terrible. Deux malheureuses mahométanes ayant été surprises dans un commerce de galanterie avec quelques esclaves chrétiens, allaient être jetées à la mer (1). Le fanatisme regardait toute liaison entre les sectateurs des deux religions, comme un crime réprouvé par la nature. Ce supplice était un acte de dévotion, un auto-da-fé à la turque. Une troupe d'esclaves est toujours portée à la licence la plus effrénée, et ma religion m'exposa à leurs insultes. On commença par m'accabler d'invectives, et on se serait bientôt permis de plus grandes indignités, si je ne me fusse réfugié dans une maison voisine. Heu-

(1) Lorsque les Anglais eurent, en 1802, évacué l'Egypte, toutes les femmes du pays qui avaient eu commerce avec eux furent précipitées dans la mer par les Turcs.

MONITEUR.

reusement elle n'appartenait pas à un musulman, dont la jalousie l'eût autorisé à m'ôter la vie en punition de mon audace : elle était habitée par un prêtre grec.

Après les premiers complimens, nous fîmes connaissance ; sa figure ouverte, ses manières simples me prévinrent en sa faveur, et son air de mélancolie m'inspira le désir de pouvoir lui rendre service. Il s'offrit à me reconduire chez moi, où je l'engageai à rester à dîner.

L'ayant instruit du motif de mon séjour à Constantinople, il m'apprit qu'une guerre civile ayant éclaté en Mingrélie, le marchand s'y était rendu pour y acheter des esclaves. « Croyez-moi, ajouta-t-il, je connais » le personnage ; c'est un Arménien, » et conséquemment un fripon ; il a » voulu profiter de mes malheurs. Les » patriarches de l'église grecque, peut- » être parce qu'ils regardent nos épouses

» comme les leurs, ont rendu une or-
» donnance assez singulière : si un prê-
» tre grec épouse une fille qui ne soit
» pas jolie, il est par le fait déchu de la
» prêtrise, et rentre dans l'ordre des
» diacres. Pourvu d'un bénéfice qui
» suffisait à mes besoins, je fis choix
» d'une femme qui possédait toutes les
» qualités nécessaires à mon bonheur;
» je la présentai à notre évêque; la loi
» porte qu'un prêtre n'épousera qu'une
» vierge vertueuse, jeune, d'une santé
» florissante et de bonne mine. Ma
» bien-aimée réunissait les quatre pre-
» mières conditions; mais, par le dé-
» faut de charmes, elle ne plut point à
» sa grandeur, qui protesta contre
» notre union. Cependant je me déci-
» dai à l'épouser, et refusai d'en pren-
» dre une autre, que monseigneur
» m'avait destinée. En conséquence il
» me priva de mon bénéfice, et me
» donna un successeur qui agréa sa
» protégée. J'étais réduit à la misère

» lorsque ce coquin d'Arménien s'offrit
» pour m'acheter une femme, qu'il pour-
» rait, sans obstacle, exporter du
» pays ».

Après avoir fourni aux besoins de l'ex-prêtre, je partis pour la Mingrélie, que je trouvai un théâtre de brigandage et d'anarchie. Chaque gentillâtre faisait la guerre à son voisin, et enlevait les filles de ses vassaux pour les vendre comme esclaves : elles étaient destinées à peupler les harems de Constantinople, car les marchands, semblables à des oiseaux de rapine, accouraient de toutes parts pour profiter des avantages de tous les partis. Je me rendis à la capitale, où je fus reçu par un des principaux habitans, pour lequel j'avais des lettres de recommandation.

Le marchand que vous cherchez, me dit-il, est parti pour une foire dans l'intérieur. Nos gentilshommes de province sont grands joueurs, et quand ils ont perdu leur argent, ils se décident



à vendre quelques-unes de leurs paysannes. Ainsi il espère faire de bonnes affaires ; mais il reviendra incessamment, et en l'attendant, regardez-vous dans ma maison, comme si vous étiez chez vous-même.

Le lendemain il vint me dire : Ce soir je suis invité à un grand repas, et vous devez en être. Chez nous, lorsqu'un mari (1) surprend un amant dans les bras de son épouse, celui-ci est obligé de lui donner un cochon ; et le cocu, pour montrer son savoir-vivre, invite ordinairement son rival à souper. Dernièrement je me suis trouvé dans ce cas, et hier j'envoyai au bonhomme le cochon le plus gras du marché ; en apprenant que j'avais chez moi un étranger, il m'a prié de vous amener au nombre des convives.

Je fus charmé de cette idée, et je me mis à réfléchir dans combien de pays

(1) Voyage de Chardin, en Perse.

du monde une galanterie semblable aurait eu pour résultat l'opprobre ou la mort. Un Anglais aurait intenté à sa femme un procès criminel, un Juif l'eût lapidée, un Russe l'eût fouettée, un Turc l'eût mise dans un sac et jetée dans le Bosphore; pour un Français, il lui aurait sans doute demandé pardon de l'avoir interrompue; mais il n'appartient qu'à un Mingrélien d'inviter son amant à souper. Nous mangeâmes, nous bûmes, nous rîmes, nous chantâmes, et nous étions encore à table quand le jour parut; mais hélas! j'oubliai ma sœur.

Pendant cette fête, l'Arménien, avec ses esclaves, était repassé par la ville. Aussitôt que j'eus pu me procurer des chevaux et un guide je me mis sur ses traces. J'arrivai chez lui, en Arménie, mais trop tard. Y ayant laissé quelques-unes de ces femmes pour acquérir de l'embonpoint, il s'était remis en route avec le reste pour



Alep et Damas. Je l'y suivis, et de là au Caire; je pénétrai même jusqu'en Abyssinie, où il était allé pour acheter des eunuques noirs; mais je le manquai partout. Je revins à Bagdad; il avait quitté cette ville pour se rendre à Ispahan.

Sans me donner un instant de repos, je volai de nouveau sur ses pas. En traversant le pays des Guèbres, je rencontrai un marchand qui, quelque temps auparavant, m'avait sauvé la vie en Arabie, et voici comment: Pendant mon séjour dans cette contrée, on conduisait une fiancée à la tente de son futur époux; ornée de fleurs et de feuilles, elle était assise sur un chameau, ayant pour cortége toute sa famille qui la précédait, et faisait retentir les airs de chansons nuptiales. Je les suivis pour observer les usages du pays. Malgré la nature de la fête, on régala les deux sexes dans deux tentes séparées. Telles sont les rigoureuses pré-

cautions de la jalousie parmi les Ismaélites. Ils sont cependant hospitaliers ; et quoique je fusse absolument étranger, on m'invita à prendre place parmi les hommes. Dans cette assemblée régnaient le calme, le sérieux et la gravité que l'on remarque parmi les quakers ; à peine y entendit-on prononcer un mot. Les Arabes se tiennent assis, immobiles comme des statues, en regardant la fumée de leurs pipes ; et ils croiraient avoir atteint le plus sublime degré de la sagesse, s'ils pouvaient parvenir à parler sans remuer les lèvres. Rire serait, selon eux, se montrer aussi frivole qu'une femme. Les femmes, en effet, s'amusaient mieux dans leur tente, où elles étaient très-gaies, et ne s'occupaient que de la danse et du chant. Vers minuit, on conduisit les nouveaux époux dans la tente qui leur était destinée.

Je suis sûr que vous, Nairs, vous rendrez aux Européens la justice d'avouer que leur soumission envers le

sexe est plus aimable que la hauteur des Arabes, si éloignés de cette galanterie qui, à Virnapore, couvrit le pauvre Lacy d'un grand ridicule, que parmi eux la fiancée doit se prosterner devant son époux, pendant qu'il lui attache au front deux médailles, l'une d'or, et l'autre d'argent.

Bientôt l'époux revint dans notre tente, portant à la main un mouchoir tout ensanglanté, comme le trophée de sa victoire, et reçut, en conséquence, les félicitations de ses amis. Cependant la gaîté des femmes allait toujours croissant, et les hommes paraissant ivres de fumée et d'opium, je me dérobai de leur société, et me glissai derrière la tente des femmes, où, étendu sur le sable, je regardais par-dessous la toile. Mais quel plaisant spectacle! un groupe de femmes dansait à la manière des Bacchantes, autour des draps du lit. Je m'amusais infiniment de cette scène édifiante, lorsque je reçus un coup violent

sur la tête. Un chamelier m'avait surpris, et toute la horde m'eût taillé en pièces, si l'honnête Guèbre, dont j'ai parlé, n'eût pas eu la charité de me tirer de leurs mains à prix d'argent, dont il a été depuis remboursé par le consul anglais, à Alep.

Ce généreux ignicole, à qui j'avais tant d'obligations, se félicita de me voir dans sa patrie, et fit tous ses efforts pour me retenir quelques jours chez lui. « La semaine prochaine, me dit-il, » mon fils doit épouser sa sœur; ce sont » mes seuls enfans, et leur mère et moi » nous sommes charmés de ce mariage. » J'ai vu plusieurs parties de l'Asie, et » partout j'ai trouvé les femmes trai» tées avec indignité; mais je puis met» tre ma fille sous la protection de son » frère, avec plus de confiance que sous » celle d'un étranger. Il faut que vous » restiez pour être témoin de leur bon» heur ».

Je savais que, chez les anciens Perses,

le mariage du frère avec la sœur était consacré, et j'aurais bien voulu pouvoir assister à une cérémonie qui m'eût rappelé les noces de Cyrus ; mais les vives inquiétudes qui m'agitaient sur le sort de ma sœur, et la crainte de ne pas rejoindre le marchand ne me le permirent pas.

J'arrivai à Ispahan, et dans quelle malheureuse circonstance ! Un favori du Shah venait de couper la tête à cet homme, qui avait essayé de le tromper en faisant passer pour vierge une fille qui ne l'était pas.

Par sa mort, toutes mes espérances de jamais me réunir à ma sœur, s'évanouirent. En Europe, mon cher Firnos, vous aurez mille occasions de retrouver votre mère; vous pourrez la rencontrer dans quelqu'assemblée, au spectacle, ou sur les promenades publiques : mais chez les mahométans, il n'y a ni assemblées, ni théâtres, ni promenades. Vous pourrez faire insérer un avis dans une gazette, qui volera

d'un bout à l'autre du monde chrétien; mais les musulmans n'ont point de gazette. A peine existe-t-il chez eux quelque communication entre les plus proches parens : chaque maison avec son jardin forme un petit royaume isolé : les femmes vivent éloignées du commerce des hommes qui ne reçoivent même pas de convives chez eux; si on a quelqu'affaire à traiter, on se donne un rendez-vous dans un café. Dans quelques contrées de l'Asie, leur jalousie l'emporte tellement sur leur religion, qu'ils interdisent à leurs femmes la liberté d'aller à la mosquée, et ne permettent pas à leurs imans d'obéir aux lois du prophète, en montant sur les minarets pour annoncer l'heure de la prière, dans la crainte que, du sommet de ces tours, leurs regards ne pénètrent dans l'intérieur des maisons.

Quel moyen me restait-il alors de découvrir les traces de mon Emma? Combien de fois, peut-être, n'ai-je pas

été près d'elle, logé dans le même caravanserail, ou n'ai-je pas voyagé avec la même caravane! Peut-être s'est-elle offerte elle-même à mes yeux, mais voilée de la tête aux pieds: comment l'aurais-je reconnue? Je partis d'Ispahan pour Candahar, et j'arrivai sur les bords de l'Indus.

Je ne vous peindrai pas la manière dont je fus affecté en entrant dans votre empire: c'était passer des ténèbres à la lumière, des tourmens du purgatoire aux délices du paradis. Je parcourus les différentes principautés qui me parurent le séjour de l'abondance et du bonheur: je m'avançais en diligence vers Calicut, lorsque je rencontrai la comtesse de Raldabar, qui me présenta à votre auguste oncle à Virnapore.

Je ne voudrais pas condamner mon plus mortel ennemi à une succession de voyages aussi pénibles que les miens; mais si vous eussiez vu le monde autant que moi, il en serait résulté pour vous,



l'avantage d'être moins prompt à offenser mes compatriotes, en laissant éclater tout votre mépris pour leurs préjugés et leurs inconséquences. Presque toutes les nations diffèrent d'opinion sur la plupart des objets, et particulièrement sur la pudeur, l'amour et le mariage.

En Europe, il serait indécent à une vierge de faire une déclaration à un homme. Dans quelques endroits, elle doit même rejeter jusqu'à trois fois celle de son amant. Chez les Cosaques de l'Ukraine, au contraire, si une fille conçoit de l'inclination pour un garçon, elle visite ses parens, et s'adresse en ces termes à son bien-aimé:

« Ivan Féodor, la bonté qui respire » dans tes traits, m'est un sûr garant » que tu traiteras bien et aimeras ten- » drement ta future épouse. Cet espoir » m'a déterminée à venir te prier de » m'épouser ». Elle tient à peu près le même langage au père et à la mère;

elle sollicite leur consentement, et si elle ne l'obtient pas, elle déclare qu'elle ne sortira de leur maison qu'à cette condition; et si pendant quelques jours ou quelques semaines, elle lutte contre leur obstination, ils finissent par se rendre, non-seulement eux-mêmes, mais ils emploient encore tous leurs moyens à faire consentir leur fils à ce mariage. Personne n'oserait se permettre la moindre violence envers la postulante, dans la crainte d'offenser sa famille, et d'attirer sur soi la colère du ciel.

Dans quelques pays, la virginité est en si grand honneur, qu'un marchand d'esclaves se rendrait coupable d'un crime capital, s'il en introduisait dans le harem d'un sultan, une qui l'eût perdue. C'est par le même motif que les Arabes, les Turcs et les Juifs examinent si scrupuleusement l'intérieur du lit nuptial. Il y aurait une extrême indiscrétion de s'informer à un Turc de la santé de son épouse, et cependant,

ses idées sur la bienséance sont si différentes des nôtres, qu'il se fait une gloire d'exposer le lit nuptial à la curiosité publique.

En Ukraine on va plus loin encore; la nouvelle épousée, après avoir soumis sa virginité à l'examen de quelque parente, passe dans les bras de son époux: alors les convives entrent dans leur chambre en dansant: si l'on entend ses soupirs, la danse s'anime et devient plus bruyante; mais si sa défaite ne lui arrache aucun cri, cette danse cesse, et tout le monde s'afflige. On déploie son dernier vêtement, et s'il porte des marques honorables, on arbore un drapeau rouge devant la maison; toute sa famille s'empresse de lui faire des complimens et des présens: le cas contraire est annoncé par un drapeau déchiré, et l'on accable d'injures à l'envi, non-seulement la mariée, mais aussi madame sa mère.

Les mêmes scènes, à peu de chose près, signalent les noces en Russie, où

elles se célèbrent au bruit des trompettes et des instrumens; on croirait qu'on vient de forcer dans leur retraite quelque bête fauve. Les Moscovites font sonner par des fanfares la défaite d'une vierge, comme les Allemands, la mort d'un cerf ou d'un sanglier (1).

Dans d'autres contrées, on regarde la virginité comme une fleur qui ne vaut pas la peine d'être cueillie; et dans certaines parties du monde le plus nouvellement découvertes, les époux craignant la fatigue, ont payé des matelots européens pour les suppléer dans les devoirs d'une première nuit.

Je vous ai raconté qu'en Perse, j'avais été invité à des noces entre frère et sœur, tandis que j'avais connu, quelque temps auparavant, un jeune homme de la religion grecque, qui était épris d'une fille pleine de mérite; mais leurs prêtres s'opposèrent à leur

(1) Lettres chinoises.

mariage, en déclarant que ce serait un inceste, parce que le père du jeune homme l'avait tenue sur les fonts de baptême.

Chez les Juifs, des principes bien différens obligent un homme à épouser la veuve de son frère, pour perpétuer son nom. Dans l'ancienne Egypte, on ne permit pas seulement à un frère et à une sœur de s'unir, mais on les y força, parce qu'un mariage semblable avait été, pour leurs législateurs Osiris et Isis, le gage de la plus parfaite félicité.

Lorsque César passa en Angleterre, les femmes appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton (1). Ici, les filles doivent renoncer à la galanterie en se mariant; là, les femmes ne jouissent de leur liberté qu'après leur mariage. Une Hottentote, pardonnez si je vais chercher des

(1) Voltaire.

exemples dans une nation aussi barbare, ose avoir autant d'amans qu'il lui plaît; mais si elle a le malheur de devenir grosse, on la fait mourir; tandis qu'une Cosaque assez maladroite pour concourir à la population de son pays, ne voit pas, à la vérité, ses jours compromis; mais on l'attache à un poteau, devant la porte de l'église, et on accorde à toutes les bonnes âmes la satisfaction de lui cracher au visage.

En Arménie, un jeune homme ne doit épouser qu'une vierge : une veuve ne peut être que le partage d'un veuf, et on regarde les troisièmes noces comme infâmes. Dans la Cafrerie, le prêtre ne donne la bénédiction nuptiale qu'en pissant sur les deux époux; et une veuve est obligée de se laisser couper une jointure du doigt, si elle veut se soumettre une seconde fois à cette auguste cérémonie.

Il est des peuples qui fiancent leurs enfans dès le berceau. Sans ce prélimi-

naire, aucun Arménien, vieux ou jeune, n'oserait quitter sa patrie. Deux époux musulmans ne se voient jamais avant le mariage. Il y a la même chance à courir, en se donnant pour la vie une compagne qui puisse en faire le charme ou le tourment, qu'en mettant à la loterie; et puisque l'art de peindre leur est interdit par le Coran, il faut qu'ils s'en rapportent au témoignage d'autrui pour connaître même le visage de leur future. En lui ôtant son voile, l'époux peut avoir le désagrément de ne trouver qu'une femme laide, bossue, boiteuse et borgne, au lieu d'une femme jolie et bien faite; et l'épouse, à son tour, peut être aussi cruellement trompée.

Le Gallo-Nègre, en Abyssinie, est moins exposé à faire un mauvais choix. Il n'envoie ni parente, ni ambassadeur pour proposer son alliance; il va lui-même faire sa cour. Ne possédant rien de plus précieux que sa vache, com-

parer sa bien-aimée à cet animal est son plus beau compliment, et la preuve la plus touchante de son attachement, comme la perte de sa vache serait la plus sévère punition de son parjure. En conséquence, il s'approche de la beauté noire, une poignée de foin dans une main, et de la bouze dans l'autre, en lui disant : « Puissent ces deux ob-» jets, l'un cesser d'entrer, et l'autre de » sortir, si jamais je t'abandonne ».

Peut-il être une opposition aussi frappante que celle qui règne entre les usages de la Perse et ceux de l'Abyssinie ? J'ai connu des personnes qui n'avaient jamais vu le visage de leurs propres filles, et à qui l'idée de les dévoiler eût causé autant d'horreur que s'il se fût agi de se montrer nus en public : tandis qu'en Abyssinie, où j'ai mangé chez quelques grands..... Mais je dois vous prévenir que la mode des sigisbés est aussi générale en Abyssinie qu'en Italie, et que les festins y sont

ordonnés avec la plus fine galanterie. Les dames et les cavaliers sont, à table, placés alternativement à côté les uns des autres, et certes on ne se fût pas attendu à ce raffinement de galanterie dans le fond de l'Afrique.... Eh bien! j'y ai souvent remarqué que, pendant le repas, des amans se levaient, allaient s'amuser sur le tapis, et étaient, à leur retour, accueillis par les autres convives avec des toasts et des complimens analogues au sujet.

Dans certains pays, on regarde les femmes comme des êtres d'une condition si inférieure à celle de l'homme, que l'amende fixée pour le meurtre de celui-ci est double de celle qu'on impose pour le meurtrier d'un individu de l'autre sexe. Ce n'est pas seulement en Chine, comme vous le savez, qu'on voit une femme attelée avec un âne pour labourer la terre, pendant que son mari se contente de diriger la charrue et de semer les grains; car cette cou-

tume régnait autrefois en Afrique (1), et ce n'est que très-récemment que la Russie a vu disparaître l'usage qui, par la main du beau-père, remettait à l'époux un fouet destiné à châtier sa femme. Qu'en eût pensé mon célèbre compatriote, le preux sir Philippe Sidney, lui qui, ayant été élu roi de Pologne, refusa cette couronne pour servir notre vieille reine Élisabeth en loyal chevalier ?

Dans la Grèce, où Lycurgue ordonna aux filles de Sparte de rester toutes nues en présence des hommes, il serait aujourd'hui scandaleux qu'une femme montrât le bout de ses doigts. Et en Syrie, cette même région où votre auguste Sémiramis régna avec tant de gloire, une femme, en donnant à manger à sa volaille, se couvrirait aujour-

---

(1) Post imbres, vili asello, et à parte alterâ jugi, anu, vomerem trahenti, vidimus scindi.

PLINIUS, lib. XVI, cap. 21.

d'hui de son voile, si le coq s'approchait trop près d'elle (1).

Je suis entré, mon cher Firnos, dans le détail de toutes ces singularités, moins pour faire le pédantesque étalage de mes connaissances, que pour vous disposer à contenir l'étonnement ou le mépris que ne manquera pas de faire naître en vous tout ce que vous verrez en Angleterre. Chaque nation n'a pas seulement ses idées et ses usages particuliers, elle y est encore exclusivement attachée. Ce n'est pas assez pour les musulmans de ne pas ouvrir les yeux sur l'absurdité ou les abus de la polygamie; un très-grand nombre, parmi eux, vit et meurt sans avoir même imaginé qu'il pût exister d'autre système que le leur. Ainsi, je vous en conjure, ne proclamez pas hautement et à tout venant les avantages des principes

(1) Voyages de Campbell aux Indes, par terre.

établis chez les Nairs. Votre enthousiasme amuserait les uns, serait regardé par les autres comme une impiété, et vous ne feriez pas plus de prosélytes qu'un chrétien qui essaierait de convertir les Turcs, et leur recommanderait de renoncer à leurs harems.

D'un autre côté, que les erreurs des autres nations ne vous fassent pas désespérer de parvenir au sanctuaire de la vérité. L'Être suprême a doué les animaux de l'instinct qui ne les trompe jamais, parce qu'il n'est que l'impulsion de la nature; mais il ne voulut imposer aucun joug à l'homme. Il lui donna donc la raison, et la raison ose être à elle-même son propre juge. Or, il est permis à chaque nation de modifier et de réformer ses idées, d'après ses lumières; mais, semblable à l'art, qui n'approche jamais plus de la perfection que lorsqu'il prend pour modèle la nature, la raison n'est jamais moins exposée à s'égarer que quand elle consult

l'instinct : et il est évident que les principes sur l'amour et la manière de succéder, qui sont en vigueur chez vous, où les deux sexes sont libres, et où l'enfant appartient à sa mère, sont émanés de l'instinct même, cette loi infaillible de la nature.

FIN DU TOME PREMIER.

*Fautes à corriger.*

## TOME Ier.

### DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

*Page* 44, *ligne* 10, quel attrait aurait le mariage, en voyant, *lisez* : quel attrait aurait le mariage ? En voyant.

*Même page, ligne* 14, de leurs maris ? *lisez* : de leurs maris,

*Même page, ligne* 24, où cette vanité naturelle est légitimée, *lisez* : ou cette vanité naturelle et légitimée.

*Page* 75, *ligne* 21, *ueber die The*, lisez : *ueber die Ehe*.

### EMPIRE DES NAIRS.

*Page* 51, *ligne* 15, artella, *lisez* : Harlotta.

*Page* 157, *ligne* 20, J'ai une sœur, *lisez* : J'ai eu une sœur.

*Page* 233, *ligne* 2, une femme, *lisez* : ma femme.

*Page* 250, *ligne* 15, des Personnes, *lisez* : des Persans.

*Page* 252, *ligne* 13, de rester, *lisez* : de lutter.

## TOME II.

*Page* 27, *ligne* 12, mais négligé déclara l[illegible] malade en danger, *lisez* : mais négligé d[illegible]

génèra en fièvre, et lorsque le médecin déclara la malade en danger.

*Page* 37, *ligne* 9, parce que, *lisez* : lorsque.

*Page* 63, *ligne* 1, ne s'empressait-elle? *lisez* : ne s'empressaient-elles?

*Page* 189, *ligne* 2, la plus parfaite, *lisez* : la moins parfaite.

*Page* 216, *ligne* 13, gentilles donna, *lisez* : gentilles donnas.

*Page* 236, *ligne* 11, fondation, *lisez* : fondatrice.

*Page* 253, *ligne* 21, esclaves, *lisez* : sultanes.

*Page* 271, *ligne* 24, cinquante mille, *lisez* : cinq mille.

*Page* 281, *ligne* 9, Lovelau, *lisez* : Lovelace.

## TOME III.

*Page* 7, *ligne* 2, Firnos ayant déclaré que c'était la Samorina, *lisez* : Firnos ayant déclaré qui c'était, la Samorina envoya, etc.

*Page* 27, *ligne* 6, Northeole-Parc, *lisez partout où ce mot se trouve* : Northcote-Parc.

*Page* 109, *ligne* 10, le voile, après avoir immolé le fruit de ses amours. Cette, *lisez* : Voile. Après avoir immolé le fruit de ses amours, cette.

*Page* 128, *ligne* 5, vivement. Alors, *lisez* : me frappa vivement alors; et

*Page* 132, *ligne* 12, d'une modique pension, *lisez :* d'une pension.

*Page* 199, *ligne* 7, la Samorina, *lisez :* le Samorin.

*Page* 288, *ligne* 8, grand Aigroff, *lisez :* quand Aigroff.

## TOME IV.

*Page* 76, *ligne* 2, douairière, *lisez :* douanière.

*Page* 103, *ligne* 9, votre Fitz-Allan, *lisez :* votre ami Fitz-Allan.

*Page* 229, *ligne* 6, boucs, *lisez :* bons.

*Page* 242, *ligne* 6, célestes, *lisez :* célèbres

*Page* 243, *ligne* 22, pères, *lisez :* pairs.

*Page* 264, *ligne* 6, mon aïeule, *lisez :* mes aïeules.

*Page* 289, *ligne* 18, retirez-vous, *lisez :* relevez-vous.

# L'EMPIRE
# DES NAIRS.

# L'EMPIRE
# DES NAIRS,

OU

# LE PARADIS DE L'AMOUR.

Par le Chevalier James Lawrence.

---

Genus huic materna superbum
Nobilitas dabat, incertum de patre ferebat.
Virg. l. xi. 341.

---

## TOME SECOND.

---

Imprimé en 1807
A PARIS;
Et se trouve chez Maradan, Libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.
1814.

# L'EMPIRE
# DES NAIRS.

## LIVRE IV.

### ARGUMENT.

Firnos et Walter Degrey débarquent en Angleterre. La fille de joie. Amours d'Edmond Degrey et de Kitty-Bligh. Amours de Firnos et de Clara Degrey. Mascarade. Procès pour cause d'adultère. Camilla. Le baron de Naldor découvert dans un hôpital de fous. Marguerite de Montgomery, ancienne amie d'Agalva.

---

Enfin le vaisseau ayant abordé à Portsmouth, voit bientôt son tillac couvert d'un essaim de courtisanes dont les charmes mercenaires viennent dépouiller l'imprudent marin des fruits de sa longue et pénible navigation. Leur effronterie

et leurs gestes lubriques remplissent Firnos du plus grand étonnement; il est loin de reconnaître en elles ces Anglaises réservées et modestes, dont Degrey lui a fait la peinture. L'une lui frappe familièrement sur l'épaule et l'invite à la suivre dans sa chambre garnie; une autre lui fait les honneurs de l'île par un baiser aussi brusque que libre. Le prince, furieux, s'arrache de ses bras; sa bouche exhale l'odeur du genièvre.

Arrivé à l'auberge, il ne peut dissimuler sa surprise. Vous verrez bientôt, répondit Degrey, et non sans dépit probablement, que les Anglaises sont véritablement chastes, quoique retenues par la tyrannie de l'habitude plus peut-être que par la force du sentiment. L'usage oblige, ici, le sexe en général de porter la chasteté à un degré qui afflige la nature, et les malheureuses qui font commerce de leurs attraits, ne sont que des exceptions à la règle : celles même

dont les regards paraissent le plus chargés de tous les feux de la volupté, sont très-souvent du tempérament le plus froid. Elles doivent feindre l'amour pendant qu'il ne leur inspire que du dégoût, et forcer leurs lèvres à sourire lorsque leur cœur est en proie à la douleur. Votre délicatesse ne me permettant pas de croire que vous puissiez vous laisser séduire par une beauté vénale, je ferai chercher une de ces infortunées qui font du plaisir une profession publique, et nous trouverons probablement en elle une victime du désespoir. Celle, par exemple, qui vient de vous favoriser d'un baiser si gracieux, n'avait peut-être eu recours aux liqueurs fortes, que pour émousser le sentiment trop vif de sa misère.

Un valet de place annonça bientôt une fille de joie. Elle entra et salua les deux voyageurs comme s'ils eussent été d'anciens amis. Une gorge séduisante soulevait son mouchoir de mousseline

transparente, et toute sa parure laissait entrevoir ses appas. Son air exprimait la satisfaction; elle semblait ne pouvoir contenir la joie que leur vue lui inspirait. Elle parcourait l'appartement en dansant; elle riait avant même d'avoir reçu les complimens que dicte l'usage, et elle ne cessa de se livrer à son babil que quand le souper vint occuper sa langue. Alors elle donna l'essor à son appétit, et mangea plus que les deux autres convives ensemble.

Les domestiques s'étant retirés, Degrey, afin de consoler l'amour-propre de la belle aventurière de leur indifférence pour ses charmes, lui donna une guinée, et la pria de leur raconter l'histoire de sa vie.

A cette invitation, elle fondit en larmes; mais s'étant bientôt remise par les soins de Degrey, elle commença en ces termes: « Ah! pourquoi me féliciter sur mes attraits? Le ciel a voulu, sans doute, que la beauté fût un

bien; mais l'homme en a fait un sujet de malédiction. Si j'eusse été d'une figure rebutante, je n'aurais pas précipité ma mère au tombeau, j'aurais été la consolation et le soutien de sa vieillesse, je n'aurais pas couvert d'opprobres une famille honnête. Je n'ose pas me rappeler les jours de mon enfance; et quand je porte mes regards sur l'avenir, je frémis, je suis au désespoir.

» Et cependant je n'ai rien éprouvé d'extraordinaire; ce qui m'est arrivé arrivera à mille autres. Je ne puis me glorifier d'une naissance distinguée; la séduction qui m'a perdue n'a pas déshonoré une famille illustre, qui dût laver son injure dans le sang; aucun écusson n'en a été flétri, mais le cœur de mes parens a eu à gémir de ma conduite et des malheurs qui en ont été la suite.

» A la mort de mon père, pasteur d'un village, ma mère resta chargée

de trois enfans. Mes deux sœurs épousèrent des fermiers du voisinage ; mais la cadette étant morte en couches, ma mère et moi, qui demeurions ensemble, nous prîmes soin de la petite orpheline qu'elle avait laissée.

» Deux ans s'écoulèrent dans un état d'aisance et de satisfaction ; nos revenus étaient modiques, mais nous avions peu de besoins. Je tombai dangereusement malade, et le mémoire de l'apothicaire nous menaçait d'une ruine totale ; ma mère, ma tendre mère, après m'avoir gardée pendant le jour, se livrait toute la nuit à des travaux à l'aiguille ; je recouvrai la santé, mais elle perdit la vue, et la perdit, hélas ! pour moi, qui méritais si peu son dévoûment.

» Durant les trois années qui suivirent ce malheur, ma conduite fut irréprochable, je dirai même exemplaire : de quels délicieux souvenirs ne m'occupe-

rait-elle pas, sans l'humiliant contraste que forme avec elle la honte qui me poursuit aujourd'hui? Enfin, le seigneur du lieu, jeune homme qui entrait dans sa majorité, vint prendre possession de ses domaines. Il me vit un jour que je conduisais ma mère à l'église. J'eus le malheur de lui plaire. Il était impossible de lui refuser l'entrée de notre maison, et en parlant sans cesse de la vertu, et jamais de l'amour, en présence de ma mère, il captiva non-seulement mon estime, mais encore la sienne. Une éducation au-dessus de ma condition accéléra ma chute. Fière de ma supériorité sur les autres villageoises, j'eus la vanité de croire que quelques faibles talens lui feraient illusion sur l'obscurité de ma naissance, et le jeune écuyer ne cessa de me présenter la flatteuse perspective de voir ma mère couler dans une heureuse tranquillité, les jours de sa vieillesse au château. A ces assurances séduisantes,

je le pressais contre mon cœur, et le perfide, abusant de ma reconnaissance, me ravit l'innocence. Il est inutile d'ajouter que, peu de temps après, il m'abandonna à toutes les horreurs du désespoir.

» Cependant ma honte éclata, et je me vis en butte à toute la médisance du voisinage. Feu mon père s'était fait beaucoup d'ennemis, en ordonnant que la sœur du marguillier ferait une pénitence publique, revêtue d'une chemise blanche, pour une faute semblable à la mienne. Les parens de cet homme, qui était un des coryphées du village, ne manquèrent pas de faire tomber leur vengeance sur moi. Lorsque je paraissais à l'église, on me montrait au doigt, et les jeunes gens me reconduisaient avec des huées. Un jour ayant échappé à ces insolens, j'étais assise à côté de ma mère à qui la cécité ne permettait point de s'apercevoir de mon état, lorsqu'un soupir amer que je ne

pus étouffer, alla frapper son oreille; elle tressaillit, et je fus obligée de feindre une mélancolie dont je ne pouvais me rendre raison à moi-même. Eh bien! dit-elle, je vais t'en développer la cause. Un cœur disposé à la tendresse doit, à ton âge, éprouver un vide pénible. Les soins de la maternité sont l'apanage d'une femme, et sois sûre de voir bientôt quelqu'homme digne de toi solliciter ta main. Tes vertus seront pour lui la plus riche dot. Celle qui remplit si bien les devoirs de la piété filiale, est destinée sans doute à devenir mère. J'atteste le ciel, continua-t-elle, en étendant vers moi ses bras incertains, que les années qui m'ont vue privée de la lumière, ont été mes années les plus heureuses, parce qu'elles m'ont fait connaître toutes les vertus de ma fille ». Oh! quel trouble déchirant s'éleva dans ma conscience, à des éloges si peu mérités! Un évanouissement put seul arrêter le cours de mes larmes. On me trans-

porta sur un lit, et cette scène ayant accéléré mon terme, j'accouchai d'un enfant vivant, au grand étonnement de tous les assistans.

» Cet événement fut ignoré de ma mère, pendant quelques semaines, lorsqu'un jour, en entrant dans ma chambre, elle me surprit alaitant mon fils. Quel coup de foudre pour une mère aussi religieuse! Il lui causa la mort; dix jours après, la tombe se referma sur elle.

» Me voilà donc le rebut de la société, déshonorée, abandonnée de mes amis, insultée par mes voisins, réduite au dernier degré d'abattement et en proie à tous les remords. Ma sœur m'accabla de reproches, lorsqu'elle vint arracher de mes bras ma petite nièce dont elle voulut se charger, quoiqu'on eût pourvu à tous ses besoins : mais elle m'abandonna, moi, sa sœur! avec un enfant au berceau, sans aucune espèce de ressource. Oui, elle avait pour un

bâtard la même horreur qu'inspire la vue de l'insecte le plus dégoûtant ou du plus dangereux reptile. Elle ne voulut ni le toucher, ni le souffrir près d'elle. Enfin une dame charitable s'offrit pour en prendre soin, à la condition que je le lui abandonnerais en toute propriété, et que je ne me permettrais ni inquiétude, ni information sur son bien-être. Quelle cruelle alternative! Mais est-il une mère qui, en pareil cas, puisse ne pas se sacrifier elle-même? Je contractai donc ces engagemens, et depuis ce moment, je l'ai entièrement perdu de vue, et n'en ai même jamais entendu parler.

» O mon cher petit Edouard! s'écria-t-elle, en se jetant à genoux; que Dieu te couvre de ses ailes protectrices, si déjà il ne t'a pas recueilli dans son sein, et fait partager avec ses anges cette félicité à laquelle ta mère n'ose plus aspirer! que son ignominie ne rejaillisse jamais sur toi! Que le souvenir de sa

chute, quand elle aura cessé d'être, ne soit pas un obstacle à ta fortune! Mais lève-toi, femme indigne, lève-toi, tu dois ignorer le sort de ton fils; garde-toi de lui donner ta bénédiction, ce serait de ta part un blasphème.

» Je suis maintenant fille publique, prêtresse de Vénus, courtisane, exposée au despotisme avilissant d'une infâme qui se fait un état de la prostitution des autres, aux insultes des bégueules, à la licence effrénée des débauchés, aux crapuleuses volontés des ivrognes, aux odieuses caresses des vieillards libertins, et aux soupçons flétrissans de la police. Combien de fois un voleur m'a-t-il proposé de me rendre sa complice, en m'agrégeant à sa bande, pendant que la maréchaussée exigeait ma coopération à quelque stratagème de la plus noire trahison! car on croit une fille perdue capable de tous les excès. Si j'étais citée devant une cour de justice, je trouverais

les juges prévenus contre moi. Mon hôte me fait payer double le loyer d'un misérable grenier, à raison de l'opprobre dont je couvre sa maison; et si je ne l'acquitte pas d'avance, on me met sans pitié à la porte. De jeunes étourdis, à la suite de leurs orgies, viennent briser mes fenêtres; et les voisins, me rendant responsable de ce tapage, exigent impérieusement qu'on me chasse avec ignominie : le vice est plus souvent avare que prodigue, et cependant non-seulement les garçons des auberges, mais quelquefois les valets même de mes amans, demandent à partager le prix de ma prostitution, prix sur lequel j'ai été souvent trompée par leurs maîtres sans foi et sans délicatesse. Ce n'est pas tout encore; vous vantez la force d'âme de votre sexe, tandis qu'une malheureuse fille ne doit pas seulement souffrir, mais aussi provoquer les caresses d'un vieillard impotent. Je me tais sur les moyens qu'elle doit mettre en œuvre

pour ranimer la vigueur épuisée d'un si ridicule adorateur, et je ne peindrai pas le dégoût qu'éprouve cette infortunée à se prêter à tous les caprices d'une imagination dépravée.

» D'ailleurs,quelle plus horrible perspective! Cette fille se rendra, à son tour, le guide, dans la carrière du vice, d'autres malheureuses dont les attraits sont dans toute leur fraîcheur, et deviendra ou leur tyran ou leur esclave. Mais il en est peu dans cette odieuse profession, qui puissent se flatter que leurs crimes finiront avec tant d'éclat. Quand nos charmes sont flétris, nous allons mourir de faim, dans un grenier, victimes du froid et d'un abandon universel : la charité même nous exclut de ses bienfaits, et ces tourmens affreux ne sont que le prélude de ceux qui nous attendent dans l'avenir. Le galérien peut espérer d'expier ses torts avec le temps, le pécheur qui s'est converti, peut mourir avec confiance; mais

le besoin toujours renaissant nous ferme la porte du repentir, et forcées de pécher, jusqu'au dernier soupir, nous exhalons nos âmes réprouvées dans les angoisses du désespoir ».

Firnos fut si touché de son histoire, qu'il ne put commander à ses larmes. Lorsqu'elle fut partie, il se livra à ses réflexions, en se promenant dans la salle. Mais, s'écria-t-il, ce que je ne comprends pas, c'est qu'étant si dégoûtée de sa profession, elle n'en prenne pas quelqu'autre; il y en a tant! elle est encore jeune et jouit de la meilleure santé.

Ah! mon ami, repartit Degrey, vous ne connaissez pas les préjugés qui asservissent l'Europe. Une fille qui a touché du fruit défendu, est réduite à un tel degré d'infamie, qu'aucune famille ne daignerait la recevoir en qualité de servante, qu'aucune manufacture, aucune fabrique ne voudrait lui confier de l'ouvrage. Elle s'est précipitée

dans un abîme d'où rien ne peut la tirer... Mais la nuit est déjà fort avancée : adieu, Firnos. Avant de quitter les pays chrétiens, si vous visitez par curiosité les prisons, vous y trouverez réunies sous la même voûte, la femme qui a donné la vie à un bâtard, et celle qui a fait périr le sien.

Suzette, une des filles de l'auberge, ayant éclairé le prince pour se rendre à son appartement, voulut lui ôter ses bottes ; mais il la congédia : elle lui demanda s'il n'avait besoin de rien, et sur sa réponse négative, elle se retira en soupirant. C'était une belle nuit d'automne, et après une chaleur étouffante, toutes les fenêtres étaient ouvertes. Firnos fut très-surpris de voir rentrer Suzette avec une bassinoire : « Il est » des messieurs, observa-t-elle, qui » sont du tempérament le plus froid ». Le sourire dont elle accompagna ces mots, avait quelque chose de si malin, qu'il bannit à l'instant la fille du

pasteur, des souvenirs du prince : il remarqua que Suzette avait les plus beaux yeux noirs et une gorge la plus volumineuse qui ait jamais soulevé un mouchoir de soie rouge.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas; un garçon se précipite dans la chambre et surprend Firnos qui aidait Suzette à échauffer le lit. « Eh bien ! s'écrie-» t-il, en s'adressant au valet d'écurie, » tu en es témoin ». Ensuite il vomit un torrent d'injures, et donna mille malédictions à la pauvre Suzette, pour avoir déshonoré son seigneur et maître, car tels sont les titres orgueilleux que le mariage autorise. Cet éclat réveilla tous les voyageurs. On allait conduire le prince de Malabar devant un juge de paix, lorsque Degrey accommoda l'affaire, et le furibond cocu dont cinquante guinées dorèrent les cornes, rendit grâces à son heureuse étoile, de cette bonne aventure.

Firnos se mit au lit, sans trop ap-

plaudir au bon sens ni à la justice de la nation. « Voilà donc, se disait-il, une
» pauvre fille mise à la porte pour avoir
» fait un enfant, ce qui, à Calicut, lui
» eût attiré les félicitations de tous ses
» amis ! et d'un autre côté, le corps d'un
» être humain, regardé dans un pays
» qui vante sa liberté, comme la pro-
» priété exclusive d'un mari ! O ma
» mère ! quelles disgrâces n'as-tu pas
» dû essuyer au milieu d'un peuple
» aussi bizarre » ?

Le lendemain, les deux amis délibérèrent sur les mesures à prendre pour découvrir Agalva, et d'après la vive impatience qui portait Degrey vers son frère Edmond, on résolut qu'il resterait caché à sa campagne, jusqu'à ce qu'on sût si la famille du major s'était désistée de ses poursuites pour venger sa mort, et en attendant, que l'on écrirait à un homme d'affaires de Londres, de faire de plus exactes perquisitions de la princesse de l'Indostan.

La nuit commençait à déployer ses sombres voiles, lorsque leur voiture arriva, par une allée de chênes majestueux, à l'antique demeure des Degrey. Au moment où Firnos mettait pied à terre, une femme parut au pied des degrés, le pressa dans ses bras, et dans le même transport, scella d'un baiser le pardon de sa longue absence. C'était Clara Degrey; elle l'avait pris pour son mari, et elle faillit s'évanouir de honte et de confusion, lorsque son beau-frère lui présenta le prince impérial de l'Indostan.

Clara excusa de son mieux l'absence de son époux, et s'étudia à cacher la peine qu'elle en ressentait. Pendant la soirée, Degrey s'informa de ses parens et de ses amis, qu'il n'avait pas vus depuis si long-temps. — Eh bien! mon oncle le chancelier a dû laisser des biens immenses; qui en a été l'héritier?

CLARA.

Ses enfans, sans doute.

DEGREY.

Ses enfans ?

CLARA.

Toute l'Angleterre fut étonnée, lorsqu'elle vit la comtesse donner le jour à un fils, suivi d'un autre l'année d'après. Comment ! et vous aussi, vous vous en étonnez ?

DEGREY.

Point du tout. (Ici il se rappela l'hermitage et l'aumônier.)

CLARA.

Vous devez à sa douairière un compliment de condoléance. Personne ne tient un meilleur état de maison. Elle habite sa campagne avec ses deux fils, auxquels elle vient de donner un gouverneur français. C'est un jeune abbé qui a échappé à la proscription dans son pays.

DEGREY.

Et mon oncle le gouverneur ?

CLARA.

Il est toujours aux Indes occidentales.

DEGREY.

Et son épouse? (A ce souvenir, il soupira.)

CLARA.

Elle est morte de chagrin. Personne ne pouvant expliquer le départ si brusque, pour ces contrées lointaines, d'un mari qui avait toujours montré si peu d'ambition, depuis cette époque le rire et la joie cessèrent pour cette femme infortunée, et n'ont plus reparu; l'éclat de ses yeux se ternit, une langueur mortelle se répandit sur tous ses traits; son caractère aimant et sensible fut entièrement altéré; elle ne prit plus, comme autrefois, un intérêt vif et tendre aux peines et aux plaisirs de tout ce qui l'environnait. Si sa généreuse bienveillance ne l'abandonna point, elle n'en exerçait plus les actes que par ha-

bitude; sa charité devint un mouvement purement machinal; les enfans du village l'appelaient leur mère, les bénédictions des pauvres la suivaient partout; mais après avoir répandu la satisfaction dans tous les cœurs, elle se retirait pour cacher ses pleurs. Comment votre oncle put-il abandonner une femme aussi accomplie? Mais tous les maris se ressemblent. Une véritable sympathie m'attirait vers elle: dans sa dernière maladie je lui donnai tous mes soins, et je la vis souvent dans le délire; mais elle ne prononça jamais, au grand étonnement de ses amis, le nom de son mari, et elle ne cessait, mon cher Walter, de parler de vous.

Le public ne pouvait juger que sur les apparences; mais Degrey justifia son oncle, et s'affligea d'avoir contribué lui-même à la mort d'une femme si intéressante. Il l'avait aimée, quoique son respect pour son mari lui eût interdit de se faire à lui-même l'aveu de ses

sentimens. O préjugés barbares de l'Europe! se disait-il, en soupirant, où deux personnes ne peuvent s'aimer sans en déshonorer une troisième; quand serai-je de retour à Calicut!

Firnos n'était plus à lui-même, en contemplant les rares qualités naturelles et acquises de son hôtesse. Quelle physionomie enchanteresse! s'écria-t-il, en s'adressant à Degrey, lorsqu'ils se furent retirés; elle est le miroir d'une âme où fleurissent toutes les vertus! Quelle harmonie dans le son de sa voix! quel attrait! quelle affabilité! quelle dignité dans ses manières! Il y a, dans tout ce qu'elle fait, quelque chose de si séduisant, qu'elle doit captiver tous les cœurs.

J'en conviens, répondit Degrey; mais cette aimable vivacité qui brilla jadis dans ses yeux, et qui la rendit les délices et l'âme de toutes les sociétés, qu'est-elle devenue? où est son doux sourire? Non, son esprit est en proie à

quelque chagrin secret; il y a quelque chose d'inquiet et de mélancolique si visiblement empreint sur son front, dans son regard, et jusque dans sa gaîté même, que malgré que sa personne réunisse tous les charmes, qu'elle jouisse d'un rang distingué, de l'estime de ses amis et de tous les biens de ce monde, je crains qu'elle ne soit malheureuse.

Firnos enchérit sur tous ces éloges, mais il espérait que les craintes de son ami étaient mal fondées, car il était amoureux.

Le jour suivant, pendant que Degrey s'occupait à écrire à son frère, Clara proposa au prince une promenade dans le parc. Quelle heureuse occasion pour un amant! cependant le mot d'amour ne sortit point de sa bouche. Il avait résolu de renoncer à ses droits naturels, et quoi qu'il dût lui en coûter, de respecter même les préjugés de la nation. Il la suivit à travers la plaine,

dont la verdure, fortement prononcée, faisait ressortir la blancheur du château gothique. Elle le conduisit sur une montagne, du sommet de laquelle l'œil, après s'être promené sur des provinces entières, n'est arrêté que par le ciel et l'océan. Quelle chaîne immense de bois et de collines ! quelles superbes vallées couvertes de bétail ! avec quelle variété les troupeaux colorent les coteaux ! Un fleuve majestueux coule, en serpentant, dans la plaine, forme quelques îles, vrais séjours de fées, et disparaît derrière une forêt de chênes antiques. Ici, un cerf sorti de l'ombrage épais, s'arrête comme pour examiner les étrangers, et paraît sensible à la protection qu'on lui accorde. Tous ces agrémens se succèdent, pour ainsi dire, à l'envi. A chaque pas, s'offre quelque nouveau point de vue ; et tandis que Clara fait remarquer au prince tous ces objets, le prince sent croître son goût pour les beautés de la nature.

Cependant toutes les cataractes des cieux semblent s'ouvrir, et malheureusement il faut passer par une barrière. Clara s'arrête pour laisser passer Firnos le premier. Le prince ne saisissant pas son intention, s'arrêta à son tour. Clara, quoique pénétrée par la pluie, se tait; le prince n'y comprend rien. Elle le prie de la précéder; il s'imagine qu'elle n'en agit que par égard pour sa naissance impériale, et refuse d'obéir. Elle insiste, il proteste contre cette étiquette; elle se fâche, il s'incline et n'en persévère pas moins dans son refus. Enfin Degrey arrive, et lui explique cette énigme. Clara n'avait pas été mue par le respect, mais par la crainte d'exposer ses jambes aux regards d'un étranger.

Firnos avait trop de politesse, pour éclater de rire; peut-être même qu'à des yeux amoureux, l'objet dont ils sont épris ne paraît jamais ridicule: mais Degrey qui vit cette scène avec

indifférence, fit un signe à son ami : « Nous régalerons de cette anecdote, » lui dit-il, la jeune comtesse de Ral» dabar, lorsque nous la verrons pas» ser une rivière à la nage ».

Cet incident eut les suites les plus fâcheuses. Firnos qui avait en vain lutté contre une passion, sans cesse alimentée par la découverte de quelque nouvel attrait dans Clara, devint furieux, lorsqu'un rhume léger dans le principe, mais négligé, déclara la malade en danger. Il voulait se précipiter dans son appartement, aller arroser de ses pleurs sa main brûlante, et implorer le pardon de sa faute involontaire; mais les règles de la décence dont l'ignorance l'avait rendu coupable, manquèrent de lui faire perdre l'esprit, lorsqu'il se vit arrêté à la porte, sous le prétexte qu'il n'était permis à aucun étranger d'entrer dans la chambre à coucher d'une Anglaise. Il maudit les préjugés et leur tyrannie; à peine Degrey put-il le

calmer, mais rien ne put le consoler.

Voilà, s'écria-t-il, un être souffrant dans la chambre voisine! et vous qui faites profession d'une religion qui ne respire que la bienveillance, vous me défendez de veiller à côté de son lit, de contribuer à son rétablissement, et d'être témoin du retour de sa santé! O ciel! si l'on me cachait le malheur que j'ai causé, si elle en mourait, la paix serait à jamais bannie de mon âme. Il s'enfonçait dans les lieux les plus sombres du jardin, mais il se retrouvait sans cesse devant la porte de Clara, et faisait appeler Degrey, qui quittait le chevet de sa belle-sœur, et venait flatter sa douleur, en lui disant qu'elle allait mieux, ou l'assurer que du moins son état n'empirait pas.

Enfin, la convalescence de la belle malade lui permit de le recevoir dans son antichambre. Avec quel empressement il se rendit à cette invitation! avec quelle bonté il fut accueilli! L'officieuse

femme de-chambre avait informé sa maîtresse des angoisses et des inquiétudes que lui avaient causées les dangers de son état. Quel contraste entre ce vif et tendre intérêt et l'indifférence de son mari, qui, lorsqu'on lui manda, par une estafette, la situation critique de son épouse, avait écrit à son frère, pour le féliciter sur son heureux retour, et avait à peine daigné se souvenir d'elle dans sa lettre !

Clara sut apprécier des procédés si opposés; il se fit insensiblement une révolution dans son cœur. L'image de son mari s'y effaça, celle de Firnos s'y insinua furtivement; l'espion est entré dans la citadelle. O Clara! sois sur tes gardes, et défie-toi des douces amorces de l'amitié : la raison n'y a pas encore planté l'arbre de la liberté, mais la reconnaissance l'a déjà disposé à la révolte; les ruses de l'amour te sont-elles donc si étrangères que tu ne les connaisses pas?

Firnos ne quitta plus le sofa de Clara; il passait des heures entières à la contempler; il donnait essor à son imagination pour la divertir, il lui faisait prendre ses remèdes au temps prescrit, et s'il avait contribué à sa maladie, sans doute il hâta sa guérison: mais tandis qu'il faisait des progrès rapides dans l'estime de Clara, il perdait de la sienne pour lui-même; il avait en effet à se reprocher plutôt d'être faible que d'être coupable, il n'avait pas la force de suivre le plan de conduite que lui avait tracé sa générosité, indépendamment de la morale. Les principes d'un Nair lui auraient permis d'aimer une femme, quelle qu'elle pût être; mais quoiqu'il crût agir par caprice, plus que par devoir, il résolut de renoncer à la belle-sœur de son ami.

Le hasard sembla prendre plaisir à se jouer de ses projets. Clara montrait de jour en jour plus de goût pour sa société, et la manière gracieuse dont

elle recevait ses soins, l'engagea à les multiplier. Une fois elle le pria d'ôter le coussin sur lequel reposait sa tête, et une épingle ayant sauté, trahit une gorge plus blanche que l'albâtre. Firnos ne put contenir son émotion; Clara n'eut pas la force d'affecter un air sévère; mais le prince sentit sa faiblesse, et vit le danger dont il était menacé.

Dans l'intention de s'y soustraire, il pressait Degrey de fixer le jour de leur départ pour Londres, lorsqu'Edmond arriva. Les deux frères s'élancent dans les bras l'un de l'autre, aux cris répétés de *mon cher Walter, mon cher Edmond.* On se fait mille questions sans reprendre haleine; point de nouvelles d'Emma, et les sombres nuages de la tristesse se répandirent sur le front des deux frères. Edmond prit par la main Firnos qu'il secoua comme s'il eût été une de ses plus anciennes connaissances. Maintenant, dit-il, je dois faire une visite à ma femme. Oh! qu'ils étaient

négligés par son mari, ces baisers de Clara qui auraient élevé son amant à la félicité des dieux !

« Mon cher ami, dit Edmond au » prince, la première fois qu'il le » rencontra seul, le diable m'emporte, » si vous n'êtes pas amoureux; vous » soupirez comme un paladin, vous » avez l'air du chevalier de la triste fi- » gure. Courage, jeune homme, ne » soyez pas hypocrite avec moi, point » d'excuses, point de cérémonie. Une » fois dans ma vie, et une fois seu- » lement, je perdis l'appétit; alors j'é- » tais amoureux. Vous avez, comme » moi, perdu l'appétit; *ergo*, vous » êtes aussi amoureux; et quand je » remarque les coups d'œil langoureux » qu'une certaine dame jette à un égril- » lard de votre tournure, et qu'ensuite » elle devient vermeille comme le bou- » ton de rose, ou les jolis doigts de » l'Aurore (car messieurs les amans » sont difficiles en fait de comparaison),

» je crois, avec votre permission,
» pouvoir en conclure qu'elle brûle
» également de tous les feux de l'a-
» mour ».

FIRNOS, en l'interrompant.

J'espère, monsieur, que vous ne soupçonnez l'honneur ni la vertu d'aucune dame.

EDMOND.

D'aucune dame? Eh! qui voudriez-vous donc que je soupçonnasse?

FIRNOS.

Mais d'une dame qui réunit à tant de rares qualités une âme si délicate, et toutes les perfections physiques.

EDMOND.

A dire le vrai, je ne me connais pas en âme; mais pour le physique, vous avez raison. J'en serais épris moi-même, si je n'avais le malheur d'être son mari.

FIRNOS.

Dès lors vous ne serez donc pas surpris, et vous ne me ferez pas un crime, si madame votre épouse a fait sur mon cœur la plus vive impression : mais pour ne pas porter le désordre au sein d'une famille à laquelle j'ai voué la plus tendre amitié, je me propose de partir demain pour Londres.

EDMOND.

Mon frère m'a assuré que vous êtes de vrais égrillards, vous autres Nairs ; mais peut-être quelques-uns de nos quakers sont-ils allés chez vous propager la foi, eux qui ne sont pas faits pour propager autre chose. Il est vrai qu'un damеret de votre tournure pourrait s'amuser assez honnêtement à Londres, mais je ne veux pas encore vous laisser partir. J'ai une commission à vous donner ; et d'abord, je vous accorde la liberté de bâiller, pendant que je vous raconterai mon histoire.

Mon frère jugea à propos de rejeter sur moi le fardeau du mariage, quoique ce soit une corvée dont on dispense ordinairement parmi nous les cadets de famille. Il avait sans doute soulevé trop souvent le rideau pour donner lui-même dans le piége. Mon cher, me dit-il, si tu veux consentir à prendre une femme, nous échangerons nos fortunes. Pour jouir de la tienne, lui répondis je, j'en épouserais une demi-douzaine; et pour te prouver que je parle sérieusement, je t'annonce que j'en ai déjà une en vue. Patience, reprit-il, à raison du marché avantageux que je t'offre, tu dois m'accorder une bagatelle; il faut que tu me laisses choisir pour toi. Il est bon de remarquer que mon très-sage frère s'était mis en tête de me donner une femme, parce que j'étais amoureux d'une autre.

Kitty-Bligh avait été la beauté la plus célèbre du quartier où notre collége était situé. L'amusement favori des

écoliers de Westminster était de la fixer à l'église, pour essayer si l'on pourrait lui faire perdre contenance. Quelle était ma joie, lorsque la veuve Bligh m'invitait le dimanche à dîner chez elle! Un jour, je versai sa fille dans mon wiski; elle sauta en l'air comme une omelette, et me découvrit tant de beautés que je l'ai toujours aimée depuis.

Kitty n'était rien moins que bégueule: cependant je ne pus l'amener à capituler, quoiqu'elle laissât à ma discrétion une bouche de rose et une des plus belles gorges de la chrétienté. Ma mère ayant appris que, même après que j'eus quitté le collége, je continuais à fréquenter cette maison, craignit que la vieille veuve ne m'eût destiné l'honneur de devenir son beau-fils. Fi donc! s'écriait-elle, les Degrey et les Dyenoch frémiraient d'horreur et d'indignation sous la tombe qui couvre leurs cendres, à la seule idée d'une alliance avec cette misérable de Bligh. En conséquence,

mon frère me proposa d'épouser Clara Néville, riche héritière : je n'opposai aucune difficulté. Sa terre touchait à la mienne, et m'offrait la perspective d'une charmante chasse.

La première fois que j'allai chez Kitty, après mon mariage, elle me reçut avec tant de froideur que je cessai de la voir jusqu'au mois d'octobre dernier, parce qu'à mon arrivée à Londres, on me remit un billet des plus doux d'une certaine madame Wilson, femme du recteur du collége de Westminster, par lequel elle me demandait un moment d'entretien. J'ignorais que le cher docteur fût marié. Je volai au rendez-vous, et Kitty vint se précipiter dans mes bras. De ce moment nous devînmes meilleurs amis que jamais. Elle n'avait plus de motifs pour être cruelle : le recteur mettait sa réputation à couvert, et devait être le père de ses enfans. Quel triomphe pour moi de cocufier mon précepteur ! Je n'avais jamais joué d'aussi bon tour.

Ce doux exercice se répéta souvent. L'hiver dernier, la cloche qui appelait le pédant à ses fonctions, sonnait l'heure du berger ; et depuis le retour de ma famille à la campagne, pour y passer l'été, je n'ai cessé de prendre la poste pour voir et revoir Kitty. La dernière fois que je fus à Londres, j'appris qu'elle venait de donner un héritier à son mari. Mais le bonhomme, tout glorieux de sa prétendue paternité, était devenu si excessivement passionné pour sa femme, qu'il ne la quittait plus, et qu'il m'ôta constamment toute espérance de la voir. Enfin elle m'écrivit que le docteur devait être le lendemain d'un grand repas anniversaire, en l'honneur du fondateur de l'école, et que je pourrais la mener promener dans mon phaéton. Soit qu'elle fût embellie par ses couches, soit que mon impatience lui prêtât de nouveaux charmes, mes chevaux qui n'étaient jamais allés si vite, ne me parurent jamais si lents. Enfin nous descen-

dîmes dans une auberge ; mais un coquin de garçon eut l'impertinence de nous épier, et cherchait sans cesse quelque prétexte pour nous interrompre. Il fallut donc revenir chez elle, comme nous en étions partis; il était de bonne heure encore, et en un clin d'œil, nous voilà dans la chambre de Kitty, et Kitty sur le sofa.

Un prêtre pourrait moraliser, un philosophe pourrait raisonner ; mais moi, je ne puis que maudire la fortune qui me trahit si cruellement. Dans la même chambre se trouvait le lit nuptial; mais nous avions donné la préférence aux bons offices du sofa. Ce n'était aucune révérence superstitieuse envers le sanctuaire du mariage, qui nous avait déterminés; nous ne voulions pas que le désordre des couvertures, des matelas et des draps, pût jamais déposer contre nous, dans la salle de Westminster. Mais que cette prudence nous coûta cher! car qui pouvait être caché

par les rideaux de ce lit fatal, que le très-révérend docteur Wilson lui-même ?

Son enthousiasme pour le fondateur de son collége, avait fait confondre au savant pédagogue les vins de Porto et de Madère avec la douce liqueur des collines de Falerne. Jamais Anacréon ni Horace n'avaient tant bu. Il fut bientôt gris comme un esclave de Sparte, et selon l'observation d'un des doctes convives, il se trouvait dans un plus mauvais état que s'il eût traversé l'Hellespont à la nage. Un de ses collègues l'ayant fait transporter chez lui, pour y exhaler les fumées de cette débauche, il était en ce moment presque dégrisé. Il se saisit d'une verge qui (le diable seul peut savoir pourquoi) se trouvait suspendue au-dessus de sa tête. Il se glissa tout doucement hors du lit, et soit qu'il agît par la force de l'habitude, soit que ma posture l'y invitât : Ah! morveux, s'écria-t-il, je vais te donner

une leçon; et il se mit à renouveler connaissance avec cette partie de mon individu qui doit rester sous le voile de l'anonyme.

Je riais de si bon cœur, que rien au monde n'eût pu me faire prendre mon sérieux, si le docteur qui avait la manie de fouetter, ne se fût avisé de distribuer aussi quelques coups de discipline à sa belle pécheresse, qui le regardait, riant et pleurant alternativement, sans avoir la force de lui résister, et ayant besoin de toute ma protection. Mais le cas a cessé d'être plaisant, car le docteur jure de m'intenter un procès, et de faire prononcer sa séparation de sa femme qui n'est pas assez hypocrite pour jouer le repentir; et ce qu'il y a de pire encore, c'est que mon épouse est aussi fière que Proserpine; et si l'on porte devant une cour de justice mes galanteries avec quelque rivale, elle ne me pardonnera jamais l'affront fait à ses charmes; et quoiqu'elle ne puisse pré-

tendre au divorce, elle exigera une pension alimentaire ; et moi, sans recouvrer ma liberté, je serai obligé de lui rendre sa dot pour laquelle seule je l'ai épousée.

Il est vrai, Firnos, que notre connaissance est de nouvelle date ; mais j'ose cependant attendre de vous une grâce. En me coiffant d'une auguste paire de cornes, vous me mettriez à même de récriminer et de garder sa dot. Soyez persuadé, brave jeune homme, que je ne vous refuserais pas mes services en pareil cas. Voyez donc combien nous sommes bizarres, nous autres Anglais ! le premier mari que vous rencontrez, vous fait payer, d'une grosse somme, les faveurs de sa femme ; le second regarde comme une preuve de votre amitié que vous veuilliez bien jeter le mouchoir à la sienne.

FIRNOS.



Les idées de vos compatriotes ne doi-

vent pas être moins en opposition avec les nôtres sur l'honneur, que sur la chasteté, puisque vous osez me faire une semblable proposition. Vous connaissez mes principes à l'égard des femmes. Un homme a, selon moi, le droit de devenir l'amant de la femme qui veut bien l'agréer; mais par mon respect pour votre famille, j'avais renoncé à mes droits naturels; ce sacrifice m'était commandé par l'amitié: pourquoi me croire alors capable de trahir l'amour, et disposé à entrer dans un complot contre l'objet de ma tendresse? Quel plaisir pourrais-je puiser dans ces beaux yeux qui seraient bientôt inondés de larmes? Irais-je engendrer une vipère pour piquer le sein où j'ai trouvé le repos? Non, puisque l'accomplissement de mes vœux serait pour elle un sujet de désespoir, puisque le triomphe de mon amour ne ferait que resserrer ses chaînes; dès lors je dois faire taire ma passion, je dois bannir son image de

mon cœur : demain, je pars pour Londres.

A ces mots, Firnos descendit précipitamment au jardin pour cacher son chagrin, car il était désolé de s'éloigner de Clara. Edmond le joignit au bout d'une allée solitaire, et interrompit ainsi ses rêveries.

EDMOND.

Firnos, votre départ nous affligerait vivement; et ne soyez pas assez hypocrite pour nier qu'il vous affligerait vous-même. Vous avez plus d'esprit, et peut-être de principes que moi; aussi je respecte votre délicatesse, et je viens vous faire une nouvelle proposition. Je voudrais que le système des Nairs fût en vigueur dans la Grande-Bretagne; mais puisque le mariage y existe, tout mari qui dédaignerait d'être le geolier de son épouse, doit consentir à être sa dupe. Pour moi, j'agirai en philosophe: si j'étais débarrassé de cette femme,

je pourrais m'engager à une autre mille fois pire, et cependant il m'en faut une pour perpétuer ma race ; en conséquence j'aimerais à voir ma chère moitié heureuse, et j'espère que votre société lui fera trouver des charmes dans la vie conjugale des gens comme il faut, où l'un suit ses goûts sans s'inquiéter de ce que fait l'autre, et qu'elle jouira du bonheur dans vos bras, malgré que je sois son époux. Mais si elle persistait à demander sa séparation, je vous proteste de la manière la plus solennelle que votre victoire ne formera aucun obstacle à ses vœux, et que si elle m'accuse d'infidélité, je ne me permettrai aucune récrimination.

FIRNOS.

Et vous me promettez cela ?

EDMOND.

Oui, foi de gentilhomme. — Voilà ma main.

Firnos ne pouvait plus contenir sa

joie; il avait mis sa bien-aimée à couvert des suites dangereuses de son amour. Il était autorisé par son mari à lui déclarer sa passion. La cloche sonna le dîner. On lui fit prendre place à côté de Clara. Tous les convives remarquèrent son humeur couleur de rose.

Le voilà maintenant le plus attentif des amans. Toute la maison en parle; elle est la seule qui ne veuille pas s'apercevoir de ses soins empressés. Tantôt il vole pour lui donner son mouchoir; tantôt il attend, avec une impatience à toute épreuve, le moment de lui offrir le bras. Il se pénètre des maximes de Chesterfield et de Richardson; il sacrifie aux Grâces; et comme Achille le fut pour Alexandre, Lowelace devient pour Firnos le modèle de la perfection.

Combien de fois a-t-il surpris Clara, les yeux tendrement fixés sur lui! L'un et l'autre ils ont rougi, la même confusion a paru colorer leurs joues; mais

il n'a reçu aucune preuve de son amour. La dernière fois qu'il osa lui déclarer sa passion, une larme échappa en silence à Clara; elle soupira et ne répondit rien. Un autre amant en aurait tiré un augure favorable à ses vœux; mais Firnos, élève de la nature, n'avait pas étudié à l'école de l'amour. Les femmes de son pays, étrangères à l'art, étaient dans l'usage d'avouer sans détour les sentimens de leur âme.

L'embarras même d'un amant, en se déclarant, est d'une éloquence qui va droit au cœur. Il est si flatteur, si touchant! Clara en ressentit l'irrésistible influence, et les distractions ou le silence de Firnos, lorsqu'il se trouvait dans une société mêlée, n'eurent pas, à ses yeux, besoin d'excuse. Ah! Clara, son triomphe ne serait plus incertain, si tu pouvais l'entendre quand il est seul, avec quelle aisance il répète ces instantes prières, qu'en ta présence il balbutie à peine comme un enfant; si

tu voyais tous ses efforts à se rappeler toutes les pensées, tous les sentimens qui te sont échappés, et de quel prix est pour lui la moindre bagatelle, lorsqu'elle a la plus légère relation avec toi; comment tous les rubans de ta coiffure, la couleur de ta robe, toutes les fleurs de ton bouquet et la manière dont il est attaché, comment tout cela reste profondément gravé dans sa mémoire; à quelles douces rêveries il se livre dans tous les lieux où il s'est promené avec toi, et l'empressement enfin avec lequel il s'assied sur tous les bancs où il s'est vu à tes côtés! Ici, il a pressé ta main, et ta main lui a répondu avec tendresse. Là, tu as refusé de te rendre à ses prières; mais ton regard, peu d'accord avec ta voix, loin de le décourager, a relevé ses espérances. Tantôt il y découvre quelque sens caché qui lui était d'abord échappé; tantôt il se reproche d'avoir été trop timide lorsqu'il fallait tout entreprendre, ou d'a-

voir méconnu les bornes de la discrétion, lorsqu'il devait se conformer aux règles d'une froide décence. Il fronce le sourcil; il cherche la solitude; il se parle à lui-même; il médite une déclaration nouvelle. Hélas! pauvre Firnos!

Il eût pu gémir long-temps encore de l'insensibilité de Clara, si un heureux incident ne fût venu seconder ses désirs. Elle s'aperçut que sa tendresse pour son mari s'était refroidie, et cette découverte la faisait trembler. Quand l'image de Firnos se présentait à son esprit, elle expiait ce crime involontaire en prodiguant ses caresses à Edmond. Elle tâchait, par sa patience, de parvenir à le réformer, et, en méritant son amour, de le rendre plus digne du sien. Hélas! ces attentions délicates produisirent un effet contraire. Il avait toujours été indifférent, il devint grossier.

Clara avait résolu de s'expliquer avec lui, mais aucune occasion ne se présentait de le rencontrer seul. Un jour,

elle entra dans son appartement, il était sorti; mais cette visite manqua de lui devenir fatale. Elle fût prête à s'évanouir, en trouvant sur la table une caricature. On y voyait Edmond dans une posture non équivoque avec Kitty, tandis que le pédagogue, décoré d'une paire de cornes et armé d'une verge, symbole de sa profession, le menaçait, comme l'ange qui garde le paradis, un glaive étincelant à la main. Dans le fond, Clara aperçut sa propre figure, triste et abattue, habillée de jaune, couleur de la jalousie, et enchaînée à une colonne milliaire, entre deux châteaux réunis par un énorme anneau de mariage.

Clara eut à peine la force de quitter ce funeste appartement. Firnos l'ayant rencontrée dans le corridor, remarqua son désordre, et la sontint jusqu'à sa chambre, où il osa la suivre. Elle se jeta sur un sofa et fondit en larmes; elle lui raconta, autant que ses soupirs

et ses sanglots purent le lui permettre, ce nouvel affront. « Sexe ingrat et perfide, s'écria-t-elle, une femme pauvre devient la victime de tes désirs effrénés, et une femme riche la dupe de ta sordide avarice. Négligée, trompée et exposée à la risée publique, le seul avantage que je doive à l'homme que j'ai aimé, est la ferme résolution de les détester tous. Oui, désormais, sa turpitude me mettra décidément à l'abri de toute faiblesse ».

Alors, loin de vous venger, vous vous punirez vous-même, lui dit Firnos, en lui serrant tendrement la main. — Me venger! ah! oui. Ce langage est cher à mon cœur; c'est un langage digne des Néville. Plus de larmes, plus de plaintes ni de soupirs. Je ne permettrai plus qu'on se moque de moi. Que la vengeance soit mon cri de guerre, et que Firnos soit mon champion!

Au milieu de ce transport, elle lui jeta les bras autour du cou, et l'at-

tira vers elle sur le sofa. Firnos la couvrit de baisers, et se mettait en devoir d'aller pousser les verroux de la porte, lorsque Clara l'arrêta. « Non, dit-elle,
» jusqu'ici les Néville ont toujours été
» sans reproche, et ils seront toujours
» sans peur. Ce qu'ils font, ils le font
» ouvertement. Que mon mari vienne
» être témoin de ma vengeance; mais
» quittons ce sofa, c'est le lit nuptial
» qui doit en être le théâtre; c'est là
» que ses chastes mères ont, de temps
» immémorial, apporté leur innocence, et que son hypocrisie même
» a triomphé de ma pudeur virginale,
» et c'est là que je dois l'en punir ».

Le prince revint le premier de ses transports. Il put alors réfléchir avec plus de liberté sur sa félicité sans bornes. Il serre Clara contre son sein; il voudrait pouvoir confondre son âme avec la sienne. Les joues de son amante reprennent le vif incarnat que la colère leur avait ôté; elle reste immobile dans

ses bras, et paraît se prêter plutôt que répondre à ses caresses. Il perd une seconde fois ses forces sur son sein.

Mais où le ressentiment m'a-t-il conduite? Ah! qu'ai-je fait! s'écria Clara, et ses yeux se couvrirent de larmes. Elle n'avait pas pesé les suites que pouvait avoir sa vengeance. Elle se dégage avec violence des embrassemens de Firnos. Laissez-moi, lui dit-elle, je suis perdue; je n'ai été que méprisée jusqu'ici, en ce moment je suis méprisable, et méprisable à mes propres yeux. Il voulut en vain la calmer, elle le repoussa toutes les fois qu'il s'approcha d'elle.

Enfin il remporta une victoire complète. Un amant est bien éloquent, quand il est aimé. Les argumens la subjuguèrent, lorsqu'il lui peignit les avantages d'une situation, non-seulement supportable, mais digne d'envie. Quel bonheur que celui d'une épouse que la

mauvaise conduite de son mari rend maîtresse de ses propres actions !

Elle ne répondit rien, mais ses pleurs avaient cessé. Ses plaintes perdirent toute leur amertume, et bientôt il ne lui échappa plus que des soupirs. Firnos mit à profit ces heureux momens. « Ah ! » dit-elle enfin, d'une voix entrecou-» pée, que je suis à plaindre si tu me » trompes aussi » !

Quelle étonnante révolution opérèrent les succès du prince ! Un nouvel esprit semblait animer l'ancien château des Degrey. Lorsque l'heure des repas réunissait la société, le plaisir régnait dans tous les cœurs, la gaîté respirait dans les traits de tous les convives. Edmond ne tarda pas à montrer à sa femme de la politesse, ensuite de la bonté ; et lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait renoncé à son amour, ils devinrent les meilleurs amis du monde. Il prit la main de Firnos : « Quelles obligations » je vous ai ! lui dit-il, mais je m'inter-

» dirai toute question ». Il lui ménagea les occasions de se trouver seul avec Clara; mais quelle était la joie du prince d'avoir rétabli l'harmonie entre les deux époux! Il est devenu l'âme de toutes les parties de plaisir, le lien de la société, et donne le ton à toutes les conversations. Quelles fleurs son imagination répand sur tout ce qu'il dit! Quel esprit pétille dans toutes ses idées! Clara elle-même hasarde quelquefois un bon mot, et paraît étonnée d'elle-même. Une pensée agréable fixe sur elle tous les regards; l'approbation générale l'encourage, et Edmond se demande à lui même : « Est-ce bien là ma » femme » ?

Mais ces jours délicieux ne seront point éternels. Le prince impérial de l'Indostan n'a pas quitté les lieux qui l'ont vu naître, pour conduire Clara à quelque bal de province, ou pour donner des fêtes aux dames du château. L'agent de Degrey l'ayant informé que

la famille du major avait consenti que l'affaire fût assoupie, et qu'il pouvait, sans danger, reparaître dans Londres; mais que tous ses efforts pour découvrir la princesse du Malabar n'avaient eu aucun succès; Degrey, aux soins de qui le Samorin avait confié son neveu, en le priant d'être son Mentor, et qui n'espérait pas pouvoir déterminer un cœur si épris à s'arracher à l'objet de sa tendresse, combinait dans sa tête les argumens les plus propres à le rappeler à son devoir, lorsqu'à son grand étonnement, Firnos consentit à le suivre à Londres dès le lendemain. « Quel aurait été, » dit-il, mon bonheur, si j'avais pu » consacrer ma vie toute entière à une » femme douée de tant de perfections! » Ah! Clara! vivre et mourir avec toi » eût mis le comble à mes vœux : c'eût » été, pour moi, la félicité suprême. » Mais le cruel destin s'y oppose; un » austère devoir ne me permet plus de » délais. Oh! ne m'accuse ni d'insen-

» sibilité ni d'inconstance, si je cède à
» sa voix. Adieu, trop chère Clara, tes
» rares qualités me touchent plus que
» jamais; cependant, s'il était possible
» que ma passion pour toi eût retardé
» d'un seul instant la découverte de ma
» mère, je ne me le pardonnerais pas.
» Adieu; je ne demande pas ni ne dé-
» sire que tu me restes fidèle: sois heu-
» reuse en faisant le bonheur d'un
» autre. Je ne m'engage pas, moi-
» même, à la constance envers toi; car
» je suis religieux observateur de mes
» promesses; mais je chérirai ton ai-
» mable souvenir, et celle qui te rem-
» placera dans mon cœur ne te fera
» point injure; elle ne me rendra point
» indigne de ce que tu as fait pour
» moi ».

Ainsi parla le descendant de Sémiramis, et il détourna son visage pour dérober une larme.

Quelle fut la désolation de Clara en apprenant la nécessité qui ordonnait le

départ de Firnos! mais elle était trop raisonnable pour prétendre à le retenir. Les deux amans confondaient leurs larmes lorsque Degrey les sépara, en entraînant le prince à sa voiture. Edmond les suivit à Londres, car il devait répondre, le lendemain, à l'accusation d'adultère intentée contre lui pardevant le tribunal de Westminster-Hall.

Pour laisser à Degrey la facilité de satisfaire à sa vive impatience de revoir des amis dont il avait été si long-temps séparé, Edmond mena Firnos à un bal masqué, donné par une dame du bon ton.

Cette partie de plaisir était toute nouvelle pour le jeune prince, car ces divertissemens, nés du carnaval, qu'on pourrait appeler les saturnales des femmes européennes, ne seraient point courus à Calicut, où le sexe n'a pas besoin d'un masque pour jouir de sa liberté. Firnos ne pouvait être mieux accompagné que par Edmond, qui était

très-répandu dans tous les cercles de la capitale. Il connaissait parfaitement toute la chronique scandaleuse du jour. Il avait à raconter, sur chaque masque, quelqu'anecdote piquante ; il lui importait peu qu'elle fût vraie ou fausse ; et ces mêmes anecdotes, qui, à Calicut, auraient fort ennuyé son jeune ami, lui firent, à Londres, le plus grand plaisir ; car il se félicita d'apprendre, par des exemples multipliés, que la tyrannie de l'usage et les préjugés n'avaient pas entièrement éteint dans le beau sexe l'amour de la liberté et la conscience de son indépendance.

D'abord, Edmond lui fit remarquer du doigt une femme qui s'était dérobée du lit conjugal, où elle avait laissé ronfler son mari, pour se réunir à un amant plus digne de sa jeunesse et de sa beauté. Voyez avec quelle anxiété elle examine tous les dominos ! La pauvre dame ! je crains bien qu'elle ne soit trompée. Son amant a, sans doute, ou-

blié le rendez-vous, et une occasion aussi favorable ne se présente pas tous les jours; les mascarades sont assez rares. Mais non, le voilà; il s'approche. C'est ce domino noir qui porte au bras un ruban rose; ce cavalier a pris les couleurs de sa dame. Elle lui donne un coup léger de son éventail. Elle part, il la suit; bon voyage.

Un instant après, une autre dame masquée passa à côté d'eux. Un homme marchait sur ses traces, en la conjurant de lui accorder un tête à tête. « Ne les » perdons pas de vue, dit Edmond, » nous allons nous amuser ». L'homme redoublait ses instances; la dame s'obstinait à le refuser. « Allez, s'écria-t-elle, » vous êtes marié ». Oui, répondit-il, mais ma femme semble n'avoir été faite que pour faire ressortir davantage l'éclat de vos perfections, et me faire mieux apprécier les charmes de votre esprit. Que son air est gauche et sa taille grossière! Quelles grâces, au contraire, vous dé-

veloppez dans toute votre personne! Quelle expression dans votre regard! Otez donc ce maudit masque, et je jure, par les chaînes qui m'attachent à votre char pour la vie, par l'ivoire de cette jolie petite main que je voudrais dévorer de mes baisers; je jure que si votre figure répond à tous vos attraits extérieurs, je mourrai à vos pieds, à ces pieds dont ma femme n'est pas digne de délier la chaussure. La dame se démasqua : c'était son épouse.

Le mari parut d'abord déconcerté. Il changea de couleur; mais s'étant bientôt remis, il fit tous ses efforts pour rire, et tourna la chose en plaisanterie. « Voilà, s'écria Edmond, le privilége » d'un seigneur et maître, dans le pays » de la liberté! Si sa pauvre femme se » fût avisée de jouer un tour semblable, » elle se serait rendue coupable d'un » crime de lèse-majesté envers son » souverain, qui l'aurait, ou peut- » être renvoyée à son beau-père, ou

» du moins reléguée dans quelque triste
» et ennuyeuse campagne, pour le reste
» de ses jours, parce que, grâces à
» Dieu, nous n'avons pas, en Angle-
» terre, de couvent où les cocus du
» continent renferment leurs belles in-
» fidèles ».

FIRNOS.

Mais quelle foule! Dans un moment la salle ne pourra plus la contenir. La chaleur va devenir insupportable; comment la délicatesse de vos femmes peut-elle donc la soutenir? Ne se démasqueront-elles pas bientôt?

EDMOND.

Quelques-unes, peut-être; mais plusieurs ne le voudraient pas pour tout au monde. La dame de la maison pourrait le regarder comme une marque de considération qui l'autoriserait à leur faire une visite.

FIRNOS.

Eh bien! n'est-ce pas une femme de

condition? ne s'empresserait-elle pas de lui rendre ses politesses?

EDMOND.

Il est peu de nos duchesses dont la naissance vaille la sienne; mais quoique ces Anglaises gardent l'incognito pour venir manger, boire et s'amuser à ses frais, la plupart lui fermeraient leur porte si elle se présentait chez elles, parce qu'on lui reproche quelques galanteries.

FIRNOS.

Bah! En vérité, mesdames les Anglaises, je vous trouve plus absurdes de jour en jour. Mais quelle est donc cette personne qui arrive? Taille superbe! J'en atteste toutes les divinités qui président à l'amour. Le costume d'une vestale, mais l'air d'une fille de l'opéra! Elle a un mot à dire à tout le monde. Ah! comme elle vient de pousser à bout ce jeune fat!

EDMOND.

Je connais bien la voix. Ma foi, si je ne me trompe, c'est Kitty-Bligh ! Elle vient de faire un tour au buffet, et après une ou deux rasades de Champagne, elle devient irrésistible. Adieu, Firnos, je vous abandonne à votre heureuse étoile.

Resté seul, Firnos s'approcha des danseurs, mais il ne vit pas les valses délicieuses de son pays. Les danses anglaises sont froides et excitent peu d'intérêt; les deux sexes s'y donnent à peine la main. Dans le Malabar, au contraire, deux amans s'entrelacent dans les bras l'un de l'autre, et ainsi unis, ils semblent avoir oublié l'univers. L'amant embrasse la taille souple et belle de sa bien-aimée, qui pose avec confiance sa main sur son épaule. Il respire son haleine; il sent palpiter son cœur.

Mais l'action générale se dirige vers

la porte. On voit entrer une femme d'une démarche majestueuse. N'est-ce pas une illusion! Elle est dans le costume nairais, et son air, son port, ce costume, semblable en tout à celui des princesses de la famille impériale, tout persuade au prince que c'est sa mère. A cette idée, il ne peut plus se contenir, il s'approche en tremblant, tombe à ses genoux, et saisissant une de ses mains: « Ah! ma mère », s'écria-t-il; et à ces mots il s'évanouit au milieu du salon.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la dame lui prodiguait ses soins. Elle s'était démasquée, et offrait une ressemblance parfaite avec sa mère, dont il ne lui restait qu'un souvenir confus, mais dont le portrait ornait la galerie de Virnapore. La dame lui ayant demandé, avec intérêt, comment il se trouvait après cet évanouissement. « Ah! ma » chère mère, répondit-il, vous ai-je » donc enfin retrouvée? Auriez-vous

» renoncé sans retour à votre pays, à
» votre famille, à votre fils? Com-
» bien de larmes votre perte n'a-t-elle
» pas fait couler? L'empire entier s'a-
» larme sur votre sort, et toutes les
» provinces, à l'envi, vous rede-
» mandent par les vœux les plus em-
» pressés. Votre frère et votre mère
» sont inconsolables de votre absence;
» et moi, qui suis votre fils, le plus
» tendre des fils, j'ai traversé le vaste
» océan pour vous chercher, ô ma
» mère! ô la plus chérie des mères »!

« Infortuné jeune homme! dit la dame,
» en se voyant l'objet de la curiosité gé-
» nérale, que veut-il dire? hélas! je
» crains pour sa santé. L'humanité en-
» gagera sans doute quelqu'un à en
» prendre soin ». Elle dit, et disparut
dans la foule.

En vain Firnos la chercha dans tous les salons, en vain il prit des informations auprès de tous les masques que la curiosité ou la compassion attachaient à

sa suite ; personne ne la connaissait. — Ah ! c'est ma mère. — Votre mère ! lui répondait-on ; compliment bien flatteur, en vérité, pour une jeune beauté qui peut être, tout au plus, dans son dix-septième printemps ! — Enfin, lorsqu'il parut plus calme, chacun se retira insensiblement, et lui-même ne voyant plus personne, et l'aurore annonçant le retour du jour, il retourna dans le plus grand désordre chez Edmond Degrey.

Walter eut peine à croire au récit qu'il fit de cette aventure.

FIRNOS.

Mais j'ai reconnu les mêmes yeux, le même nez aquilin, la même couleur de cheveux, sa taille : elle ressemblait en tout à son portrait.

WALTER.

Souvenez-vous donc, mon cher Firnos, que votre mère n'est plus à l'âge de dix-sept ans, et que son portrait

à Virnapore, date de plus de vingt.

FIRNOS.

Cependant c'est elle-même. Elle a conservé toute sa beauté; sa fraîcheur a pu tromper les spectateurs; on l'a crue plus jeune : mais elle a renoncé à son pays, elle méconnaît son fils. Ah! ma mère, l'Angleterre a-t-elle pu dénaturer un cœur comme le vôtre?

Walter ne sait plus que penser, il lui promet de réfléchir mûrement sur cet étrange incident; mais d'abord, il doit accompagner son frère au tribunal, et craignant de livrer le prince, seul, au désordre de ses idées, il l'invite à les suivre.

Malgré tous les moyens de défense qu'un habile avocat put employer en sa faveur, Edmond fut condamné à une amende de dix mille guinées. Il se disposait à sortir du tribunal, en se flattant que son nom et son crédit seraient une caution suffisante, lorsqu'on l'ar-

rêta, en lui ordonnant de rester en prison, jusqu'à ce qu'il eût satisfait au jugement. Firnos, témoin de son embarras, tira de son doigt une bague qu'un prince impérial de l'Indostan pouvait seul posséder, et l'offrit comme le gage d'un paiement prochain. Un juif, qui par hasard était présent, ayant déclaré que la couronne des trois royaumes n'avait pas de diamant d'un aussi grand prix, le juge qui était encore sur son siége, voulut la voir. Jeune homme, dit-il, consentez-vous à répondre de l'amende? Qui êtes-vous, vous qui possédez un tel trésor? Etes-vous homme libre (1)?

FIRNOS.

Je ne suis pas seulement homme libre, monseigneur, mais je suis fils d'une femme libre, quoique je ne sois pas Anglais; et plus je vis dans ce pays,

---

(1) Ceux qui ont le droit de bourgeoisie, s'appellent les hommes libres de Londres.

moins j'ai envie de lui appartenir. Malgré l'admiration avec laquelle les nations voisines parlent de la liberté britannique, j'y vois une moitié de l'espèce humaine, j'entends les femmes, soumise à l'empire de l'autre. Nées esclaves dans presque toutes les parties du monde, elles doivent se trouver fort heureuses lorsqu'on leur permet de choisir leurs maîtres; et sous les lois despotiques de la Russie, de la Prusse et de Venise, quoiqu'étroitement resserrées, elles ne portent pas des fers, elles jouissent du moins de la liberté d'une prison; mais il n'y a que la Grande-Bretagne où le mari usurpe le gage des plaisirs de son épouse, et intente un procès à un rival qu'il a surpris chez elle, avec aussi peu de délicatesse que s'il avait affaire à un braconnier arrêté sur ses terres. Chez un peuple qui vante sa liberté, j'ai vu les femmes dans une dépendance si servile, que s'il vous prenait fantaisie de les marquer, comme

vous marquez vos brebis, je n'en serais point étonné. Vos épouses sont moins libres que les négresses de vos colonies. Quand les travaux de la journée sont finis pour celles-ci, on leur permet au moins de se reposer dans les bras de l'amant, quel qu'il soit, qui veut répondre à leurs désirs. Mais je parle à des sourds : car vos préjugés sont si invétérés, que vous voudriez dépouiller les sauvages d'Otahiti de leurs droits naturels, de ces droits auxquels vos despotes les plus effrénés doivent renoncer. Votre Henri VIII (1) lui-même fait à la fois un objet de pitié et de haine; et si la mer du Sud doit un jour avoir un

(1) Henri VIII, semblable au roi David, détestait l'adultère; supérieur au roi David, il détestait la fornication. Jamais il ne coucha avec une jolie femme, qu'elle ne fût légitimement à lui; mais il avait un moyen sûr de se défaire de celles dont il était las; il leur faisait couper le cou.

ÉDITEUR, 1803.

tyran, quelque défenseur de la foi, dont la volonté sera l'unique loi, et dont les fureurs porteront l'épouvante dans les cœurs les plus intrépides, il y serait l'esclave de la superstition que vous voudriez introduire parmi eux, préférerait le meurtre à l'inconstance, et serait obligé, pour conduire au lit nuptial quelque nouvelle victime, de passer sur le cadavre sanglant de sa première épouse. Que le sang des Anne de Boulen, immolée parmi eux sur l'échafaud, retombe sur votre nation; et l'ennemi même le plus déclaré du despotisme habiterait le voisinage de la Bastille, avec moins d'horreur que les lieux ou siége cet odieux tribunal que vous appelez Consistoire.

Le juge parut très-scandalisé d'une harangue si injurieuse à la majesté de la loi, mais la valeur incalculable du bijou qu'il voyait, lui inspira une si haute idée de l'opulence du jeune homme, qu'il le laissa partir. « Quel dom-

» mage qu'il ne soit pas membre du » parlement » ! s'écria une femme qui l'avait entendu. Pour se soustraire aux applaudissemens de la foule, Degrey et Firnos montèrent dans le premier fiacre qui se présenta.

Le prince, assis à côté de Walter, gardait le silence, en méditant sur l'aventure de la nuit précédente, lorsqu'il remarqua quelque chose de brillant sur le tapis qui couvrait le fond de la voiture. La vue de cet objet le mit hors de lui-même : c'était le portrait de sa mère. Un cri lui échappa; il se lève, reprend sa place, et ne peut s'exprimer qu'en saisissant fortement la main de Degrey. Une larme prête à couler bordait sa paupière. Ma mère, ô ma mère! Telle fut son exclamation.

Cependant Degrey examinait le portrait : Ce sont en effet, dit-il, les traits de la princesse Agalva. — Oui, répondit Firnos, c'est le médaillon qu'elle portait, hier soir, suspendu à son cou

par une chaîne d'or. — Ce portrait est en vérité très-ressemblant, repartit Degrey, mais j'ai peine à croire que la princesse s'en soit parée elle-même.

On arrêta le cocher pour le questionner. — Parbleu! dit-il, c'est la dame singulière que j'ai conduite, ce matin, à la maison des fous. — Insolent! s'écria Firnos, en le prenant à la gorge. — Pardon, monsieur, foi d'un pauvre diable, je ne mens pas. La voiture de quelque seigneur s'étant brisée dans la rue, cette dame en descendit, monta dans mon fiacre, et me dit de la mener à Bedlam. Je ne me souciais guère de la commission de mener des folles; cependant elle se comporta d'une manière très-raisonnable. Sans doute, c'est l'orgueil qui lui a tourné la tête, car elle était vêtue plus magnifiquement qu'une princesse de l'opéra, et d'ailleurs elle me donna le double de ce que paient les gens les plus sensés; preuve évidente qu'elle avait la tête altérée.

Ces propos furent, pour le prince, un coup de foudre; la possibilité que sa mère eût perdu la raison, frappa son imagination. Voilà donc, dit-il en soupirant, l'explication de la conduite qu'elle a tenue hier ! Enfin le cocher, impatient de ce qu'on le retardait, demanda où ils voulaient être conduits? — Espérons, répondit-il; et il ordonna de conduire à Bedlam.

On demandait en vain la princesse de l'Indostan, lorsque Degrey montra le portrait au concierge. — Non, s'écria-t-il, c'est la jeune demoiselle Montgomery. On a enfermé ici un monsieur qui se dit originaire d'un pays éloigné de plusieurs mille lieues; et parce que le mariage a été en Angleterre la source de ses malheurs, il assure que le nœud conjugal n'est point connu chez lui. Quand il est en belle humeur, il est infiniment agréable, et il raconte des choses si plaisantes d'une ville qu'il nomme Calicut, que ma femme et mes

filles ne se lassent jamais de l'entendre. Cette jeune demoiselle étant un jour venue voir la maison, il tomba à ses genoux, et jura qu'elle était une princesse. De temps en temps, elle vient lui faire une visite sous ce déguisement, et en ce moment même, elle est avec lui.

Pendant que l'on conduisait les deux amis vers sa cellule, on entendit crier au secours. On court, on vole, et on trouve un maniaque qui avoit saisi avec violence, par le milieu du corps, une femme dans le costume nairais. Tous ses traits portaient l'empreinte de la démence la plus complète : les cheveux hérissés, les yeux roulant dans leurs orbites, d'une manière effrayante, il grinçait des dents, et ses habits, ainsi que ceux de la demoiselle, étaient en lambeaux par leurs efforts respectifs ; la frénésie lui donnait une force extraordinaire. — A moi, à moi, s'écriait-elle : il est aujourd'hui dans un accès plus violent que jamais. A la vue du con-

cierge, le maniaque laissa échapper sa victime.

Non, dit-il, votre inhumanité ne mérite aucun ménagement. J'ai quitté pour vous mon pays, ma famille et ma mère, et vous voulez me livrer aux Anglais!

A ces mots, ses bras tombèrent sans mouvement à ses côtés, ses genoux éprouvèrent une agitation convulsive; il s'élança jusqu'au bout de sa chaîne; ensuite il tomba, se roula par terre, se cacha le visage sous la paille, et au milieu de ses sanglots il fit entendre cette plainte : — La princesse veut m'abandonner dans ce pays barbare! —

La demoiselle dit alors au concierge : Hier je lui empruntai son portrait favori, pour le porter à un bal masqué, et je crains de l'avoir perdu; il s'est mis en tête que je me dispose à partir pour Calicut, et que je veux lui enlever cette marque de mon ancienne faveur : aujourd'hui il est sorti des bornes de

son respect habituel; et quoiqu'il me prenne toujours pour sa princesse, il m'a traitée, comme vous venez d'en être témoin.

— Ayant alors tourné la tête, elle tressaillit, en voyant à ses pieds le même homme dont la conduite l'avait tant étonnée au bal : et quelle fut sa surprise de reconnaître à son cou le portrait et la chaîne à laquelle il était attaché! Grands dieux! que vois-je? s'écria-t-elle. — Votre fils, répondit Firnos, en arrosant sa main de ses larmes. O ma mère, la plus chérie des mères! — Cela est inconcevable! dit-elle avec l'expression du plus grand étonnement.

Mademoiselle, reprit Degrey, quoique votre jeunesse prouve que vous n'êtes pas la princesse elle-même, sans doute vous n'ignorez pas son sort. Vous voyez le prince de l'Indostan, venu en Angleterre pour y chercher sa mère qu'il a perdue depuis si long-temps : votre

parfaite ressemblance avec l'infortunée Agalva lui a fait illusion.

CAMILLA.

Quoi ! il est le fils d'Agalva, que je n'ai jamais vue, mais dont j'ai tant entendu vanter les brillantes qualités ? Que je lui témoigne tous les sentimens de la plus sincère amitié ! Prince, soyez le bien-venu en Angleterre.

FIRNOS.

Ah ! où est ma mère ?

CAMILLA.

Votre mère ! mais n'est-elle pas arrivée à Calicut ? Seize ans se sont écoulés depuis qu'elle a quitté notre île.

Cette réponse mit le prince au désespoir ; tout concourait à réaliser ses craintes que sa mère, en retournant au Malabar, n'eût trouvé son tombeau dans les abîmes de l'océan. Il fondit en larmes ; sa douleur fut aussi calme que sincère. Camilla et Degrey le prirent

chacun par la main ; ils ne pouvaient que s'affliger avec lui, n'ayant point de consolation à lui offrir. Mais quel est donc, demanda Firnos, quel est cet étranger qui s'intéresse si vivement aux malheurs d'Agalva ?

CAMILLA.

C'est le baron de Naldor, qu'elle laissa en Angleterre à son départ.

FIRNOS.

Ah ! combien de fois j'ai vu sa triste mère déplorer son absence ! ses regrets la précipitent vers le tombeau.

En parlant ainsi, il se jette sur la paille où était étendu Naldor, qu'il embrasse ; mais le maniaque le regarde d'un air stupide, sans paraître touché ni de ses caresses ni de ses pleurs. Tout à coup, frappé de la vue du médaillon, il le lui arrache et redevient parfaitement calme.

Mais il était temps de quitter ce



séjour de désolation. Je suis venue ici, dit Camilla, dans un fiacre; une voiture à quatre chevaux avait renversé la mienne en tournant dans une rue; et qui aperçus-je dans cet équipage? une héritière jeune et encore plus étourdie; qu'un aventurier indigne d'elle, à tous égards, enlevait et emmenait à Gretna-Green (1). Je ne me

(1) En Angleterre, on n'ose pas se marier sans une publication préalable de trois bans. Les amans qui, dans leur minorité, ne peuvent point espérer le consentement de leur famille à une union imprudente ou déshonorante, sont réduits à fuir en Ecosse, où on n'exige d'autre formalité que la déclaration qu'on se prend respectivement pour époux. Gretna-Green est le premier village de ce royaume; un forgeron en est l'habitant le plus distingué, et cet homme gagne sa vie à forger, par son témoignage, les chaînes du mariage. La route qui y conduit offre tous les jours une chaise qui court à bride abattue, emportant avec elle la fortune de deux amans; et une demi-heure après, on voit passer à franc

plains pas de l'accident qui m'est arrivé, puisque le retard occasionné par le renversement de leur chaise, a peut-être empêché cette malheureuse fille de devenir la proie d'un escroc. Mais probablement ma voiture, déjà réparée, m'attend. Permettez que je vous conduise chez ma mère, qui fut la plus intime amie et l'admiratrice la plus zélée de la princesse, et qui pourra vous donner quelques lumières sur son sort.

Durant le trajet, Camilla raconta aux deux cavaliers les malheurs de Naldor. Après le départ d'Agalva, il fit connaissance avec une femme sans mœurs, qui l'engagea à faire avec elle le tour de l'île. Dans une auberge d'E-

---

étrier, pères, frères, cousins et tuteurs qui les poursuivent. Ainsi c'est la vélocité des chevaux qui décide si une héritière abusée sera la victime d'un aventurier, et si l'honneur d'une famille illustre sera flétri par une honteuse mésalliance.

dimbourg, l'hôte les ayant surpris couchés ensemble, leur reprocha de faire de sa maison un lieu de débauche. La perfide lui dit à l'oreille de déclarer qu'ils étaient époux, et il n'hésita point à faire cette fatale déclaration. Mais, le lendemain, on le jeta en prison pour les dettes de sa femme, qui pleuvaient sur lui de toutes parts; et cette coquine, charmée du succès de son stratagème, s'enfuit avec un nouveau galant, et le laissa languir dans les fers. Quelle horrible situation, surtout pour un Nair! Il s'était lié par un engagement que réprouvait la religion de son pays, et celle qui l'avait fait tomber dans cette apostasie involontaire, insultait à sa crédulité et aux maux qui en étaient la suite. Il devait renoncer à l'espoir de revoir jamais ses foyers, de jouir encore des embrassemens d'une tendre mère, de protéger ses sœurs et de fournir la carrière d'honneur où ses oncles, soit guerriers, soit hommes

d'état, s'étaient, depuis des siècles, acquis tant de gloire. Ses malheurs lui ayant fait perdre la raison, on le transféra de sa prison dans une infirmerie. Il donnait parfois une description si curieuse de son pays natal, qu'il intriguait tous les médecins d'Edimbourg; et le docteur écossais, lorsqu'il fut nommé directeur de l'hôpital de Londres, ayant envie d'observer un malade si singulier, on fit venir Naldor à Bedlam.

Cependant ses amis le cherchaient partout, et ils ignorèrent absolument plusieurs années, ce qu'il était devenu. Enfin, quelque temps avant l'arrivée de Firnos en Angleterre, Camilla ayant accompagné sa mère, qui voulait visiter cet hôpital célèbre, elles y trouvèrent Naldor. Il prit Camilla pour Agalva. Depuis cette découverte elle alla le voir quelquefois sous les habits que la princesse avait laissés en Angleterre, et ce déguisement faisait à ce



malheureux une si douce illusion, qu'elle lui rendait toujours le calme, même au milieu de ses plus violens accès de fureur.

En ce moment la voiture s'arrêta devant une belle maison, dans une des places les plus magnifiques de Londres. Camilla ayant laissé le prince dans le salon fut l'annoncer à sa mère. Madame Montgomery parut sur-le-champ, et l'embrassa avec toute la tendresse d'une mère. Soyez le bien-venu, Firnos, s'écria-t-elle; vous voyez que je n'ai pas oublié votre nom. Combien de fois je l'ai entendu prononcer à votre mère! avec quel empressement je vous aurais demandé des nouvelles de cette chère amie, de ma protectrice, de mon ange tutélaire, si je n'apprenais à l'instant que vous n'êtes pas plus instruit de son sort que ses amis d'Angleterre, ni que moi-même qui, pendant tant d'années, ai vainement attendu des lettres d'elle, moi dont le cœur s'affligeait de l'indiffé-

rence que je lui reprochais, et qui devais craindre qu'elle n'eût oublié une amie dont elle était devenue l'idole, qu'elle avait arrachée au désespoir, qui lui devait la vie, ses sentimens, ses principes, en un mot tout ce qu'elle est aujourd'hui !

En parlant ainsi, elle présenta la main au prince; leurs pleurs se confondirent, et bientôt l'amitié la plus sincère les unit étroitement l'un et l'autre.

Magnanime Agalva, s'écria-t-elle, généreuse amie, à quels malheurs, peut-être, n'as-tu pas succombé ! Hélas ! vis-tu encore ? mais ne perdons pas l'espérance. Osons nous flatter que la même Providence qui vous a couverts hier de ses ailes protectrices, vous et Camilla; qui a amené dans mes bras le fils de ma bienfaitrice, n'abandonnera jamais votre auguste mère. La princesse guidée par sa prudence ordinaire, ou obéissant peut-être au secret pressentiment de son sort, confia, en quittant l'An-



gleterre, ses mémoires au baron de Naldor, et cet infortuné qui voyageait sans cesse, eut le bon esprit à son tour de remettre en mes mains ce livre précieux, avant son départ pour l'Ecosse.

Madame Montgomery donna ces mémoires à Firnos qui retourna avec Walter chez Edmond Degrey.

---

# LIVRE V.

### ARGUMENT.

Mémoires d'Agalva. Son arrivée en Angleterre. Elle s'habille en homme et inspire de l'amour à miladi Farringdon. Ses amours avec le chevalier Gayton. Le comte O'Neil, ou le mari irlandais. Elle reprend les habits de son sexe. Marguerite Montgomery, histoire écossaise. Ses liaisons avec M. Fitz-Allan, disciple de Chesterfield. Elle accouche d'Osva. Cet enfant lui est enlevé. Elle quitte l'Angleterre, accompagnée de Lacy.

---

Le prince, en ouvrant les mémoires de sa mère, laisse couler une larme.

## MÉMOIRES D'AGALVA,

### FILLE DE ROFA, ISSUE DE SAMORA.

J'ai déja dit comment j'avais quitté l'anglais Lacy, pour revenir au baron de Nador. Pendant les premiers jours

de notre navigation, je fus éblouie des brillantes qualités de cet illustre chevalier : mais il n'y a point de héros pour son valet-de-chambre, et deux amans peuvent se lasser l'un de l'autre par un commerce trop intime. Eclairés sur leurs imperfections personnelles, ils ne devraient jamais s'offrir l'un à l'autre en déshabillé. Qu'ils se parent comme aux jours de fêtes. Que tous leurs traits portent l'emprcinte de la joie et du bonheur, que le boudoir ne s'ouvre jamais avant la fin de la toilette. La chenille se change en papillon, au temps de ses amours. Quoiqu'ils ayent droit à tous les sacrifices qu'ils peuvent se faire respectivement, aux attentions et à tous les secours qu'exigent une maladie ou des afflictions réelles; qu'ils dissimulent leurs petits maux, et ne se tourmentent pas par leur mauvaise humeur ni leurs caprices. Je veux rendre justice au baron, et peut-être, à l'avenir, son mérite me disposera-t-il à me rengager

avec lui, comme il est possible que cela n'arrive pas : mais un homme peut se faire admirer dans la société par le brillant de son esprit ; il peut se couvrir de lauriers sur un champ de bataille, et perdre, durant le cours d'une longue navigation, le vif intérêt qu'il avait d'abord inspiré. Combien d'Européennes auraient échappé à un joug insupportable, si on les eût forcées de monter, pendant quelques mois, le même vaisseau que leurs amans, avant de se ranger sous leurs lois ! Si le mariage avait un noviciat, on n'y verrait guère de professes ; et en vérité, nous étions encore loin de la terre, lorsque le baron me parut disposé à faire un nouveau choix. Car quoique ses petits soins et sa politesse ne se démentissent point, toutes ses attentions avaient un air de gêne et de contrainte. Il bâillait souvent dans nos entretiens, et je prévoyais que si je tenais envers lui la même conduite que j'avais tenue avec Lacy, il soutien-

drait ma perte avec une égale indifférence. Mais c'est assez ; on pourrait me croire atteinte de la manie qu'ont les Européens de traiter une affaire de cœur comme une affaire d'état.

Après la plus heureuse traversée, Naldor, Lacy et moi, nous abordâmes à Plymouth, et sur le champ, nous partîmes pour Londres avec le capitaine. Le lendemain nous amena un temps superbe. Ennuyée de la voiture, et voulant voir le pays, je demandai à l'auberge des chevaux de monture : celui qui m'était destiné portait une selle à l'usage des dames anglaises. Je me fis expliquer cette lourde machine sur laquelle on fait asseoir une femme, et où elle a aussi mauvaise grâce qu'une paysanne qui va au marché vendre des œufs.

Quoi ! m'écriai-je, pour le bel avantage de ne pas montrer mes jambes, je m'exposerais au danger de me casser le cou ! Non, que l'on me donne une selle

ordinaire. Mais l'hôtesse se mit en colère et m'apostropha de quelques épithètes des moins délicates.—Comment, cette guenon prétend-elle courir à califourchon ? Fi donc ! je ne consentirai jamais à une horreur semblable. Cette indécence suffirait pour perdre mon auberge de réputation.

En arrivant à Londres, nous allâmes chez le capitaine ; le domestique qui vint ouvrir, répondit à peine aux questions de son maître, et les autres se mirent à ricaner, en se parlant à l'oreille. Le capitaine monte l'escalier à la hâte. A l'instant un coup de pistolet se fait entendre, et un homme s'étant précipité comme l'éclair, s'échappa dans la rue. Le capitaine vint me rejoindre dans le salon, avec tous les symptômes de la rage et du désespoir. Il avait surpris sa femme avec un galant..

A quels juremens, à quelles malédictions ne se livra-t-il pas ! aucune par-

tie du corps de son épouse qu'il ne dévouât à tous les tourmens de l'enfer. Quelles révoltantes expressions ! Il renversa tous les meubles qui se trouvaient sous sa main, brisa une glace en mille pièces, arracha du mur le portrait de son infidèle, le foula aux pieds, et si je ne l'eusse arrêté, il allait peut-être immoler à son ressentiment la pauvre pécheresse elle-même.

Voilà donc, s'écria-t-il, le prix dont elle paie mes bontés ! N'ai-je pas exposé mes jours et ma santé sous les rayons brûlans du soleil africain ? n'ai-je pas traversé des déserts immenses, bravé toutes les horreurs de la faim et de la soif, travaillé constamment, pour la mettre en état de vivre dans l'aisance ? lui ai-je jamais rien refusé ? ma bourse lui était ouverte, mon banquier payait à son ordre. Ne lui ai-je pas rapporté un schal superbe, un singe pour l'amuser, et un perroquet qui m'a coûté tant de soins ? A ces mots, il courut vers la

cage, et avant que je pusse soupçonner son intention, il tordit le cou à l'oiseau. Fi donc! lui dis-je, est-ce là agir en homme? Ce reproche le calma, et il tomba dans une sombre rêverie, sans articuler une parole. Le moment était favorable pour lui arracher l'aveu de son injustice.

AGALVA.

Etes-vous bien sûr qu'elle ne vous aime plus?

LE CAPITAINE.

Moi! m'aimer! Mais elle est grosse.

AGALVA.

Et si vous étiez femme, vous pourriez être grosse aussi; avez-vous, mieux qu'elle, respecté la fidélité conjugale?

LE CAPITAINE.

Mais c'est une femme; et moi, je suis un homme.

AGALVA.

Eh bien! cette fois, j'aurai la complaisance de ne point contester la vérité de votre argument favori, je conviendrai que notre sexe est le plus faible; or, notre faiblesse n'est-elle pas l'excuse de notre inconstance? Mais vous, loin de vous reprocher la vôtre comme un crime, et de vouloir la déguiser, vous vous êtes toujours vanté des bontés de nos femmes de Calicut, comme d'autant de trophées érigés à votre gloire... Auriez-vous oublié la belle dame du palais de la Samorina? Ayez du moins la candeur d'avouer qu'elle vous a fait présent de cette jolie boucle de cheveux qui attache votre chemise. . . . .

Enfin la raison triompha, comme il arrive toujours, lorsque ses adversaires ne ferment pas les yeux à la lumière. Il craignait de devenir la fable de la ville. — Craignez plutôt, lui dis-je, d'être injuste.

On emporta le portrait et les débris de la glace; on ne parla plus de l'oiseau; on remit les meubles en ordre, et lorsque le dîner fut servi, son épouse fut fort étonnée qu'on l'invitât poliment de venir se mettre à table.

Combien une femme est obligeante et aux petits soins, lorsqu'elle a quelque tort à se faire pardonner! Elle trouva tant d'élégance dans l'échantillon du schal, tant de gentillesse aux grimaces du singe; elle écoutait avec tant d'intérêt le récit que son mari faisait de ses voyages, qu'il en fut enchanté, et que, dans un accès de tendresse, il s'écria: « Elle peut avoir son faible, mais » elle n'en est pas moins la meilleure » des femmes ».

Ainsi l'harmonie se rétablit dans le ménage, jusqu'au moment, sans doute, où le cher capitaine remettrait à la voile.

Le lendemain, lorsque Lacy se présenta devant moi, je vis, à son

air préoccupé, qu'il avait quelque chose à me communiquer. — Ma chère princesse, me dit-il, j'ai cédé à vos désirs, en vous accompagnant en Europe, mais vous savez que l'Angleterre m'est odieuse, et certainement mon séjour à Calicut n'a pas diminué cette antipathie : je porte un nom qui ne le cède à aucun autre dans les trois royaumes, et les premiers pairs de cet empire se sont jadis honorés de mon alliance ; maintenant on me regarde avec dédain, comme un fils qui ne peut citer son père, et hier même, lorsque je passai devant l'hôtel de ce vil parvenu qui s'est décoré de mes titres et qui se pavane dans mon opulence (car je n'ai pu résister au désir de revoir les lieux qu'habitait ma mère infortunée), un insolent valet me reconnut, et je vis ou je crus voir errer sur ses lèvres un sourire de mépris. L'indignation m'emporta, et j'allais l'étrangler, lorsque le comte d'Héréford pa-

rut, m'appela bâtard, et me menaça de me faire punir, pour avoir insulté sa livrée, cette même livrée que je faisois autrefois porter à mes propres gens. J'assommai l'usurpateur, et foulai sa seigneurie aux pieds; mais si on parvient à découvrir ma demeure, on me poursuivra en justice, pour cet attentat. Ce procès me couvrirait de honte, et je ne puis supporter de me voir réduit au néant dans un pays, aux premières familles duquel j'ai appartenu. Princesse, si je pouvais vous être utile en Angleterre, vous ne douteriez pas de mon empressement ni de mon zèle; mais le capitaine a de nombreux amis et des connaissances fort étendues; il peut vous produire dans les cercles avec plus de succès qu'un malheureux qui ne tient à rien dans le monde. Je vous confie donc à ses soins; et le temps que vous resterez en Angleterre, je vais l'employer à visiter mes amis, sur le continent. Londres m'ennuierait à li-

mort. Je veux passer quelques semaines à Lyon, avec la vicomtesse qui m'a autrefois sauvé la vie. Ensuite j'irai voir la duchesse de Monte-Dragone; de là je me rendrai en Allemagne, pour présenter mes hommages à madame la princesse de Rosemberg-Brandenstein; et après avoir donné trois ou quatre jours aux femmes des négocians de Leipsick, je reviendrai en Angleterre, où je vous trouverai aussi impatiente que moi-même de faire voile pour Calicut.

L'idée de revoir toutes ses anciennes amies fit oublier à cet étourdi qu'il n'était qu'un infortuné bâtard. En ce moment, il était très-gai et tout sémillant de plaisir, et le soir même, il s'embarqua pour la France.

Le capitaine m'ayant représenté qu'il serait difficile à une demoiselle voyageant sans père, ni frère, ni mari, d'être, en Europe, introduite dans les bonnes sociétés, me conseilla de me don-

ner pour l'épouse de Naldor. Mon esprit se révolta de cette proposition. Il y avait dans cette idée quelque chose de si choquant pour une femme libre ! Mais n'ayant pas quitté mon pays pour faire la guerre aux préjugés de l'Angleterre, je résolus de cacher mon sexe sous les habits du baron, et de me faire présenter à la cour, non en qualité de nièce, mais de neveu du Samorin de Calicut.

On me fit à Saint-James l'accueil le plus gracieux : après ma présentation, on me conduisit chez lord Farringdon qui m'invita à dîner, et me pria de regarder sa maison comme la mienne. Lorsque je parus devant miladi son épouse, cette dame, amie de la joie, me toisa de la tête aux pieds, avec une effronterie imperturbable ; j'eus presqu'envie de lui demander comment elle me trouvait. On vint annoncer qu'on était servi. Elle me présenta la main, et pressa la mienne en nous rendant à la

salle à manger. Elle me plaça près d'elle, et ses genoux ne cessèrent de chercher les miens par-dessous la table. La société était mêlée des deux sexes, et je dus beaucoup l'amuser, en lui expliquant les usages de Calicut. Il était curieux de voir les différens effets qu'opérait mon récit.

Quoi! point de mariage! — Comment donc! — Les demoiselles baissèrent les yeux, en soupirant, et se regardèrent l'une l'autre. Les hommes se firent un malin plaisir de les pousser à bout. — Comment, demanda en grasseyant une jeune fille de dix-sept ans, une demoiselle ose-t-elle aimer qui elle veut? Elle avait montré plus de curiosité qu'il ne convenait à sa situation: les hommes se mirent à rire, et elle à pleurer. — Taisez-vous, mademoiselle Charlotte, lui dit sa gouvernante, une jeune demoiselle ne doit jamais ouvrir la bouche en société. Je sais mieux que vous qu'on nous fait là un conte de fées.

Parlons donc de choses plus décentes, dit une vieille bégueule qui ne manqua jamais de ranimer ce sujet aussitôt qu'il commençait à languir; changeons de matière, vous me faites rougir.

Rougir! Quelle idée! s'écria miladi Farringdon.

Le soir, il y eut assemblée chez miladi; je refusai de jouer, en déclarant que je ne connaissais aucun jeu. Miladi voulait que j'apprisse en regardant le sien; j'éludai ses instances, et m'attachai à la bégueule, qui, comme je l'avais observé, possédait au suprême degré le talent de la médisance; et quoique son âge l'eût bannie du théâtre de la galanterie, personne ne paraissait en mieux connaître les acteurs. Quel riche trésor d'anecdotes!

« C'est dommage, me dit-elle, que
» vous n'ayiez pas visité ce pays il y a
» vingt ans, car on pousse les choses
» si loin aujourd'hui, que vous ne
» sauriez le quitter trop tôt; quoique,

» de votre aveu, les dames, chez vous,
» ne vaillent pas grand'chose, croiriez-
» vous qu'il y a à peine une honnête
» femme dans ce salon »?

J'examinai si ma montre et ma bourse ne couraient aucun danger; mais peu de semaines s'écoulèrent avant que je connusse la signification du mot *honnête*. J'appris qu'il voulait dire *chaste*, et que la vertu et la chasteté sont synonymes en Europe. C'est ainsi que les Anglais donnent à un morceau de papier la valeur de l'or, et probablement ces vertus factices feront autant de tort à la morale que leurs billets de banque en font au commerce; et cependant, il est certain que cette dame caustique, dans le sens même qu'elle donnait au mot, avait impitoyablement diffamé toute cette société; car, malgré la malignité de sa langue, il n'y avait que trois dames contre lesquelles elle pouvait diriger quelqu'accusation directe.

« Voyez, dit-elle, cette petite per-

» sonne avec ses magnifiques plumes
» d'autruche; remarquez l'élégance de sa
» parure; c'est une fille de famille, mais
» ses revenus suffiraient à peine pour
» salarier ses porteurs. Comment paie-
» ra-t-elle donc sa marchande de modes?
» Jetez les yeux plus loin : la jeune
» comtesse de C*** vient d'emprunter
» dix guinées de son voisin; demain le
» faquin lui fera une visite, et tout le
» monde sait de quelle monnaie elle sa-
» tisfait à ses dettes d'honneur »

AGALVA.

Mais je ne conçois pas que miladi Farringdon ouvre sa maison à des gens suspects.

LA BÉGUEULE.

Comment! miladi Farringdon! Ah! elle se gardera bien de soumettre à un examen sévère la conduite des autres; la sienne peut avoir besoin de la plus grande indulgence. Vous ignorez donc

l'histoire de miladi ? Un vieil oncle lui avait légué un cabinet de curiosités, et en conséquence, milord qui se croit un habile antiquaire, l'épousa. Milord, qui s'orienterait facilement sur Pékin, quoique ses distractions l'égarent toujours dans les rues de Londres, et qui connaît mieux les îles de la mer du Sud que ce qui se passe dans sa propre maison, milord est un époux précieux pour une femme de son tempérament. Rien dans l'ordre commun de la nature n'a l'avantage de plaire à milord ; tout ce qui s'en écarte a, au contraire, des charmes à ses yeux. Les chevaux pies qui traînent son carrosse font l'admiration du parc. Avez-vous remarqué, à dîner, ce petit nain bossu qui le servait, quoique miladi eût derrière sa chaise un laquais des mieux tournés? Milord a si souvent parlé d'un géant irlandais de huit pieds de hauteur, que miladi l'a peut-être vu dans ses songes ; c'est ce que je ne saurais affirmer ; mais il est

des gens assez méchans pour lui trouver une ressemblance frappante avec la fille de milord, et cette fille cadette est cette gauche et maussade créature que vous voyez là. Je ne serais pas surprise que le premier enfant qu'elle mettra au monde n'ait un goître, comme le sauvage qui se montre tous les jours pour un écu.

Ici, miladi Farringdon s'approcha avec cette même fille cadette. Quelle charmante figure ! s'écria la bégueule, en élevant la voix ; le croiriez-vous ! miladi Sophia n'a que dix ans.

« Je crains que vous ne vous en» nuyiez à cette assemblée, me dit mi» ladi, en me prenant à part ; laissons » donc là ces vieilles guenons ; leur » compagnie doit être bien insipide » pour un jeune homme comme vous ». Je la suivis dans son cabinet.

MILADI.

Maintenant que nous sommes seuls,

« parlez-moi des femmes de votre pays; il paraît qu'elles mènent une vie délicieuse. Eh bien ! une dame ose donc accorder ses faveurs à autant d'amans qu'il s'en présente ? C'est charmant, en vérité, l'idée m'enchante, elle est libérale, et fait beaucoup d'honneur à votre nation. Mais supposé qu'aucun ne se présentât, ou du moins que celui qu'elle aurait préféré à tous les autres ne s'expliquât point ?

AGALVA.

Alors elle devrait lui déclarer sa passion.

MILADI.

Et souscrirait-il à sa demande ?

AGALVA.

Peut-être oui, peut-être non.

MILADI.

Mais lui serait-il permis de dédaigner les faveurs d'une dame ?

AGALVA.

Sans doute, supposé qu'il eût d'autres engagemens, ou qu'il n'eût pas le moindre goût pour elle.

MILADI.

Quel affront pour une femme de qualité !

AGALVA.

Point du tout, il la remercîrait de sa bonne volonté, et s'excuserait de ne pouvoir y répondre.

MILADI.

Faisons encore une supposition : par exemple, qu'une belle dame vous fît une déclaration, aurait-elle la douleur de trouver votre cœur déjà prévenu ?

AGALVA.

Je puis assurer, avec vérité, qu'aucune femme n'a jamais fait sur lui la plus légère impression.

MILADI.

Vos manières froides me portent à vous croire; mais enfin que répondriez-vous à une dame de ma figure, et qui réunirait toutes mes qualités?

AGALVA.

Je lui dirais qu'une dame aussi accomplie possède tout ce qu'un amant pourrait désirer.

MILADI, *me prenant par la main.*

Mais votre ton serait-il aussi glacé? non, il faut que vous partagiez le feu qui me dévore. Fier jeune homme, vous voulez donc que je fasse à votre vanité le sacrifice des préjugés de mon sexe, et que je me déclare la première?

A ces mots, elle me mit la main sur l'épaule, et, m'attirant à elle, j'en reçus un baiser sur la bouche. Elle avait imaginé que la première étincelle de l'amour embraserait le cœur inflammable

d'un adorateur; mais hélas ! une pauvre donzelle comme moi pouvait bien sympathiser avec elle, et non soulager son martyre. En ce moment décisif, je fus obligée de lui avouer mon sexe, quoique cette découverte dût la couvrir de honte, et m'exposer personnellement à de graves inconvéniens pendant mon séjour en Angleterre.

Quelle expression pourrait rendre mon embarras, ou plutôt la confusion et la rage de miladi? Lorsque sa fureur se fut un peu ralentie, je lui confiai les motifs qui m'avaient déterminée à déguiser mon sexe, et la conjurai de ne pas me trahir.

Ici, milord Farringdon qui allait se coucher, s'étant fait entendre sur l'escalier, elle me poussa dans l'appartement de sa femme-de-chambre.

MILADI.

Jenni, il faut que ce jeune cavalier couche avec vous.

JENNI.

Avec moi, madame! un cavalier coucher avec moi! Votre excellence a une bien singulière idée d'une pauvre fille.

MILADI.

Ne crains rien, mon enfant, tu peux dormir en sûreté, je réponds de ta vertu.

JENNI.

Dans ce cas-là, et pour obéir à votre excellence....

Cependant Jenni revint après avoir mis sa maîtresse au lit. « Ma jeune » dame, me dit-elle, vous pouvez vous » coucher quand il vous plaira; quant » à moi, je trouverai bien un autre » lit. On m'a défendu de dire qui vous » êtes; eh! que penseraient les domes- » tiques? Je ne voudrais pas compro- » mettre ma réputation pour l'avan- » tage de coucher avec vous; mais de- » main, lorsque le suisse ouvrira les

» portes de l'hôtel, je veillerai à votre
» sortie ; en attendant, bonne nuit,
» madame » ; et elle me ferma la porte
au nez.

Je passai la nuit, et sans l'intervention des sylphes, plus agréablement que je ne l'avais d'abord espéré : à peine m'étais-je déshabillée, qu'un jeune homme s'élança de derrière les rideaux.
« Ne craignez rien, belle dame, dit-il,
» je suis, comme vous, prisonnier
» dans cette maison. Depuis quelque
» temps j'ai l'honneur d'être le soupi-
» rant de miladi ; mais, aujourd'hui,
» j'ai malheureusement été témoin des
» avances qu'elle vous a prodiguées.
» Lorsque vous sortîtes ensemble de
» l'assemblée, je vous suivis à petit
» bruit, et j'osai prêter l'oreille à votre
» entretien. Quelle douce vengeance
» pour moi, que l'erreur où je vis
» qu'elle était tombée ! Je serais re-
» tourné chez moi sur-le-champ, si
» déjà on n'eût fermé les portes de la

» maison ; ainsi il a fallu me cacher
» dans cet appartement. Mais venez,
» continua-t-il, en prenant un flam-
» beau, examinez-moi de la tête aux
» pieds ; les femmes du Malabar sont
» des êtres raisonnables, et vous ne
» refuserez pas d'adoucir ma capti-
» vité ».

Quelle scène de confusion, le lendemain, lorsque miladi, en entrant dans la chambre, me surprit dans les bras d'un amant qu'elle venait de traiter avec tant d'indifférence, et qu'elle avait sacrifié à mes beaux yeux ! Elle nous honorait d'un torrent de ces noms énergiques, qu'une dame de qualité devait avoir appris du géant irlandais, lorsque son infidèle lui observa que tout ce bruit pourrait fort bien réveiller son cher époux.

A cet avertissement, elle tomba dans une rêverie profonde, fondit en larmes, et sortit brusquement de l'appartement, sans daigner jeter un regard sur nous.

Bientôt sa femme-de-chambre parut, et avec un sourire malin, nous ouvrit la porte de l'hôtel.

Qu'un amant congédié est à plaindre! s'écria le chevalier Clifford-Gayton! Belle étrangère, je vous intenterai un procès au tribunal de l'amour, et vous y serez condamnée à la peine de passer avec moi quelques semaines, à ma campagne.

Le chevalier Clifford avait le ton de la bonne compagnie, et était mieux partagé du côté des agrémens que du côté de la beauté, et plus versé daus la connaissance du monde que dans la littérature. J'acceptai son invitation; mais la curiosité qu'excitait mon costume nairais, et les éternelles questions auxquelles il donnait lieu, commençant à m'ennuyer, je résolus, toujours en cachant mon sexe, de prendre les manières et le caractère européen, et le chevalier me conseilla de me donner

pour un gentilhomme italien qu'il avait connu à Florence.

Nous arrivâmes à sa terre de Clifford; moi, sous le nom de marquis de Roverbella, et Naldor sous celui de *cavaliere pellerini*. Je ne prétends point faire la description des maisons, ni des équipages de la Grande-Bretagne. Nous avons aussi à Calicut, des palais et des châteaux, des galeries et des salons magnifiques, des parcs et des jardins, des haras et des meutes; et le nombre de domestiques, valets, cochers, veneurs, piqueurs, chasseurs, palfreniers et postillons que l'on voit ici, pourrait étonner tout autre voyageur qu'un Nair. Je restreindrai mes remarques aux objets qui m'ont paru les plus dignes de fixer mon attention.

La maison de mon hôte était déja remplie de ses amis, lorsque sa sœur et son mari y arrivèrent. Sir Clifford ne l'avait pas vue depuis quelques

années; car le mariage, en Europe, arrache une malheureuse femme du sein de sa famille, pour suivre un homme qu'elle connaît à peine, partout où sa volonté et son caprice qui sont désormais pour elle des lois suprêmes, peuvent l'exiger de son obéissance.

Le comte Rodéric O'Neil était entré au service de l'Autriche, parce que les Anglais ne permettent pas à un catholique de verser son sang pour sa patrie. Sa foi cependant n'était rien moins que solide. Pendant son séjour à Clifford, pour pousser à bout l'aumônier de son régiment, qui voyageait à sa suite, avec la qualité de parasite et de bouffon, il se permit souvent d'appeler le pape, la prostituée de Babylone.

Eh bien! répondait l'abbé Mac-Dernot, avez-vous abandonné votre patrie, pour l'amour de lui? — Pour l'amour de lui! reprenait vivement le comte: écoutez, abbé; je n'ai jamais connu qu'un seul prêtre honnête, et il fut chassé du

collége des jésuites de Saint-Omer, pour avoir fait un enfant à une nonette. — Et l'abbé se taisant, car c'était lui-même qui avait tant scandalisé les révérends pères de la compagnie de Jésus, le comte ajoutait : Oui, je suis catholique, parceque les O'Neil l'ont toujours été et le seront toujours, et parce que saint Patrice fut allié à une branche cadette de ma famille.

En d'autres occasions, il était presque disposé à se battre contre le premier protestant qui aurait nié l'infaillibilité du pape.

La dernière fois qu'il était venu en Angleterre, son air militaire, sa taille superbe et son magnifique uniforme lui avaient conquis le jeune cœur de Maria Gayton, et il l'emmena en Allemagne. Elle avait une tendresse sincère pour son mari ; mais quel est l'homme du grand monde qui puisse s'en tenir à son épouse ? A Prague, il courait la moitié des toilettes des dames de la

première distinction et les cercles les plus brillans se félicitaient de l'arrivée de la jeune comtesse O'Neil. Tous les élégans de la ville bourdonnaient à sa suite. Quel vif empressement de danser avec elle ! toutes les lorgnettes se dirigeaient sur elle. Qui triompherait de son indifférence ? quel aimable vainqueur se glorifierait de sa conquête ? sa défaite devait faire époque dans la chronique scandaleuse.

La sensation qu'elle excitait flatta la vanité du comte : « La pauvre petite ! » disait-il, elle est embarrassée sur le » choix, parmi des cavaliers si accom» plis, et il y en a qui valent la peine » qu'elle les examine une seconde fois. » Eh bien ! quand elle aura pris un » amant, elle en sera moins exigeante » envers son mari ». Avec ce ton railleur, il n'avait cessé de persiffler sa femme, lorsqu'un jour, quoiqu'il aimât peu la lecture, il prit un livre, pendant que son valet le coiffait. Le hasard lui ayant

offert la vie de César par Plutarque, de ce dictateur qui poussa la délicatesse si loin, qu'il ne voulait pas même que sa femme pût être soupçonnée : — Eh ! si ce Jules-César a tant exigé., s'écria-t-il, que ne suis-je pas en droit d'exiger, moi Rodéric O'Neil, descendu des anciens rois d'Irlande ! A peine donna-t-il à son valet étonné le temps de finir ; il trouva un jeune galant à la toilette de son épouse, et lui chercha querelle. Ils se battirent, et il lui passa son épée au travers du corps. Un ou deux de ses admirateurs ayant encore été blessés, la pauvre comtesse put à peine trouver un cavalier assez hardi, pour lui donner la main jusqu'à sa voiture.

Tel était le comte Rodéric O'Neil, héros de six pieds de hauteur, qui, en suivant son épouse, entra dans le salon, et de l'air d'un officier à la parade, plutôt qu'avec l'aisance d'un homme de cour, fit ses complimens à tout le monde. Sir Clifford se jeta dans les bras

de sa sœur, et la pressa tendrement contre son sein. Le comte l'avait salué à plusieurs reprises; mais sir Clifford n'avait d'attention que pour Maria. L'orgueil du comte s'enflamme, et semblable à un des guerriers d'Ossian, il fait le tour de l'appartement dans toute la majesté d'une âme irritée. Ses grosses bottes à l'allemande font retentir le parquet. Enfin il revient, et d'un ton sérieux et solennel, il s'adresse à son beau-frère : « Rodéric O'Neil salue le » chevalier Clifford-Gayton ». Sir Clifford lui fait alors l'accueil dû à un rejeton des rois d'Irlande.

Quoique le comte voulût à peine permettre que l'on regardât sa femme en face, il s'était déjà déclaré, au bout de huit jours, l'amant de toutes les dames qui se trouvaient à Clifford : lorsqu'il était en bonne humeur, c'était une excellente compagnie, et nous nous flattâmes d'abord qu'il serait une acquisition pour la société; mai

grand querelleur ; il prétendait à l'admiration générale ; il voulait dominer dans la conversation dont il s'emparait exclusivement : tantôt il s'irritait de ce qu'on n'applaudissait pas à ses pitoyables bons mots ; tantôt, quand il avait dit en effet quelque chose de plaisant ou d'original, il était prêt à saisir son voisin à la gorge, pour avoir trop ri. Qu'une femme doit être à plaindre, lorsque son bonheur dépend d'un homme aussi bizarre, aussi vain, aussi présomptueux et aussi inconstant !

La comtesse, étant un jour entrée à l'improviste dans l'appartement de son frère, découvrit mon sexe. Quoique d'un caractère bien différent du mien, elle s'attacha à moi, et ma surprise fut extrême, en reconnaissant, dans cette épouse si faible et si soumise, un esprit naturellement juste et bien cultivé. Dans la simplicité de son cœur, elle ne pensait pas que mon sexe fût encore un mystère pour tous les autres hôtes du

château, et une fois, au milieu de la société, elle se conduisit avec moi d'une manière si peu réservée, qu'elle fit prendre l'essor à la jalousie de son mari, qui chargea l'abbé Mac-Dernot de nous surveiller.

Quelques jours après, toutes les dames ayant quitté la maison, la comtesse, en sortant de dîner, laissa les hommes à table. Je ne tardai pas à la suivre, quoique mon costume d'homme m'autorisât à rester; mais le comte m'ennuyait mortellement de l'histoire de la guerre de sept ans, durant laquelle il prétendait s'être élevé au premier rang des héros. Malheureusement mon évasion fut remarquée par l'abbé aux yeux d'Argus.

Je trouvai la comtesse occupée à donner de l'eau à ses fleurs, et je partageai cette occupation avec elle. La chaleur nous appela bientôt sous un berceau de chèvre-feuille et de myrte. Ayant apporté son ouvrage, elle se mit à tri-

coter une bourse pour son mari, et je tirai de ma poche un drame de Shakespeare.

Mac-Dernot qui nous avait épiées jusqu'au berceau, retourna avertir son protecteur qui essaya de se dérober à la compagnie : mais il y avait dans son air quelque chose qui frappa sir Clifford. . . . .

Cependant les rayons du soleil qui avançait dans sa carrière, ayant envahi presque tout notre asyle, nous nous étions retirées sur le seul banc où l'ombre régnât encore, et qui était si petit que la comtesse paraissait presque assise sur mes genoux.—Quelle pièce lisez-vous donc? me disait-elle. — Othello.—Tous les hommes sont-ils aussi jaloux, en Italie?—Des démons. —Infortunée! Dieu nous préserve d'un mari jaloux!—A peine elle avait dit, qu'elle tomba entre mes bras, baignée dans son sang. A l'instant, un coup de pistolet se fit entendre, la fumée de la

poudre enveloppait le berceau, et le comte O'Neil s'élança vers moi, l'épée à la main. — Scélérat, me cria-t-il, défends-toi, ou tu es mort. Sans faire attention au danger, je volai au secours de la comtesse. — Marquis, si vous voulez être traité en homme d'honneur, tirez, ou je vais vous arracher cette vie dont vous êtes indigne. — Le sang de sa femme coulait à grands flots; je m'inclinai pour essayer de l'étancher avec mon mouchoir, lorsque le barbare, sans être touché de ce tragique spectacle, appuyant du pied sur mon épaule, voulait me fouler dans la poussière. Je me relevai vivement, et pris une attitude défensive. Je ne conçois pas comment j'ai pu échapper à sa fureur. Il s'abandonnait sur moi en insensé, mais je sus parer ses coups. — Assassin, s'écria sir Clifford, en se jetant entre nous, est-ce donc la seconde femme que vous voulez immoler à votre rage?

Je n'oublierai jamais cette scène, et je

concentrerai dans mon âme l'effet qu'elle y produisit. J'essaierais en vain de la peindre dans ces mémoires. Mais de retour à Calicut, lorsque je me reverrai entourée de mes enfans, je les ferai frissonner d'horreur, en leur présentant un tableau de l'humanité gémissante, tel que leur pays natal ne peut jamais leur en offrir de semblable; et combien ils se féliciteront alors d'être nés Nairs!

Le comte, les cheveux hérissés, le regard égaré, et tous ses traits décomposés portant l'empreinte du désespoir, laissa tomber son épée. Cependant nous prodiguions tous nos soins à l'infortunée comtesse. On la plaça sur un banc: ce mouvement ayant tiré le comte de sa stupeur, il tomba à genoux sur la terre pénétrée du sang de son épouse, et pressant sa main glacée de ses lèvres, il vomit contre lui-même les plus horribles imprécations, en implorant à grands cris, de sa victime, un pardon dont il

se reconnaissait indigne. Déjà elle avait perdu la parole, et en cherchant à le consoler par un regard de réconciliation, elle expira.

Le comte alors se conduisit en véritable frénétique. On transporta le cadavre à la maison ; il l'y suivait, quand tout à coup, ayant aperçu l'abbé qui se cachait dans un bosquet solitaire, et tremblait du malheur affreux qu'il venait d'occasionner, il le saisit à la gorge; heureusement il n'avait pas ramassé son épée. Il faillit l'étrangler et trois domestiques eurent besoin de tous leurs efforts pour lui faire lâcher prise. Mais sa douleur était trop violente pour être durable. A peine la tombe s'était-elle refermée sur sa déplorable épouse, qu'il redevint aussi vain et aussi insupportable que jamais. Peu de jours après, il repartit pour l'Allemagne, où il alla rejoindre son régiment.

L'affliction moins bruyante de sir Clifford n'en était que plus profonde.

Il rendit des honneurs funèbres à sa sœur, avec un extérieur grave et ferme, mais il revint de cette triste cérémonie tout eploré, et tomba dans une noire mélancolie; il me regardait souvent et détournait presqu'aussitôt les yeux, comme s'il eût voulu me dérober l'émotion pénible que ma présence faisait naître dans son âme. Je remarquai que son équité naturelle était aux prises avec sa sensibilité. J'avais été la cause involontaire de la catastrophe dont il gémissait; en conséquence, je voulus le débarrasser d'une vue importune, et retourner à Londres.

Nous ne pûmes retenir nos larmes, en nous séparant; il me serra la main, en m'aidant à monter en voiture. Quelque temps après, il fit un voyage aux lacs de Westmoreland, pour faire diversion aux idées lugubres qui l'obsédaient.

Je n'avais pas moi-même moins besoin que lui de dissipation. L'image de

la comtesse mourante se présentait sans cesse à mon imagination, et j'étais dégoûtée d'un pays où l'indulgence pour les désirs les plus naturels, pouvait avoir des suites aussi tragiques.

Je me fis conduire à la maison qu'avait occupée le capitaine, mais il venait de la quitter. Un marin n'est jamais mieux que sur son élément, et jusqu'à ce qu'il pût se remettre en mer, celui-ci préférait les quais de la Tamise, aux rues les plus recherchées, et en conséquence il avait loué un appartement sur le bord de la rivière, près du pont de Londres. Ayant pris possession de la maison qu'il avait abandonnée, j'allai lui faire une visite.

A peine me reconnut-il sous mon nouveau costume, et j'aurais défié toute la cour de Calicut et tous mes condisciples de Romaran, de découvrir la fille de Rofa dans la marquise de Roverbella: car sir Clifford, pour réhabiliter la réputation de sa

sœur, m'avait engagée à reprendre les habits de mon sexe. Je continuai cependant à faire un mystère de mon origine; je changeai le titre de marquis en celui de marquise, et je permis au baron de Naldor, devenu *cavaliere pellerini*, de se donner pour mon frère, puisqu'une Européenne doit avoir un tuteur jusqu'au tombeau, et que je ne voulais pas, même en apparence, me soumettre au joug d'un mari. Je n'oublierai jamais la difficulté que j'éprouvais à passer par une porte, ou à conserver l'équilibre, lorsque mon cordonnier et ma marchande de vertugadins, m'eurent équipée à la mode. Combien de cordons n'ai-je pas cassés, avant de pouvoir réduire ma pauvre taille à une circonférence convenable!

Le costume d'un pays devrait être réglé sur le climat et les saisons; car l'habitude peut nous plier à toutes les modes; le sauvage qui habite la zône glaciale, se couvre de fourrures; celui

qui vit sous la ligne, va tout nu, et cependant les idées de l'un et de l'autre, sur la décence, sont les mêmes. Une dame européenne devrait s'habiller en hiver, à la russe; en été, à la grecque; mais maintenant combien d'heures doit-elle perdre, chaque jour, pour se travestir en monstre, quoiqu'un satirique pût craindre que la beauté ne perdît encore du côté de l'instruction, si elle n'était plus invitée à faire quelque lecture, au moins pendant qu'on travaillera à l'élégant édifice de sa coiffure. Si à quelqu'époque future, les Européennes adoptent un costume favorable aux grâces, et moins contraire à la nature, quel sera l'étonnement des filles des petites maîtresses du jour, en voyant les portraits de leurs mères!

On sait qu'en Chine, on serre les pieds des femmes par des souliers si petits, qu'elles ne peuvent sortir de leurs maisons, et peut-être le costume qui règne aujourd'hui en Europe, n'a-

t-il été imaginé que pour retenir les femmes trop passionnées (1).

Quand une jeune personne a deux grandes poches qui pèsent cinq à six livres, des talons hauts de quatre pouces, un corps bien baleiné et bien roide qui la comprime comme une cuirasse; quand elle porte un panier de six aunes de tour, une coiffure élevée de deux pieds, une robe d'une étoffe bien ferme et bien épaisse, une collerette ou une fraise montée sur du fil de laiton, qui lui contient la tête de manière qu'elle ne peut la tourner ni à droite ni à gauche; un bouquet énorme sur la poitrine, des boucles d'oreilles larges comme la main; au milieu de tout cet appareil, n'est-elle pas comme dans une citadelle qui doit tenir les hommes les plus entreprenans à une

---

(1) Mad. de Genlis. — Dialogue entre un tailleur de corps et une marchande de paniers.

distance respectueuse ? Elle doit craindre de déchirer ses dentelles, de se dépoudrer, ou de chiffonner sa robe, ses habits pourraient déposer contre elle devant un tribunal; tandis que, chez nous, une femme peut faire tout ce qui lui plaît, sans que personne puisse ensuite s'en apercevoir.

A mon retour dans l'Indostan, j'emporterai avec moi une paire de ces souliers à hauts talons, un corps de jupe, un panier, ou peut-être une poupée habillée dans le goût le plus nouveau, et j'en ferai hommage à l'institut impérial de Calicut.

Puisqu'il s'était rapproché de la rivière, je me flattai d'abord que le capitaine serait bientôt prêt à mettre à la voile; mais il ne pouvait pas fixer le jour de son départ. Cependant nous passâmes ensemble une soirée agréable. Il faisait le plus beau clair de lune. J'acceptai la proposition de retourner dans son bateau à Westminster. Quel

magnifique spectacle que celui de la Tamise! une forêt de mâts, des feux allumés sur tous les vaisseaux, un nombre prodigieux de lampions qui illuminent les deux rives, et le disque argenté de la lune réfléchi par le cristal des eaux. On entendait à peine le sillage du bateau qui fendait le fil du fleuve, et ce silence, si auguste et si touchant à la fois, n'était interrompu que par les cris des matelots et par le roulement des carrosses dans les rues éloignées. Nous approchions du pont de Westminster, dont la superbe architecture attirait toute mon attention, et déjà nous étions sous l'arche, lorsqu'un paquet tomba sur mes genoux. Quel fut mon étonnement! c'était un enfant. Mon énorme panier qui occupait toute la largeur du bateau, avait amorti la violence de sa chute; il lui avait miraculeusement sauvé la vie.

Je m'empressai de monter sur le pont, dans l'espoir de consoler la mal-

heureuse dont l'inadvertance, à ce que j'imaginais, avait occasionné cet accident. Nous en parlâmes à plusieurs passans, mais en vain. Je retournai chez moi, et mon hôtesse se chargea de nourrir cette petite infortunée.

Un songe me présenta cette même nuit la mère désolée, qui, les cheveux épars et l'esprit aliéné, redemandait son enfant à tous les spectateurs, et grossissait de ses pleurs le fleuve impitoyable. Je m'éveillai; et mes premières pensées se tournèrent vers toi, mon cher Firnos. Oh! pourquoi t'ai-je quitté? aurai-je le bonheur d'échapper aux dangers de ce voyage? ton charmant babil viendra-t-il jamais retentir délicieusement à mes oreilles? jouirai-je jamais du doux spectacle de tes progrès?

Ah! quelle barbare nation que les Anglais! tout le monde, ici, est persuadé que cette innocente créature est le fruit d'un amour illégitime, et, ma main tremble en l'écrivant, qu'elle est

une victime immolée à l'honneur de sa mère. Malheur aux pays où le préjugé peut, dans le cœur d'une mère, étouffer la voix de la nature!

Hélas! ces conjectures ne sont que trop bien fondées. Le désir d'employer utilement le temps que je dois rester en Angleterre, m'engagea de fréquenter les tribunaux. Peu de jours après cet événement, on instruisit un procès curieux dans une cour de justice criminelle. Un silence solennel y régnait; on aurait pu entendre la chute d'une épingle, lorsque tout à coup un grand bruit se fit entendre, et on vit une jeune femme s'élancer du milieu de la foule. La mélancolie avait jeté sur tous ses traits un voile sombre qui ne les rendait que plus intéressans; ses vêtemens étaient propres et décens, sans être du dernier goût; mais lorsqu'elle parla, la pureté de son langage annonça qu'elle avait reçu une éducation distinguée. « Non, dit-elle à ceux qui s'empres-

» saient de l'arrêter ; non, vous vous
» trompez, je ne suis point en dé-
» mence. Plût à Dieu que tel eût tou-
» jours été mon état ! Ah ! que ma cons-
» cience n'est-elle aussi pure que mon
» esprit est sain ! Hélas ! je ne puis pas
» trouver, dans ma raison aliénée,
» l'adoucissement aux remords cruels
» qui me déchirent.

» Monseigneur, continua-t-elle en
» s'adressant au juge, ayez pitié de
» moi ; pardonnez si ma démarche
» n'est pas dans les règles. J'ignore les
» usages des tribunaux ; mais m'est-il
» permis d'implorer votre sensibilité
» pour moi, pour une malheureuse
» qui a repoussé de son cœur tout sen-
» timent de tendresse envers son pro-
» pre sang ? J'ai vu le sourire de mon
» enfant, je la pressais sur mon sein,
» je l'ai couverte de mes baisers, et
» cependant plus cruelle que la tigresse
» même, je l'ai immolée à une fausse
» honte. Eh ! quelle prétention pou-

» vait-il me rester à l'estime et à la con-
» sidération, à moi, l'opprobre de ma
» famille et le rebut de l'univers? Ap-
» prenez donc toute l'énormité de
» mon crime.

» Lundi dernier, le jour avait fait
» place à la nuit, lorsque le désespoir
» me conduisit sur le pont de West-
» minster; et, mère dénaturée, je
» précipitai dans les flots Jeannette,
» ma fille. Ah! vous frissonnez d'hor-
» reur! pourquoi n'ai-je pas eu le cou-
» rage de la suivre et de terminer avec
» elle ma déplorable existence? Mais
» le Ciel ne l'a pas permis; il s'est ou-
» vert pour recevoir un ange qui sol-
» licite maintenant la grâce de sa mère.
» Depuis ce fatal moment, le calme
» et la paix ont fui loin de moi. Le
» sommeil ne ferme plus ces yeux
» épuisés de larmes, ma tête en feu
» est prête à se fendre. Je viens me
» dévouer à la justice, et expier, au-
» tant que je le puis, mes crimes

» envers Dieu et envers la société.
» Soyez donc propice à mes vœux ;
» que je subisse toute la rigueur des
» lois, avant que le délire vienne di-
» minuer le mérite de mon repentir.
» Je n'ai désiré la conservation de mes
» facultés intellectuelles, que jusqu'à
» ce que j'aye pu faire cette douloureuse
» confession. C'est la seule grâce que
» j'aye osé demander à la bonté di-
» vine; et cette bonté infinie a daigné
» m'exaucer ».

Ayant ainsi parlé, elle se tut et s'appuya contre un banc. De quelles sensations le tribunal ne fut-il pas affecté! D'après ce qu'on venait d'entendre, on avait absolument oublié l'affaire de l'autre criminel. Les juges et les jurisconsultes étaient partagés sur le parti à prendre. Les uns opinaient que la loi ne devait tirer aucun avantage des aveux d'une coupable qui s'accusait elle-même. Les autres pensaient qu'elle avait l'esprit

aliéné. Enfin, on s'accorde à la faire arrêter jusqu'à ce que l'on eût mûrement délibéré sur un cas si extraordinaire.

Il me serait impossible de rendre compte des sentimens que j'éprouvai en ce moment. J'obéis à leur irrésistible impulsion; je m'adressai donc à cette nombreuse assemblée, et quoique je le fisse dans une langue étrangère, je ne m'intimidai point, et je parlai en véritable inspirée. Il me semblait être l'instrument choisi par la Providence, pour sauver deux de mes semblables. Je racontai l'espèce de prodige qui avait soustrait l'enfant à la mort. Tous les yeux étaient fixés sur moi. Tout à coup la pauvre mère s'évanouit. Je n'essaierai pas de peindre la pitié et l'anxiété de tous les spectateurs; elles me réconcilièrent un peu avec la nation.

Cependant un homme de condition, qui m'avait vue dans quelqu'as-

semblée, apprit aux juges que j'étais une Italienne de qualité; et Naldor que j'avais envoyé chercher l'enfant, revint avec le capitaine qu'il avait trouvé chez moi, et qui confirma mon récit. La mère ayant bientôt repris ses sens, ouvrit les yeux, et apercevant sa chère petite.... Mais ce tableau est au-dessus de mes forces. Naldor et le capitaine soutinrent la mère jusqu'à ma voiture. La populace en détela les chevaux, et, quel incident remarquable! une princesse de l'Indostan fut traînée en triomphe par une foule d'Anglais.

Arrivés chez moi, je remerciai nos conducteurs de ce zèle honorable, et lorsque nous fûmes seules, je demandai à ma nouvelle amie en quel lieu elle demeurait. « Hélas! madame, répon-
» dit-elle, je n'ai point de domicile; je
» suis sans asyle, sans parens, sans con-
» naissances et sans amis dans l'uni-
» vers, si vous me refusez votre amitié.

» Ah ! ne soyez pas seulement humaine,
» soyez encore généreuse. Vous avez
» sauvé mon âme; oui, sans doute,
» vous l'avez sauvée : je vous dois la
» vie ; mais la vie n'est qu'un présent
» sans valeur, si elle n'est pas soutenue
» et animée par quelque rayon d'espé-
» rance, si elle n'est embellie par au-
» cune perspective de bonheur. Ne me
» renvoyez pas, accordez-moi une re-
» traite. Mais qu'ai-je dit ? je suis in-
» digne de votre bienveillance, j'ai
» perdu l'honneur. Mes propres pa-
» rens me rejettent; quels droits puis-
» je avoir aux bontés d'une étrangère » !

Je lui fis préparer un appartement.

« Oui, me dit le lendemain made-
» moiselle Montgomery, je vais satis-
» faire votre curiosité, dussé-je perdre
» votre précieuse amitié. Peut-être allez-
» vous révoquer vos promesses, et ma
» franchise peut me coûter votre pro-
» tection. C'est à vous que je dois le
» bonheur de n'être pas coupable d'un

» infanticide, mais j'ai commis un autre » crime non moins horrible peut-être; » il est vrai qu'il fut l'effet de mon ignorance, ce fut un crime involontaire, » et ma conscience ne me reproche point » de l'avoir prémédité; mais la religion » est plus infaillible que la conscience, » et le Dieu juste punit sur les enfans, » les péchés des pères qui l'ont méconnue.

» L'Ecosse fut ma patrie; hélas! je » n'en ai plus, quoique mon père y » soit encore un des premiers lairds ou » gentilshommes vivant sur leurs terres. » La seigneurie voisine de la sienne » appartenait à un M. Forbes dont » la famille vivait dans la plus grande » intimité avec la nôtre. Les enfans de » l'une et de l'autre croissaient ensemble, James, plus jeune que moi » d'un an, avait été ma première société chez la nourrice, et ma mère » souriait lorsqu'il m'appelait sa petite sœur.

» J'avais douze ans, quand on me » mit dans une pension à Londres, » pour achever mon éducation. Viens, » James, s'écria son père, donner à » Marguerite le baiser d'adieu. Qui » sait si vous ne deviendrez pas un jour » époux? Ma mère jeta sur lui un re- » gard sévère, en disant : Le bon dieu » ne le permette jamais!

» Après une absence de six ans, je » revins en Ecosse. Combien tous mes » parens parurent contens des progrès » que j'avais faits! Ma mère me pressa » sur son sein; son mari, avec l'air de » la satisfaction, me présenta à toute » la société qui se trouvait à la maison. » On célébra mon retour par une fête » à laquelle fut invitée toute la no- » blesse des environs. On distribua aux » pauvres un bœuf rôti tout entier. » On rassembla tous les vassaux pour » boire à la santé de leur dame future; » et à cette époque, qui aurait pu pré- » dire l'avilissement où je suis tombée?

» James avait pris le parti des ar-
» mes, son régiment était en garnison
» dans le voisinage, il vint à la fête sans
» être attendu. Il vola dans mes bras;
» nous avions cessé d'être enfans, mais
» nous n'y fîmes pas attention. Le bai-
» ser du retour ne fut pas moins vif que
» celui du départ. Six années avaient
» amené dans l'un et l'autre un grand
» changement. Il était le plus beau
» jeune homme que j'aye jamais vu;
» et lorsqu'il me regardait, son œil
» pétillait de plaisir, du moins je le
» croyais ainsi. A dîner, il prit place à
» côté de moi, et le soir, il s'y serait
» remis encore, si ma mère ne m'eût
» appelée à l'autre bout de la table.

» Le lendemain, je lui demandai
» depuis quand James était entré au
» service. A cette question, elle me
» fixa et me demanda à son tour, com-
» ment je le trouvais. L'enthousiasme
» dicta ma réponse, je donnai les plus
» justes éloges aux bonnes qualités du

» jeune militaire : mais ses yeux se rem-
» plirent de larmes, et elle détourna la
» tête.

» Cependant les deux pères qui s'é-
» taient aperçus de notre penchant mu-
» tuel, convinrent de nous marier. J'é-
» tais l'aînée des deux filles, et l'héri-
» tière des Montgomery. James était
» également l'aîné de sa maison : d'ail-
» leurs nos propriétés se touchaient.
» Les articles furent arrêtés en moins
» d'une demi-heure, et on me pré-
» senta James comme mon futur
» époux. Cet événement mit le comble
» à mes vœux.

» Mais représentez-vous mon éton-
» nement et mon chagrin, lorsque je
» vis ma mère se déclarer contre notre
» union de la manière la plus opposée
» à son caractère habituel. Jusqu'alors,
» elle avait été la femme la plus douce
» et la plus soumise, et tout à coup,
» sa fermeté et sa résolution répandi-
» rent la plus grande surprise dans toute

» la famille. Son mari insista pour » qu'elle lui fît part de ses motifs. C'é- » tait un beau-fils, si digne de son » choix sous tous les points de vue ; » héritier de cinq mille livres sterlings » de rentes, et, comme je le remar- » quai d'un accent plaintif, possesseur » de dix mille bonnes qualités : mais » ce fut en vain, elle s'obstina dans son » silence ; il l'accusa de caprices et d'o- » piniâtreté, et finit par se laisser vain- » cre à ses larmes ; car il l'aimait sin- » cèrement, en sorte qu'il renvoya la » cérémonie jusqu'après les fêtes de » Noël.

» Cette conduite surprit tout le mon- » de. La bonté de James ne me le ren- » dait pas à moi seule, aimable et cher, » elle captivait encore le cœur de tous » ceux qui le connaissaient. D'ailleurs » son père avait constamment joui de » l'estime de ma mère qui montrait un » goût décidé pour sa société, et qui, » dans plusieurs occasions, avait eu

» recours à ses conseils : mais ce qui
» nous frappa encore davantage, ce
» fut de voir leurs entretiens plus longs
» et plus fréquens que jamais. Un jour,
» je les aperçus à l'extrémité d'une allée
» du jardin ; il me sembla qu'ils étaient
» en contestation : il parlait haut et
» avait l'air de la traiter avec assez peu
» de ménagement ; à dîner, je remar-
» quai qu'elle avait pleuré. Sa tristesse
» croissait tous les jours ; elle parlait ra-
» rement, et ne mangeait presque plus.

» Enfin on touchait à la veille des
» noces dont je passerai sous silence
» les préparatifs. Le château était rem-
» pli des personnes invitées, lorsqu'un
» soir, au retour de la chasse, on vit
» arriver l'intendant de Forbes, qui
» demanda si son maître se trouvait
» chez nous, car son cheval était re-
» venu à l'écurie, estropié et sans ca-
» valier. Toute la compagnie, maîtres
» et domestiques, prirent à l'instant
» des flambeaux, et se mirent à sa re-

» cherche. Heureusement, il était tombé
» de la neige : on suivit les traces du
» cheval, qui, ayant bronché contre
» le tronc d'un chêne, avait laissé notre
» voisin dans un état déplorable, une
» jambe cassée, et absolument transi de
» froid.

» On le transporta chez lui; l'impa-
» tience qui lui était naturelle retarda
» sa guérison; et une fièvre ardente
» ayant mis ses jours en danger, il dicta
» une lettre à son intendant, pour
» prévenir Montgomery de la rupture
» de notre mariage: mais celui-ci,
» apprenant que l'esprit de son ami
» était quelquefois dans le délire, ré-
» solut de différer son explication avec
» lui, et de dissimuler avec la famille.

» Mais bientôt après sa guérison,
» nous apprîmes avec surprise que
» notre voisin avait fait plusieurs pro-
» menades, sans daigner venir nous
» voir. Comment interpréter cette con-
» duite? Montgomery prit un air sé-

» rieux, et se fit amener un cheval.
» Forbes fut d'abord déconcerté de son
» arrivée; mais s'étant remis prompte-
» ment, il lui prit la main, et le con-
» jura par tout ce qu'il y avait pour
» lui de plus sacré, par leur longue
» amitié, par le salut même de leurs
» enfans, de ne pas s'opposer à sa ré-
» solution, et de ne point en deman-
» der les motifs. Il se refusa à tout
» autre éclaircissement, quoique l'hon-
» neur de notre famille et ma réputa-
» tion y fussent essentiellement inté-
» ressés ; la fierté de Montgomery
» s'irrita. On se parla avec chaleur;
» les deux amis se virent, l'épée à la
» main, dans un bois voisin ; Forbes
» fut dangereusement blessé. Je n'ou-
» blierai jamais les larmes que fit cou-
» ler cette fatale nouvelle. Lorsque
» Montgomery reparut dans un som-
» bre et farouche silence, ma mère
» s'évanouit. James qui, à l'insu de
» son père, se trouvait à la maison,

» présentait l'image du désespoir.

» Le lendemain, le mourant me fit » demander une entrevue. Montgo- » mery me pria de la lui accorder, » pour adoucir l'horreur de ses der- » niers momens. L'infortuné! ajouta- » t-il ; quoique sa conduite soit une » énigme pour moi, il m'est cependant » toujours cher.

» Je me rendis donc auprès de son » lit. Ses traits portaient déjà l'em- » preinte de la mort; et sa pâleur ef- » façait la blancheur de ses draps sur » lesquels on apercevait çà et là quel- » ques taches de sang. James était à » son chevet. Ah! de quel regard il me » perça le cœur!

» Je sentais la main du moribond » trembler dans la mienne, et d'une » voix faible... Mais dois-je répéter ce » qu'il me dit? Dois-je m'exposer à » perdre votre protection? L'aveu de » ma naissance ne me rendra-t-il pas » à vos yeux un objet d'horreur,

» comme je le suis aux miens pro-
» pres ?

» Forbes avait aimé ma mère avant
» qu'elle se mariât. Les deux familles,
» qui voyaient avec plaisir leur mu-
» tuel penchant, consentaient à leur
» union, lorsque tout à coup une dis-
» pute parlementaire s'étant élevée
» entre les deux pères, l'hymen pro-
» jeté fut rompu, et ma mère forcée
» de donner sa main à Montgomery !
» mais Forbes ne renonça pas à son
» amour, il devint l'ami de l'époux,
» et resta l'amant de l'épouse; et moi,
» je suis le fruit de ce commerce cri-
» minel. Voilà le motif de l'opposition
» de ma mère. Un inceste ! damnation
» inévitable !

» Forbes, homme du monde, ai-
» mait son fils dont il ne voulait pas
» sacrifier les intérêts aux scrupules
» d'une femme. Le soin de sa réputa-
» tion imposait silence à ma mère. Il
» lui était impossible de nous sauver :



» mais la foudre grondait sur nos
» têtes. — Faut-il donc révéler les
» crimes de ceux à qui nous devons
» le jour! — Sous ce même chêne où
» Forbes était tombé de cheval, la veille
» du mariage de ma mère avec Mont-
» gomery, il lui avait ravi son inno-
» cence virginale. Cette idée vint le
» frapper dans la solitude, au milieu
» du danger occasionné par son acci-
» dent, et sa conscience alarmée lui fit
» arrêter tout à coup l'exécution de
» ses projets les plus chers. Tel fut
» l'horrible mystère qu'il me dévoila.

» Mon émotion me permit à peine
» d'entendre cette affreuse confidence.
» — Tu es ma fille. — Je tombai sans
» connaissance sur le parquet, comme
» si on m'eût prononcé mon arrêt de
» mort. Lorsque je fus revenue à moi-
» même, je me trouvai dans un autre ap-
» partement. Bientôt le chirurgien vint
» me reconduire chez ce malheureux
» qui était prêt à rendre le dernier

» soupir. Il nous prit, son fils et moi,
» par la main. . .
» La miséricorde du ciel, nous dit-
» il, est sans bornes; mais vous, mes
» chers enfans, pourrez-vous me par-
» donner une faiblesse impie qui, en
» assurant votre grandeur sur la terre,
» aurait compromis votre bonheur
» éternel? J'aurais bien désiré pouvoir
» ajouter, de ma voix mourante, mes
» conseils à ma bénédiction; mais je
» sens mes forces défaillir; vous avez
» été l'un et l'autre élevés dans les
» principes de notre religion, vous en
» connaissez les devoirs aussi bien que
» moi; puissiez-vous y être plus fidèles!
» James, vois ta sœur dans Margue-
» rite. Par les lois de la nature tu dois
» être son protecteur; et toi, chère
» fille, aime ta mère, et respecte son
» mari, comme tu l'as fait jusqu'ici;
» je ne suis que ton père, tu ne me
» dois que la vie; mais Montgomery
» est ton bienfaiteur, et ne cessera de

» l'être ; car, il est sans doute inutile
» de te rappeler que l'on ne doit pas dé-
» chirer le voile du mystère qui sauve
» la réputation de ta mère, et l'hon-
» neur de son époux. Je te le répète
» à mon dernier moment, aime et
» chéris ta mère, et souviens-toi que,
» si tu as pu être trompée sur ton père,
» il n'est pas possible de méconnaître
» sa mère. Adieu, mes enfans, que
» mon âme plane sans cesse autour de
» vous : James embrasse Marguerite,
» embrasse ta sœur, et sous les der-
» niers regards d'un père mourant,
» mettez par un baiser le sceau à votre
» amour fraternel.

» James, qui était à genoux, se leva
» pour s'approcher de moi. L'idée de
» notre consanguinité me fit frisson-
» ner, je m'évanouis une seconde
» fois ; et avant qu'on eût pu me rap-
» peler à la vie, mon malheureux père
» avait cessé d'être. Ah! combien de
» fois cette cruelle réflexion est-elle

» Cependant ma taille découvrit
» bientôt ma honte. Figurez-vous l'in-
» dignation d'un père jaloux de l'hon-
» neur de sa maison, et la consternation
» d'une tendre mère qui soupçonnait
» peut-être toute l'étendue de notre
» crime. Si j'eusse accusé mon frère,
» quel coup de foudre pour elle ! j'aimai
» mieux aggraver encore mon oppro-
» bre que d'empoisonner la paix de son
» âme et de la précipiter au tombeau :
» mon maître de musique était mort
» quelques semaines auparavant ; je le
» nommai comme mon complice. Mont-
» gomery me chassa ; ma mère fit en
» vain parler ses larmes en ma faveur.

» Ah ! pourquoi le malheur ne s'est-
» il pas appesanti sur moi seule ? La
» pensée que mes souffrances avaient
» pu contribuer au bonheur de ma
» mère, ne fut pour moi qu'une conso-
» lation bien fugitive. James avait aban-
» donné l'Ecosse, les aiguillons du re-
» mords le poursuivirent partout. Il

» errait de pays en pays, comme pour
» se dérober à lui-même. La vie lui
» était à charge, sa religion lui or-
» donnait de la respecter; mais pour
» s'en affranchir, il volait au-devant de
» tous les dangers.

» Un soir, en sortant du spectacle,
» à Naples, il vit un officier de la garde
» qui insultait une de ces malheu-
» reuses que tout lâche se croit en droit
» de maltraiter. Son humeur sombre
» exalta sa hardiesse jusqu'au déses-
» poir. Il prit la défense de l'opprimée,
» et sans autres armes qu'un simple
» bâton, il défia l'épée de son adver-
» saire; mais la partie était trop iné-
» gale. Il succomba, le plus généreux
» des hommes!

» Malheureusement son valet trou-
» va parmi ses effets quelques billets que
» nous nous étions écrits en Ecosse, et
» surtout ma réponse à sa dernière lettre.
» Cet homme, à son retour, publia
» partout, non-seulement mon com-

» merce avec James, mais encore
» l'infidélité de ma mère. On oublia le
» maître de musique; tous les vil-
» lageois apprirent à qui mon enfant
» devait le jour, et à qui je le devais
» moi-même.

» Montgomery fit à ma mère les re-
» proches les plus amers de son crime,
» d'où était émané le crime encore plus
» affreux de sa malheureuse fille. Ah!
» que ses remords doivent avoir été
» déchirans! On ne l'avait jamais vu
» sourire depuis mon départ; la honte
» dont je m'étais couverte, en me don-
» nant un amant aussi vil, l'affligeait
» alors si vivement! Maintenant l'idée
» de l'inceste lui aliène l'esprit; mais
» dans ses derniers momens, elle recou-
» vra la raison, et, j'en rends grâce
» au ciel, elle me donna sa bénédiction.
» C'est la seule consolation qui me
» reste.

» Cependant, voulant cacher ma
» honte parmi des étrangers, j'étais

» arrivée à Londres. Ma mère m'avait
» glissé furtivement une bourse, le
» fruit de ses épargnes; et monsieur
» Montgomery lui-même, lorsque sa
» colère se fut un peu ralentie, m'en-
» voya quelques guinées, et je crois
» devoir lui attribuer aussi un billet de
» banque que j'ai reçu depuis sous le
» voile de l'anonyme, comme si mon
» bienfaiteur eût rougi de sa générosité.
» Mais dans une si grande ville, ces
» sommes si modiques diminuaient à
» vue d'œil; et quoique je fusse logée
» dans un mauvais galetas, et que sou-
» vent je m'abstinsse de viande plusieurs
» jours de suite, je vis bientôt toutes
» mes ressources réduites à cinq gui-
» nées : je n'avais dans cette capitale,
» ni amis, ni connaissances.

» Et d'ailleurs, qui aurait voulu
» employer une femme déshonorée? Je
» savais couper des robes, j'étais habile
» couturière, j'excellais dans tous les
» ouvrages à l'aiguille; mais personne

» n'eût confié, ni une manchette à
» laver, ni une aune de batiste à our-
» ler, à une malheureuse victime de la
» séduction.

» Un jour que j'étais assise sur un
» banc dans le parc, en gémissant sur
» ma déplorable position, une dame
» assez âgée, après avoir passé plusieurs
» fois devant moi, vint prendre place
» à mes côtés. — Jeune femme, me dit-
» elle, je crois voir une larme prête à
» couler de vos yeux. Il y avait dans
» ses manières quelque chose qui me
» pénétra de respect; sa figure expri-
» mait une bonté qui m'inspira de la
» confiance. Après un moment d'hési-
» tation, je lui communiquai tout ce
» qu'il m'était permis de révéler de mon
» histoire; que j'étais demoiselle de con-
» dition, chassée de la maison pater-
» nelle à raison de l'état où elle me
» voyait; car ma grossesse n'était que
» trop visible. Elle me dit de la suivre;
» nous arrivâmes à une maison qui an-

» nonçait des maîtres honnêtes, et
» m'ayant laissée dans la salle à man-
» ger, elle se retira en silence dans un
» appartement intérieur.

» Une grande bible remplie de si-
» gnets pour marquer les différens pas-
» sages, était sur la table; un domes-
» tique vint la prendre pour la porter
» à sa maîtresse; et bientôt j'entendis
» la vieille dame en lire un chapitre
» avec la ferveur la plus édifiante; en-
» fin elle revint et me dit : J'ai cherché
» le seigneur par la prière, et à l'exemple
» de Salomon, le plus sage de tous les
» rois, qui daigna sauver la prostituée
» et son enfant; de même en te sau-
» vant, toi et le fruit de tes entrailles,
» je trouverai grâce aux yeux du sei-
» gneur. Ensuite elle m'envoya cher-
» cher mon paquet, et me donna une
» petite chambre à côté de la sienne.

» Le soir même, elle fit appeler dans
» la salle un vieux monsieur qui venait
» de visiter les locataires du premier

» étage, et lui ayant parlé en particu-
» lier, elle me mit sous la protection
» de cet homme respectable, qui, en
» me priant de le regarder comme un
» père, m'embrassa et promit de payer
» ma pension. L'hôtesse m'ayant fait
» de sa charité et de sa piété les plus
» grands éloges, je passai quelques se-
» maines avec autant de tranquillité
» qu'une conscience bourrelée sans
» cesse put me le permettre.

» Un jour, lisant à l'ordinaire la
» gazette à mon hôtesse, j'y trouvai
» les morts de ma mère et de mon
» frère, avec toutes leurs horribles cir-
» constances. Je m'évanouis; on me
» transporta sur mon lit; les douleurs
» me saisirent, et je donnai le jour à
» cette enfant infortunée.

» Un mois s'était à peine écoulé, que
» le vieillard, jetant le masque, me fit
» les propositions les plus criminelles.
» Je m'en plaignis à l'hôtesse; mais
» celle-ci ayant consulté sa bible, m'as-

» sura que puisque le concubinage
» avait été permis aux plus saints pa-
» triarches, la miséricorde du seigneur
» ne pouvait exiger une plus grande
» continence d'une génération per-
» verse et si peu capable de réprimer
» les aiguillons de la chair. Enfin elle
» m'insinua que ce tartuffe, ayant ac-
» quitté tous les frais de mes couches,
» pourrait bien me faire traîner en pri-
» son si je dédaignais ses offres.

» Je ne vous peindrai ni mon indi-
» gnation, ni mon désespoir; l'hôtesse,
» loin de me protéger, favorisait, dans
» toutes les occasions, les odieuses
» poursuites dont j'étais l'objet. Je me
» trouvais au comble du malheur, tou-
» tes mes espérances s'étaient évanouies;
» mes remords avaient banni de mon
» âme le calme et la paix; tous mes
» souvenirs étaient pour moi autant de
» coups de poignard. Dans l'égare-
» ment de ma douleur, je cours au
» pont, et j'en précipite ma pauvre

» enfant : je l'aurais suivie moi-même ;
» mais la résolution me manqua. Que
» la nature humaine est faible ! que
» l'amour de la vie a d'empire sur
» nous ! Telle est sans doute la volonté
» de la sagesse infinie qui nous a créés.
» Deux fois je revins sur le pont, deux
» fois je ne sus que verser des torrens
» de larmes. Je côtoyais le fleuve dans
» un affreux désespoir ; je passai le pre-
» mier jour entier sans prendre de
» nourriture, et le matin du second,
» je me retrouvai chez mon hôtesse,
» qui veillait à côté de mon lit.

» Mais jusqu'où la nature humaine
» ne peut-elle point porter la dépra-
» vation. Le croiriez-vous, madame ?
» cette infâme hypocrite, qui soup-
» çonnait mon crime, n'en fit qu'un
» sujet de raillerie, et sa tête était si
» remplie de sentences de la bible, que
» lorsqu'elle voulait montrer de l'es-
» prit, sa bouche ne proférait que des
» blasphêmes. — Pourquoi tant t'affli-

» ger, ma belle enfant ? me disait cette
» détestable femme; tes larmes te per-
» dront les yeux, qui valent mieux que
» tous les bambins de la chrétienté,
» quand même ce serait un autre Moïse
» que tu aurais exposé dans une cor-
» beille de joncs... — Mais je dois ter-
» miner ma malheureuse histoire.

» Pour tout dire, en un mot, j'étais
» dans un lieu infâme. Les nombreux
» et brillans équipages qui s'arrêtaient
» à la porte, avaient endormi, au lieu
» d'éveiller mes soupçons. Les loca-
» taires, qui occupaient le premier
» étage, étaient des filles infortunées
» qui, probablement, avaient été sé-
» duites par la vieille; et moi, après
» avoir assouvi les désirs de quelque
» vieux pécheur, j'étais destinée à de-
» venir leur compagne. Ce monstre
» d'immoralité me regardait mainte-
» nant comme entièrement dans sa dé-
» pendance. Avant-hier elle menaça de
» m'accuser d'infanticide, si je ne mon-

» trais pas plus de complaisance pour
» mon adorateur. Je me couchai dans
» les larmes. Quelle terrible nuit je
» passai! Un songe affreux me présenta
» mon enfant aux prises avec la mort.
» Je me réveillai dans une sueur froide;
» j'éprouvais un tremblement univer-
» sel; la vie m'était à charge; j'espé-
» rais que ma mort appaiserait la co-
» lère du ciel. Je résolus donc de me
» dénoncer moi-même à la justice, et
» ayant trouvé la porte de la maison
» ouverte, j'en sortis sans être aperçue.
» Vous avez été témoin de la scène qui
» a suivi ».

Mademoiselle Montgomery ayant cessé de parler, je lui représentai qu'un crime involontaire n'était qu'un malheur, et que les différens peuples variaient dans leurs opinions sur l'inceste. Je citai les anciens Perses et les Guèbres modernes, qui épousent leurs sœurs, et chez lesquels un père ne quitte jamais la vie avec plus de satisfaction

que lorsqu'il voit, en mourant, la tendresse de ses deux enfans fortifier les liens du sang par ceux du mariage; et en supposant même que l'inceste soit un crime, il ne s'ensuivait pas qu'elle l'eût commis; car si elle était fille de Forbes, il n'était pas clair que James fût son frère, puisque Forbes avait pu se tromper en regardant James comme son fils; de même que Montgomery s'était trompé en la regardant comme sa fille.

« Ah! que je serais heureuse! s'é-
» cria-t-elle, si je pouvais m'en flatter.
» — Heureuse! cela devrait vous être
» très-indifférent; vous êtes mère, et
» votre devoir est d'élever votre en-
» fant; et si elle devient un membre
» utile de la société, que A ou B en
» soit le père, vous aurez également
» bien mérité de votre patrie ».

Elle avait craint des reproches, et elle ne reçut de moi que des consolations. En peu de jours elle reprit sa

bonne humeur; et, avec la sérénité, revinrent bientôt tous ses charmes. Je la trouvai digne de mon amitié, et nous devînmes inséparables.

Un jour, pour dissiper un de ses accès de mélancolie, je lui révélai le secret de mon déguisement, et l'instruisis des mœurs et des usages de notre nation. J'eus la satisfaction de lui faire adopter nos principes; elle s'éleva au-dessus des préjugés de son pays, et consacra tous ses soins à l'éducation de sa fille.

Quelques jours après, mademoiselle Montgomery consentit de m'accompagner au waux-hall : Naldor était de la partie. J'observai une dame qui nous suivait pas à pas dans le salon, mais je crus que c'était l'effet du hasard : étant descendus au jardin, elle nous suivit encore, et courant à mademoiselle Montgomery, elle l'aborda avec la plus grande familiarité. « O ma chère Mar» guerite, combien je suis ravie de

» vous voir ! depuis quand êtes-vous
» en Angleterre ? Que vous avez été
» méchante d'oublier votre meilleure
» amie ! Ne vous souvient-il plus des
» jours heureux que nous avons passés
» ensemble dans la même pension, de
» nos goûters et des friandises dont
» nous nous régalions en certain lieu
» que je ne dois pas nommer ? Oh !
» nous sommes d'anciennes camara-
» des ».

Mademoiselle Montgomery lui répondit d'un ton très-froid ; mais elle n'en fut pas déconcertée. — Permettez-moi, ajouta-t-elle, de joindre votre société. Vos amis doivent devenir les miens, et je brûle de faire leur connaissance. — On nous la présenta. — Madame Fitz-Allan. — La marquise de Roverbella. — Le cavaliere pellerini. — Et se tournant sans cérémonie vers Naldor : Je suis fort aise, lui dit-elle, que vous parliez anglais ; car votre italien est une espèce de baragouin pour moi.

Dans ma pension, je tâchai d'apprendre le français, mais nous n'avions, pour maître de langues, qu'une bête. Imaginez-vous donc qu'il m'a donné ses leçons pendant quatre ans, et qu'il n'a pu me rien enseigner. — A ces mots, elle prit Naldor par le bras, et ne voulut point nous quitter de toute la soirée.

Le lendemain, mademoiselle Montgomery me demanda si notre nouvelle connaissance m'avait plu? Madame Fitz-Allan, continua-t-elle, était mon amie à la pension, quoique notre amitié soit plutôt née du hasard qui nous faisait coucher dans le même lit, que de la sympathie. Au fond, elle avait le cœur excellent, à son originalité près. Sa famille résidait à Londres, où elle allait dîner tous les dimanches; et on lui accordait la permission d'amener avec elle une de ses amies. M'ayant une fois invitée, madame sa mère qui nous avait reconduites, dit à notre maîtresse qu'elle avait appris que le nombre de

ses pensionnaires était augmenté. Aussitôt que cette dame fut partie, je reçus une réprimande, pour avoir dit combien nous étions. Je m'excusai sur ce que je n'avais fait que répondre à une simple question. — Quoi! ne vous avait-on pas ordonné de répondre que vous l'ignoriez ? — Et je fus punie.

Vous me demanderez sans doute quelle était ma faute? Eh bien ! c'est une politique dans chaque pension de taire le nombre des élèves, de peur que, s'il s'était accru, on ne cessât de la croire saine, à raison de la presse; ou que, s'il diminuait, on n'imaginât que sa réputation baisse et décline. C'est ainsi que l'on apprend aux enfans à tromper leurs parens, et qu'on les forme au mensonge. Cependant, quoique madame Fitz-Allan fût la seule coupable, on m'infligea une peine, et ne voulant pas trahir mon amie, je la subis pour elle.

Peu de temps après, on trouva un

roman sous notre chevet ; car, dans les plus belles soirées même de l'été, quoique le soleil éclairât encore nos fenêtres de tous ses rayons, on nous forçait de nous coucher à huit heures, et j'étais bien aise de donner quelque temps à la lecture, sans être surprise par notre Argus de gouvernante qui aurait confisqué mon livre à son profit. Ma généreuse amie, charmée de pouvoir me témoigner sa reconnaissance, déclara que l'ouvrage lui appartenait.—Ainsi se formèrent entre nous les liens d'une estime réciproque.

AGALVA.

De telles pensions me semblent plus propres à plier des sultanes au despotisme d'un harem, en Turquie, qu'à élever des mères et des compagnes pour des hommes libres. Il est bien naturel que madame Fitz-Allan ait fait éclater sa joie, en vous rencontrant hier. La réunion de deux prisonniers doit être inté-

ressante, quand ils ont recouvré leur liberté.

MADEMOISELLE MONTGOMERY.

Cependant je n'ai pu m'empêcher de lui faire le plus froid accueil. Croiriez-vous qu'une femme, jadis capable de tant de générosité, au lieu de me recevoir à bras ouverts, lorsque j'arrivai à Londres, au fort de ma détresse, me ferma sa porte? et pouvez-vous concevoir son audace à me reprocher de l'avoir oubliée? Pour moi, rien n'égale ma surprise qu'elle ait seulement daigné me reconnaître.

NALDOR.

Eh bien! je vais vous éclaircir ce mystère. Cette dame est la même qui, au dernier spectacle, se trouva placée à côté de moi, et qui, après m'avoir fait mille avances, et m'avoir obligé de lui donner le bras pour la conduire à sa voiture, m'offrit de me ramener chez

moi. Je la pris pour une courtisane, et en conséquence je refusai. Ainsi ma vanité ose vous assurer que c'est à moi que vous fûtes redevable de sa société, hier soir.

A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit sonner avec violence, et on annonça madame Fitz-Allan.

Mademoiselle Montgomery l'ayant reçue comme la veille, madame Fitz-Allan lui demanda une explication, où elle se vit accusée d'avoir abandonné son amie dans ses malheurs. — Ma chère Marguerite, répondit-elle, voilà la première fois que je m'entends faire de semblables reproches : mais le moyen de recevoir une demoiselle avec la taille ronde et l'embonpoint scandaleux que vous aviez alors ! C'est pourquoi je n'osai vous parler hier que dans le jardin, où personne ne nous observait ; et je ne pourrai vous recevoir chez moi, qu'au préalable vous n'ayiez fait la paix avec vos oncles, vos tantes, vos cousins, vos

cousines et toute votre chère parentaille : mais quelle sera ma joie, si la marquise me permet de vous voir chez elle ! Je ne vanterai pas ma bonté, car je ne vaux pas mieux qu'une autre ; mais je ne souffre pas que l'on croie que je vous ai abandonnée dans l'adversité. — Eh bien ! c'est donc vous qui m'envoyâtes un billet de banque ? — A ces mots, les deux amies volent dans les bras l'une de l'autre. — Ma chère, s'écria madame Fitz-Allan, étiez-vous donc si avide d'un amant, et se permet-on de pareilles fredaines avant d'être mariée ?

Enfin madame Fitz-Allan prit congé de la compagnie ; le *cavaliere* la reconduisit à sa voiture. — Mais, voyez ce maraud de cocher ! il est déjà reparti avec ses chevaux, probablement par l'ordre de madame ; il faut donc que madame s'en retourne à pied ! Le *cavaliere* lui offrit le bras ; elle l'accepta, sans se faire beaucoup

presser, et *Pellerini* devint, dans les termes de la galanterie européenne, le complaisant de madame Fitz-Allan.

Quant à moi, j'avais résolu de renoncer à toute affaire de cœur, pendant mon séjour en Europe. Quelques amis de sir Clifford, que j'avais vus à sa campagne, me présentèrent à leurs amis, et ceux-ci aux leurs encore, de manière que j'avais des connaissances nombreuses dans les premiers cercles; mais plus je voyais, plus j'entendais parler des usages et des idées régnantes en Angleterre, plus je me fortifiais dans le dessein d'expier par la continence d'un anachorète la sotte curiosité que j'avais eue de visiter ce pays, lorsqu'une circonstance imprévue vint m'embarquer dans de nouvelles amours.

Ah! princesse, me dit un jour Naldor, pourquoi ai-je eu l'imprudence de négliger vos conseils? Hier, M. Fitz-Allan me rencontra dans la rue; il ne m'aborda pas, comme l'auraient fait

la plupart des maris; mais d'un ton ferme, réfléchi et assorti à toutes ses brillantes qualités: « *Cavaliere*, me dit-» il, j'irai demain vous proposer une » promenade à la campagne ». — Je l'attends d'ici à une heure au plus tard.

Quelle position plus embarrassante! et nous n'avions pas le loisir de délibérer. — « Naldor, répondis-je, vos » principes vous défendent de vous » battre en pareil cas; ce serait recon-» naître à Fitz-Allan une autorité lé-» gitime sur sa femme. — Mais mon » honneur? — Un Nair ne doit pas » trahir sa conscience pour obéir aux » préjugés de l'Europe. Vous qui avez » acquis tant de gloire parmi les che-» valiers du Phénix; vous par qui » quatre sultanes ont vu tomber leurs » fers dans les harems de la Perse; vous » qui en avez rapporté tant de turbans, » si un mari furieux s'avisait de vous » provoquer, les lois de Samora vous » autorisent à le tuer comme un chien

» enragé: mais vous ne devriez jamais
» le traiter en homme d'honneur, celui
» qui s'arrogerait le droit de tyranni-
» ser notre sexe. Laissez-moi agir :
» j'arrangerai cette affaire à la satisfac-
» tion de tout le monde. Je ferai en-
» core un prosélyte à la religion de
» mon aïeule. Allez engager madame
» Fitz-Allan à se rendre ici, et si
» vous me trouvez en conversation
» avec son mari, conduisez-la dans
» la chambre voisine ».

A peine avais-je mis la dernière main à ma toilette, qu'on annonça monsieur Fitz-Allan. Quelle figure animée par toutes les grâces! quel attrait dans toutes ses manières! c'était un homme sur lequel l'œil pouvait se promener sans se lasser, et sans y découvrir le plus léger défaut. Quel goût dans toute sa parure ! assurément personne ne l'eût cru prêt à exposer les jours d'un individu qu'il avait orné avec tant de recherche. Je le priai d'excuser l'ab-

sence du *cavaliere* qui m'avait chargée de l'entretenir jusqu'à son retour. Il me répondit par un compliment des plus galans.

FITZ-ALLAN.

J'ignorais que le *cavaliere* fût marié; tout Londres devrait l'en féliciter.

AGALVA.

Le *cavaliere* sait trop bien vivre, pour jamais parler de sa femme en société.

FITZ-ALLAN.

Pardon. Il est trop habile politique : il ne veut pas nous tenter par la vue d'un bijou aussi précieux. Il voudrait pouvoir le cacher dans son sein.

AGALVA.

Un tel mari serait insupportable.

FITZ-ALLAN.

Qui ne serait pas jaloux d'un trésor aussi rare?

AGALVA.

Trésor ! repris-je : car toutes les fois que je pense à l'oppression à laquelle mon sexe est réduit, je ne suis plus maîtresse de mon indignation. Oui, en Angleterre, c'est un trésor qu'une épouse; et une épouse galante surtout, y vaut toutes les mines du Pérou. C'est ici où douze jurés mettent à ses appas, une valeur qui étonne sa propre vanité et l'avarice de son mari ; où le cocu complaisant, à la vue de son panache, se félicite de la moisson d'or qu'a semée son rival, spécule sur son déshonneur, et recueille avidement le prix de sa honte.

FITZ-ALLAN.

L'observation est vraiment généreuse. Mais rien ne comprimera mes feux, rien ne m'empêchera de faire à vos pieds les sermens de l'amour le plus pur, de l'admiration la plus vraie, de la constance la plus inviolable, etc.

AGALVA.

J'avoue que je ne suis pas insensible à votre mérite. Je veux avoir avec vous une franchise que votre conduite, j'espère, saura justifier. Répondez-moi donc; supposez que vous trouviez un galant aux genoux de votre épouse....

FITZ-ALLAN.

Il deviendrait un de mes meilleurs amis; je lui saurais gré d'avoir pour elle des attentions qui me mettraient à même de vous consacrer tous les momens de ma vie.

Allons.... Je me levai, mon adorateur tressaillit de joie. J'ouvris la porte de la chambre voisine, et nous aperçûmes le cavalier qui, ayant recueilli mes dernières paroles, en avait saisi le but, et jouait la même comédie aux pieds de madame Fitz-Allan. J'étais préparée à une scène plaisante, mais mon attente fut trompée. A l'aspect de son mari, elle jeta un cri et s'évanouit.

Avant qu'on l'eût rappelée à la vie : « Je vois que je suis ici de trop, dit » Fitz-Allan » ; et nous ayant salués, il sortit. Son épouse, revenue à elle-même d'un second évanouissement, tint pendant quelque temps les yeux sur la terre, et resta immobile et dans un morne silence ; enfin ses larmes vinrent la soulager.

Je suis perdue, dit-elle en sanglotant. J'ai pressenti, il y a long-temps, l'abîme qui s'ouvre sous mes pas ; mais je n'ai pas eu la force de m'arrêter. Depuis le jour de notre union, mon mari n'a cherché que des causes de divorce. Il est aujourd'hui au comble de ses vœux ; encore une fois je suis perdue. Il va me donner à tous les diables ; il me chassera ; il m'enverra....

Je m'efforçai de la consoler ; je lui représentai que son mari, en se retirant, n'avait donné aucun signe de colère. — De colère ! dit-elle, il a quitté la maison en triomphant. — En tout cas, il n'a

point de preuves contre vous. — Elles ne lui manqueront pas long-temps ; il me croit vierge, mais ma taille déposera contre moi ; je suis... je suis mère. —Tant mieux, un fils, un héritier ; il s'en croira le père. — Ah ! point du tout, il sait bien qu'il n'est pour rien dans cette affaire ; il n'a épousé que ma fortune. En public et dans le particulier, il est envers moi la politesse même ; mais, vous m'entendez, pour faire des enfans la politesse ne suffit pas. Nous nous sommes mariés à la Saint-Jean ; mais depuis combien d'années donc sommes-nous mariés ?...... Au reste, cela est fort indifférent, et cependant il ne m'a jamais...... non, pas même une seule fois. Toutes mes amies me l'envient ; elles me disent qu'il est si honnête ! si bel homme ! A leurs yeux je suis si heureuse ! Si quelque cavalier paraissait bien disposé en ma faveur et prendre du goût pour ma petite personne, il l'invitait sur-le-champ à ve-

nir à la maison, et il nous y laissait ensemble. Lorsque je l'épousai, j'étais, il est vrai, assez égrillarde; je ne demandais qu'à folâtrer, et je jouais des tours à tout le monde; mais je restais bonne chrétienne dans le cœur, et j'avais devant les yeux la crainte de Dieu et du diable. Mon mari, cependant, me parla tant de la France et de l'Italie, des amis de la maison, de galans et de complaisans, qu'il me mit en tête que je n'étais pas faite pour caresser mon oreiller.

Un jour, l'écuyer Parkhurst, l'un de nos voisins, vint nous voir à Château-Allan. C'est un gros garçon de six pieds, avec des cheveux rouges; mais n'importe. Je songeais à mettre mon mari sur le *qui-vive*, et j'invitai l'écuyer à jouer avec moi aux épingles. Fitz-Allan, loin de laisser échapper le moindre signe de jalousie, l'engagea lui-même à venir me voir au château, quand bon lui semblerait, et à faire ma partie à

tous les jeux qui nous amuseraient le plus. Mais maintenant ses vues secrètes percent au grand jour; il voudrait envahir mon bien et se défaire de moi.

Telles furent les plaintes de madame Fitz-Allan; plaintes que ses sanglots lui permirent à peine d'articuler. Elle déclara sa résolution de ne plus retourner chez son mari; je lui offris un appartement. Ma maison était déjà l'asyle de son amie Marguerite Montgomery; et puisque j'avais été la cause involontaire de la mort de la comtesse O'Neil, je regardai comme un devoir de réparer mes torts, en protégeant, autant qu'il était en moi, mon sexe opprimé en Angleterre

Marguerite lui proposa de partager sa chambre; mais Naldor, après quelques difficultés, parvint à lui faire agréer la moitié de son lit.

Cependant je réfléchissais aux moyens de la réconcilier avec son mari, ou de la mettre à l'abri de son ressentiment.

Je la plaignais, quoiqu'elle ne m'eût pas inspiré la moindre amitié. Il était impossible d'exiger de l'élégant, du brillant Fitz-Allan, qu'il aimât une femme aussi commune; mais rien ne pouvait excuser l'injustice de sa conduite envers elle. Les mêmes torts dans tout autre homme, auraient peut-être excité toute mon horreur; mais il est probable que j'étais déjà dominée par un secret penchant pour Fitz-Allan.

Dans des lieux différens, Naldor eût été l'objet de mon mépris pour avoir répondu avec tant de facilité aux avances d'une créature si rebutante et si grossière; mais peut-être trouvait-il dans la bonté du cœur de cette femme, des motifs d'indulgence pour son défaut de culture dans l'esprit, et la rudesse de ses manières. Peut-être préférait-il son commerce à celui d'une Laïs mercenaire, et regardait-il comme une peine inutile, de faire sa cour dans les règles à quelqu'autre Anglaise de condition;

car j'ai observé ici que la dame la plus parfaite, qui a triomphé de ses propres préjugés, peut mettre à profit les préjugés de ses concitoyennes, de celles même qui lui sont supérieures à tous égards, et prétendre à l'amant le plus parfait. On préfère quelquefois de ramasser le fruit tombé, au danger d'aller le cueillir sur l'arbre même.

Il était nuit. Naldor, sorti pour quelques affaires, n'était pas encore rentré; madame Fitz-Allan s'était couchée; je lisais dans le salon, lorsque Fitz-Allan se fit annoncer.

« Je viens, me dit-il, vous demander
» des nouvelles de ma femme: comment
» se porte-t-elle? pourquoi n'est-elle
» pas revenue chez elle? Je n'ai pas
» voulu donner à mes gens l'ordre de
» venir la chercher, car on n'aime pas
» à exercer la maligne curiosité de cette
» espèce-là: autrement, je ne l'aurais
» pas effrayée de ma présence. Quel
» monstre qu'un mari qui fait évanouir

» sa femme! Mais à propos, le *cavaliere*
» est-il donc sorti? Toutes les divinités
» de l'amour me couvrent de leurs ailes.
» Que l'occasion est favorable »! Il dit, et se mit à répéter sa déclaration à peu près dans les mêmes termes qu'il me l'avait déjà faite.

J'étais sur le point de céder, lorsqu'il me vint à l'esprit que je pouvais rendre à ma protégée le plus grand service; je résolus donc d'immoler mes désirs à ses intérêts.

Eh bien! je vous rendrai heureux, dis-je à Fitz-Allan, mais ce ne sera pas dans ce salon où on peut à chaque instant nous surprendre; je n'attends pas mon mari cette nuit, je vais me coucher; et quand ma femme-de-chambre se sera retirée avec les bougies, je vous permets d'entrer.

Je ne puis ni rendre ses transports, ni les expressions emphatiques avec lesquelles il me peignit sa reconnaissance. — Mais voici mes conditions:

Cette femme couche dans le cabinet voisin; et vous savez que les domestiques, en Angleterre, sont autant d'espions attachés à la conduite de leurs maîtresses; en conséquence, il faut que vous me promettiez de ne point parler, pas même à voix basse.

Il m'assura de toute son obéissance, et je lui indiquai la chambre de Naldor, au lieu de la mienne.

M'étant ensuite rendue auprès de madame Fitz-Allan qui attendait dans son lit le *cavaliere*, je lui enjoignis de garder de son côté le même silence, et je rentrai dans mon appartement.

En moins d'une demi-heure, j'entendis l'impatient Fitz-Allan qui s'avançait à tâtons vers son épouse non moins impatiente que lui; et tandis qu'ils ne remplissaient que les devoirs du mariage, ils se crurent engagés, l'un et l'autre, dans une affaire de pure galanterie.

Bientôt arriva Naldor qui voulait

monter chez sa bien-aimée. Je l'arrêtai. « Que nous serions désolés tous les » deux, lui dis-je, si nous étions as- » servis aux préjugés de l'Europe ! » apprenez donc que nous sommes » sur le pavé, du moins pour cette » nuit. L'idole de votre cœur est en ce » moment dans les bras de mon adora- » teur, ou, pour parler sans figure, les » époux Fitz-Allan travaillent à con- » sommer leur hyménée ».

Naldor montra d'abord quelque dépit, en se voyant privé de son amante; mais il applaudit à mon plan qui devait assurer à l'enfant une naissance légitime.

Il était déjà tard le lendemain, et les époux n'étaient pas encore levés. J'écoutai à la porte. — Silence profond. —Enfin, impatientée, j'entrai et j'ouvris les volets de l'appartement. Quelle scène comique que leur étonnement respectif! — On se regarde. — Est-ce un songe? — Est-ce un sortilége? —

La parole leur manque. — Il pousse un cri, elle en pousse un autre. — Si on les eût surpris dans quelque crime, leur embarras n'eût pu être plus grand. Fitz-Allan se mordait les lèvres; madame rougissait et tremblait; il s'efforça de rire, elle se cacha la figure sous les draps. Je feignis de ne pas remarquer leur confusion, et ne leur laissai pas le temps d'en venir à un éclaircissement.

« Je vois, ma chère, dis-je à la dame,
» que vous avez fait la paix avec votre
» mari, pour n'être pas retournée
» chez vous hier soir. Vous lui aurez
» sans doute expliqué que l'heure était
» indue, et qu'en conséquence, je
» vous avais fait accepter un lit. Votre
» mari, tendrement inquiet à votre
» sujet, vint prendre des informations,
» et je lui indiquai cette chambre. Ah!
» que vous êtes heureuse d'avoir un
» époux si plein d'attentions »!

Fitz-Allan, ayant repris sa présence

d'esprit, me remercia avec un sang froid admirable de mes soins pour sa femme.

On servit le déjeûner, où il affecta d'être galant. Sa chère moitié garda le silence, et n'eut pas le courage de lever les yeux.

Le déjeûner fini: Mon amie, lui dis-je, vos gens ne sont-ils pas inquiets de votre absence? permettez que le *cavaliere* vous reconduise chez vous. — Elle semblait chercher sa réponse dans les yeux de son mari; enfin elle se laissa emmener par Naldor. Fitz-Allan et moi, restés seuls, je lui adressai la parole avec le ton du dépit.

AGALVA.

Eh bien! monsieur, j'espère que vous êtes content de mon exactitude à tenir mes promesses? Je m'étais engagée à vous rendre heureux, et vous l'avez été.

FITZ-ALLAN.

Comment excuser ma sottise? quel fâcheux quiproquo, que de prendre la chambre de votre mari pour la vôtre!

AGALVA.

Fâcheux! oui, pour moi que votre absence impatientait; mais pour vous, vous n'avez pas le droit de vous en plaindre. Tous les plaisirs de cette vie ne sont que des illusions; et l'amant qui rêve les faveurs de sa maîtresse, est aussi heureux que s'il en jouissait réellement. Mais à parler sérieusement, nous sommes seuls, et nous avons besoin d'un éclaircissement. Vous n'avez point d'excuses à me faire; mais vous devez me pardonner le tour que je vous ai joué: j'avais mes vues en vous indiquant la chambre de mon mari, et puisque vous voudriez me persuader que je ne vous suis point indifférente, vous approuverez mon désir de vous connaître, avant de me rendre à vos voeux. Vous vous êtes marié par cupidité, ce qui ne vous

fait pas honneur : ainsi vous vous étiez engagé à gagner votre pain à la sueur de votre front, et ce qu'il y a de pire, c'est que vous n'avez pas même rempli cet engagement. Vous avez à dessein négligé votre épouse; et tandis que vous cherchiez à exaspérer ses passions par le tableau des droits dont jouissent nos Italiennes, vous vous êtes mis dans l'usage d'inviter chez vous tous les hommes dont les galanteries avec votre femme pouvaient vous autoriser à solliciter un divorce. Mais parce que votre plan a été déjoué, parce que vous n'avez rien découvert qui pût mettre les tribunaux dans le cas de la condamner, vous vîntes hier ici, résolu de verser le sang d'un homme, pour avoir fait la cour à votre épouse, quoique vous ne vous fussiez pas fait à vous-même le moindre scrupule de séduire la sienne. Mais maintenant, si la fantaisie vous prenait d'intenter un procès à votre femme, le simple exposé du rôle que vous

avez joué dans la comédie que nous venons de nous donner, disposerait tous les juges en sa faveur. O vous, hommes superbes, vous, prétendus seigneurs et maîtres de notre sexe, avec quel plaisir ce sexe si faible ne vous mène-t-il pas par le bout du nez ?

FITZ-ALLAN.

Mon apologie sera courte : la nécessité, et non l'inclination, me fit rechercher la main de madame Fitz-Allan ; je ne consentis à l'épouser, que pour sauver mon père et ma mère menacés de la prison : mais cette histoire vous ennuierait, et je pourrais mieux employer un tête à tête qu'à la raconter. Enfin je me suis marié : mais examinez bien ma femme; voyez s'il est possible de l'aimer. Je jurai de n'avoir avec elle aucun commerce, je quittai l'Angleterre exprès pour l'éviter. A mon retour du continent, mon cœur se trouva assez sensible pour la plaindre, mais

pas assez pour l'aimer, et je puis repousser victorieusement l'imputation d'avoir jamais voulu lui imposer la plus légère contrainte. Non, jamais femme, pas même en Italie, votre pays natal, n'a été plus maîtresse d'elle-même; et si elle n'a pas profité de ma tolérance, ce n'est pas ma faute. Il n'est point de considération qui puisse me déterminer à devenir son geolier. On regarde la liberté de la presse comme le palladium de la liberté britannique; mais les gazettes devraient se borner à discuter les affaires politiques, sans se rendre les organes de la médisance des particuliers: cependant on a déchiré le voile qui couvrait mes intérêts domestiques, et on a publié, avec le style de l'exagération, le penchant de ma femme pour votre mari; ces bruits ont excité l'indignation de mes deux frères qui ont voulu que je réformasse sa conduite. Ils ont même déclaré leur intention de se battre contre le *cava-*

*liere ;* mais puisque les amours de ma femme ne sauraient intéresser un tiers, et que moi seul j'ai le droit de m'y opposer, je leur ai défendu de s'en mêler, et j'ai décidé qu'une fausse idée de l'honneur, car tout ce qui est injuste doit être faux, ne me ferait jamais méconnaître les droits d'autrui. Quant à ma visite d'hier, elle n'était qu'une simple visite de cérémonie : loin d'apporter ici des dispositions sanguinaires, je n'y venais que pour annoncer au *cavaliere*, que ma famille devait partir la semaine prochaine pour la campagne. Les Italiens sont quelquefois pointilleux; et quoique je le regardasse plutôt comme l'ami de ma femme, que comme le mien, je craignais que si je ne lui faisais pas une visite, il ne refusât d'être de la partie; et puisque je le trouve marié, permettez-moi d'ajouter qu'autant ma femme désire qu'il accepte mon invitation, autant je m'attache, moi, à l'espoir que son aimable épouse dai-

gnera également honorer Château-Allan de sa présence.

AGALVA.

Son aimable sœur vous y suivra avec empressement ; car je vous avouerai, mon cher Fitz-Allan, que, trompée sur le but de votre visite, j'ai pris une qualité qui ne m'appartient pas : je ne suis que la sœur du *cavaliere*, et il n'est pas mon mari.

Voilà madame Fitz-Allan libre d'inquiétudes, et à même de se livrer à son penchant sans en craindre les suites ; et je trouvais à son mari trop d'amabilité pour ne pas agréer ses soins empressés. Au jour fixé, nous partîmes tous pour Château-Allan.

Il n'arriva rien de remarquable pendant les premiers mois que je passai dans ce gothique et vénérable séjour ; nous y jouîmes de toute la satisfaction que l'amour et l'harmonie peuvent faire goûter à une société choisie, au milieu

de toutes les douceurs et de toutes les recherches de la vie. Fitz-Allan y avait invité quelques-uns des personnages les plus spirituels et les plus aimables de l'Angleterre. Les charmes de ce lieu me promettaient quelque dédommagement de tous les chagrins et de tous les désagrémens que j'avais essuyés dans ce pays. Enfin, je donnai le jour à une fille que je nommai Osva.

Peu de temps après, mademoiselle Montgomery se rendit à Londres. Monsieur Montgomery, instruit de l'infidélité de sa femme, avait cessé de regarder Marguerite comme son enfant, et avait déclaré qu'il laisserait toute sa fortune à sa sœur cadette. Une héritière aussi riche ne pouvait manquer d'amant. Son père approuva la recherche de l'un d'eux; car, en Europe, le consentement d'une fille n'est qu'une considération secondaire. Déjà on avait arrêté la somme destinée à ses menus plaisirs, et fixé son douaire, lorsque, la veille des

noces, les deux familles s'étant assemblées, le vieux Montgomery s'enivra de manière qu'il survint une fièvre qui, en moins de huit jours, le conduisit dans l'autre monde. Heureusement pour Marguerite, il n'avait pas fait de testament; et par conséquent elle succéda à la moitié de ses biens.

Depuis son départ, je me suis occupée de la rédaction de ces mémoires. La prudence me dictait ce travail. J'ai trouvé les opinions et les usages de l'Europe si différens de ceux qui règnent dans l'Indostan, et j'ai été témoin de tant de scènes remarquables, que si je n'avais assuré un guide à ma mémoire; loin de pouvoir exiger des autres qu'ils ajoutent foi à mes récits, moi-même, retournée à Calicut, je serais presque tentée de regarder tout ce que j'ai vu comme un songe.

---

Mon dieu! quel malheur vient de

m'arriver ! Pourquoi ai-je abandonné mon pays natal pour cette île funeste ? Ah ! mon enfant ! je t'ai perdue. Hélas ! où es-tu ? qu'es-tu devenue ? Toutes nos recherches ont été inutiles. Il ne me reste plus d'espoir. O Calicut ! adieu, adieu pour jamais ; me voilà réduite au déplorable sort d'une exilée. Le bannissement est maintenant mon unique partage. Depuis des semaines entières, je n'ai cessé de me désoler. Mes soupirs devancent le retour de la lumière ; mes larmes recommencent avec la nuit. Je suis, pour les Européens eux-mêmes, un objet de pitié. Je n'ai plus de pays natal, plus de frères, plus de mère, j'ai tout perdu ! Comment soutenir la colère de mon oncle, et la douleur résignée de ma mère, moi si indigne de le devenir jamais ?

---

Oui, j'ai un enfant.... Il est au milieu des siens ; mais... ses parens ne sont

pas sa mère. Partons pour Calicut... Allons revoir mon Firnos. Hélas ! c'est le seul enfant qui me reste. Demain... je quitterai ce pays.

---

Je laisserai Naldor ici pour continuer nos recherches : peut-être qu'il retrouvera ma chère petite Osva... Mais il faut que je mette la dernière main à ces mémoires. Je les confierai à Naldor. Le ciel sait le sort qui m'attend. Retournerai-je jamais aux lieux qui m'ont vu naître ?

Quelque temps après mes couches, une nuit que je m'étais retirée dans ma chambre, après avoir renvoyé mes femmes, et sur le point d'éteindre mes bougies, j'aperçus le pied d'un homme sous mon lit. J'eus la présence d'esprit de ne pas trahir mon étonnement ; mais comme si la toilette qu'exigeait une fête prochaine occupait toutes mes idées : « Je n'ai pas mis en ordre mes diamans,

» et le bal a lieu demain », me dis-je; et j'allai passer quelques momens dans un cabinet intérieur ; ensuite je revins me coucher, et je me mis à ronfler comme si j'eusse été profondément endormie. Le voleur sortit de son asyle et courut au cabinet. Alors m'étant légèrement glissée hors du lit, je l'enfermai en dedans, et me hâtai de réveiller toute la maison.

Tout le monde, maîtres et domestiques, étant accourus, nous nous saisîmes du coupable, et le conduisîmes dans la grande salle pour y subir son interrogatoire. A mon retour, je ne trouvai plus l'enfant dans son berceau: la petite Osva m'était enlevée peut-être pour jamais.

On a fait des informations, on a inséré des avis dans les papiers publics, on a promis de fortes récompenses; mais en vain : point de nouvelles de l'enfant. Le voleur a été exécuté, et ce scélérat obstiné est mort, sans nier ni

avouer qu'il en eût a
sance.

Enfin je quittai Châ
revins à Londres, où L
river du continent. Il
Paris tant d'agrémens
oublié ses princesses e
allemandes ou italienn
quitté cette capitale, lo
le rappela. Il a la plus
de s'embarquer pour
nomme le Paris de l'O
regret est de n'avoir pa
Allan, qu'il assure être
ait dans sa patrie.

Mademoiselle Mon
une belle maison, où e
nière conforme à sa na
reçue à bras ouverts, el
plus reconnaissans ; n
plaisir n'a plus d'harmo
suis l'apathie personni
plus jouir, même du b
amie ; la vue de sa fill

la vie, rouvre toutes les plaies de mon âme.

AGALVA ROFINA SAMORINA.

Pendant quelques jours, ces mémoires ne sortirent pas des mains de Firnos, qui ne s'occupait que du sort de sa mère. Il apprit que le vaisseau où elle s'était embarquée avait coulé bas. Tantôt il la voyait jetée sur quelque plage déserte, tantôt son imagination la lui représentait luttant contre la fureur des vagues. Il lisait et relisait sans cesse les endroits où Agalva avait parlé de lui avec tant de tendresse, et ces pages, il les inondait de ses larmes; tantôt l'espérance venait répandre quelques-uns de ses rayons sur cette sombre perspective. La possibilité qu'elle fût heureusement arrivée à Calicut depuis son départ, soutenait son courage, quoiqu'il y eût si peu de probabilité à l'accomplissement de ses vœux. Mais à tout événement, ne pouvant attendre

aucun avantage de la prolongation de son séjour en Angleterre, il résolut d'accélérer son retour dans l'Indostan.

---

# LIVRE VI.

ARGUMENT.

Don Antonio de Collatini, histoire romaine. Le salon des prejugés. Firnos visite M. Fitz-Allan. Walter Degrey part pour Bagdad, à la recherche de sa sœur. Fandella, femme du baron de Naldor. Firnos s'embarque pour Calicut, avec Camilla et le baron de Naldor. Naissance de Marina.

---

Firnos se rendit enfin à une invitation de Mme Montgomery; car Marguerite, mariée depuis le départ d'Agalva, s'appelait conséquemment madame: l'amour de la liberté et l'esprit d'indépendance l'auraient déterminée au célibat; mais puisqu'une demoiselle est moins libre en Europe qu'une femme mariée, à qui son époux permet d'être maîtresse de ses actions, elle avait donné sa main à un cousin pauvre, et qui portait son nom, en exigeant de lui carte blanche

pour toute sa conduite : assigné une forte pension, des enfans devant venir d il lui importait peu quel père.

Une larme de reconna dans les yeux de Margu du fils d'Agalva. Elle lui p sa famille, qui lui offrit plus intéressant. « Levez - » nette, dit-elle à sa fille » le fils de cette femme » vous devez la vie ». Je le prince, en le complimer arrivée en Angleterre. « » s'écria la mère, voilà » votre gratitude ! une r » complimens » ! Le prin avec une tendresse frater lui avait sauvé la vie. La beauté était dévolue à Jean Camilla, sa cadette, n'ét sente.

Malgré son empresseme

honneurs de sa maison, Mme Montgomery ne pouvait sortir d'une profonde rêverie : elle était sur le point de perdre un amant chéri ; ses deux filles s'efforçaient en vain d'animer la conversation.

Les domestiques s'étaient à peine retirés, que l'on annonça don Antonio de Collatini. « Félicitez moi, dit-il, c'était » une fausse alarme. Bonnes nouvel» les d'Avignon ; ma présence n'y est » point nécessaire, je puis rester en » Angleterre ».

Mme Montgomery lui serra la main ; son œil reprit toute sa vivacité, et elle fit une exclamation de joie. Les deux amans s'étant dit quelques mots à l'oreille : « Mon cher don Antonio, con» tinua-t-elle, voilà le descendant de » Sémiramis, le fils de cette princesse » de l'Indostan, dont vous m'avez si » souvent entendu parler. Nous n'avons » rien à dissimuler ; mes filles brûlent

» d'impatience d'apprendre vos bonnes
» nouvelles.

» Faites au prince le plaisir de lui
» raconter votre histoire. Quoique la
» cause de notre tristesse, une absence
» de quelques semaines, ne soit qu'une
» bagatelle en comparaison du malheur
» qu'il a eu de perdre la plus chérie
» des mères, cependant elle nous pa-
» raissait inévitable, lorsque tout à
» coup elle s'est trouvée sans fonde-
» ment, et nous nous sommes affligés
» sans motif. Que cette observation ra-
» mène dans son cœur la douce espé-
» rance, car le soleil ne reparaît pas
» seulement après une pluie légère,
» mais même après le plus affreux
» orage ».

Don Antonio ayant fait au prince une inclination de tête, commença en ces termes :

« Je suis cadet d'une ancienne fa-
» mille romaine ; et par conséquent
» n'étant pas destiné à en soutenir

» l'éclat, je fus dispensé du devoir d'en » continuer la race. A dix-huit ans, » peu de monsignori pouvaient mon- » trer une jambe aussi bien faite sous » un bas de pourpre; et même, lors- » que l'on me promenait encore à la li- » sière, ma vieille tante, l'abbesse de » Santa-Maria, m'appelait déjà son pe- » tit cardinal.

» Mon frère, le marquis de Colla- » tini, avait épousé une femme qu'il » aimait éperdument, et qui, à tous » égards, justifiait sa tendresse. Les » avantages réunis de la naissance et » de la fortune, qui la distinguaient, » persuadèrent à tout le monde que » c'était un mariage de convenance; » mais quelques-uns de nos plus élé- » gans cavaliers, qui aspiraient à deve- » nir ses sigisbés, virent, avec dépit, » que cette union s'était formée sous » les seuls auspices de l'amour. La mar- » quise s'était mise dans l'usage de pa- » raître aux *conversazioni*, sans aucun

» cavalier, quoique son rang lui donnât le droit d'en avoir trois à sa suite; et souvent même elle osa s'y faire accompagner par son mari.

» Les dames les plus qualifiées eurent quelque raison de craindre que d'autres époux ne suivissent cet exemple, et que la fidélité de la marquise ne finît par nuire à la liberté de leur sexe; en conséquence, elles lui donnèrent toutes les marques de dédain que la décence pouvait leur permettre, et, sous le voile des éloges, exercèrent, sur sa conduite, le plus mordant persifflage: on fit courir mille épigrammes; on vit Pasquin demander quelle était la femme la plus chaste de toute l'Italie, et Marforio répondre, en félicitant Rome moderne de posséder dans ses murs ce phénomène qui, semblable au phénix, s'était élevé des cendres de Lucrèce dans la famille des Collatini.

» Mon frère proposa à son épouse de

» se conformer, du moins en appa-
» rence, à l'usage du pays, et d'accor-
» der, à quelque fat de qualité, le titre
» de son sigisbé; mais elle s'y refusa:
» alors, pour les tirer l'un et l'autre
» d'embarras, je m'offris en cette qua-
» lité, et lorsque ma belle-sœur parais-
» sait dans le grand monde, je lui don-
» nais constamment le bras.

» Madame Montgomery a certaine-
» ment trop bonne opinion de moi
» pour me croire capable de favoriser
» la jalousie d'un frère, et je n'aurais
» jamais offert mes services, si je n'eusse
» pas été convaincu que la marquise le
» préférait à tous les jeunes gens de
» Rome. Lorsque l'amour unit des
» époux, on doit les regarder comme
» un couple plutôt heureux que ver-
» tueux; et quoiqu'il n'y ait aucun
» mérite à gagner le gros lot à la lo-
» terie, on doit cependant féliciter
» ceux à qui arrive cette bonne for-
» tune; mais qu'elle n'inspire pas aux

» autres le goût de ce jeu péril-
» leux.

» Un autre motif encore me déter-
» mina à devenir, en titre, le sigisbé
» de ma belle-sœur. Tout Italien de
» condition doit servir une dame de
» qualité, ce qui peut seul lui donner
» une certaine considération parmi ses
» égaux; mais j'étais en effet épris de la
» femme d'un avocat, et si cet amour
» eût été connu dans les premiers cer-
» cles, il aurait fourni à nos gentilles
» Donna un fonds inépuisable de rail-
» leries; j'avais donc le plus grand in-
» térêt à couvrir du voile d'une galan-
» terie imaginaire, mon véritable pen-
» chant.

» Ce plan avait réussi pendant quel-
» ques années, lorsqu'une fièvre vint
» arracher l'aimable marquise des bras
» de son mari au désespoir. Je n'essaie-
» rai point de peindre sa douleur, qui,
» de temps en temps, devenait une dé-
» mence dont les accès ne cédaient qu'à

» une faiblesse qui le forçait de garder
» le lit.

» Un jour que tous ses gens étant
» occupés dans une autre partie du pa-
» lais à voir passer une procession par
» le Corso, dona Teresa, sœur de l'in-
» fortunée marquise, veillait seule au-
» près de lui, il s'éveilla; et, trompé
» par la ressemblance qu'elle avait avec
» sa femme, il la saisit dans un trans-
» port d'amour, et avec la force d'un
» Hercule, assouvit ses désirs, avant
» qu'un intendant, qui avait toute la
» confiance de notre maison, eût en-
» tendu les cris de la victime. On éloi-
» gna la demoiselle, et mon malheu-
» reux frère, dont la santé se rétablis-
» sait, ne conserva pas le moindre sou-
» venir de cet événement.

» Les suites cependant n'en furent
» que trop fâcheuses; des symptômes
» de grossesse ne tardèrent pas à se
» manifester. La mère vint, toute éplo-
» rée, me consulter sur le parti qu'il

» convenait de prendre. Nous réso-
» lûmes de la marier sans perdre un
» instant. Un gentilhomme, d'une an-
» cienne famille, ayant demandé sa
» main, on fit part à tous ses parens
» de cette recherche, et les familles
» respectives s'assemblèrent pour féli-
» citer les futurs époux. Le marquis,
» mon frère, s'étant approché de la
» demoiselle, fut si vivement frappé à
» son aspect, que je craignis pour lui
» le retour de son délire; et la jeune
» personne, extrêmement sensible à
» tout ce qui s'était passé, rougit, s'em-
» barrassa, et n'eut pas la force de le-
» ver les yeux.

» Rentrés au palais, mon frère me
» serra la main : Oh! que je suis mal-
» heureux! me dit-il; la vue de Teresa
» me rappelle la perte irréparable dont
» je gémis; elle seule pouvait me rendre
» le bonheur, ce bonheur inestimable
» que m'a ravi la mort de sa sœur :
» même regard, mêmes traits, même

» sourire, même figure, même sensi-
» bilité ; le son de sa voix a retenti
» jusqu'à mon cœur ; mais elle avait
» l'air si triste, si abattu ! Teresa est
» malheureuse, et moi.... je suis au
» désespoir. Ce parti ne lui présente
» qu'une perspective désolante, et
» anéantit sans retour mon plus doux
» espoir. Demain j'irai chez Teresa,
» je lui offrirai ma main : l'ombre de
» Cécilia se félicitera de ma tendresse
» pour sa sœur. — Mon frère, lui ré-
» pondis-je, réfléchissez un moment,
» Teresa est la sœur de feue votre
» épouse. — Tant mieux, reprit-il :
» élevée dans les mêmes principes et
» sous les ailes de la même mère, qui
» peut, avec plus de succès, remplacer
» la marquise, et faire renaître pour
» moi la félicité dont j'ai joui avec elle,
» Teresa ne sera-t-elle pas la meilleure
» et la plus tendre des mères pour les
» enfans de Cécilia ?

» Mais un tel mariage, lui observai-

» je, serait un inceste aux yeux de
» l'église. — *Pretacchio!* s'écria-t-il
» en courroux; la maison des Colla-
» tini n'est-elle pas assez riche pour
» acheter le silence de tout le Vatican?
» — Cela est possible, mais le Consis-
» toire est bien ingénieux à accumuler
» les délais, et sans une dispense accor-
» dée sur-le-champ, le marquis de Col-
» latini s'unirait à une femme désho-
» norée... Alors je lui révélai le fatal
» mystère qui enveloppait dona Teresa
» de ses ombres; mais cette confidence,
» loin de changer ses sentimens, ne fit
» que le confirmer dans sa résolution
» de l'épouser.

» Pendant plusieurs jours je fus très-
» affecté de la mélancolie à laquelle je
» voyais mon frère livré. Je remarquai
» que dona Teresa qui réunissait toutes
» les qualités propres à rendre heureux
» un homme qui voudrait vivre au sein
» de sa famille, avait de l'aversion pour
» l'époux que l'embarras de sa situation

» la forçait d'accepter. Je me déter-
» minai donc à sacrifier toutes les vues
» de mon ambition aux intérêts d'un
» frère que, dès le berceau, j'avais si
» tendrement aimé; et après m'être
» concerté avec lui et avec la belle-
» mère, j'épousai moi-même dona Te-
» resa, et la cédai au marquis qui de-
» vint son sigisbé.

» Quoique je ne fusse que diacre,
» peu d'abbés auraient ainsi renoncé à
» l'appât d'un chapeau rouge : et après
» avoir été, pour l'amour de mon
» frère, sigisbé titulaire de sa femme,
» je devins, par le même motif, mari
» titulaire de la mienne.

» Dona Teresa est maintenant mère
» d'une famille nombreuse; mon frère
» aussi heureux que le peut être un
» honnête homme dans les bras d'une
» femme aimable; et moi, je préfère la
» satisfaction d'avoir contribué à leur
» bonheur mutuel, au pouvoir d'ex-
» communier toutes les têtes couron-

» nées de l'Europe, ou même de dam-
» ner tous les hérétiques de l'univers,
» le tout pour la plus grande gloire de
» Dieu.

» La mort m'ayant enlevé la femme
» de l'avocat ( elle a rendu le dernier
» soupir entre mes bras, et sa perte me
» sera toujours sensible), j'ai pris pour
» les voyages le goût le plus vif; mais
» je suis toujours retourné à Rome, à
» des époques fixes, pour assurer aux
» enfans de dona Teresa, une nais-
» sance légitime.

» Hier, j'annonçai à madame Mont-
» gomery que j'étais forcé d'accélérer
» mon départ; mais je viens de rece-
» voir une lettre qui me dispense de ce
» devoir. Quoique d'origine romaine,
» les biens de notre famille sont main-
» tenant situés près d'Avignon, récem-
» ment incorporé à la nouvelle répu-
» blique française. Une des maisons les
» plus anciennes de l'Europe ne doit
» pas être attachée à un système qui l'a

» dépouillée de ses priviléges les plus
» chers; mais parce que nous avons
» perdu par la révolution, il serait ab-
» surde de rejeter le seul dédommage-
» ment qu'elle puisse nous offrir, et
» aristocrate ou démocrate, tout esprit
» supérieur aux préjugés doit applau-
» dir à la liberté du divorce... Je vais
» donc divorcer, et mon frère, qui
» vient s'établir à Avignon, se propose
» d'épouser ma ci-devant femme dans
» le temple de la Raison. Ainsi, ma chère
» madame Montgomery, rien ne con-
» trarie plus mes vœux pour goûter
» encore les agrémens de votre société
» en Angleterre ».

Don Antonio ayant terminé son récit, tous les enfans quittèrent le salon, l'un après l'autre, et il ne resta que Firnos et Camilla auprès des deux amans. Quand deux cœurs bien épris ont vu s'évanouir les obstacles qu'ils redoutaient, rien ne saurait leur être plus importun que la présence d'un

tiers. Camilla propos
vel ami d'aller voir
bleaux.

Ma mère, dit-elle
un salon spacieux,
choisis, s'est servie de
habiles pour décor
salon s'appelle comm
des tableaux; mais ic
mons le salon des pré
représenté tous les n
par un de nos plus ab

Voyez l'aimable Vi
son père; et pourquoi
seigneur. Pour lui con
comme on dit; et une
bare qui eût dû coû e
teur, ou du moins le
dans un hôpital de f
vent été célébrée com
âme héroïque. Voyez
l'âme grande, mais
philosophie. Voyez J
cette femme que l'exc

nérosité de son cœur rendirent l'amie des pauvres ; maîtresse d'un roi d'Angleterre, elle n'usa de son crédit que pour signaler chaque jour par quelqu'acte de bienfaisance : eh bien! la voilà chassée honteusement et condamnée à faire pénitence publique dans l'église, couverte d'un drap ; exclue de toutes les maisons où on l'avait fêtée, ses faux amis la laissent mourir de faim, au milieu des huées d'une populace ingrate qui avait été si souvent l'objet de ses bienfaits.

— Quel crime avait-elle donc commis ? demanda Firnos. —

Elle ne fut pas une Lucrèce, répondit Camilla, et elle raconta son histoire au prince.

Ici, Louis le Pieux, rejeton si dégénéré de Charlemagne, ayant fait arrêter les amans de ses sept sœurs, les uns périssent traînés par ses ordres, et sur le visage, à travers des terres couvertes de chaume ; les autres ont le nez

coupé et les yeux arrachés ; ensuite se félicitant de la réforme qu'il vient d'opérer par ces sanglantes exécutions, ce monstre renonce aux affaires, et va se renfermer dans un cloître.

Là, Sésostris II fait brûler ses épouses, et Henri VIII fait trancher la tête aux siennes.

Le czar Pierre premier, ce Shakespeare politique, ce sauvage illustre, est le sujet du tableau suivant : ayant condamné l'amant de l'impératrice à perdre la tête, il voulut être témoin de son supplice. Après l'exécution, il monta sur l'échafaud, prit cette tête sanglante par les cheveux, et exprima d'une manière brutalement énergique combien il était satisfait de sa vengeance ; le même jour, ce prince eut la cruauté de conduire son épouse devant le poteau sur lequel on avait cloué la tête de l'infortuné. C'est le moment que l'artiste a choisi. Catherine s'efforça de ne pas

changer de visage, à ce terrible spectacle (1).

La peinture qui correspond à la dernière, représente une épouse traitée d'une manière encore plus affreuse par son tyran, qui ne lui montre pas la tête, mais lui donne à manger le cœur de son amant.

L'illustre croisé Raoul de Couci, mortellement blessé dans la Palestine, ordonna à son écuyer, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir, de prendre son cœur et de le porter, en France, à Gabrielle de Vergy, à celle pour qui seule ce cœur avait été sensible. L'écuyer approchait du château qu'elle habitait, lorsqu'il fut rencontré par son époux, qui le força de lui remettre le fatal dépôt. Maître du cœur de son rival, ce barbare le fit servir dans un hachis à Gabrielle qui, outrée de douleur et

---

(1) Histoire de Russie, par Castera.

de désespoir d'avoir goûté d'un tel mets, se laissa mourir de faim.

On voit, dans le tableau, la dame qui vient de manger avec la plus grande sécurité. Remarquez la joie mêlée de rage, exprimée dans les traits du mari. — Ce mets, lui dit-il, avec un sourire amer, a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant.

Si l'on osa se permettre de pareilles horreurs dans un pays que l'on appelle le paradis des femmes, qu'on juge des atrocités dont elles ont dû être victimes, parmi des nations moins civilisées et moins galantes.

Plus loin paraît un saint, coupable d'un assassinat atroce, et dont l'air annonce un maniaque. C'est saint Julien : ayant trouvé son père et sa mère couchés par aventure dans son lit, et l'obscurité ne lui ayant pas permis de les reconnaître, il crut que sa femme était dans les bras de quelqu'amant, et il les immola tous les deux à sa ja-

lousie. Pour expier ce crime, il fonda un hôpital où il se retira, et ce qu'il y eut de pire, c'est que son innocente épouse, victime désignée de ses injustes soupçons, fut obligée de partager les ennuis de cette solitude. C'est ainsi qu'il arrive trop souvent qu'une malheureuse femme est condamnée à pleurer sur les folies de son mari.

L'histoire de Clarisse, continua Camilla, fait le sujet de cette suite de tableaux. Ne croyez pas cependant que ce soit une histoire véritable; mais quoique cette Clarisse n'ait jamais existé, son sort est tous les jours celui de tant d'autres; et d'ailleurs, ce roman peint si fidèlement nos mœurs et nos idées, qu'on a rangé ses malheurs supposés dans la classe de ceux qui sont réellement arrivés.

Mais quittons ce spectacle, je ne pousserai pas plus loin le détail des absurdités qui règnent en Europe. L'appartement voisin vous offrira des pein-

tures qui vous feront plaisir. — De grâce, s'écria Firnos, quelle est cette drôle de figure que je remarque au-dessus de la porte? — Son nom est fort indifférent, il est aussi barbare que le héros lui-même; c'est un évêque qui vivait il y a quelques siècles. Habitué à coucher avec les plus jolies vierges de son diocèse, il remporta de fréquentes victoires sur la chair et sur le diable, en observant dans leurs bras son vœu de chasteté. Mais sortons de ce salon des préjugés, ajouta Camilla en ouvrant une porte intérieure, je veux vous montrer le boudoir de ma mère.

Pardon pour la seconde fois, répliqua le prince, en lui indiquant un autre tableau; dites-moi qui est ce jeune homme qui, monté sur un fougueux coursier, se précipite dans une rivière? Quelle est cette dame que j'aperçois sur la rive opposée, et qui, étonnée de son audace, paraît trembler pour ses jours; c'est sans doute son amante?

Non, répondit Camilla. Que l'antiquité vante son Léandre, qui traversait l'Hellespont à la nage pour se réunir à la tendre Héro; mais le principe de cet héroïque dévoûment est infiniment plus noble et plus pur : c'est un prodige de l'amour filial. Ce tableau rappelle l'excès de la tyrannie maritale, et la force de la tendresse dans un fils. C'est un monument consacré en même temps à la gloire et à la honte du siècle actuel.

L'électeur de Hanovre (1), depuis Georges 1er, roi d'Angleterre, étant parti pour la guerre, avait abandonné sa jeune épouse à tous les ennuis du veuvage et de l'absence. Un mari qui s'est enrôlé au service de l'hymen, a-t-il le droit de passer, comme volontaire, dans celui de Mars? Elle fut soupçonnée d'avoir un amant, et sans rien vérifier, la famille électorale le fit assas-

(1) Anecdotes de Wraxhall.

siner de la manière la plus lâche, et relégua la princesse dans ce château que vous voyez, où elle languit pendant quarante ans. On ne lui permit pas même de voir ses enfans; quel qu'en pût être le père, on ne pouvait lui contester d'en être la mère. Son fils, séparé d'elle depuis sa première enfance, parvenu à l'âge viril, résolut de pénétrer jusqu'à elle, au péril même de sa vie. Il monte à cheval, et traverse la rivière à la nage; mais l'artiste s'est permis d'altérer un peu la vérité de l'histoire, car cette mère infortunée était réellement enfermée dans le château; et le fils, après avoir franchi le premier pont-levis, s'avançait vers le second, lorsque la garde donna l'alarme, et le châtelain vint, l'épée à la main, lui disputer l'entrée de l'appartement où était sa mère. Ce galant Hanovrien a été depuis le roi Georges II.

Le sujet de ce tableau fut un coup de poignard pour le cœur de Firnos, lui

qui avait bravé tous les dangers de l'océan pour chercher Agalva. Avec quelle ardeur il eût exposé ses jours pour se réunir à elle! mais hélas! elle n'était plus. Ses yeux se fixent sur la toile; ses larmes sont prêtes à couler; la présence de Camilla l'empêche seule de tomber à genoux devant le tableau; elle remarque son émotion, et en devinant la cause, elle l'entraîne vers le boudoir.

Un boudoir est un raffinement extraordinaire en Angleterre. Les dames du continent se connaissent mieux en galanterie; aussi madame Montgomery avait-elle voyagé sur le continent. Rien ne saurait être comparé à l'élégance de ce sanctuaire de l'amour; il eût obtenu le suffrage d'une Parisienne. A un pavillon surmonté d'une couronne de roses et de myrte, était attaché un rideau bleu céleste, qui se déployait en festons et ombrageait un sofa des plus élastiques. Dans le fond étaient peints, non les amours de Pâris et d'Hélène,

car Marguerite Montgomery n'aurait jamais répondu à la tendresse d'un lâche, mais ceux d'Aspasie et d'Alcibiade. Le jeune héros revenait à Athènes après sa première victoire; sa patrie reconnaissante l'avait couronné de lauriers, et Aspasie reçoit à bras ouverts un amant si digne d'elle.

Autour de ce charmant petit réduit, qui paraissait l'ouvrage des fées, on avait rassemblé les portraits des femmes qui ont fait le plus d'honneur à leur sexe.

Ici, on voyoit Myrtis et Corinne, dont les talens portèrent la renommée bien au-delà des murs de Thèbes, leur patrie. Le génie riche et fécond de Pindare se perfectionna par leurs leçons; en disputant publiquement le prix de la musique, on le vit s'efforcer d'atteindre à leur gloire. Il vainquit Myrtis, mais cinq fois il fut vaincu par Corinne. La médisance voulut en vain attribuer ses fréquentes victoires à ses beaux yeux

plutôt qu'à ses vers harmonieux; en luttant contre Pindare, la défaite même n'eût pas été sans honneur.

Là, paraissait la reine Artémise, qui signala son courage et sa conduite à la bataille de Salamine; et Didon, fondatrice d'un empire rival de l'ancienne Rome. Ici brillait Cléopâtre, l'émule des héros, qui préféra la mort à l'esclavage, et insulta à son vainqueur, même en présentant son sein à la piqûre de l'aspic. Plus loin, deux modernes illustres, Marie Stuart et Christine de Suède; toutes les deux l'ornement de leur siècle, toutes les deux protectrices des lettres.

Christine descendit du trône en philosophe, afin de se livrer sans obstacles à son goût pour les sciences. Marie monta sur l'échafaud en héroïne; mais où trouver ton égale, ô toi, auguste Catherine, la première des femmes! Le prince de l'Indostan ne peut contenir ses transports, en voyant le portrait de Samora, sa divine aïeule, à côté du tien.

CAMILLA.

Malgré tout ce qu'elle devait à la descendante de Sémiramis, ce fut moins la reconnaissance que la vénération due à son rare mérite, qui détermina ma mère à donner la place d'honneur à cette incomparable princesse. Dans ses égales, elle est la première; quoiqu'il soit constant que toutes les femmes qui occupent, dans l'histoire du monde, les plus brillantes pages, depuis la fondation de Babylone jusqu'à la Sémiramis du Nord, n'ont pas seulement joué un grand rôle dans le cabinet, mais aussi dans le boudoir.

A ces mots, Firnos fixa Camilla; le plaisir souriait sur ses lèvres, et étincelait dans ses yeux. Elle parlait avec enthousiasme, et l'enthousiasme est si contagieux! Il passa le bras autour de sa taille. Un amant ordinaire n'en eût pas agi ainsi; mais un amant ordinaire n'eût jamais touché le cœur de la fière

Camilla : la galanterie ouvre une marche plus régulière. Il aurait dû débuter par lui baiser la main, pour témoigner qu'il partageait le sentiment qu'elle venait d'exprimer. Mais pourquoi prendre des détours? leurs bouches étaient plus à portée l'une de l'autre.

FIRNOS.

J'espère que vous n'êtes pas un de ces moralistes qui, contens de la beauté de leur théorie, ne pensent jamais à réduire leur système en pratique.

CAMILLA.

Firnos, il ne faut pas beaucoup de pénétration pour voir que vous minutez dans votre tête une déclaration d'amour. J'ai la plus haute idée de votre éloquence, mais je vous dispense d'en faire preuve. Je plains toujours l'Anglais qui, élevé dans les principes de la galanterie européenne, se met en devoir de me louer en ma présence; mais je mépriserais un Nair éclairé qui s'avi-

serait de me rendre un tel hommage. J'avoue donc, et j'avoue sans honte, les sentimens favorables que vous avez su m'inspirer. D'après une connaissance aussi nouvelle que la nôtre, je ne puis juger que de vos qualités personnelles; mais j'ose croire que celles de votre cœur et de votre esprit ne les démentiront pas, et la crainte que la découverte de vos véritables dispositions ne me détache un jour de vous, ne doit pas, en ce moment, me faire méconnaître votre mérite.

Ici les jeunes gens se turent, mais leur silence ne fut ni moins intéressant, ni moins animé que la conversation la plus vive.

Enfin, Camilla pria Firnos d'observer comment le sofa avait été judicieusement placé entre les portraits d'Arrie et de Ninon de l'Enclos.

FIRNOS.

Comment Arrie et Ninon! en vérité

j'aurais plutôt cherché Arrie dans le salon des préjugés, à côté de Lucrèce.

CAMILLA.

Il eût été injuste de ne pas lui donner une meilleure compagnie. Je vous ai déjà parlé de Lucrèce; pour Arrie, elle aima si passionnément, qu'elle préféra de mourir avec l'objet de son amour, à vivre sans lui. Le hasard voulut que ce fût son mari; mais ce hasard n'eut aucune influence ni sur la pureté de son sentiment, ni sur le courage qui signala ses derniers momens. La spirituelle Héloïse que vous voyez là, malgré son aversion pour le mariage, eût agi de même dans une position semblable; et si Arrie eût été environnée d'un essaim d'abbés ou de petits maîtres, elle eût probablement changé d'amant avec aussi peu de cérémonie que Ninon. Nous avons placé ainsi les deux portraits, pour apprendre qu'un amant de mérite peut espérer

de rencontrer une Arrie prête à braver pour lui tous les dangers ; mais que jusqu'à ce qu'un tel amant se présente, une femme d'esprit doit s'amuser de son mieux avec les autres.

On remarqua bientôt dans le malheureux baron de Naldor des symptômes favorables ; et le médecin écossais que les deux amis avaient déterminé à le recevoir chez lui, pour y être mieux soigné que dans un hôpital public, déclara que sa guérison était prochaine.

La trahison de son épouse lui avait inspiré une haine si violente contre toutes les Anglaises, qu'il était menacé d'un accès de folie, toutes les fois qu'il en voyait une, excepté la femme et les filles du concierge qui conservaient sur lui une espèce d'autorité ; et lorsque madame Montgomery vint le voir, elle se fit accompagner de Camilla, qui portait le costume des Nairesses.

Sa santé s'étant rétablie, on introduisit Firnos chez lui. Il est impossible

de peindre la surprise et la joie de ce fidèle serviteur de la famille impériale, à l'aspect du fils d'Agalva. Enfin on lui ouvrit les portes de sa prison. L'espoir qu'un prompt retour à Calicut le délivrerait bientôt de la femme perfide qui avait causé toutes ses malédictions, le transportait de joie. « O ma mère, je te » reverrai donc! s'écria-t-il ». La nouvelle de l'absence de son illustre compagne de voyage, Agalva, et l'incertitude de son sort, purent seules modérer l'excès de sa satisfaction.

Firnos toujours déclamant contre les absurdités de la jurisprudence britannique, avait déjà terminé avec les créanciers de son épouse. La curiosité lui fit demander ce qu'était devenue cette aventurière, mais tout le monde l'ignorait.

Avant de quitter l'Angleterre, Firnos voulut voir M. Fitz-Allan qui aurait peut-être quelques lumières à lui donner sur la malheureuse enfant qu'A-

galva avait perdue chez lui : mais puisqu'elle n'avait été connue de lui que sous le nom de marquise de Roverbella, Naldor conseilla au prince de se faire annoncer comme le marquis son fils, et il l'y accompagna lui-même, comme son oncle, le *cavaliere pellerini*.

Fitz-Allan reçut le marquis à bras ouverts, et le félicita, en italien, sur son arrivée en Angleterre. Quel embarras pour Firnos, que cet incident imprévu ! mais Naldor l'en tira.

Le marquis, dit-il, se trouve extrêmement flatté de l'honneur que vous faites à notre langue; mais il a une trop haute idée des beautés de la langue anglaise pour négliger les occasions, de l'apprendre. En conséquence je l'ai déterminé à faire le même vœu que moi, de ne parler que l'anglais. — Eh bien ! comment se porte la marquise votre mère ? a-t-elle donc entièrement oublié les amis qu'elle a laissés ici ? — Les larmes de Firnos étaient prêtes à couler.

Ma sœur, répondit en hâte Naldor, est à Florence, où elle jouit d'une bonne santé ; mais la perte de sa fille lui a fait une blessure que le temps n'a pas encore cicatrisée. Elle a envoyé son fils en Angleterre, dans l'espoir que ses recherches auraient plus de succès que les miennes. — Oui, dit Firnos un peu remis ; Fitz-Allan, l'ami de ma mère, ne peut-il rien nous dire de la petite Osva ?

Hélas ! répliqua l'ancien amant d'Agalva, il n'est pas en mon pouvoir de flatter vos espérances. Bien des années se sont écoulées depuis cette nuit fatale où elle disparut. Malheureux enfant ! assurément elle est morte.

Firnos était trop affligé pour remarquer l'embarras de Fitz-Allan ; mais Naldor observa qu'il changeait de couleur. A travers le voile de la politesse parisienne qui distinguait Fitz-Allan, le disciple de Chesterfield, de tous ses compatriotes, perçait une certaine froi-

deur qui n'échappa pas à la pénétration du courtisan. Il fut surtout frappé de ce que cet Anglais qui avait adoré Agalva, faisait tous ses efforts pour changer la conversation, quand il y était question d'Osva.

Ayant promis de venir le lendemain dîner chez lui, les deux Nairs en prirent congé. Mais quel fut leur étonnement, lorsque s'étant rendus à son invitation, ils trouvèrent toute sa maison dans la confusion, et apprirent que lui-même avait quitté l'Angleterre, sans prévenir personne du motif de sa fuite, ni des lieux où il se retirait !

Les éloges qu'Agalva lui avait prodigués dans ses mémoires, et le suffrage unanime de tous ses amis, éloignèrent les soupçons qu'aurait pu leur inspirer cette disparution subite ; et malgré leur désir de recevoir de ses nouvelles, ils résolurent d'accepter la proposition du capitaine qui les avait informés que, dans une quinzaine,

son vaisseau serait prêt à lever l'ancre de Portsmouth.

La proximité de ce départ répandit la tristesse dans toute la famille de madame Montgomery. Le prince s'affligeait de quitter cette digne femme ; mais l'idée de se séparer de Camilla le mettait au désespoir. La veille, le deuil était peint sur tous les visages ; mais le lendemain, lorsqu'il vint faire ses adieux, il vit une malle dans le vestibule, et trouva, en habit de voyage, Camilla qui s'élança dans ses bras. — Firnos, s'écria-t-elle, vous m'avez tant de fois parlé de votre pays, que vous m'avez dégoûté du mien ; vous pouvez réaliser mes songes favoris. Les clefs du paradis se trouvant en votre puissance, me laisserez-vous languir dans un désert ? Ma mère vient de consentir à ce que je vous suive, je volerai avec vous vers le séjour de la liberté.

La joie de Firnos s'exprima par des larmes et mille baisers. Madame Mont-

gomery les ayant embrassés l'un et l'autre : « Chère enfant, dit-elle, je t'a-
» bandonne avec confiance à la pro-
» tection d'un Nair. Aujourd'hui elle
» n'a pas besoin de recommandation ;
» mais malheur à celle qui établit son
» bonheur sur un fondement aussi fra-
» gile que l'amour ! Ah ! si votre cœur
» cesse jamais de vous parler en sa fa-
» veur, du moins, Firnos, souvenez-
» vous de Marguerite Montgomery, de
» l'amie de votre mère ». — A ces mots, elle redoubla ses embrassemens à Firnos et à Camilla, à Camilla et à Firnos. Les autres enfans ne pouvaient s'arracher de leurs bras. Quoiqu'ils eussent cent fois répété leurs tendres adieux, ils ne se lassaient pas de les répéter encore.

Madame Montgomery mit leurs mains l'une dans l'autre. Les sanglots de Jeannette éclatèrent en les voyant monter dans la voiture, où Degrey et Naldor les précipitèrent. Le même soir, ils arrivèrent à la campagne d'Edmond Degrey.

Au bruit des chevaux, Clara descendit pour recevoir ses hôtes. Son amant lui donnait le bras, et cet amant était son mari.

Les bonnes qualités de Clara avaient été méconnues d'Edmond, libertin trop orthodoxe pour en juger par lui-même, et qui avait aveuglément souscrit à tous les dogmes du grand monde. Sa femme ne lui avait pas paru mériter ses égards, jusqu'à ce qu'ayant fait la conquête de Firnos, elle lui inspira d'elle-même une plus haute idée. Alors il commença de craindre qu'il ne fût pas digne des siens : mais après avoir combattu un reste de mauvaise honte, il osa lui faire la cour à son tour.

Clara avait reçu la meilleure éducation. Edmond lui rendait la justice d'avouer sa supériorité sur lui, du côté de l'esprit ; en conséquence, il recherchait ses conseils dans toutes les occasions. Il prit son goût pour les belles-lettres et les arts. La considération qu'il lui mon-

trait, la flatta. Elle devint son institutrice, il devint son adorateur; enfin, ils s'aimèrent comme s'ils n'eussent pas été époux.

Cette étonnante révolution causa une satisfaction inexprimable à Firnos; l'amour mutuel de deux époux lui parut le plus heureux des hasards. La tendresse d'un Nair n'est pas le produit de la vanité, ni de cet absurde égoïsme qui voit, dans les succès d'un rival, une injure faite à son propre mérite. Firnos se serait félicité du bonheur de Clara, quand même il eût dû lui en coûter le sien; mais maintenant il possédait, dans Camilla, tout ce qui pouvait le consoler de cette perte.

L'établissement qu'il méditait de former à Calicut, occupait toutes les pensées de Degrey. L'Angleterre n'avait plus de charmes à ses yeux; elle offrait aussi peu d'alimens à son amour pour le plaisir, qu'à son ardeur pour la gloire. Depuis son départ de l'Indostan, il était

resté fidèle à la comtesse de Raldabar; mais il fallait attribuer cette constance aux qualités éminentes de la dame, plutôt qu'aux principes du cavalier: c'était l'abstinence d'un épicurien, et non d'un anachorète. Depuis qu'il en était éloigné, il n'avait pas vu de femme dont le souvenir de la comtesse n'eût arrêté l'influence sur ses sens et sur son cœur. Elle y régnait sans rivale, parce que ses traits, fortement gravés dans la mémoire de son amant, lui procuraient plus de jouissances qu'il n'eût pu s'en promettre dans les bras même de toute autre beauté.

Cependant l'image de la comtesse ne se retraçait à son esprit que par intervalles. L'ambition était toujours sa passion dominante. Il méditait des heures entières sur la carrière d'honneur qu'il se proposait de parcourir dans l'Indostan. Ses hauts faits devaient l'illustrer parmi les Nairs. Ah! avec quel ravissement il se serait vu, parmi eux,

une longue suite de successeurs ! mais cela était impossible. La gloire seule peut le faire survivre à lui-même. Sa sœur Emma, dont les enfans pourraient le représenter à Calicut, hélas ! où est-elle, cette sœur infortunée dont le souvenir lui a déjà causé tant de larmes ?

La veille de leur départ pour Portsmouth, ces idées l'occupaient encore. Il s'était retiré sous une allée de chênes plantés depuis cinq siècles par un Raoul Degrey ; mais ce Raoul fut-il son véritable père ? Cela était possible, et non probable. Mais si Emma lui était rendue ; les enfans de cette sœur chérie, ses neveux, seraient ses héritiers, et perpétueraient sa gloire.

Une chaise à quatre chevaux arrivant au grand galop dans l'allée, interrompit sa rêverie. On arrête. Un étranger ayant mis pied à terre, vint à sa rencontre. C'était don Antonio di Collatini. — Que je suis enchanté de vous trouver ici ! s'écria le Romain ; autre-

ment j'aurais été forcé de vous suivre à Portsmouth. Un de mes parens, chevalier de Malte, que ses frères d'armes avaient laissé pour mort dans l'invasion d'une des îles de la Grèce, est inopinément revenu de l'esclavage; ses souffrances pourraient fournir la matière d'un roman. Après mille événemens, un marchand qui se rendait en caravane à Bagdad, l'acheta pour avoir soin de ses chameaux. On fut attaqué, dans le voyage, par une troupe d'Arabes, et le marchand fut blessé. Quoique cette blessure parût d'abord légère, l'ignorance des naturels du pays la rendit dangereuse. Le chevalier qui avait acquis quelques connaissances en chirurgie, dans l'hôpital de Saint-Jean, lui offrit ses secours, et ce Turc assez éclairé pour les accepter, quoiqu'offerts par un chrétien, fut bientôt guéri. Les Turcs sont vraiment de bonnes gens; et quand ils sont barbares, leur prophète a plus souvent

tort qu'eux-mêmes. Le maître et le valet devinrent donc amis intimes. Ils arrivèrent à Bagdad.—Mais je vais vous donner un extrait de sa lettre.

« Un soir, mon maître alla fumer
» sa pipe dans un café où un conteur
» célèbre devait débiter quelqu'histoire
» tirée des Mille et une nuits. N'étant
» pas assez versé dans la langue, pour
» goûter cet amusement, je restai à
» la maison où j'eus soin des cha-
» meaux.—Jussef Hékim, me dit-il,
» à son retour (il m'appelait toujours
» de ce nom qui signifie docteur Jo-
» seph), un de mes correspondans en
» cette ville a une esclave européenne
» qui est malade. Il s'intéresse beau-
» coup à cette fille, et vous prie d'en-
» treprendre sa guérison.

» Le lendemain, nous nous ren-
» dîmes chez lui. Vous êtes dans l'er-
» reur, si vous attendez de moi les dé-
» tails d'un amour inspiré par une
» beauté fière et dédaigneuse, dont

» les perles et les diamans de Golconde
» ornent le cou et les oreilles; qui, à
» l'ombre d'un grenadier, repose ses
» ennuis sur un tapis de Perse, boit du
» sorbet dans une coupe d'or, et ho-
» nore à peine de son attention une
» troupe de danseuses, qui pour l'a-
» muser multiplient les attitudes les
» plus voluptueuses. Je ne vous pein-
» drai pas un séjour digne des houris,
» ni tel que jadis s'en forma un, à Bag-
» dad, le commandeur des vrais croyans,
» ou qui approche de celui du grand-
» seigneur à Constantinople. Nous
» autres Européens, nous nous sommes
» formé des idées de l'Orient, d'après
» les fables des Arabes. Au nom d'un
» Turc, nous nous figurons un bacha,
» et nous imaginons que toutes les
» femmes de ces climats sont autant
» d'esclaves. O infortunées! combien
» parmi vous gémissent dans des pri-
» sons moins pompeuses! Que vous
» êtes éloignées d'avoir les mêmes res-

» sources pour charmer vos éternels
» ennuis !

» Celui qui serait condamné à per-
» dre sa liberté, préférerait sans doute
» les jardins de Borghèse, ou de Chan-
» tilly, s'il avait le choix de sa prison:
» mais la propriété de ces paradis ter-
» restres n'échéoit pas à un homme sur
» un million; et heureux le mortel qui
» a une chaumière où reposer sa tête!
» Un prince de Condé peut posséder
» un haras de mille chevaux, tandis
» que son voisin va à pied, et il faut
» être à l'aise pour pouvoir entretenir
» une monture : de même qu'un che-
» val en Europe, une femme en Asie
» est un objet de luxe. Un émir peut
» posséder un harem rempli de fem-
» mes tirées des provinces les plus éloi-
» gnées. Ses acquisitions en ce genre
» peuvent même hausser le prix de la
» beauté dans tous les marchés d'alen-
» tour; pendant que les classes infé-
» rieures qui ne sont pas à même d'en

» acheter une seule de ses parens, doi-
» vent recourir à tous les moyens de
» s'en passer, et il faut être un petit
» Crésus pour être à même de s'en pro-
» curer une.

» A en juger par les apparences de
» sa demeure, le correspondant de
» mon maître aurait dû renoncer à
» cette délicatesse : mais une femme
» était peut-être son caprice, et pour
» le satisfaire, il a pù s'imposer d'autres
» privations, et ce serait un grand
» avantage pour cette malheureuse,
» s'il ne les lui faisait pas aussi parta-
» ger. Tout l'ameublement ne consistait
» qu'en quelques coussins déchirés.
» La cour où son maître lui permettait
» de prendre l'air et de faire quel-
» qu'exercice, n'avait que quelques pieds
» en carré, et était environnée d'une
» haute muraille. Comme il n'était pas
» assez riche pour lui acheter un eunu-
» que lorsqu'il allait à la bourse, il lui lais-
» sait quelques provisions pour la jour-

» née, et fermait la porte dont il em-
» portait la clef dans sa poche.

» Si la perte de la liberté doit rendre
» une Européenne malheureuse dans
» le plus magnifique sérail, imaginez-
» vous donc les horreurs de la prison
» que je viens de représenter.

» Je suivis son maître dans leur uni-
» que appartement. Une femme voilée
» de la tête aux pieds, se leva. Elle fit
» des efforts pour parler, mais sa voix
» défaillante ne fit entendre que des
» sanglots. Enfin, elle me dit :

» Monsieur, vous êtes gentilhomme,
» et en conséquence, je m'adresse à
» vous avec confiance. Je vous suis in-
» connue ; mais malgré l'état où vous
» me voyez réduite, j'appartiens à une
» des meilleures maisons d'Angleterre :
» je vous conjure, par tout ce qu'il y
» a de plus sacré, par votre salut éter-
» nel, si jamais vous retournez en Eu-
» rope, d'instruire la famille de mon
» oncle, le grand chancelier Degrey,

» de ma captivité. Oh! depuis combien
» temps je n'ai pas vu le visage d'un
» chrétien ! Combien de mois se sont
» écoulés, depuis qu'ensevelie entre
» ces murs, aucun être humain, ex-
» cepté ce misérable, ne s'est offert à
» mes yeux ! il me soustrait à tous les
» regards, pour me faire servir à ses
» infâmes plaisirs. Ah ! si mon frère
» Walter connaissait ma situation !
» mon frère Walter ! ô ciel ! il est peut-
» être esclave aussi bien que moi.

» Pendant qu'elle parlait, son émo-
» tion allant toujours croissant, elle
» s'évanouit à mes pieds. Je voulais lui
» ôter son voile, lorsque le Turc, saisi
» d'un accès de jalousie, me prit à la
» gorge et me poussa hors de la mai-
» son. »

O ma sœur, s'écria Degrey, verses-tu des larmes sur moi qui ai causé tous tes malheurs ! Elle vit ! elle vit encore ! Elle sera libre ! Nous l'arracherons de sa prison. Nous briserons ses fers.

Nous l'établirons à Calicut. Heureuse et libre, elle y sera mère d'une famille florissante, et ses enfans seront mes héritiers.

A ces mots, Degrey se précipita vers la maison en traînant presqu'après lui don Antonio. Edmond ! Firnos ! Clara ! Camilla ! ses amis, en s'entendant appeler, s'élancent au bas de l'escalier. — Ma sœur est retrouvée! s'écria-t-il; Emma m'est rendue ! — Où est-elle donc ? Il changea de couleur.— A Bagdad, répondit-il en soupirant. Don Antonio répéta alors tout ce qu'il venait de lui raconter.

Ma voiture de voyage!... Adieu, Edmond ; adieu, Clara, Firnos et Camilla ; que votre voyage de l'un et de l'autre soit heureux. Je pars à l'instant pour Bagdad. Tout délai serait une barbarie envers ma sœur. Si je parviens à lui rendre la liberté, je repasserai par la Perse, et vous ne me reverrez jamais à Calicut sans Emma. Qu'il me tarde

de la présenter à votre famille ! Après son purgatoire actuel, elle trouvera le paradis dans le palais de vos mères.

Don Antonio, plein d'impatience de rejoindre madame Montgomery à Londres, ayant offert à Degrey une place dans sa voiture, ils partirent sur-le-champ. Puisse votre entreprise, s'écria Firnos, avoir plus de succès que la mienne ! Puisse votre sœur se réunir à vous! quoique ma malheureuse mère... Adieu, Degrey.

Adieu, Firnos. Mes respectueux hommages au Samorin, à la Samorina: rappelez-moi au souvenir de toute la cour, et surtout de la comtesse de Raldabar.

Le lendemain, Firnos, Camilla et Naldor prirent congé de leurs hôtes. Chers amis, dit Firnos, en joignant les mains d'Edmond et de Clara, que l'amour vous fasse oublier que vous êtes époux !

La nuit était déjà fort avancée quand

ils arrivèrent à Portsmouth. Que Firnos était triste! tous les objets qui l'environnaient à l'auberge où il était descendu en débarquant en Angleterre, lorsque, plein d'espoir et se flattant d'obtenir un plein succès dans ses recherches, il voyait sa mère presque retrouvée et rendue à sa famille; ces mêmes objets ne lui présentent plus que l'anéantissement de toutes ses espérances. Il alla se coucher, en réfléchissant sur les aventures d'Agalva en Angleterre. Toutes les scènes racontées dans ses mémoires se retracèrent à son esprit. Tantôt il la voit couverte du sang de la comtesse O'Neil, et tout son amour filial frémit à l'idée de l'épée nue d'un époux barbare qui veut s'abreuver du sang de sa mère. Tantôt il se félicite que cette mère chérie ait été l'instrument de la Providence pour soustraire deux êtres humains à une destruction certaine. Elle avait sauvé la mère et l'enfant: mais hélas! elle n'avait pas eu le même

avantage pour le sien propre. La petite Osva, où est-elle ? qu'est-elle devenue? Issue de la divine Samora, princesse du premier empire du monde ; elle, dont les augustes aïeules avaient joui d'une liberté illimitée, quel est son sort ? Peut-être erre-t-elle misérable dans les pays étrangers ; peut-être même une mort cruelle a-t-elle terminé sa déplorable vie. Et toi ! ô ma mère, respires-tu encore ? ou l'océan t'a-t-il engloutie ? et toutes nos espérances ont-elles péri avec toi ?

En se livrant à ces tristes pensées, le jeune prince inondait son lit de larmes, et le sommeil lui avait à peine fermé les yeux, que le capitaine du vaisseau vint le réveiller pour le prévenir qu'il ne lèverait l'ancre que le lendemain.

Firnos, curieux d'apprendre le sort de la fille de joie qui lui avait inspiré tant d'intérêt, lors de son premier séjour à Portsmouth, l'envoya chercher

par un valet de place. A son retour, cet homme lui dit qu'une maladie grave la retenait au lit. Ayant alors résolu de lui faire une visite, Camilla et le baron consentirent à l'accompagner.

Pardon, madame et vous messieurs, dit le valet; mais sans doute vos grandeurs ne voudront pas mettre le pied dans un grenier; d'ailleurs, madame s'exposerait à quelqu'accident en y montant par une échelle; enfin, c'est un mauvais lieu situé dans une ruelle où une personne honnête rougirait d'être vue pendant le jour.

Brave chrétien, lui répliqua le prince, tes idées sur la décence se couchent-elles avec le soleil; ou as-tu moins de scrupule de partager les gages d'une prostituée pendant la nuit, que de soulager, lorsqu'elle souffre pendant le jour?

Ce reproche, renforcé par le cri intérieur de sa conscience, couvrit le va-

let de confusion; il les conduisit au mauvais lieu.

Cette maison était dans la rue d'Enfer, et son apparence répondait parfaitement à ce nom. Immortel amour! ex-souverain de Chypre et de Gnide! où la superstition t'a-t-elle réduit à établir ton trône? Quelle infection se mêle à l'encens qu'on offre à ta divinité? Les honnêtes gens ne te rendent plus leurs hommages: ils ont déserté ton culte. La pitié désavoue son affinité avec toi. La charité rougit de t'accorder des secours; elle ne te les porte qu'à la dérobée. Le meurtre est ton allié. Des bretteurs sont tes gardes du corps. La misère seule peut forcer les femmes vertueuses à se ranger sous tes lois, et l'infamie flétrit les prêtresses qui desservent tes autels.

Mais ces considérations ne purent arrêter le prince de l'Indostan. Le baron qui avait plus vécu que lui en Angleterre, cacha la chaîne de sa montre, et

mit la main dans sa poche, en passant sur l'escalier, à côté de quelques drôles de mauvaise mine qui paraissaient avoir de mauvaises intentions. Ils étaient montés successivement au premier, au second, au troisième et au quatrième étage. Tantôt un polisson à demi-nu vient les examiner; tantôt une marchande de brandevin a la gentillesse de leur souffler au nez la fumée du plus détestable tabac; tantôt enfin une nymphe de Vénus les invite à célébrer les mystères de sa profession, et les charge d'imprécations, parce qu'ils dédaignent ses avances.

Camilla faillit en effet se casser le cou en montant à ce grenier par une échelle.

Il eût été difficile que l'infortune trouvât quelque part un asyle plus misérable. Pour se défendre des injures du temps, on avait fermé les volets de bois, car il n'y avait pas de vitres, et le peu de lumière qui pénétrait par quelques trous

de la toiture dont le vent avait enlevé lès tuiles, laissait apercevoir la malheureuse prêtresse de Vénus, devenue l'image de la mort. Etendue sur un mauvais grabat, une pâleur livide siégeait sur son front, son œil avait perdu toute sa vivacité, une de ses jambes qu'elle s'était cassée, était comprimée dans une machine, pour en opérer la reprise. Le prince désirait connaître ses malheurs, mais lorsqu'elle voulut parler, la parole expira sur ses lèvres; elle n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures.

En ce moment parut une femme. Son habillement sale et en désordre répondait aux objets d'alentour. Ses plus belles années étaient passées sans retour, mais sa bonne mine se ressentait moins des atteintes de l'âge, que des habitudes déréglées de sa profession. Elle avait perdu un œil. Sa bouche exhalait l'odeur infecte du genièvre; mais l'élégance de son langage appartenait à une

classe plus relevée. — Ayez courage, ma chère, dit-elle, en prenant avec tendresse la main de sa sœur infortunée (l'adversité, plus puissante que les liens du sang, les avait réunies); ranimez-vous, je vous apporte un pain, et je vais, sur-le-champ, vous faire du thé. J'ai eu quelque difficulté à gagner ce que je vous offre; je ne suis plus dans mon printemps, mes charmes sont flétris, le ciel seul sait quel sort m'attend; j'ai enfin rencontré un matelot qui a consenti de me suivre; mais à la vue de cette maison, je n'ai pu le déterminer à y entrer : il a fallu l'accompagner à une guinguette, et boire de ses détestables liqueurs fortes. Je n'ai reçu de lui qu'un schelling; mais sur la brune, j'essaierai une nouvelle course.

Firnos ayant demandé à Fandella par quel accident sa compagne avait eu la jambe cassée. — Mignonne, répondit-elle (car tel est le nom qu'un capitaine de la marine a donné à ma malheu-

reuse amie, et sans doute elle n'aimerait pas à être connue sous celui qui lui est propre); Mignonne était encore, il n'y a que quelques semaines, la fille la plus aimable de cette ville. Favorite de toute la flotte, elle voyait tomber sur elle une pluie d'or, de ducats et de doublons d'Espagne. Elle recevait chez elle des capitaines et des amiraux; mais si jamais elle se rétablit, elle sera obligée de se prostituer aux caresses grossières des matelots et des mousses. Cependant, au sein même de l'opulence, elle soupirait après une profession plus honorable. Un jour un valet de place qui était à ses gages, vint l'avertir qu'une dame, descendue à l'auberge, avait besoin d'une femme-de-chambre; Mignonne accepta ce service, mais elle découvrit bientôt que sa nouvelle maîtresse fuyait avec un galant qui était en possession de la voir tous les jours. Le mari, lorsqu'on l'attendait le moins, étant venu interrompre les deux amans, ils parti-

rent à toute bride dans une voiture qui versa, et Mignonne eut la jambe cassée. Les fugitifs, ayant à peine assez d'argent pour continuer leur route, l'abandonnèrent sans aucun salaire. Le mémoire du chirurgien ayant eu bientôt absorbé ses petites épargnes, son hôte la mit barbarement à la porte de son beau logement. Elle fut transportée ici, où le chirurgien a eu l'humanité d'entreprendre sa guérison... Mais il faut que je lui fasse du thé.

« Je pourrais affirmer, dit le baron, » lorsque Fandella fut sortie, que j'ai » vu cette créature quelque part; sa » voix m'a singulièrement frappé ».

Mignonne, fortifiée par le thé qu'elle venait de prendre, remercia le prince de l'intérêt que lui inspiraient ses malheurs; et le chirurgien étant entré pour la panser, Fandella invita les étrangers à passer dans son galetas.

« Vous me voyez, dit-elle, logée au » quatrième. Durant mon âge d'or,

» j'habitais un premier : ayant perdu
» les attraits de la nouveauté, je mon-
» tai au second, car alors mon âge
» d'argent commençait ; mais aujour-
» d'hui je serai trop heureuse si la dé-
» cadence de mes appas me met à même
» de garder ce misérable réduit, et si
» je ne suis pas forcée de m'associer à
» Mignonne dans son grenier, car je
» suis arrivée à mon âge de cuivre,
» comme me l'observa fort bien le maître
» d'une école de charité, qui, ayant
» passé la nuit avec moi, paya mes fa-
» veurs d'un tas de gros sous ».

FIRNOS.

Si je ne me trompe, madame, vous n'étiez pas née pour ce genre de vie?

FANDELLA.

Personne sait-il pourquoi il est né? J'ai vu des seigneurs soupirer à mes pieds, et j'ai eu l'équipage d'un duc à mes ordres; mais aujourd'hui je sors

des bras d'un ivrogne de matelot. Ma sœur roule dans une voiture brillante, tandis que je cours en patins, que je me couche souvent sans avoir soupé, et me trouve moins heureuse que la meute de mon frère. On est tantôt sur le pinacle, et tantôt dans la fange, en ce meilleur des mondes possibles.

FIRNOS.

Madame est philosophe ?

FANDELLA.

Hélas ! non, monsieur, je ne suis qu'une catin.

NALDOR.

Et à mon grand malheur, mon épouse.

Fandella ayant fixé le baron, changea de couleur, parut déconcertée, se mordit les lèvres, et partit d'un éclat de rire.

FANDELLA.

Dites-moi donc, *caro sponso*, au

nom de la fortune, par quel bonheur vous vous êtes échappé de la prison où je vous croyais logé pour la vie ?

Le baron était trop révolté de son insensibilité pour se donner la peine de satisfaire sa curiosité.

FIRNOS.

Allons, Fandella, autrefois Mignonne me fit le plaisir de m'apprendre son histoire; je suis convaincu que la vôtre n'est pas moins intéressante. Vous m'obligerez infiniment de me la raconter.

FANDELLA.

J'y souscris volontiers. Une sœur de notre ordre, et surtout une borgne, ne doit jamais perdre l'occasion de gagner une guinée.

Firnos tire une guinée de sa poche.

FANDELLA.

Oh! quel transport de joie excite en moi la vue de cette pièce, moi qui en reçus autrefois cinquante mille pour ma

dot ! Mais c'est cette même dot qui a causé tous mes malheurs.

Mon père, gentilhomme vivant dans ses terres, me laissa, en mourant, aux soins de mon frère. J'avais atteint ma seizième année, lorsqu'à un bal de la province, on me donna pour partner un capitaine Lisle. Il me conta tant de fleurettes et me fit tant de complimens sur ma beauté, qu'avant la fin du bal il avait captivé mon jeune cœur. Doué du talent de saisir le faible d'un caractère, il gagna la bienveillance de mon frère, en se laissant duper par lui dans l'acquisition d'un cheval; car mon frère, quoiqu'au fond homme d'honneur, et plus fait pour être dupe que fripon, se piquait cependant de petites ruses et du manége d'un maquignon; en conséquence il invita le capitaine à la maison, et peu de temps après, ce galant homme m'enleva pour Gretna-Green.

J'appris bientôt que je m'étais donnée à un infâme aventurier, qui n'avait pas

même pour lui la recommandation du nom. Mes amis voulaient faire casser ce mariage illégal, puisqu'il m'avait épousée sous un autre nom que celui d'Amstrong, qui était le sien ; mais je ne voulus pas y consentir. Je connaissais assez le monde pour savoir qu'en me prêtant à une séparation, je devais renoncer pour la vie à tout autre mari, aucun homme honnête ne devant aimer à réchauffer un repas qu'un misérable escroc venait de quitter ; et quoique la modestie m'eût toujours empêchée de l'avouer, je n'étais pas d'un tempérament à goûter un veuvage perpétuel. Cette considération me détermina donc à rester avec Amstrong. Ma famille acquitta ma dot, et m'abandonna à ma mauvaise étoile.

Mon mari ayant eu bientôt dissipé jusqu'à ma dernière guinée, résolut de convertir mes appas en espèces sonnantes ; et d'abord pour cinquante guinées, ensuite pour la moitié de cette

somme, versée entre les mains de mon seigneur et maître, je devais céder aux désirs de tout amant qui se présenterait.

Après m'avoir réduite à la prostitution, mon tyran voulut encore détruire en moi tous les sentimens d'honneur et de probité. Ses mauvais traitemens l'emportèrent enfin sur toute ma résistance, et les argumens victorieux de son fouet firent taire tous mes scrupules. Je devins le leurre d'une table de jeu qu'il tenait à un des bains les plus fréquentés; et malheur au jeune homme qui, ayant plus d'argent que d'expérience, tombait entre nos mains! Mes charmes lui faisaient tourner la *tête*, et l'avarice de mon très-cher époux vidait ses poches.

Enfin un de ces infâmes complots ayant éclaté, nous fûmes obligés d'abandonner l'Angleterre. Alors nous menâmes sur le continent une vie errante, nous rendant successivement

aux foires les plus considérables de l'Allemagne, pendant l'hiver, et visitant en été les bains de Spa ou d'Aix, de Pyrmont ou de Carlsbad. Là, mon mari ayant gagné au jeu une grosse somme à un Polonais, nous le suivîmes à Vienne, où je fis mes couches. Je fus étonnée qu'on m'enlevât mon enfant sur-le-champ, mais mon mari me tranquillisa, en m'assurant qu'on lui avait donné une nourrice. Lorsqu'après mon rétablissement, nous fûmes sur le point de quitter cette ville, je demandai qu'il me fût rendu; mais Amstrong m'apprit qu'il l'avait fait mettre à l'hôpital des enfans trouvés. Imaginez quelles furent, à cette nouvelle, ma douleur et mon indignation : j'étais une prostituée et une fripone; cependant j'étais toujours mère. Je l'accablai de toutes les injures que pouvait mériter un scélérat; il courut sur moi avec un bâton. A mes cris, un officier qui occupait l'appartement voisin, ayant forcé la porte, le traita de lâche; ils

mirent l'épée à la main, et Amstrong expira d'un coup mortel. Sa mort ne m'arracha pas une larme, mais ma sollicitude sur le sort de mon enfant me fit tomber malade. J'étais alors une machine à sentimens ; je ne fis que m'affliger pendant un mois. A peine pris-je quelque nourriture, et je devins maigre à faire peur. Mais maintenant que je n'ai pas plus de sensibilité qu'une Spartiate ; quand il m'arrive quelque chose de triste, je m'efforce de rire. Un jour, chez mon père, je versai un torrent de larmes, parce qu'on alait tuer, pour a table, une tortue à laquelle j'avais souvent jeté du pain ; mais dernièrement, en voyant pendre et écarteler deux de mes amans, je conservai un sang froid admirable.

Les Anglais qui étaient à Vienne, eurent l'humanité d'ouvrir une souscription en ma faveur, ils multiplièrent même leurs efforts pour me faire retrouver mon enfant ; mais son père ayant eu la barbarie de l'abandonner

sans aucune marque à laquelle on pût le reconnaître, toutes les recherches furent inutiles. Je partis donc pour l'Angleterre, non sans jeter un regard de douleur vers les lieux où j'étais forcée de laisser ce malheureux orphelin.

A mon retour dans ma patrie, mes parens refusèrent de me reconnaître. La carrière de l'honneur et de la vertu aurait pu se rouvrir pour moi, si ma conduite passée n'eût pas fait tant d'éclat. Mes amours avaient fourni trop d'alimens à la chronique scandaleuse, et ma réputation était trop flétrie, pour que ma famille pût m'accorder sa protection; et les amis de mon mari n'étaient rien moins que propres à rappeler une jeune personne dans la détresse aux principes de la morale. Ainsi je m'associai à tous les aventuriers, escrocs, chevaliers d'industrie dont Londres abonde, et je partageais leur butin. Enfin je suis la célèbre madame Jackson, et j'ai souvent eu l'idée de faire présent

au public des Souvenirs de Fandella; mais jamais je n'ai pu m'accorder avec le libraire.

Un jour ayant escroqué d'un orfévre un service d'argenterie, cet homme vint m'en demander le prix. J'avais changé de logement; mais il était parvenu à me découvrir, et il me menaça de me faire traîner en prison. Je m'aperçus au premier coup d'œil, que ses principes étaient à peu près les miens. — Et quel avantage vous promettez-vous, lui dis-je, en me faisant périr sous les verroux? Non, votre unique ressource pour être payé, serait de me laisser la liberté. J'ai en tête d'attraper, par un mariage, un imbécille d'Italien; pardon, *caro sponso*, l'expression n'est pas des plus honnêtes, mais j'appelle toujours un chat, un chat: le *cavaliere pellerini* est éperdument épris de mes beaux yeux. Une fois tombé dans mes filets, vous le ferez arrêter quand bon vous semblera.

Je touche presqu'à la fin de mon his-

toire. Ayant déterminé le *cavaliere* à faire avec moi le voyage d'Edimbourg, nous logeâmes chez un homme qu'on m'avait désigné pour avoir déjà favorisé un pareil complot contre un jeune étourdi, et le *cavaliere* m'ayant donné le nom d'épouse devant des témoins, on l'arrêta pour mes dettes : quant à ses aventures postérieures, il est plus que personne en état de nous les raconter lui-même.

Je l'abandonnai à son sort, sans le moindre remords; j'avais été la dupe de mon premier mari; mais d'après l'expérience que j'avais acquise, j'avais bien décidé que le second serait la mienne.

Je me montrai ensuite par toutes les rues de Londres, dans l'équipage d'un jeune héritier qui, lorsque son père le força de se marier, me céda avec quelques autres meubles à son usurier. De là, je fréquentai assidûment les théâtres, où je m'étais mise sur le ton

d'interrompre, par de grands éclats de rire, les scènes les plus intéressantes, pour m'attirer les regards de tous les spectateurs. Enfin, ayant suivi en province un capitaine qui allait en recrutement, il me surprit dans les bras de son caporal, et me mit à la porte.

A dater de cet événement, mes appas n'exercèrent plus leur empire que dans une sphère inférieure. Persuadez-vous que j'eus la faiblesse de m'attacher de cœur à ce caporal dont je suivais le régiment, dans toutes ses garnisons. *Mais, ô cruel amour, ce sont là de tes coups !*

J'étais très-souvent sans un schelling à ma disposition. Un soir, une troupe ambulante jouant, dans une grange, la tragédie de Jules-César; comme je n'étais pas assez riche pour payer mon billet d'entrée, je pris la liberté de regarder à travers les planches mal jointes, lorsque Brutus qui répétait son rôle, le poignard à la main,

me porta le fer meurtrier dans l'œil. Cet accident me fit donner, par les jeunes écoliers du collége d'Eton, le sobriquet de la belle borgne.

L'automne dernier, le régiment de mon cher caporal ayant reçu l'ordre de s'embarquer pour les Indes, je l'avais accompagné jusqu'au port; mais le perfide Lovelau, qui, en épousant la blanchisseuse de son capitaine, avait la perspective d'être bientôt promu au grade de sergent, et qui s'ennuyait peut-être du seul bel œil qui me restât, fit voile sans moi, et me réduisit à déplorer l'inconstance des hommes, et à noyer dans un pot de bierre les chagrins d'un amour désintéressé. — Mais, à propos, je dois aller voir si Mignonne n'a pas besoin de thé.

NALDOR.

Répondez, vous qui faites gloire d'être dénuée de toute sensibilité, vous qui vouliez laisser pourrir votre mari en prison; quelle est donc votre inconsé-

quence de vous intéresser si vivement à Mignonne ?

FANDELLA.

Peut-être votre remarque est-elle juste. Je n'y ai jamais réfléchi ; mais Mignonne n'est pas mon mari.

FIRNOS.

Infortunée ! tes espérances de bonheur furent jadis si flatteuses, et ton cœur était naturellement si bon ! Le mariage a tout détruit. Naldor, demain nous quittons cette île, l'intervalle est court ; et cependant je parierais que nous ne mettrons pas à la voile sans avoir encore entendu quelque nouvelle accusation contre le lien conjugal.

Fandella rentra avec le chirurgien, à l'humanité duquel le prince donna des éloges bien mérités, en le récompensant avec générosité.

La société était remontée chez Mignonne, pour lui faire ses adieux, lorsque l'on entendit un grand bruit sur



l'échelle, comme s'il eût été question d'annoncer, au grenier, l'importante visite d'un grand seigneur; et on vit entrer un petit homme bien nourri, bien poudré, et dont les manchettes se prolongeaient jusqu'au bout des doigts. Représentant de son maître, il était trop rempli de sa haute dignité pour daigner saluer : mais avec l'air insolent d'un parvenu, il s'approche du lit. — C'était l'intendant d'un homme de qualité.

L'INTENDANT.

Eh bien ! la fille, viendrons-nous souvent encore, moi et mon maître, croquer le marmot chez toi ? j'espère que c'est aujourd'hui la dernière fois.

MIGNONNE.

Je l'espère aussi.

L'INTENDANT.

Mon maître offre de payer, trente guinées, en témoignage.

MIGNONNE.

Je n'en ai aucun à donner.

L'INTENDANT.

Tiens, tu en auras cinquante.

MIGNONNE.

Dites à votre maître que, même pour cinq cents, je ne consentirais pas à trahir les secrets d'une dame dont j'ai mangé le pain.

L'INTENDANT.

Voilà ta dernière réponse?

MIGNONNE.

Oh! assurément la dernière.

L'INTENDANT.

Eh bien! crève donc de faim. Il dit, et sortit en tirant la porte sur lui avec fracas.

MIGNONNE.

Cet homme est-il enfin parti? Fandella vous a peut-être conté que ma

maîtresse s'est enfuie de la maison de son époux; mais, heureusement, il ne peut rien prouver contre elle, sans mes dépositions.

FIRNOS.

Fille généreuse, glacée par le froid, dans ce misérable grenier, couverte de haillons, sans espoir, sans pain et sans amis! Non, je fais injure à Fandella. O vous, femmes honnêtes, venez à l'école d'une catin, prendre des leçons d'une amitié désintéressée. Mais, dites-moi Mignonne, où avez-vous puisé la force de rejeter cinquante guinées?

MIGNONNE.

Cette dame me voulait tant de bien! pouvais-je agir autrement?

Firnos ayant tiré Camilla en particulier, lui dit quelques mots à l'oreille. Elle revint. — Mignonne, dit-elle, je vais quitter l'Angleterre, et j'ai besoin d'une femme-de-chambre. Si vous voulez faire un voyage aux Indes, je vous

offre d'entrer à mon service en cette qualité.

Mignonne accepta la proposition avec joie, et on convint qu'elle serait transportée cette même nuit à l'auberge, pour s'embarquer le lendemain avec sa nouvelle maîtresse.

Le baron fit un présent à Fandella. Il ne faut pas, dit-il à ses amis, que ma chère femme apprenne que je m'embarque avec vous, de peur qu'elle ne fasse de nouvelles dettes, avant mon départ, et qu'on ne me traîne de nouveau en prison.

Les voyageurs retournèrent à leur auberge.

Camilla réfléchissait à l'agréable surprise de Mignonne, si long-temps victime des préjugés de l'Europe, lorsqu'elle se trouverait à Calicut, quand Fandella vint lui apporter une lettre, par laquelle Mignonne la remerciait de ses bontés, et observait que la tendresse maternelle ne lui permettait pas de s'é-

loigner à une si grande distance de son enfant, dont les intérêts lui avaient jusqu'alors interdit la vue, mais à qui elle ne pouvait pas renoncer sans retour.

Camilla applaudit à cette résolution, qui lui donna de Mignonne l'opinion la plus favorable, et elle écrivit sur-le-champ à madame Montgomery, pour la recommander à sa protection. — Comment! s'écria Naldor, recommander une prostituée à une dame comme il faut! — Eh! pourquoi non? répondit Camilla, elle ne serait pas la première qui lui aurait dû son salut.

Le lendemain, lorsque les voyageurs se disposaient à s'embarquer: — Eh bien! Firnos, s'écria le baron, en quittant l'auberge, vous auriez perdu votre pari, aucune nouvelle plainte contre le mariage ne nous est parvenue, et ce jour qui commence est celui de notre départ.

Mais il n'est pas encore écoulé, ré-

pondit le prince ; et ayant levé les yeux, il aperçut Suzette au milieu de la foule qui environnait leur voiture ; mais qu'elle était différente de cette Suzette dont les appas lui avaient coûté cinquante guinées ! Son œil terne, ses joues caves et décolorées, la désolation répandue dans tous ses traits et ses vêtemens en lambeaux, peignaient, d'une manière frappante, l'infortune et la misère. — Qu'avez-vous donc, Suzette ? — Un soupir fut toute sa réponse. — Où est votre mari ?—Je l'ai perdu.—Vous vous proposez sans doute d'en chercher un autre ?—Je n'ose pas.—Eh ! pourquoi ? — Mon mari vit encore.—Où est-il donc ?.... — Suzette hésita. — Il est aux galères.

Firnos n'eut pas le temps de lui faire raconter son histoire. C'était au moment de la haute marée, et le capitaine les pressait. Il donna une guinée à cette malheureuse, et monta dans une voiture qui les conduisit jusqu'au Hâvre, où ils s'embarquèrent.

Le capitaine qui, par ses fréquentes descentes à cette auberge, avait connu Suzette, apprit au prince que son mari avait été condamné à sept ans de galères, pour avoir volé l'argenterie de son maître. — Comment! s'écria Firnos, la loi a-t-elle donc pu vouloir que cette infortunée, à la fleur de l'âge, renonçât aux jouissances de l'amour, pendant sept ans, ou qu'au terme de cette punition infamante, une femme reçût dans ses bras un criminel convaincu? J'aurais cru qu'une sentence de ce genre devait opérer un divorce en faveur de l'innocente épouse. — Voyez, baron, si je n'aurais pas gagné.

Pendant que les côtes blanchâtres de l'Angleterre se perdaient pour eux dans l'horizon: Ah! Camilla, dit Firnos, vous avez été mon ange tutélaire. Votre tendresse est le peloton de fil qui m'a heureusement conduit hors de ce labyrinthe de préjugés. Si votre mérite ne m'eût pas captivé, mes passions m'au-

raient fait échouer sur ces bords dangereux; le point d'honneur m'aurait peut-être fait tomber sous les coups d'un mari jaloux, ou l'avarice d'un autre m'aurait poursuivi en justice, ou enfin j'aurais pu me marier.

Et être emprisonné par la perfidie de quelqu'aventurière, repartit Naldor en l'interrompant. O Angleterre, purgatoire de l'amour, adieu pour jamais!

Déjà plusieurs mois de navigation s'étaient écoulés; mais à mesure qu'il approchait de son pays natal, l'inutilité de son entreprise redoublait l'affliction de Firnos; il se représentait la tristesse générale que son arrivée sans sa mère allait répandre à Calicut. Il voyait la douleur de son oncle, et le désespoir où l'incertitude du sort d'Agalva et la perte de la petite Osva jetteraient sa respectable aïeule. Les vagues n'étaient jamais agitées qu'il ne tressaillît, en se retraçant l'image de sa mère engloutie dans les gouffres de l'océan.

En vain Camilla, dans ces pénibles momens, le flattait de l'espérance que la princesse l'aurait devancé dans l'Indostan. Camilla partageait la douleur de son ami, malgré la joie dont elle était personnellement pénétrée; car elle venait de donner le jour à une fille qu'elle appela Marina, du nom de l'élément qui était son berceau.

FIN DU TOME SECOND.

